

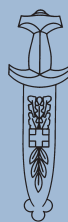
Collection

**Carl Beck
Sursee**

Jürg A. Meier

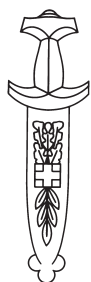


MMV Morges



**ASEAA
SGHWR
ASSAA**

**Revue 10
Juillet/Juli 2002**



L'Association Suisse
pour l'Etude des Armes
et Armures (ASEAA)
fondée en 1962
a pour but l'étude
la conservation des armes
et des objets militaires
de tous pays et de toutes
époques.

Président

Hans Maag
Route de Begnins 5
CH-1196 Gland

Secrétariat

Pierre Hirt
Grand-Rue 17
CH-1095 Lutry

La revue est l'organe de l'ASEAA
et paraît une ou deux fois par an.

La Commission de Rédaction

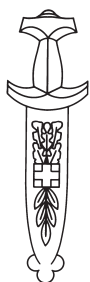
Jürg A. Meier, Hügelstrasse 16
CH-8002 Zurich

Jean Dunant, Rue de Beaumont 7
CH-1206 Genève

Peter Zobrist, Röslistrasse 21
CH-8006 Zurich

Les articles publiés dans la revue
paraissent sous la seule respon-
sabilité de leurs auteurs.

La revue est distribuée gratuite-
ment aux membres de l'associa-
tion. Des exemplaires peuvent
être commandés au secrétariat,
tant par les membres que par le
public.



Die Schweizerische
Gesellschaft für
Historische Waffen- und
Rüstungskunde (SGHWR)
wurde 1962 gegründet
und bezweckt das Studium
und die Erhaltung von
Waffen und Militaria aller
Länder und Epochen.

Präsident

Hans Maag
Route de Begnins 5
CH-1196 Gland

Sekretariat

Pierre Hirt
Grand-Rue 17
CH-1095 Lutry

Die Revue ist das Vereinsorgan
der SGHWR und erscheint ein-
bis zweimal jährlich.

Redaktionskommission

Jürg A. Meier, Hügelstrasse 16
CH-8002 Zürich

Jean Dunant, Rue de Beaumont 7
CH-1206 Genf

Peter Zobrist, Röslistrasse 21
CH-8006 Zürich

Die in der Revue publizierten
Artikel erscheinen unter der
ausschliesslichen Verantwortlich-
keiten ihrer Autoren.

Die Revue wird kostenlos an die
Gesellschaftsmitglieder abgege-
ben. Einzelexemplare können von
Mitgliedern und Nichtmitglie-
dern beim Sekretariat bestellt
werden.

AU FIL DE L'ÉPÉE

Art et armes blanches

Collection
Carl Beck
Sursee

Exposition

22 juin

au

15 décembre 2002

à Morges

Château de Morges
Musée militaire vaudois, Morges
www.swisscastles.ch/valud/morges



MMV Morges

REVUE Nr. 10, Juillet/Juli 2002
ISBN 3-9521606-3-6

© by:



Musée militaire vaudois, le château, Morges



Association Suisse pour l'Etude des Armes et Armures
Schweizerische Gesellschaft für Historische Waffen- und Rüstungskunde
Associazione Svizzera per lo Studio delle Armi e Armature
Member of FESAC (Federation of European Societies of Arms Collectors)

Alle Rechte vorbehalten. Nachdruck, Übersetzungen, fotografische
Vervielfältigungen und Mikrofilme sind auch auszugsweise verboten.
Tous droits réservés. Les copies, les traductions, les reproductions
photographiques ou les microfilms sont interdits, même partiellement.

Photos/Fotos

M. Andreas Hilty et ses étudiants du département photo du
Centre d'enseignement professionnel, Vevey; Ian Ashdown, Onnens;
Bruno Meier, Sursee

Lithos

Couverture/Umschlag: Walker dtp, Winterthur
Planches/Tafeln: bombie Genève, Rochat-Baumann SA Genève

Impression/Druck

Rochat-Baumann SA, Imprimerie Nationale, Genève

Couverture/Umschlag

Rapière, style saxon, vers 1600, travail de Anton Konrad, vers 1930, Dresde,
voir cat. no 14, planche XX.

Reitschwert im sächsischen Stil um 1600, Arbeit von Anton Konrad um 1930,
Dresden, vgl. Kat. Nr. 14, Tafel XX.

Table des matières

Inhaltsverzeichnis

	Page/Seite
Remerciements / Dank	4
Avant-propos H. Maag, président de l'ASEAA, A. Dutoit, conservateur du MMV Vorwort H. Maag, Präsident SGHWR, A. Dutoit, Konservator MMV	5
Carl Beck (1894–1982)	7
Le collectionneur Carl Beck	8
Carl Beck (1894–1982)	10
Der Waffensammler Carl Beck	11
Introduction (Traduction: Renato Pacozzi)	13
Einführung zum Katalog	15
Catalogue 1–92 (Traduction: Renato Pacozzi)	17
Katalog 1–92	89
Littérature/Literatur	174
Planches/Tafeln, I–XLIII	177

REMERCIEMENTS / DANK

L'Association Suisse pour l'Etude des Armes et Armures (ASEAA), la direction du Musée militaire vaudois, ainsi que l'auteur, remercient toutes les institutions et les personnes de bonne volonté qui, par leur soutien financier ou par diverses formes de collaboration, ont participé à la mise sur pied de l'exposition «Au fil de l'épée – collection Carl Beck, Sursee» au château de Morges (22 juin au 15 décembre 2002), ainsi qu'à la réalisation du présent catalogue.

Die Schweizerische Gesellschaft für Historische Waffen- und Rüstungskunde (SGHWR), die Direktion des Militärmuseums des Kantons Waadt sowie der Autor danken allen Institutionen und Personen, welche durch finanzielle Unterstützung, vielfältige Hilfe und Mitarbeit die Ausstellung «Sammlung Carl Beck – Sursee» im Schloss von Morges (22. Juni – 15. Dezember 2002) und die Publikation des Katalogs ermöglichten.

Association des Amis du Musée Militaire Vaudois – AAMMV, Musée militaire vaudois, Morges
Ian Ashdown, Centre de Restauration et de Conservation, Onnens (VD)

La Loterie Romande
Commune de Morges

Stadt Sursee

Samer und Lina Abdo, Denges VD

Ute Amacher (Arsenal cantonal, Morges)

Ruth Balmer-Marti (Stiftung Stadtmuseum Sursee)

Dr. Paul Beck, Kriens (Stiftung Carl Beck)

Prof. Yves Besson (Universität Freiburg)

Yves Bezençon (Arsenal cantonal, Morges)

Jürg Burlet (Schweizerisches Landesmuseum, Zürich)

Frédéric Corboz, Oron-la-Ville VD

Hélène Dubey, Lausanne VD

Rolf Gisler (Historisches Museum, Altdorf)

Dominik Gügel (Napoleonmuseum Arenenberg, Salenstein TG)

Gerhard Hernach, Dietikon ZH

Andreas Hilty (Centre d'enseignement professionnel, Vevey)

Yves Jolidon, Freiburg i. Ue.

Emile Joyet, Cheseaux VD

Martin Kerner, Kirchdorf BE

Dr. Marco Leutenegger (Museum Altes Zeughaus, Solothurn)

Bernhard Lüthi (Musée militaire vaudois, Morges)

Dr. Erich Meyer, Starrkirch-Wil SO

Sigrid Pallmert (Schweizerisches Landesmuseum, Zürich)

Renato Pacozzi (Musée militaire vaudois, Morges)

Nadia Pierro (Musée militaire vaudois, Morges)

Pascal Pouly (Musée militaire vaudois, Morges)

Jan Piet Puype (Legermuseum, Delft)

Dr. Stefan Röllin (Stadtarchiv Sursee)

Dr. Matthias Senn (Schweizerisches Landesmuseum, Zürich)

Bettina Staub (Stiftung Stadtmuseum Sursee)

Janine Thonney (Musée militaire vaudois, Morges)

Alfred Wunderlich, Bonn

Peter Zobrist, Zürich

AVANT-PROPOS

L'histoire se renouvelle, les uns étudient les armes, les autres les exposent...

En plus, cette année, nous voulons offrir en commun le fruit de nos vocations en rendant accessible et en publiant une centaine d'armes de la collection Carl Beck de Sursee.

Mettre en pleine lumière, réhabiliter ces objets d'art, armes blanches et armes d'hast jamais présentées en public, d'une rare beauté et d'une telle puissance, telles furent les raisons qui incitèrent l'Association Suisse pour l'Etude des Armes et Armures (ASEAA) et le Musée militaire vaudois de Morges (MMV) à éditer ensemble cette publication.

Avec l'aide et l'appui inconditionnels d'historiens, de collectionneurs et de restaurateurs, avec le soutien de photographes, de traducteurs et de passionnés, cette brochure devrait vous réjouir.

Les textes recèlent, en plus d'une description précise, l'historique et le parcours de chacun des objets.

Les armes ainsi présentées, pourtant si redoutables, conçues pour le duel et le combat, remarquablement forgées et ciselées, n'en restent pas moins harmonieuses et pleines de beauté.

La Fondation Carl Beck, ses proches, les autorités de Sursee et de Morges, l'Association des Amis du MMV et la Loterie Romande ont aimablement et gracieusement offert leur soutien et leurs encouragements à cette brochure et à l'exposition qui l'accompagne.

Le présent ouvrage est le résultat d'un gros travail, il a pu être réalisé grâce à la collaboration de MM Jürg A. Meier, Peter Zobrist, Renato Pacozzi, Pascal Pouly et Ian Ashdown. L'ASEAA et le MMV, les remercient vivement.

Die Geschichte wiederholt sich, einige sammeln und studieren Waffen, andere stellen sie aus... Für das Jahr 2002 haben wir uns entschlossen, Ihnen das Resultat der Sammeltätigkeit von Carl Beck, Sursee, in unserem Museum zugänglich zu machen, eine Auswahl von hundert Waffen auszustellen und in einem Katalog zu erfassen.

Das Vorhaben, Kunstwerke aus vergangenen Jahrhunderten, verzierte Schwerter, Degen, Säbel, Dolche und Stangenwaffen wieder ans Licht der Öffentlichkeit zu bringen, wurde in Zusammenarbeit mit dem Waadtländischen Militärmuseum in Morges (MMV) und der Schweizerischen Gesellschaft für historische Waffen- und Rüstungskunde (SGHWR) realisiert.

Der mit Hilfe und Unterstützung von Historikern, Sammlern, Kunstliebhabern, Restauratoren, Übersetzern und Fotografen, verfasste Ausstellungskatalog wird auch Sie begeistern. Neben der präzisen Beschreibung und Abbildung finden Sie zu jedem Objekt einen Kommentar vielfach mit neuen Forschungsergebnissen.

Den präsentierten, einstmals gefürchteten, im Kampf oder Duell eingesetzten Waffen, häufig meisterlich geschmiedeten, kunsthandwerklich hervorragenden Erzeugnissen, kann eine gewisse Schönheit und Eleganz nicht abgesprochen werden.

Die Stiftung Carl Beck, die Familie Beck, die Behörden von Sursee und Morges, die Vereinigung der Freunde des Waadtländischen Militärmuseums sowie die «Loterie Romande» haben uns grosszügig unterstützt und damit sowohl die Ausstellung als auch die Publikation ermöglicht.

Die Realisation des vorliegenden Werkes verdanken wir dem grossen Einsatz von Jürg A. Meier, Peter Zobrist, Renato Pacozzi, Pascal Pouly und Ian Ashdown. Ihnen allen gebührt unser Dank.

Hans Maag
Président/Präsident SGHWR

Albert Dutoit
Conservateur/Konservator MMV

Carl Beck (1894–1982)*

Carl Eugen Franz Xaver Beck est né le 19 janvier 1894. Il est le fils aîné du médecin Carl Franz Josef Beck (1860–1937) et de son épouse Maria Klara Beck-Curti (1872–1955). Après avoir achevé l'école primaire et secondaire à Sursee, Carl Beck passe une année au Collège St. Michel à Fribourg pour apprendre le français et entre au collège agricole de Grangeneuve (FR). En 1913, il accomplit l'école de recrues à Berne et devient caporal en 1915. Entre 1913 et 1917, le jeune Beck complète ses connaissances professionnelles en travaillant dans une exploitation agricole en France, puis en Suisse romande, à Sempach et enfin à Neukirch, activités qui sont



interrompues à plusieurs reprises par le service actif. Une année avant la fin de la Grande Guerre, il reprend l'exploitation familiale du Beckenhof à Sursee et se marie le 25 juillet 1920 avec Marie Wyss, de Fulenbach (22. 10. 1895–24. 2. 1945).

Le couple reste sans enfants, Carl Beck perd son épouse en 1945. Il décède le 23 avril 1982 dans sa propriété du Beckenhof.

Carl Beck mène une carrière politique brillante. En 1920, il est membre du Comité de la coopérative agricole de Sursee qu'il dirigera comme président entre 1950 et 1970. Pendant plus de 25 ans (1928–1955), il participe au Comité de l'association paysanne du canton de Lucerne et devient entre 1955 et 1970 président de l'Union suisse des producteurs de lait de la Suisse centrale. Entre 1937 et 1970, il est au comité de l'Union suisse des paysans et devient rédacteur (1938–1959) du journal «Landwirt», organe d'information du grou-

pement des paysans du canton de Lucerne. Dans sa commune d'origine, Sursee, il préside la commission de développement et de planification des constructions et devient président (1931–1971) de la corporation communale.

Couronnement de sa carrière, Beck est élu Conseiller national en 1943, fonction qu'il occupera pendant 4 législatures jusqu'en 1959. Paysan dans l'âme, Carl Beck s'engage en faveur de la politique agricole et restera connu pour son enjouement, son activité intense, sa facilité de contacts et un engagement souvent pugnace.

En dehors de ses nombreuses tâches professionnelles et politiques, Beck s'est tourné avec passion vers des activités culturelles. Autodidacte et historien local, il écrit de nombreux articles sur l'histoire de Sursee; il décrit aussi l'histoire des familles bourgeoises de sa commune. Il élargit ainsi le champ des connaissances de l'histoire locale et sensibilise ses concitoyens aux repères du passé de Sursee.

Deux de ses ouvrages historiques sont plus particulièrement connus, «Kirche, Pfarrei und Klerus von Sursee» paru en 1938, et «Bibliographie zur Geschichte der Stadt Sursee» (1960).

* La notice biographique a été aimablement mise à disposition par Yves Jolidon, de Fribourg.

En 1963, il publia «Familienstammtafeln des Geschlechtes Beck», résultat de nombreuses recherches d'archives qui remontent jusqu'aux représentants de la famille émigrés aux Amériques.

Passionné de préhistoire, Carl Beck se rend souvent dans la salle du Conseil de l'hôtel de ville de Sursee où les découvertes archéologiques provenant des fouilles de Mariazell, surtout de 1941, se trouvent exposées pendant plusieurs années. Sursee lui doit d'avoir été la cheville ouvrière, grâce à son talent d'organisateur et à ses connaissances de l'histoire locale, du succès éclatant de la Fête des 700 ans de sa ville natale en 1956. A cette occasion, une importante exposition sur le thème «Sursee» réunit une vaste collection de documents et objets de tous genres sur les familles, les personnalités, ainsi que l'art et la culture locale.

Archiviste de la coopérative communale, cet homme de savoir aménagea des archives parfaitement organisées où se trouvent de nombreux documents écrits, photographiques, vestiges historiques qui témoignent de son engouement pour l'histoire de sa ville.

Collectionneur avisé, Beck crée en 1967 une fondation qui doit permettre d'abriter dans un musée, dont la construction est prévue par la ville, toute sa collection d'armes et de la rendre ainsi accessible à un large public. Cet ensemble patiemment réuni pendant des années, unique en son genre, tant par la qualité des objets que par l'abondante documentation adroitement inventoriée qui les accompagne, a été transmise intégralement à ses concitoyens.

Cette donation constitue un témoignage éclatant et permanent du profond attachement de cet homme hors pair avec sa ville d'origine.

Le collectionneur Carl Beck

Jeune collectionneur d'armes blanches suisses, j'ai fait la connaissance de l'ancien Conseiller national Carl Beck lors d'une vente aux enchères de la Galerie Fischer à Lucerne. Je me suis rapidement rendu compte que ce dernier avait une prédilection pour ce genre d'armes dont il put acquérir quelques beaux spécimens. Après la vente, j'entrepris Beck et discutai avec lui d'un projet de livre qui devait retracer l'histoire des armes blanches de l'armée suisse de 1817 à nos jours, projet pour lequel je devais livrer une contribution comme co-auteur. Intéressé, Carl Beck, après m'avoir donné quelques indications sur sa collection, me proposa de venir la visiter.

Cette proposition ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd et, quelque temps plus tard, je me présentai en fin de matinée d'un très beau dimanche à la porte du Beckenhof. Après avoir goûté à la cuisine délicieuse de sa gouvernante, dégusté un vin de qualité, mangé force gâteaux, le maître de céans me demanda de le suivre. Au dernier étage, dans une vaste pièce sous les toits de cette demeure néo-classique, Carl Beck avait installé sa collection. Imaginez des centaines d'épées, des sabres, tous alignés et suspendus dans un ordre parfait, des dagues, des couteaux, des harnais et quelques objets de fouilles rangés dans des vitrines-table en magnifique bois ciré. Dans un coin, un mannequin revêtu d'une armure monte la garde sur ces trésors.

Beck m'expliqua qu'en 1967, il avait transféré sa collection à une fondation et qu'il était en train d'établir un inventaire détaillé. Je lui proposais aussitôt mon aide et jusqu'à la parution en 1971 du livre «Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817», je me rendis à plusieurs reprises à Sursee. Plusieurs pièces de la collection ont trouvé une juste place dans cet ouvrage. Carl Beck réussit à terminer l'inventaire avant de disparaître en avril 1982. Ce répertoire comprend 881 objets: 611 armes blanches, 57 hallebardes, 2 arbalètes, 1 cranequin (appareil pour bander les arbalètes), 19 armes à feu, 26 pièces accessoires pour armes à feu (p.ex. tire-balle), 55 baïonnettes, 6 casques des XVI^e et XVII^e siècles, 30 coiffes militaires, 2 boucliers, 2 cottes de mailles, une demi-cuirasse, 67 accessoires équestres (éperons, étriers), 2 varia. Les armes blanches représentent environ les trois quarts des objets préférés du collectionneur. Certaines armes

d'hast sont particulièrement exceptionnelles, tout comme une demi-armure blanche de piéton datant de 1600. La collection d'armes blanches comprend 266 épées de cour, de ville, d'officiers etc. 177 sabres, 44 couteaux de chasse, 36 dagues et couteaux, 47 épées glaives, 16 baïonnettes et 21 sabres d'Orient. La gamme des objets couvre la période de 1400 à 1945, la majeure partie date des XVIII^e et XIX^e siècles. Environ 150 armes blanches sont d'origine suisse et constituent la base de la collection, les autres proviennent de France, d'Autriche et d'Allemagne et de quelques autres pays européens. Beck a commencé la collection qu'il va donner à la ville de Sursee en 1950. Lors de nombreux voyages à l'étranger, le mécène participait souvent à des ventes aux enchères, visitait des antiquaires ou s'en allait chiner sur les marchés aux puces. Ainsi, de passage à Paris, il visite le marché de Saint-Ouen et découvre une épée d'apparat fabriquée à Stuttgart, en 1806, par G. H. Kohl pour le compte d'un membre de la cour du Wurtemberg (voir planche XXII). Paris et Vienne ont été probablement ses destinations favorites où furent achetées des épées de cour et militaires des XVIII^e et XIX^e siècles, mais aussi des objets décoratifs historiques. Les armes anciennes d'avant 1650 représentent environ 10 % de la collection, et sont souvent de qualité moins intéressante. Carl Beck a voulu représenter une large palette d'armes blanches comme de nombreux collectionneurs d'armes qui se sont intéressés à la Grande Bourgeoisie des XIX^e et XX^e siècles.

La collection offerte en 1982 à la ville de Sursee est la seconde collection d'armes que Carl Beck a constituée. La période de service actif et les expériences qui l'ont accompagné, ainsi que la pratique régulière du tir au sein de la société de tir en campagne de Sursee, ont été très probablement à l'origine de son intérêt pour les armes à feu de l'armée suisse. Dans les années 40, Beck avait collectionné près de 167 de ces armes qui furent mises à disposition et exposées dans la «Schützenstube» de la Tour basse de Sursee. Son but était de montrer le développement des armes longues suisses depuis les platines à mèche jusqu'aux modèles 1911–1931. Les armes de la «Schützenstube» furent jusqu'en 1949 au nombre de 197, auxquelles vinrent s'ajouter jusqu'en 1951, 43 exemplaires supplémentaires. Carl Beck mentionne avec fierté dans son inventaire les 62 «Hausgewehre»*, une particularité propre au canton de Lucerne.

De 1950 à 1982, Beck va collectionner en priorité les armes blanches dont la richesse historique et l'intérêt militaire semblent le fasciner. Sergent dans la cavalerie, l'épée n'a plus de secret pour ce collectionneur passionné qui sut s'entourer d'une riche bibliothèque de référence dont il fera également don à la fondation. Durant sa longue existence, Carl Beck a rassemblé plus de mille armes anciennes, témoins d'une histoire qui lui semblaient dignes d'être sauvegardées. Dans l'acte de constitution de la fondation du 15 mars 1967, Carl Beck s'exprime ainsi: «La Fondation a pour but de sauvegarder dans son intégralité la collection réunie par le donateur au cours de nombreuses années de travail, si possible de l'étendre et de la rendre accessible au public de manière représentative. L'exposition doit avoir lieu au Musée de la ville ou dans un autre bâtiment à caractère historique de Sursee. La Fondation peut accepter d'autres collections que celles d'armes, sous formes de legs, dons, prêt, etc. dans un but de conservation et de mise en valeur.»

L'importance et l'éclectisme de la collection Beck est une manne pour la muséologie, car elle permet l'organisation d'exposition sur des thèmes variés et des aspects différents comme la typologie des armes, leur valeur militaire, les modes de fabrication, les aspects artistiques etc., mais aussi la fonction sociologique que les armes ont joué à travers l'histoire. Espérons que le vœu exprimé par Carl Beck il y a plus de 30 ans continue à se réaliser.

Jürg A. Meier

* Littéralement: «fusil domestique», sédentaire. Dans le canton de Lucerne de 1805 à 1877, chaque maison inventoriée par l'assurance incendie devait avoir un fusil attaché à la propriété. Ainsi en cas de levée de la Milice, les propriétaires se rendaient avec l'arme de la maison sur leur place d'enrôlement, ou la mettaient à disposition.

Carl Beck (1894–1982)*

Carl Eugen Franz Xaver Beck wurde am 19. Januar 1894 als ältester Sohn der Arztfamilie Carl Franz Josef (1860–1937) und Maria Klara Beck-Curti (1872–1955) geboren. Nach den Primar- und Mittelschulen in Sursee sowie einem einjährigen Sprachaufenthalt am Kollegium St. Michael in Freiburg besuchte er die landwirtschaftliche Jahresschule in Grangeneuve (FR). 1913 Kavallerie-Rekrutenschule in Bern, 1915 Korporal. Seine Berufskenntnisse vervollkommnete er in den Jahren 1913–1917 trotz Aktivdienst-Unterbrüchen im Ersten Weltkrieg, mit seiner Tätigkeit als Landwirt in Frankreich, in der Westschweiz, in Sempach und Neuenkirch. 1917 übernahm er den väterlichen Beckenhof in Sursee. Er heiratete am 25. Juli 1920 Marie Wyss von Fulenbach (22. 10. 1895–24. 2. 1945). Ihre Ehe blieb kinderlos. Am 23. April 1982 starb Carl Beck in seinem Heim, dem Beckenhof in Sursee.

Carl Beck durchlief eine bedeutende politische Karriere. 1920 wurde er Vorstandsmitglied der Landwirtschaftlichen Genossenschaft Sursee, die er 1950–1970 als Präsident leitete. Von 1928–1955 war er Vorstandsmitglied des Bauernvereins des Kantons Luzern. Im Anschluss an diese Tätigkeit bekleidete er von 1955–1970 im Vorstand des Zentralschweizerischen Milchverbandes das Amt des Präsidenten. 1937–1970 war er Vorstandsmitglied des Schweizerischen Bauernverbandes. 1938–1959 betreute Carl Beck die Redaktion des «Landwirt», Verbandsorgan des Bauernvereins des Kantons Luzern. In Sursee präsierte er die Bebauungsplanung und diente auch der Korporationsgemeinde von 1931–1971 als Präsident. Den Höhepunkt seiner Laufbahn erreichte Beck 1943 mit seiner Wahl in den Nationalrat, dem er während vier Amtsperioden bis 1959 angehörte. Er war und blieb in erster Linie Bauer und Bauernpolitiker und entfaltete als solcher eine intensive Tätigkeit.

Carl Beck widmete sich auch mit grossem Eifer kulturellen Aktivitäten. Als Autodidakt und Lokalhistoriker verfasste er eine grosse Anzahl von Zeitungsartikeln zur Geschichte von Sursee sowie zu aktuellen Themen; so befasste sich Beck mit der Vergangenheit bekannter Bürgerfamilien und Persönlichkeiten und trug damit viel zur Verbreitung von lokalhistorischem Wissen bei und sensibilisierte die Bevölkerung für die Zeugen der Surseer Vergangenheit. Als namhafteste Beiträge stehen seine Bücher «Kirche, Pfarrei und Klerus von Sursee» aus dem Jahre 1938 und die «Bibliographie zur Geschichte der Stadt Sursee» von 1960 hervor. Für die 1963 veröffentlichten «Familienstammtafeln des Geschlechtes Beck» durchforschte Carl Beck jahrelang verschiedenste Archive und trug Daten bis zu den nach Amerika ausgewanderten Vertretern zusammen. Sein Interesse an der Ur- und Frühgeschichte dokumentierte er in der kleinen Ratsstube des Rathauses, wo Exponate des archäologischen Fundmaterials, namentlich der 1941 durchgeführten Grabung auf der Landzunge Mariazell, über mehrere Jahre ausgestellt waren. Seinem organisatorischen Talent und seiner profunden Kenntnis der Stadtgeschichte verdankt Sursee den Erfolg des festlich begangenen Stadtjubiläums der 700-Jahr-Feier von 1956. Damals wurde in einer grossen Ausstellung zum Thema Sursee ein reiches Material über Familien, Persönlichkeiten und das lokale Kunstschaffen gezeigt. Als Archivar der Korporationsgemeinde Sursee schuf er ein mustergültig geordnetes und aufgearbeitetes Archiv mit zahlreichen Archivalien, Dokumentationen und Fotografien, das ebenso wie seine zahlreichen anderen Tätigkeiten sein grosses Interesse an der Geschichte der Stadt Sursee widerspiegelt. 1967 richtete Carl Beck eine Stiftung, um seine bedeutende Waffensammlung als geschlossene Einheit in das geplante Stadtmuseum Sursee einzubringen und sie damit dem Publikum zugänglich zu machen. Die Repräsentanz seiner in jahrelanger Arbeit gesammelten und in einem

* Die biografische Notiz wurde freundlicherweise von Yves Jolidon, Freiburg, zur Verfügung gestellt.

Inventar vorbildlich dokumentierten Waffen gleichsam seinen Surseer Mitbürgern übertragend, ist diese Schenkung wohl der schönste und bleibende Ausdruck tiefer Verbundenheit mit seiner Heimatstadt Sursee.

Der Waffensammler Carl Beck

Als junger Sammler von schweizerischen Militärgriffwaffen machte ich anlässlich einer Waffenauktion der Galerie Fischer in Luzern die Bekanntschaft von Alt-Nationalrat Carl Beck. Schon anlässlich unserer ersten Begegnung stellte ich fest, dass Beck zu jener Zeit eine besondere Vorliebe für Griffwaffen hegte. Mit Erfolg ersteigerte er denn auch einige Exemplare. In einem Gespräch im Anschluss an die Auktion unterrichtete ich Beck über ein Buchprojekt, das die Griffwaffen der Schweizer Armee von 1817 bis zur Gegenwart zum Gegenstand hatte und zu welchem ich als Autor in absehbarer Zeit einen Beitrag abliefern musste. Sichtlich interessiert nahm Carl Beck die Publikationspläne zur Kenntnis, um mich anschliessend nach einem Hinweis auf seine Sammlung und die darin vorhandenen Schweizer Griffwaffen nach Sursee einzuladen. Gerne folgte ich seiner Einladung und fand mich an einem späten Sonntagvormittag im Beckenhof ein. Erst nach einem vorzüglichen Mittagssmahl, welches seine langjährige Haushälterin zubereitete, dem Genuss eines guten Weines und nach Kaffee und Kuchen bat mich der Hausherr, ihm in den obersten Stock des stattlichen Anwesens zu folgen. In einem Dachraum des spätklassizistischen Baues präsentierte Beck seine Waffensammlung. Der Anblick von mehreren hundert in dichter Ordnung gehängten Degen, Säbeln und Schwertern war beeindruckend. Kleinere Gegenstände wie Dolche, Messer, Pferdezubehör, aber auch einige wenige Bodenfunde lagen in hölzernen, verglasten Tischvitrinen. In einer Ecke wachte eine geharnischte, lebensgrosse Puppe über die ausgestellten Schätze. Bereits anlässlich meines ersten Besuches informierte mich Carl Beck, dass er seine Sammlung schon 1967 zugunsten der Einwohnergemeinde Sursee in eine Stiftung eingebracht habe und er im Begriffe sei, das Sammlungsinventar zu komplettieren. Gerne sicherte ich ihm für dieses Vorhaben meine Unterstützung zu. Bis zum Erscheinen des Bandes «Griffwaffen» in der Reihe «Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817», 1971, stattete ich der Sammlung noch mehrere Besuche ab. Einige Waffen der Beckschen Sammlung konnten ins Griffwaffenbuch aufgenommen werden. Auch später, Beck war 1971 bereits 77 Jahre alt, pflegte ich den Kontakt; mein letzter Besuch fiel ins Jahr 1981.

Noch vor seinem Tode, 1982, konnte Carl Beck wunschgemäss das von ihm verfasste Sammlungsinventar abschliessen. Es umfasst 881 Katalogpositionen: 611 Griffwaffen (21 Orient), 57 Stangenwaffen, 2 Armbrüste, 1 Armbrustwinde, 19 Schusswaffen, 26 Teile Schusswaffenzubehör (z.B. Kugelzangen), 55 Bajonette, 6 Helme 16./17. Jh., 30 militärische Kopfbedeckungen, 2 Schilde, 2 Panzerhemden, 1 Halbharnisch, 67 Teile Pferdezubehör (Sporen, Steigbügel), 2 Varia.

Mit 611 Nummern entfallen rund dreiviertel auf die von Beck bevorzugten Griffwaffen. Unter den restlichen Sammlungsteilen sind vor allem einige vorzügliche Stangenwaffen sowie der knechtische Harnisch um 1600 erwähnenswert. Der Griffwaffenbestand besteht zur Hauptsache aus Degen (266), Säbeln (177), Hirschfängern (44), Dolchen/Messern (36), Schwertern (47), militärischen Seitengewehren (16) und Orientgriffwaffen (21). Über Einzelstücke lässt sich der Zeitraum von 1400–1945 abdecken; ein Grossteil stammt jedoch aus dem 18. und 19. Jahrhundert. Mit einem Viertel, etwa 150 Objekten, lieferte die Schweiz den Grundstock der Griffwaffensammlung, gefolgt von Frankreich, Österreich und Deutschland; vereinzelte Objekte stammen aus weiteren europäischen Staaten. Mit dem Aufbau der 1967 der Stadt Sursee geschenkten Sammlung begann Beck um 1950. Gerne berichtete er über seine Reisen im In- und Ausland, die er jeweils mit dem Besuch von Auktionen und Antiquaren zu verbinden wusste. So entdeckte Beck im Oktober 1955 auf dem bekannten Pariser Flohmarkt einen württembergischen Prunkdegen, der 1806 vom Stuttgarter Degenschmied G.H. Kohl für ein Mit-

glied des Hofes angefertigt worden war (vgl. Tafel XXII). Paris und Wien scheinen seine Lieblingsdestinationen gewesen zu sein. Beck erwarb vor allem höfische und militärische Griffwaffen des 18./19. Jahrhunderts, zeigte aber auch Interesse an dekorativen Stücken des Historismus. Ältere, vor 1650 zu datierende Griffwaffen, zumeist von geringer Qualität, machen etwa 10% des Griffwaffenbestandes aus. Mit der breit angelegten Griffwaffensammlung, der Sammlung insgesamt, manifestierte Carl Beck einen Repräsentationswillen, wie wir ihn vor allem von Sammlern des Grossbürgertums des 19. und frühen 20. Jahrhunderts kennen.

Es ist wichtig darauf hinzuweisen, dass es sich bei der 1982 an Sursee übergebenen Sammlung um die zweite von Carl Beck Zeit seines Lebens aufgebaute Waffensammlung handelt. Aktivdienstterfahrung im Ersten Weltkrieg und eine langjährige Mitgliedschaft bei der Feldschützengesellschaft Sursee scheinen schon früh sein Interesse an schweizerischen Militärhandfeuerwaffen geweckt zu haben. Schon in den 1940er Jahren trug Beck 167 Gewehre und andere Waffen zusammen, welche in der Schützenstube beim Surseer Untertor ausgestellt wurden. Sein Ziel war es «die Entwicklung der schweizerischen Handfeuerwaffen vom Luntenschloss bis zu den Gewehrmodellen von 1911–1931» anhand von Beispielen aufzuzeigen. Mit einigen wenigen bereits vorhandenen Stücken verfügte die 1949 renovierte Schützenstube insgesamt über 190 Waffen. Bis 1951 kamen weitere 43 Waffen hinzu. An die Kosten dieser Sammlung, die sich auf rund Fr. 5'000.– belief, leisteten die Behörden einen finanziellen Beitrag. Beck stellte den Grossteil der von ihm erworbenen Schusswaffen der Schützenstube kostenlos zur Verfügung. Mit Stolz verwies er in seinem 1970 publizierten «Verzeichnis der Waffensammlung...» auf die 62 Hausgewehre, eine Besonderheit des luzernischen Wehrwesens. Mit 232 Objekten betrachtete Beck die Schützenstubensammlung als abgeschlossen.

Von etwa 1950 an bis zu seinem Tode 1982 sammelte er prioritär und gezielt Griffwaffen, deren vielschichtige kulturelle und militärische Bedeutung ihn offensichtlich faszinierten. Als Kavalleriewachtmeister war Beck auch mit der blanken Waffe, dem Säbel, vertraut. Das neue Sammlungsgebiet erschloss er sich mit Hilfe einer guten waffenkundlichen Bibliothek, welche heute Teil der Beck-Stiftung ist. Im Verlauf seines langen Lebens hat Carl Beck mehr als tausend antike Waffen zusammengetragen; Zeitzeugen, die ihm erhaltenswert schienen. In der Stiftungsurkunde vom 15. März 1967 formulierte Carl Beck seine mit der Schenkung verbundenen Absichten und Wünsche: «Die Stiftung hat den Zweck, die Waffensammlung des Stifters, die er in jahrelanger Arbeit zusammengetragen hat, als geschlossene Einheit zu bewahren, womöglich zu ergänzen und sie dem Publikum in repräsentativer Art zugänglich zu machen. Die Aufstellung hat im Stadtmuseum oder in einem anderen historischen Gebäude der Stadt Sursee zu erfolgen. Die Stiftung kann ausser Waffen auch andersartiges Sammelgut in Form von Vergabungen, Zustiftungen, Leihgaben etc. zum Zwecke der musealen Aufbewahrung entgegennehmen». Die Grösse und Vielfalt der Sammlung Carl Beck bietet für eine museale Umsetzung gute Voraussetzungen. Sie ermöglicht Ausstellungen unter den verschiedenartigsten Aspekten, z. B. waffenkundlich – typologisch, handwerklich, künstlerisch, militärisch; aber auch die soziologische Funktion von Waffen könnte thematisiert werden. Es bleibt zu hoffen, dass dem Wunsche von Carl Beck nach mehr als dreissig Jahren bald einmal nachgelebt wird.

Jürg A. Meier

Littérature/Literatur:

- Carl Beck, *Das Wehrwesen der Stadt Sursee, Wehrwille, Schützengesellschaft, Schützenstube*, 16 Seiten, Sursee 1967.
- Carl Beck, *Verzeichnis der Waffensammlung in der Schützenstube und Untertor, gesammelt und zusammengestellt von Carl Beck*, 12 Seiten, Sursee 1970.
- Uta Bergmann, Stefan Röllin, *Sursee, Schweizerische Kunstführer*, hg. Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte, Bern 1996, S. 62/63.
- Jürg A. Meier, *Sammlung Carl Beck – Sursee, Revue SGHWR, Sondernummer*, 113 Seiten, 1998.
- Hugo Schneider, Jürg A. Meier, *Griffwaffen*, Bd. 7 in der Reihe: *Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817*, Dietikon-Zürich 1971, S. 34, 120, 152, 153.

INTRODUCTION

Sur l'ensemble des 92 armes décrites dans ce catalogue, 85 proviennent de la collection Carl Beck, 6 autres appartiennent à la ville de Sursee (nos. 1, 2, 79, 80, 81, 85), et une (no. 44) à la Fondation du musée de la ville de Sursee. Cette sélection correspond à environ un dixième des 881 pièces que compte cette collection, dont 611 sont des armes blanches.

Le fait que les épées de cérémonie du tribunal de la ville de Sursee (nos. 1, 2) n'aient jamais été identifiées et illustrées, ni fait l'objet d'une publication, à part un bref article écrit de la main de Beck lui-même et où ces épées sont encore décrites comme «épées de justice», explique pourquoi ces armes, significatives au niveau local et sur le plan de l'histoire du droit, ont trouvé une place de choix dans ce catalogue. Les trois «Hausgewehre» (nos. 79, 80, 81) font partie d'un groupe de 64 fusils domestiques lucernois qui furent déjà cédés, avec les autres armes à feu, à la ville dans les années 1940/50. L'histoire de ces fusils a fait l'objet d'une étude approfondie, et l'ensemble des «Hausgewehre» entrés en possession de la ville minutieusement inventorié, à l'occasion d'une édition spéciale de la Revue de l'ASEAA, déjà consacrée à Carl Beck, et publiée en 1998.

Les dix armes de la collection Beck, illustrées en couleur dans l'édition d'alors, furent néanmoins reprises dans ce catalogue. Il s'agit des numéros suivants de cet ouvrage: 8, 9, 10, 11, 13, 43, 44, 67, 85, 88. On put, dans ces cas, renoncer à des commentaires détaillés ainsi qu'aux indications bibliographiques.

Les 77 armes blanches décrites dans ce catalogue reflètent bien le centre d'intérêt du collectionneur. Les divers types de fabrication et les aspects fonctionnels fascinèrent Beck, tant pour leurs qualités artisanales et artistiques que pour leurs références historiques et culturelles. L'épée d'un chevalier de l'Ordre de Malte, une épée de ville rococo, ou encore un sabre d'officier napoléonien sont autant de témoins de l'esprit, des styles et des modes d'alors; ils en disent beaucoup sur les prétentions sociales de leurs propriétaires. Les armes blanches privilégiées par Carl Beck dans les dernières années de sa vie ne furent pas, comme l'illustrent bien les pièces issues de la période de l'Historicisme, destinées au combat mais plutôt à devenir des pièces décoratives. La plus ancienne arme blanche de ce catalogue est un baselard datant de 1400 environ (no. 9), très bien conservé pour une pièce de fouille, et la plus récente est représentée par une courte-épée (no. 69) des troupes d'automobilistes de l'armée austro-hongroise, datant de 1916.

Les armes blanches de cet ouvrage peuvent être groupées de la manière suivante:

XV^e/XVI^e siècles, épées, dague, nos. cat. 1, 2, 3, 4, 9.

XVII^e siècle, rapière, épée, dague, sabre, nos. cat. 6, 28, 29, 30, 33, 34.

XVII^e/XVIII^e siècles, couteaux de chasse, nos. cat. 31, 43, 44, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77.

XVIII^e siècle, épées, dague, nos. cat. 5, 11, 32, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 45, 46.

XVIII^e/XIX^e siècles, armes blanches militaires suisses, nos. cat. 7, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59.

XVIII^e/XIX^e siècles, armes blanches militaires étrangères, nos. cat. 19, 20, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69.

XVIII^e/XX^e siècles, armes blanches, Historicisme, nos. cat. 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 78.

XVIII^e/XX^e siècles, armes blanches orientales, nos. cat. 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27.

Quelques armes d'hast (nos. 8, 86–92) et armes à feu (nos. 79–85) ont trouvé place dans cette collection pour leur intérêt historique.

Grâce au concours de Renato Pacozzi (Musée militaire vaudois), le texte original en allemand de ce catalogue a pu être traduit en français; néanmoins, pour des raisons de place, les indications bibliographiques sont à rechercher dans la partie en langue allemande de ce catalogue. Le défi de ce type de traduction ne repose pas seulement sur une stricte question de terminologie spécifique aux armes, mais également sur la difficulté de rapporter les nuances d'estimation et d'interprétation, directement liée aux différences des deux cultures.

En ce qui concerne le contenu des textes, il a fallu bousculer certaines idées reçues, ouvrir quelques brèches et défricher des terres nouvelles. À côté de la traditionnelle et factuelle description technique des armes, plusieurs pièces de ce catalogue sont accompagnées d'un commentaire dont le but est de remettre l'objet dans son contexte historique et culturel. Un tel ouvrage permet au visiteur de l'exposition et au lecteur de plonger spontanément au cœur du sujet. Étant donné que tous les objets sont illustrés en noir/blanc ou en couleur, on peut même se contenter de feuilleter les planches.

Mes remerciements vont à la direction du Musée militaire vaudois et à ses collaborateurs, à l'Association Suisse pour l'Étude des Armes et Armures (ASEAA), ainsi qu'à Peter Zobrist, responsable de la mise en page et conseiller pour les questions de techniques d'imprimerie, à tous ceux qui m'ont accompagné et soutenu dans cette entreprise hasardeuse. Sont également remerciées les institutions et les personnes qui ont contribué au succès de cette entreprise.

Jürg A. Meier

EINFÜHRUNG ZUM KATALOG

Von den 92 im Katalog erfassten Waffen stammen 85 aus der Sammlung Carl Beck, 6 Waffen gehören der Stadt Sursee (Nrn. 1, 2, 79, 80, 81, 85), eine Waffe (Nr. 44) befindet sich im Besitz der Stiftung Stadtmuseum Sursee. Die getroffene Auswahl entspricht in etwa 10 % der 881 Positionen zählenden Sammlung Carl Beck, wobei 611 Positionen auf die Griffwaffen entfallen. Weil die Gerichtsschwerter der Stadt Sursee (Nr. 1 und 2), abgesehen von einem kurzen Zeitungsartikel Becks aus dem Jahre 1953, in welchem er diese noch als «Richtschwerter» bezeichnet, noch nicht in einer Publikation erfasst, identifiziert und abgebildet wurden, haben diese beiden lokal- und rechtshistorisch bedeutsamen Waffen Aufnahme in diesen Katalog gefunden. Die drei Hausgewehre (Nrn. 79, 80, 81) sind Teil einer Serie von 64 Luzerner Hausgewehren, die mit anderen Schusswaffen von Carl Beck schon in den 1940/50er Jahren an die Stadt abgetreten worden waren. In einer ersten der Sammlung Carl Beck gewidmeten, als Einführung gedachten Revue-Sondernummer der Schweizerischen Gesellschaft für historische Waffen und Rüstungskunde, erschienen 1998, wurde die Geschichte der Luzerner Hausgewehre eingehend bearbeitet und der gesamte Sursee übergebene Hausgewehrbestand inventarisiert.

Zehn bereits 1998 ebenda vorgestellte und in Farbe abgebildete Waffen der Slg. Carl Beck wurden auch in diesen Katalog aufgenommen. Es handelt sich dabei um die nachstehend aufgeführten Katalognummern: 8, 9, 10, 11, 13, 43, 44, 67, 85, 88. In diesen Fällen konnte auf ausführliche Kommentare und Literaturangaben verzichtet werden.

Das besondere Interesse des Sammlers spiegeln die 77 katalogisierten Griffwaffen. Sie faszinierten Beck in ihrer funktionellen und verarbeitungsmässigen Vielfalt, wegen ihrer künstlerisch-handwerklichen Qualität sowie der kulturell-historischen Bezüge. Der Ordensdegen eines Malteserritters, ein Galadegen der Rokokozeit, aber auch die Säbel napoleonischer Offiziere dokumentieren Zeitgeist, Stile und Moden; sie verraten einiges über den gesellschaftlichen Anspruch des Trägers. Die von Carl Beck in späteren Jahren bevorzugten Griffwaffen, waren, wie die Historismusbeispiele am besten zeigen, oftmals nicht für den Kampf bestimmte, schöne Schaustücke. Bei der ältesten Griffwaffe in diesem Katalog handelt es sich um einen Baselard aus der Zeit um 1400 (Nr. 9), einen gut erhaltenen Bodenfund, als jüngste Griffwaffe wurde ein Seitengewehr von 1916 der österreich-ungarischen Kraftfahrtruppe (Nr. 69) berücksichtigt.

Die erfassten Griffwaffen lassen sich wie folgt gruppieren:

15./16. Jh., Schwerter, Dolch, Kat. Nrn. 1, 2, 3, 4, 9.

17. Jh., Rapier, Degen, Dolch, Säbel, Kat. Nrn. 6, 28, 29, 30, 33, 34.

17./18. Jh., Hirschfänger, Praxe, Kat. Nrn. 31, 43, 44, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77.

18. Jh., Degen, Schwert, Dolch, Kat. Nrn. 5, 11, 32, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 45, 46.

18./19. Jh., Militärgriffwaffen, Schweiz, Kat. Nrn. 7, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59.

18./19. Jh., Militärgriffwaffen, Ausland, Kat. Nrn. 19, 20, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69.

18./20. Jh., Griffwaffen, Historismus, Kat. Nrn. 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 78.

18./20. Jh., Griffwaffen, Orient, Kat. Nrn. 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27.

Einige wenige Stangenwaffen (Nrn. 8, 86–92) und Schusswaffen (Nrn. 79–85) fanden als waffenhistorisch interessante Einzelstücke Aufnahme in die Sammlung.

Dank dem Engagement von Renato Pacozzi (Musée militaire vaudois, Morges) liegt der Katalog in einer französischen Übersetzung vor. Diese basiert auf dem deutschen Grundtext, wobei aus Platzgründen die Literaturangaben nur im deutschsprachigen Katalogteil abgedruckt wurden. Bei der Übersetzung galt es nicht nur, die unterschiedliche waffenkundliche Terminologie zu berücksichtigen, auch die in der deutschen und französischen Waffenkunde zuweilen unterschiedliche Wertung und Darstellung gewisser Aspekte musste eingebracht werden.

Bezüglich der Katalogtexte, die umfangmässig oftmals das herkömmliche Mass sprengen, wurde Neuland beschritten. Der üblichen detaillierten, waffentechnischen Beschreibung folgt in diesem Katalog vielfach ein Kommentar, der abgesehen von einer kritischen, waffenkundlichen Situierung des Objekts gesamtkulturelle Bezüge aufzudecken versucht. Ein derartiger Katalog bietet dem Ausstellungsbesucher und Leser die Möglichkeit, sich spontan in die Materie zu vertiefen. Weil alle Exponate entweder in Farbe oder schwarz-weiss abgebildet wurden kann man es auch beim Blättern im Tafelteil bewenden lassen.

Der Direktion und den Mitarbeitern des Musée militaire vaudois, der Schweizerischen Gesellschaft für Historische Waffen- und Rüstungskunde sowie Peter Zobrist als drucktechnischem Gestalter danke ich, dass sie sich auf dieses Wagnis eingelassen haben. Gedankt sei allen Institutionen und Personen die zum Gelingen beitrugen.

Jürg A. Meier

CATALOGUE 1–92

1. Épée à une main et demie, épée de cérémonie du tribunal de la ville de Sursee Planche I Suisse/Allemagne, fin du XV^e siècle (inv. Sursee 1228).

Monture en fer forgé, bleui; long pommeau conique octogonal, se rétrécissant au dernier quart supérieur, rosette de rivure à quatre pétales; branche de garde, plate au dos et traversée par une arête de face; les quillons, dont les extrémités sont restées blanches, sont légèrement inclinés vers la pointe. Fusée en bois, de section hexagonale, recouverte de cuir, se rétrécissant, dès le milieu, en direction du pommeau; les extrémités et le milieu de la fusée sont entourés de quelques rangs de filigranes de fer. Lame à double tranchant (long. 97 cm, larg. 6,6 cm), présentant de chaque côté, sur la moitié de la longueur, une gouttière centrale faiblement prononcée, une marque de laiton incrusté représentant le «loup de Passau» (long. 2,2 cm), et une étoile à six branches (diamètre 1,0 cm), marque du forgeron. Fourreau à fût de bois, recouvert de cuir, gaufré de lignes décoratives et muni d'une bouterolle en fer (ancienne substitution).

Longueur totale: 132,5 cm, poids (sans fourreau): 2160 g, poids (avec fourreau): 2500 g

Provenance: ancienne possession de la ville de Sursee, autrefois déposée dans la tour des archives.

Pour décrire les grandes épées des XV^e et XVI^e siècles, les historiens des armes introduisirent, en se basant sur les indications contemporaines, les notions «d'épée à une main et demie» et «d'épée à deux mains». Pour être appelée épée à deux mains, celle-ci doit pouvoir être saisie à deux pleines mains; pour l'épée à une main et demie, la main droite saisit la poignée et la gauche enserme le pommeau. Bien que les épées à une main et demie puissent être saisies à deux mains, elle se différencient surtout par leur longueur et par leur poids plus réduits. Une autre caractéristique importante démarquant une épée de l'autre, réside dans leur emploi au combat. Les épées à une main et demie connurent leur heure de gloire en France et en Bourgogne, au XV^e siècle, sous l'appellation de «grandes épées» ou «longues épées à deux mains bien tranchans et roydes pour servir d'estoc». Portées au dos, elles furent utilisées, par exemple, par les arbalétriers ou les archers montés de l'armée bourguignonne comme «deuxième arme», selon les prescriptions des ordonnances de 1472/73 et de 1475. Dans le courant du XV^e siècle, certaines épées prévues aussi bien pour la taille que l'estoc, furent munies de manches de plus en plus long, alors que, dans le même temps, la longueur des lames resta de l'ordre du mètre. En 1479 déjà, le Conseil bernois est amené à prohiber l'emploi de «longues et inhabituelles épées». Les longues épées d'estoc, appelées dans les sources «lange Krüztegen» (longues épées en croix), furent également une épine dans le pied d'autres cantons que Berne. On toléra, comme arme complémentaire, l'épée suisse ou une autre épée traditionnelle à lame de taille ou d'estoc relativement courte. L'épée à deux mains, plus longue et plus lourde (long. totale env. 150–200 cm, poids env. 3–5 kg), est considérée comme étant une arme principale, et devant être portée à l'épaule; à l'inverse des épées à une main et demie, elle perdit dans le courant du XVI^e siècle tout intérêt militaire pour ne devenir plus qu'une arme de garde ou de cérémonie, appréciée pour ses dimensions imposantes.

La fabrication de lames d'épées à une main et demie ou à deux mains nécessita des matières premières adéquates, des connaissances techniques et un savoir-faire particuliers, et la possibilité de disposer de l'énergie hydraulique pour l'entraînement des martinets. Bien que la ville de Bâle, par exemple, disposât dès le XIV^e et jusqu'à la fin du XV^e siècle, d'un artisanat lié à la coutellerie réputé et dirigé vers l'exportation, il ne semble pas qu'elle ait été en mesure de produire des longues lames de qualité. La ville de Passau, située au confluent de l'Inn et du Danube, se profila dès le XV^e siècle comme principal fournisseur des

longues lames d'épées. Beaucoup d'épées encore conservées en Suisse, datant des années 1450 à 1550 et provenant des réserves ou d'inventaires anciens (par exemple des arsenaux, des hôtels de ville ou des héritages familiaux), sont marquées du «loup de Passau», rappelant le loup des armoiries de cette ville. Aux XV^e et XVI^e siècles, ces marques furent sommairement ciselées sur les lames puis incrustées de laiton. Les couteliers de Passau, déjà actifs vers 1200 environ, s'assurèrent, aux XIII^e et XIV^e siècles, l'exclusivité des droits de fabrication et de vente des couteaux sur le territoire de l'évêché. Ils obtinrent, en 1340, du duc Albrecht d'Autriche, l'exclusivité du «loup» comme image de marque. Les forgers de lames d'épées et leurs produits, auxquels Passau dut une partie de sa notoriété, ne s'affranchirent qu'à la seconde moitié du XV^e siècle de la tutelle des couteliers, qui s'étaient assurés, grâce aux privilèges acquis, le monopole du commerce de la coutellerie et des lames en général. Les poinçons de maîtres personnalisés apparurent après 1450, lorsque les fourbisseurs réussirent à procéder à la vente directe de leurs produits. Le symbole du loup devint une marque d'origine et de qualité.

Les documents comptables des douanes suisses des XIV^e et XV^e siècles font apparaître que les lames étrangères passèrent la douane par livres, demi-quintaux ou par fagots, et furent, de ce fait, dédouanées d'après le poids ou le volume. La monture de l'épée à une main et demie de style gothique tardif, provenant de Sursee, vraisemblablement le travail d'un fourbisseur suisse, fut également ajustée sur une lame importée de Passau. Il se trouva dans la collection Dreger une épée à une main et demie similaire, avec un fourreau, qui aurait été d'origine suisse, et dont la lame présentait également une marque du loup et une étoile. Dans le même registre, citons une épée intéressante, de la collection Boissonnas, et qui fut trouvée en 1878 dans le lac de Morat, munie d'une lame de Passau, qui présente le même pommeau et la même garde que l'arme de Sursee. Une autre épée similaire, provenant des anciennes réserves de l'arsenal, se trouve actuellement au Musée national suisse de Zurich (inv. KZ 688). Carl Beck présente, dans un bref article paru en 1953, les deux épées appartenant à la ville de Sursee, comme étant des épées de justice (voir cat. no 2). Il émit, à cette occasion, l'hypothèse que la seconde épée, la plus récente, aurait pu servir à la décapitation, ordonnée par Lucerne, du meneur de la révolte des paysans, Christian Schybi, qui eut lieu le 7 juillet 1653 à Sursee. Hans Mengis, le bourreau désigné pour exécuter Schybi, réclama 2 florins et 20 schillings pour accomplir sa besogne. Les représentants de la famille Mengis, originaire de Rheinfelden, exercèrent de père en fils, et en divers lieux comme Lucerne, Sursee ou Willisau, leur fonction de bourreau. Les épées de Sursee se différencient clairement des épées de justice, dont la forme, si typique, est définitivement acquise au XVII^e siècle.

Le fait qu'elles furent conservées si longtemps dans la tour des archives tend à accréditer le «caractère officiel» qu'on leur attribua. Gottfried Boesch a, par le biais de plusieurs travaux, analysé les épées de cérémonie suisses. Les épées recensées par Boesch, particulièrement celles qui sont encore conservées dans des communautés religieuses comme les couvents d'Engelberg ou de Disentis, symbolisent les compétences seigneuriales et judiciaires de l'abbé, qui pouvaient être déléguées par la transmission de l'épée. Le second groupe d'épées étudiées par Boesch concerne les épées de cérémonie des landammanns de la Suisse dite «primitive»; elles représentèrent également le pouvoir judiciaire. L'exercice de ce pouvoir fut aussi une prérogative prise des villes; Boesch n'a malheureusement pas englobé les épées de cérémonie des villes suisses dans ses recherches. L'existence de ces épées est intimement liée à l'exercice de la haute justice, entendez la justice criminelle.

Après que le roi Sigmund eût confirmé, en 1431, le droit de Sursee de juger les affaires criminelles, droit octroyé en 1417 déjà, Lucerne en fit de même envers Sursee. Cette dernière obtint, en 1376 et en 1379 déjà, les privilèges royaux lui permettant d'exercer la basse et la haute justice. Ce pouvoir resta l'apanage, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, du tribunal de la ville de Sursee, sous la houlette de l'avoyer; il revint à celui-ci de prononcer

la sentence de mort et de veiller à son exécution. Un livre de copies de Sursee de 1577 nous renseigne sur la manière de traiter une affaire criminelle, et dans lequel sont fixés le déroulement et les rites à respecter. L'avoyer dut notamment se lever et saisir l'épée de sa main droite, lorsqu'il interrogea le condamné, sous serment, sur la procédure et sur la légitimité du tribunal. Les deux épées de la tour des archives furent probablement destinées aux avoyers qui se relayèrent aux assises d'été et d'hiver du tribunal. Presque toutes les épées de cérémonie de Suisse proviennent de la fin du Moyen Age. On connaît, à ce jour, l'existence d'épées de cérémonie, de tribunaux de villes ou de régions, à Lucerne, à Mellingen (ct. d'Argovie), à Arbon (ct. de Thurgovie), au Talschaft Ursern (ct. d'Uri), et au Knonauseramt (ct. de Zurich).

(L'auteur remercie le Dr. Stefan Röllin, archiviste de la ville de Sursee, pour ses précieux renseignements).

2. **Épée à une main et demie, épée de cérémonie du tribunal de la ville de Sursee Planche I Suisse, deuxième quart du XVI^e siècle (inv. Sursee 1227).**

Monture en fer forgé; gros pommeau en forme de poire; branche de garde de section ronde, à quillons évasés; ceux-ci sont terminés par une moulure et une extrémité en forme de disque. Fusée en bois recouverte de cordage. Lame à double tranchant (long. 100 cm, larg. 5,2 cm), de section lentiforme, à talon; marque, du genre «Hauszeichen», en laiton incrusté (long. 1,3 cm), sur une face. Fourreau à fût de bois, recouvert de cuir, gaufré de lignes décoratives et muni d'une bouterolle en laiton.

Longueur totale: 136,5 cm, poids (sans fourreau): 2535 g, poids (avec fourreau): 2790 g

Provenance: ancienne possession de la ville de Sursee, autrefois déposée dans la tour des archives.

Cette seconde épée, propriété de la ville de Sursee, eut probablement, comme la première déjà décrite (voir cat. no 1), la fonction d'épée de cérémonie, comme attribut du pouvoir judiciaire. La lame est signée d'une marque dont la façon rappelle les lames de Passau; il s'agit d'un type de marque appelée «Hausmarke» en allemand, un signe damasquiné simplement composé de traits, tiré d'armoiries familiales et ornant les frontons des maisons ou des forges. Etant donné que la marque du «loup de Passau» fait défaut, on songe, comme lieu de production de la lame, à l'Allemagne méridionale ou à la Styrie. Conçue comme une arme de combat, semblable aux épées suisses à une main et demie du début du XVI^e siècle, cette arme fut utilisée comme épée de cérémonie. La monture, probablement de fabrication indigène, est très semblable à celle de l'épée de justice de la ville de Mellingen, (canton d'Argovie), se trouvant au Musée national suisse. Alors qu'on utilisa une lame contemporaine pour réaliser l'arme de Sursee, l'épée de Mellingen fut remontée, au deuxième quart du XVI^e siècle, avec une lame originaire de Passau datant de 1500 environ; elle correspond plus largement, dans sa forme et sa façon, à la plus ancienne des deux épées de cérémonie de Sursee (voir cat. no 1). Le duc Albrecht d'Autriche (1282–1308, roi en 1298), accorda à Mellingen les mêmes droits et franchises qu'à la ville de Winterthur, et l'avoyer fut investi de la haute justice par le maître de la ville d'alors.

Carl Beck décrivit cette arme comme une «épée de justice ordinaire» et soupçonna qu'elle eût pu servir, en 1653, à l'exécution du chef des paysans Christian Schybi. Un groupe historique de Sursee emmena cette épée, le 7 juin 1953, à Rüderswil en Emmental, à l'occasion de la commémoration de la guerre des paysans.

3. **Épée à une main et demie, «flamberge» Suisse, troisième quart du XVI^e siècle (inv. BE 46).**

Planche II

Monture en fer forgé, noirci; pommeau en forme de poire, à neuf cannelures torsadées; deux quillons, de section ronde, torsadés et évasés; l'anneau de garde est façonné à l'avenant, alors que celui de la contre-garde est lisse et infléchi. Fusée en bois, avec des restes de cordage. Lame à double tranchant, flamboyante, très légèrement raccourcie (long. 98,5

cm, larg. 4,5 cm), talon marqué, d'un côté, de deux globes impériaux; gouttière centrale, jusqu'à mi-lame, portant les inscriptions suivantes: «TENS : CONFESSE TOI : INRI : 1533/ AVT : DIMALDEMOI : IANQVINOVM», suivies d'un poinçon, insculpé de part et d'autre de la lame, représentant trois points surmontés d'une couronne.

Longueur totale: 127 cm, poids: 2030 g

Provenance: Galerie Jürg Stuker, Berne, mai 1957, anciennement coll. Steiner (?).

Après le milieu du XVI^e siècle, on employa de plus en plus fréquemment des épées à deux mains, ou à une main et demie, munies de lames flamboyantes aux ondulations plus ou moins serrées. Les lames flamboyantes relevèrent davantage du phénomène de mode et témoignèrent plutôt de l'habileté du forgeron de lames que d'une innovation significative de la technique de combat. Le sens du texte sur la lame, un mélange de français et de latin, ainsi que la date «1533» conservent une part d'énigme.

Les flamberges, avec ou sans fourreau, constituèrent souvent l'armement principal des gardes-du-corps ou des gardes-drapeau.

En Suisse, depuis le XVII^e siècle, les épées à deux mains et autres flamberges furent des accessoires en vogue lors des processions; ainsi l'Etat extérieur bernois, qui attribua, dès 1714, aux trois patriotes des Waldstätten prenant part à la procession du lundi de Pâques, des épées à deux mains prêtées par l'arsenal. Dans un registre de 1791, propriété de l'Etat extérieur bernois et intitulé «Wehr, Waffen und Kleider» (défense, armes et habits), apparaissent les mentions de deux «flamberges» et d'une «autre épée de combat». Le Musée militaire vaudois, à Morges, possède une flamberge, dépôt du Musée historique de Lausanne (inv. MHL 25), datée de 1566, dont la fusée est recouverte de tissus rouge et qui présente de larges similitudes avec les épées flamboyantes de l'Etat extérieur bernois.

Le débat existe, en allemand, de savoir quelle orthographe de «Flamberg» ou «Flammberg» est la plus appropriée (voir texte en allemand); cette petite querelle de chapelles ne secoue pas le monde francophone, puisque, d'après Seitz, ce type d'arme tirerait son nom de l'épée du chevalier Renaud de Montauban, appelée «flamberge». L'évocation évidente de la forme d'une flamme, en voyant ces lames ondulées, reste une explication pleine de bon sens pour justifier le terme de «flamberge».

4. Epée

Planche II

Allemagne, fin du XVI^e siècle (inv. BE 18).

Monture en fer forgé; pommeau à col à six faces, en forme de pruneau; garde en forme de «S», de section ronde, dont chacun des quillons est terminé par une olive à bouton; deux anneaux de garde de tailles différentes, dont le supérieur, plus grand, est issu des quillons, et l'inférieur, des pas-d'âne; le profil de ces anneaux est plat à l'intérieur et bombé à l'extérieur; de plus ils sont ornés d'une arête centrale. Contre-garde à trois branches, munie d'une pièce de pouce reliant les quillons à l'anneau de garde inférieur. Fusée en bois, recouverte de cuir brun, conique et de section ovale; le sommet en est réduit pour s'ajuster sur la base du pommeau. Lame à double tranchant (long. 88,5 cm, larg. 2,7 cm), ricasso, gouttières centrales sur le premier tiers de la lame, frappée de l'inscription suivante: «IHS/ MARIA».

Longueur totale: 109 cm, poids: 1475 g

Provenance: collection privée, Neuchâtel, 1954.

5. Epée de cérémonie

Planche XXXIX

Hollande, 1753, pour Johann Heinrich Reinick, élu bourgmestre de Maastricht le 17 janvier 1753 (inv. BE 275).

Monture en fer forgé; pommeau noirci, de forme de cylindrique, partagé en deux cornes à son sommet; branche de garde à huit faces, plate de front, aux quillons évasés et terminés à trois pointes; traces de bleuissage. Fusée en bois, recouverte de filigranes de fer de divers

diamètres, têtes de turc. lame à double tranchant (long. 108,8 cm, larg. 4,6 cm), de section lentiforme; de chaque côté et sur le premier quart, une large gouttière centrale; le premier tiers de la lame présente un décor gravé à l'eau-forte, doré et bleui; dans un cartouche rectangulaire, l'inscription «IOHANNES HENRICUS REINICK IS TOT BORGEMESTER GEKOOSSEN DEN 17 January 1753» (Johann Heinrich est élu bourgmestre le 17 janvier 1753), surmonté des armoiries de la ville de Maastricht, montrant un écu avec une étoile à cinq branches, suspendu à une corde tenue par un ange.

Longueur totale: 136,5 cm, poids: 1560 g

Provenance: vente Hôtel Drouot, «Importante collection d'armes anciennes du XV^e au XVIII^e siècle», Paris 5. 12. 1966, no 94.

Dans le somptueux Hôtel de Ville de Maastricht, construit entre 1659 et 1664 d'après les plans du Hollandais Pieter Post, sont encore conservées 12 épées qui furent utilisées comme armes de cérémonie par les bourgmestres du XVIII^e siècle. La plus ancienne épée encore existante a été fabriquée pour Godart van Slijpe, élu le 7 octobre 1732, et la plus récente fut destinée à J.A.S. Munix, élu bourgmestre le 16 septembre 1790.

En 1632, les troupes hollandaises, sous la conduite du gouverneur Friedrich Heinrich comte de Nassau (1625–1647), conquérèrent la ville de Maastricht, appartenant alors aux Pays-Bas espagnols. De 1632 à la fin de l'Ancien Régime, correspondant à l'entrée en 1794 des troupes françaises, la ville fut gouvernée de façon paritaire, c'est-à-dire que le magistrat s'entoura d'un nombre égal de conseillers catholiques et protestants; c'est dans le même esprit que la fonction de bourgmestre fut alternativement dévolue, selon un tournus préétabli, à un catholique puis à un protestant.

L'origine confessionnelle d'un bourgmestre, catholique en l'occurrence, n'apparaît explicitement que sur une des épées, soit celle de W.H. Cruts, élu le 24 septembre 1764, et décrit comme représentant du tribunal épiscopal de Liège; Cruts fut réélu bourgmestre le 10 septembre 1778, mais on renonça, pour l'occasion, à la fabrication d'une nouvelle épée. Sur son épée de 1764 est inscrit un bref «10 SEPT. ITERUM CONSUL NOMINATUS». Les épées furent réalisées à double pour les bourgmestres ultérieurs: 1. J.H. van Brienens 1736, 2. J.H. van Slijpe 1772, 3. S.P.J. Munix 1774, 4. J.A.S. Munix 1790. L'épée de la collection Beck, datée de 1753, est à ajouter à celles de 1732, 1736, 1764 (et 1778), 1772, 1774 et 1790 répertoriées à ce jour. On s'attacha, pour ces épées généralement réalisées par paires, à une certaine unité de forme. Les montures furent composées d'une garde et d'un pommeau, dont les formes spéciales ne réapparurent plus entre le XVI^e et le XVIII^e siècle; les lames, en revanche, ne se différencient de la typologie des lames des épées de chevaliers contemporaines, que dans leurs dimensions. Son usage comme épée de cérémonie ou d'exposition n'est pas seulement évident de par sa taille, mais également de par sa décoration et ses inscriptions, lisibles lorsque l'épée est portée à la verticale. Le cérémonial lié à ces épées reste encore une énigme à ce jour; on peut espérer qu'un historien hollandais s'attelle à cette recherche, étant donné que d'autres villes, comme, par exemple, Roermond (province du Limbourg), connurent également ces épées de bourgmestre. Suite aux conquêtes et occupations successives de Maastricht par les troupes françaises, en 1673, 1748 et 1794, cette épée de 1753 pourrait bien provenir d'un butin de guerre, de l'expédition de 1794 notamment.

(Jan Piet Puype, conservateur du Legermuseum Delft, a aimablement fait part ses connaissances pour la description de cette pièce).

6. Sabre suisse

Suisse, deuxième quart du XVII^e siècle (inv. BE 47).

Planche III

Monture en fer forgé; pommeau taillé en une tête de lion stylisée, bouton de rivure; arc de jointure plat, en forme de «S», à l'extrémité infléchie et indépendante du pommeau; de face, un fort anneau de garde plat, au revers, une contre-garde combinée avec une pièce

de pouce. Poignée en bois à cannelures torsadées, recouverte de cuir. Puissante lame à dos à pans creux (long. 97,2 cm, larg. 3,9 cm), petit décrochement au premier quart, et contre-tranchant au dernier quart de la lame.

Longueur totale: 116 cm, poids: 1525 g

Provenance: Pia Wettstein, antiquaire à Zurich, 1961.

A l'inverse des appellations «épée suisse» et «dague suisse», dont les mentions sont certifiées aux XVe et XVIe siècles déjà, c'est à Eduard Achilles Gessler (1880–1947), responsable du département armes et militaria au Musée national suisse de 1910 à 1945, que revient la paternité de la notion de «sabre suisse». Gessler est également l'auteur de la publication, faisant autorité en la matière, intitulée «Die Entwicklung des Schweizersäbels im 16. bis ins 17. Jahrhundert» (Evolution du «sabre suisse» au XVI^e et jusqu'au XVII^e siècle), parue en 1913 et 1914. Ce texte garde toute sa valeur en ce qui concerne l'évolution de cette arme au XVIe siècle, mais mériterait cependant une réécriture, notamment au niveau du classement chronologique des types tardifs de sabres suisses du XVII^e siècle. Les montures des sabres suisses du deuxième quart du XVI^e siècle ne se distinguent en rien de celles des épées contemporaines aux pommeaux à branches, aux quillons en forme de «S» et aux branches de garde simples. Jusqu'au début du XVII^e siècle, l'évolution réside principalement dans la qualité des montures, quand celle des lames de cette période, longues, à dos et légèrement courbes, restait égale. Jusqu'en 1550, la simplicité initiale du pommeau à branches et des différentes composantes de la garde a peu à peu cédé sa place à des types plus richement ouvragés, avant que n'apparaissent, dès le milieu du XVI^e siècle, deux nouveaux types de montures bien distinctes: A – montures en fer à pommeaux taillés en têtes de lions, branches plates, quillons en forme de «S», terminés en têtes de lions ainsi que des anneaux de garde en forme de trèfle et simplement décorés. B – montures en fer, rarement en cuivre, parfois plaquées argent; un pommeau cylindrique, fendu au sommet en un long appendice légèrement recourbé vers l'avant, et un plus court. Les autres parties des montures sont de constructions diverses, ce qui fait du pommeau le dénominateur commun évident de ce type de monture. La construction de la monture de ce type tardif de sabre suisse, bien que muni d'une lame traditionnelle, correspond aux montures à garde simple, répandues dans le deuxième quart du XVII^e siècle. Alors que le pommeau à tête de lion se maintint jusqu'aux modèles tardifs, le pommeau fendu à appendice en forme de bec disparut, pour sa part, à la fin du XVI^e siècle déjà.

Dans les sources suisses des XVI^e et XVII^e siècles, il est régulièrement fait mention d'une arme blanche, parfois plaquée argent, dénommée «Schneppf» ou «Schnäpf» (bécasse); il s'agit d'une sorte de sabre qui, comme son nom l'indique, est inspiré de la forme du bec de la bécasse. L'expression «Schneppf» ou «Schnäpf» serait ainsi la dénomination historique pour le sabre suisse.

7. Sabre

Planche III

Suisse, premier quart du XVIII^e siècle (inv. BE 49).

Monture en fer forgé; pommeau en forme de tête de lion, en laiton coulé et repris en ciselure; garde en forme de «S», de section ronde, dont les quillons sont terminés par des têtes de lions, en laiton, rapportées. Le quillon supérieur est relié au pommeau par une chaînette en laiton. Garde composée de deux demi-coquilles, de tailles différentes, en forme de rognons en laiton repoussé; celles-ci sont simplement décorées, percées et serties dans des anneaux de garde en fer rond; la plus petite, au revers, est munie d'une pièce de pouce. La poignée en bois, à cannelures torsadées, est recouverte de filigranes de laiton. Lame à dos, légèrement raccourcie (long. 72 cm, larg. 3,1 cm), gouttières; décor gravé à l'eau-forte, avec les devises «Vinn cere aut mori», «Verbum dominum»/«Romanus P[ro]iouis», «Concordia Rex» illustrées, de part et d'autre, d'une tête de turc, de fleurs et d'un bras issus d'un nuage tenant un sabre.

Longueur totale: 88,5 cm, poids: 1030 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 4. 12. 1963.

Suivant la tradition du sabre suisse du XVI^e siècle, on trouve des montures de sabres à pommeaux à tête de lion jusqu'au troisième quart du XVIII^e siècle. Ces pommeaux en fer, coulés ou forgés, retravaillés après coup, parfois finement ciselés tels qu'ils apparaissent dans la seconde moitié du XVI^e siècle furent remplacés, à la fin du XVII^e siècle, par des pommeaux à tête de lion en laiton. On retrace, dès 1600, l'existence de quelques sabres suisses aux pommeaux en cuivre ou en laiton doré et finement ciselés, nés des mains d'un orfèvre plutôt que d'un fourbisseur. Les pommeaux à tête de lion en laiton, en usage en Suisse dès 1700, ne furent, dans la majorité des cas, que discrètement retravaillés. Malgré l'emploi du laiton pour façonner les pommeaux ou les coquilles, on utilisa le fer, jusqu'en 1740/50, pour les autres parties de la monture (arcs de jointure, quillons, branches de garde et anneaux de garde).

Ce fut Berne qui, la première, introduisit vers 1740, pour les sous-officiers d'infanterie, un sabre d'ordonnance entièrement garni de laiton, avec une monture à pontat double illustrant un ours, et un pommeau à tête de lion ou sphérique et uni. A l'inverse de la Suède, de la France, de l'Autriche ou de la Prusse, le laiton employé comme matériau de fabrication pour montures d'armes blanches militaires, ne s'impose en Suisse que dès 1740/50, et lentement de surcroît. Bien que dotés d'une lame à dos relativement longue, les sabres à tête de lion de 1700 et plus tard, ne furent en usage presque exclusivement que dans l'infanterie. Il faut ajouter, à ce propos, que la cavalerie suisse ne jouait qu'un rôle mineur aux XVII^e et XVIII^e siècles. Il s'agit, dans le cas des armes de la première moitié du XVIII^e siècle, appelées «*Reitersäbel*» (sabres de cavalerie) par Rudolf Wegeli, dans son catalogue du Musée historique de Berne, plutôt de sabres destinés à l'infanterie. Les descriptions de Wegeli furent également reprises à l'étranger. Les lames de sabres suisses furent principalement importées d'Allemagne, et ce dès le XVI^e siècle déjà; jusque vers 1600, les dynasties de fourbisseurs munichois, Ständler et Diefstetter, jouèrent un rôle significatif en tant que fournisseurs de lames pour la Suisse; aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'est de Solingen que nous parvinrent la majorité des lames de sabres montées en Suisse.

8. Hallebarde

Planche XVII

Suisse, vers 1450, pièce de fouille (inv. BE 622).

Fer fin et rectangulaire, au tranchant légèrement oblique, se terminant en une pointe de section rhombique. Deux douilles, de différentes grandeurs, sont soudées à chaude portée au dos du fer, et destinées à recevoir la hampe (manquante). La douille de la base du fer est presque deux fois plus grande que celle du haut, dont le sommet marque le début de la pointe. Deux poinçons identiques sont insculpés sur une des faces du fer. Il s'agit d'une marque relativement grosse, en forme d'écu, figurant en son centre une sorte de pointe de flèche.

Longueur totale: 45,2 cm, poids (sans hampe): 704 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 25. 11. 1959, no 3, anciennement collection Charles Boissonnas (1832–1912).

Les lames des hallebardes primitives, étonnamment légères et conçues pour la taille, se distinguent clairement, de par leur construction, de celles développées au troisième quart du XV^e siècle, principalement en Allemagne, et qui sont composées d'un fer en forme de hache et d'un puissant estoc quadrangulaire. De cette différence de construction résultait également une différence dans la doctrine d'engagement. Etant donné que l'armement défensif des XIV et XV siècles offrait une protection suffisante contre les coups «de taille» de ces hallebardes relativement légères, les soldats confédérés durent en priorité atteindre des parties vulnérables des hommes ou des chevaux. La lame d'une de ces hallebardes primitives aurait subi des dégâts suite à un coup directement porté sur une partie d'armure.

A cet égard, les lourds fers des hallebardes plus tardives se révélèrent être plus robustes. On put, lors d'un coup porté à un soldat en armure, produire un certain «effet de choc» sans que la lame ne se détériorât; par la suite on asséna à l'adversaire un coup supplémentaire, placé et souvent mortel, de taille ou d'estoc. La cause de l'approche indifférenciée de ces deux types de hallebardes, auprès des chercheurs, se trouve dans l'éthymologie du mot allemand «halbarte», de «halm» = manche ou hampe, et «barte» = hache. On perdit dès lors de vue la nature réelle des hallebardes primitives.

9. Dague, «Baselard»

Planche XVII

Suisse, vers 1400, pièce de fouille (inv. BE 500).

Large soie, massivement forgée, se terminant en une garde perpendiculaire, telle que la soie et la garde forment un grand «T». La soie présente, sur une face, deux bords repliés. Le talon de la lame est forgé de manière à créer deux quillons infléchis vers la lame, terminés chacun par un trou qui, avec les cinq trous de la soie, servaient au maintien des plaquettes (manquantes). On utilisa de la corne, de l'ivoire ou du bois pour la fabrication de celles-ci. Lame massive, de forme rhombique (long. 26,5 cm, larg. 4,7 cm), creusée sur son premier tiers d'une paire de cannelures de chaque côté.

Longueur totale: 37,3 cm, poids: 242 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 25. 11. 1959, no 160, anciennement collection Charles Boissonnas (1832–1912).

L'appellation contemporaine «Baselard» est, à juste titre, à mettre en relation avec la ville de Bâle qui, d'environ 1350 à 1450, abritait en ses murs un prospère artisanat de coutellerie destiné au marché d'exportation. D'un usage courant à travers toute l'Europe, le «Baselard», produit à Bâle, à Berne ou ailleurs en Europe, était fabriqué de diverses grandeurs, allant de la dague à, plus rarement, l'épée courte.

10. Dague suisse

Planche XVIII

Suisse, exécutée dans le style du XVI^e siècle, vers 1880, atelier de Johann Karl Silvan Bossard (1846–1914), Lucerne (inv. BE 503).

Monture en laiton doré, garde et pommeau gravés d'un décor ornemental; ce dernier est surmonté d'un petit bouton de rivure en forme de boule et d'une rosette intercalaire. Poignée en buis lisse, de section rhombique, avec deux bords plats et étroits. Lame à double tranchant de section losangique (long. 26,3 cm, larg. 5,8 cm), décor gravé à l'eau-forte, partiellement noirci. Armoiries de la famille lucernoise «von Pfyffer», ornées de deux casques entourés de manière symétrique par un feuillage ornemental se terminant en une paire de serpents et un portrait en médaillon.

Longueur totale: 39 cm, poids (sans fourreau): 401 g, poids (avec fourreau): 789 g

Le fourreau est constitué de plusieurs parties en laiton coulé, ciselées et dorées. La partie frontale, bombée, illustre une scène de l'Ancien Testament, «Japhté et sa fille» (Juges XI, 30–40). Les services contenus dans le fourreau sont constitués de deux alènes aux boutons de rivure en laiton doré.

Longueur du fourreau: 32,4 cm

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 22. 11. 1962, no 245.

Pour la dague et le fourreau, l'orfèvre lucernois Bossard s'est référé à des modèles originaux, s'autorisant néanmoins une certaine liberté artistique. En tant que propriétaire supposé, le divisionnaire Max Alphons von Pfyffer (1884–1900), fraîchement promu chef d'Etat-Major Général en 1885, aurait passé commande ou reçu cet ensemble en cadeau.

11. Épée

Planche XXII

Allemagne ou Hollande, vers 1770/1780, arme d'officier (inv. BE 364).

Monture en argent coulé et ciselé; pommeau rond, bouton de rivure; l'arc de jointure, prenant naissance dans l'écusson, est prolongé en un quillon à l'extrémité arrondie; pas-d'âne. Coquille bivalve. Le pommeau, le milieu de l'arc de jointure, tout comme l'écusson et les viroles, présentent un décor de cannelures torsadées; les filigranes et les deux viroles sont également en argent. Lame à double tranchant (long. 79,4 cm, larg. 3,7 cm), dite «à la colichemarde», se rétrécissant après un tiers de sa longueur. Décor gravé à l'eau-forte, avec des restes de dorure: de face, la mort héroïque de Winkelried, embrassant un faisceau de lances, avec l'inscription suivante: «Eternum ut vivas Pro Patria Cade/Hanc Servamus Legem, signe[m] Nostram tuemur» (tombe pour la patrie afin de vivre éternellement/gardons cette devise et protégeons notre drapeau). La scène suivante illustre le paysan d'Altsellen tuant le prévôt dans son bain. Au dos, Tell abattant Gessler, accompagné de la sentence «Tiranos occidere licet» (il est permis de tuer les tyrans). Sous un arbre, le fils de Tell, Walter, attend avec à ses pieds la pomme transpercée par un carreau d'arbalète. Les deux armoiries de familles sur le ricasso ne sont pas identifiables.

Longueur totale: 96,7 cm, poids: 638 g

Provenance: Otto Staub, antiquaire à Fribourg, 1962.

Les nombreux épisodes qui composent la mythologie de la création de la Suisse ont toujours été une source d'inspiration pour la décoration des armes; les scènes les plus connues, et aussi les préférées, sont celles liées à l'histoire de Guillaume Tell, comme nous les connaissons sur les fourreaux des dagues suisses du XVI^e siècle; en revanche, le sacrifice de Winkelried n'a que rarement illustré une arme. La décoration de la lame «à la colichemarde» (voir cat. no 40), aura certainement été réalisée selon les désirs particuliers du client. La monture de l'épée, plutôt grande, aurait parfaitement eu sa place dans la main d'un patriote suisse, officier au service étranger.

12. Épée, probablement réalisée pour l'Exposition universelle de Paris de 1867 Planche VII France, vers 1867 (inv. BE 389).

Monture vissée en fer, éléments coulés, ajourés et repris en ciselure; pommeau en forme de cylindre aplati, de section ovale; de part et d'autre, une excroissance montrant un visage d'homme grimaçant; de chaque côté, une scène ciselée en bas-relief: devant, une femme ailée aux yeux bandés, en robe antique, tenant un bouquet de fleurs du bras gauche, une couronne et un fléau à deux chaînes de la main droite; plusieurs petits personnages grimpent pour tenter de lui ravir la couronne; plus bas et à droite, représentation d'une roue sur laquelle est assis un petit homme tenant un bâton. Au revers, St. George à cheval terrassant le dragon. Gros bouton vissé en forme de demi-sphère. L'arc de jointure, en partie formé de deux génies ailés, prend naissance dans la branche de garde, décor symétrique damasquiné d'or. Les quillons, de section ovale et infléchis, présentent une ébauche de pas-d'âne et sont terminés par une tête de poisson. L'écusson est composé d'un écu vierge de chaque côté, un lion couché et enchaîné tient lieu de base; deux femmes en robe antique, assises de part et d'autre, dans le rôle des tenants: celle de gauche garde un creuset, derrière elle un soufflet; celle de droite tient un compas dans sa main droite, et la chaîne du lion dans sa main gauche. Coquille bivalve, ajourée et décorée comme suit: à l'intérieur et à gauche, bambin nu tenant un bouclier, à droite, un autre avec une lance; à l'extérieur et à gauche, un bambin nu soufflant dans un cor, à droite, un autre tenant une épée; le dessous de la coquille est ajouré de rinceaux et de fleurs. Toutes les parties de la monture sont

finement damasquinées de rinceaux et de points d'or. Fusée en bois, recouverte de filigranes de fer et de laiton, diversement torsadés; deux têtes de turc. Lame à double tranchant (long. 105,3 cm, larg. 2,3 cm), de section rhombique; gouttière centrale au premier quart de la lame.

Longueur totale: 125,5 cm, poids: 1105 g

Provenance: Pia Wettstein, antiquaire à Zurich, 1960.

À la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, l'idée de présenter à un large public sa production artisanale, artistique et industrielle, par le biais de grandes foires, apparut dans plusieurs pays d'Europe. Lors de ces expositions, un jury évalua et jugea les produits présentés; les participants primés furent le plus souvent gratifiés de diplômes ou de médailles. La publicité fut assurée par l'édition de catalogues ou la parution d'articles dans la presse. Les organisateurs de telles expositions espérèrent promouvoir «l'art, le sentiment artistique, le bon goût et l'industrie», mais surtout stimuler et favoriser le génie inventif.

Les expositions d'art et d'industrie de ce début du XIX^e siècle connurent leur apogée avec la première Exposition universelle, soutenue par le prince consort Albert, qui eut lieu à Londres en 1851 et qui connut un large succès. Napoléon III, empereur des Français depuis décembre 1852, inaugura à Paris, dans le sillage de la campagne victorieuse de Crimée de 1855, la deuxième Exposition universelle, qui devait cependant se solder par un déficit. D'autres expositions universelles suivirent, comme celles de Londres en 1862, Paris 1867, 1878, 1889 et 1900, ou encore Vienne en 1873. Les entreprises, les artisans et les artistes exposants tachèrent de saisir l'opportunité de cette occasion unique pour présenter leurs produits, ou parfois des installations complètes, les meilleurs et les plus impressionnants. Ces expositions universelles participèrent de manière déterminante à la diffusion de l'Historicisme et de ses variantes. Des armuriers et fourbisseurs européens prirent également part à ces foires. Ainsi le bâlois Valentin Sauerbrey, qui fut le seul parmi les onze armuriers suisses qui participèrent à l'exposition de Londres de 1851 à recevoir une médaille. Les armes à feu ou blanches de grande valeur de cette période dite de l'Historicisme, n'ont à ce jour pas été étudiées et décrites sur une large échelle. Dans son ouvrage de référence, «l'Historicisme», Barbara Mundt néglige les armes produites dans ce style, malgré les aspects décoratifs et artistiques de celles-ci, aux dépens de leurs fonctions premières.

Le fabricant de cette arme, inspirée des épées d'apparat françaises du milieu du XVII^e siècle, n'a malheureusement pas signé son œuvre. Les techniques de fonderie, en particulier la fonte fine, firent d'énormes progrès tout au long du XIX^e siècle, comme le montre bien, par exemple, la tradition des bijoux en fer berlinois. Les différentes parties de cette épée témoignent des capacités et du savoir-faire, tant de l'artiste que de l'artisan responsables du travail. Une étude plus approfondie du décor semble révéler un état d'esprit plutôt critique des fabricants à l'égard de l'industrialisation. Le génie symbolisant le progrès industriel, qui apparaît sur la face du pommeau sous la forme d'une femme aux yeux bandés, séduit et menace quelques petits hommes grimpants en tenant dans sa main droite une couronne et un fléau; un autre petit homme, qui semble vouloir maîtriser la roue de la technique, est attiré par un bouquet de fleurs qu'elle tient dans sa main gauche. Malgré le fait que le revers du pommeau montre St. George terrassant le dragon, il ne faut pas interpréter cette scène au premier degré, sous son aspect religieux; le créateur voulait plutôt illustrer, à nouveau, le conflit créé par la problématique de l'industrialisation, et tente de s'y opposer en faisant appel aux vertus de la chevalerie. L'usage mesuré et réfléchi de la puissance industrielle est symbolisé par un lion couché, tenu en chaîne par une femme munie d'un compas. Les objets posés aux pieds de la deuxième femme, visible à la base de la poignée, sous la forme d'un soufflet et d'un creuset, sont un rappel des énormes progrès de la métallurgie de cette époque; Henry Bessemer (1813–1898) inventa alors un procédé de

production d'acier qui porte encore son nom, basé sur les hauts-fourneaux à tuyères. Le décor de la monture correspond au style néorenaissance; le renouveau de ce style atteignit son point culminant lors des Expositions universelles de Paris, en 1867, et de Vienne, en 1873.

13. Épée

Planche XXI

Autriche, vers 1890, pour un membre de l'Ordre de Malte, anciennement propriété de Léopold, comte Berchtold de Ungarschitz, ministre des affaires étrangères de l'empire austro-hongrois, 1912–1915 (inv. BE 688).

Monture en argent vermeil (la fusée mise à part), éléments coulés et repris en ciselure; le pommeau, en forme de casque, porte deux croix de Malte; le bouton de rivure, serti d'une cornaline en forme de cachet, est conçu pour être vissé sur la soie et maintenir la monture. L'arc de jointure, né du quillon et issu de la bouche d'un dauphin stylisé, exhibe un décor richement ouvragé; deux quillons terminés en volutes; la base de la poignée, de section ovale, représente une fraise finement cannelée. La garde est constituée de deux plateaux, ovales et identiques; le plateau de face est muni d'une croix de Malte, tandis que celui au revers est rabattable. La fusée, lisse et aux extrémités coniques, est décorée de rinceaux ciselés; la face intérieure porte une plaquette en argent, montée ultérieurement dans un cartouche; elle remplace très certainement un monogramme, enlevé pour des raisons évidentes de discrétion. lame à dos, droite et à pans creux (long. 76,4 cm, larg. 2,2 cm); poinçon représentant un écureuil, de l'entreprise Carl Eickhorn à Solingen, insculpé au talon; la première moitié de la lame est gravée à l'eau-forte, illustrant des rinceaux et des trophées. Fourreau en cuir noir, garnitures en argent aux faces décorées «en suite» et partiellement dorées, comprenant une chape avec bouton plat, ornée d'une croix de Malte, et une bouterolle munie d'un dard.

Longueur totale: 97 cm, poids (sans fourreau): 612 g, poids (avec fourreau): 780 g

Provenance: vente Dorotheum no 584, Vienne, 17/20. 6. 1969, no 808.

Le comte Berchtold, né à Vienne le 18 avril 1863, passa son enfance au château parental de Buchlau, en Moravie, avant de mener une carrière de diplomate. Après des séjours à Paris et à Londres, il fut affecté à l'ambassade de St. Petersburg en 1903, avant d'y être nommé ambassadeur en 1906. Il conduisit du 17.2.1912 au 13.1.1915, en sa qualité de ministre impérial, le ministère des affaires étrangères. Les principaux événements survenus lors de son mandat furent les deux guerres balkaniques (1912–1913), ainsi que la déclaration de guerre à la Serbie du 28 juillet 1914, entraînant le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Suite à son retrait de la diplomatie, il postula pour servir l'armée, et obtint, peu de temps après, le poste de grand chambellan auprès de l'héritier du trône, l'archiduc Charles, qui en prit possession après le décès de l'empereur François-Joseph, survenu le 21 novembre 1916. C'est en sa fonction de second grand chambellan, puis d'administrateur des biens culturels et des collections impériales, que le comte Berchtold resta au service de l'empereur Charles, jusqu'à la dissolution de l'empire, dans le courant d'octobre 1918. De retour d'exil, il passa les dernières années de sa vie sur ses anciennes possessions moraves, avant de s'éteindre, le 21 novembre 1942, au château de Perznye, dans le comitat de Oedenburg, en Hongrie.

Cette épée, portée par le comte Berchtold en sa qualité de chevalier d'honneur de l'Ordre de Malte, témoigne de son estime pour les réalisations artisanales de la plus haute qualité. L'orfèvre qui est à l'origine de la réalisation de cette monture nous reste malheureusement inconnu; la décoration de celle-ci et des garnitures du fourreau, fruit du mélange des styles de plusieurs époques, allant de la Renaissance au rococo, donne de cette épée d'apparat l'image typique d'un produit de l'historicisme tardif.

14. Rapière

Planche XX et ill. en couverture

Allemagne, style saxon, vers 1600, travail d'Anton Konrad, vers 1930, Dresde (inv. BE 15).

Monture en fer forgé, plaqué argent; pommeau hexagonal à base conique, sommet en demi-sphère, bouton de rivure; quillons, de section ronde, finissants en boules, terminées par un bouton. Les deux coquilles sont serties dans deux anneaux, nés de la branche de garde pour l'un, et de la base des pas-d'âne pour l'autre. La contre-garde et le pas-d'âne sont en fer noirci, de section ronde. Toutes les parties en argent sont finement ciselées de rinceaux, d'oiseaux et de têtes de putti. Fusée en bois, recouverte de filigranes d'argent, maintenus par quatre barrettes et deux viroles dentelées. Lame à double tranchant (long. 83,5 cm, larg. 2,6 cm), ricasso recouvert d'un manchon rectangulaire en argent, gravé d'un hibou et de rinceaux; la lame présente successivement les sections suivantes: hexagonale au talon (env. 10 cm), lentiforme (env. 5 cm), puis rhombique jusqu'à la pointe, avec une arête centrale. Devise et signature sont gravées à l'eau-forte: «ME FECIT SOLINGE»/«SOLI DEO GLORIA»; au centre, inscrit dans un écu ovale, une tenaille bordée du nom «IOHANNES WIRSBERGER». Fourreau en cuir noir, garnitures en argent, comprenant la chape avec quatre anneaux de bélières, et la bouterolle; les garnitures sont décorées «en suite»; la face de la chape illustre un grand oiseau, probablement une grue.

Longueur totale: 107,5 cm, poids (sans fourreau): 1760 g, poids (avec fourreau): 2115 g

Provenance: Galerie Fischer, «Gräflich Erbach'sche Waffensammlung, Waffensammlung aus bayerischem Adelbesitz», 6/9. 9. 1932, no 1, ill. coll. W.R. Hearst, USA, Galerie Fischer, Lucerne, 26. 6. 1957, no 22.

Cette «rapière saxonne» fut proposée à la vente en 1932, entre autres armes, à la Galerie Fischer par la maison E. Kahlert & Sohn, antiquaires à la cour impériale et grand-ducale à Berlin. Theodor Fischer confia la réalisation du catalogue de vente, des biens provenant de la collection des comtes d'Erbach, au Dr. E. A. Gessler, conservateur au Musée national suisse et historien d'armes averti.

L'objet numéro un du catalogue, et ouvrant les enchères, est décrit comme suit: «Rapière d'apparat d'un courtisan du prince électeur Christian II de Saxe, régnant de 1591–1611», propriété de Kahlert, fut adjugé pour la somme de Sfr. 4100.– au représentant du magnat de la presse et collectionneur américain, William Randolph Hearst. La même arme fut adjugée, le 26 juin 1957, sur la base d'une estimation de Sfr. 1000.–, au prix de Sfr. 480.–, plus une commission de 15 %, pour prendre le chemin de la collection de Carl Beck. L'expert responsable d'alors, Hans Schedelmann, s'abstint, à juste titre, de dater et de décrire l'arme plus précisément.

Suite au décès, survenu le 25 décembre 1939, de Wilhelm Kahlert, (un frère de Ernst Kahlert, associé de l'entreprise, décédé en 1935 déjà), Schedelmann reçut la mission de liquider le solde du stock d'armes lors d'une vente aux enchères tenue le 13 juin 1940 à Berlin. Ce faisant, il mit la main sur une correspondance, au contenu des plus explosifs, de plus de 300 lettres mettant en lumière les relations entre la maison Kahlert et le maître faussaire de Dresde, Anton Konrad, entre 1925 et 1938. Schedelmann publia pour la première fois son histoire, dans l'édition de septembre 1948 de la revue d'art «The Connoisseur», sous le titre de: «The story of a remarkable forger» (l'histoire d'un faussaire remarquable).

Les activités du maître serrurier et faussaire Anton Konrad (1879–1938), se divisent en trois périodes distinctes. Celle d'avant 1914, pendant laquelle il concentra sa production sur des épées «gothiques», des estocs et des épées de lansquenets; celle courant jusqu'en 1922, où son intérêt se focalisa sur des montures ajourées et incrustées, pour dagues et épées, et, pour finir, par la période allant de 1923 à 1938, durant laquelle il produisit, avec le soutien et sur les conseils des propriétaires de l'entreprise Kahlert, principalement des objets de grandes valeurs, comme des armes blanches plaquées argent. Artisan polyvalent, Konrad décora et compléta des armures, et livra, par exemple, des poires à poudre et des pistolets,

ou encore, transforma des armes ordinaires en armes d'apparat. Son activité de prédilection resta néanmoins les armes blanches, comme il nous le laisse entendre dans une communication à Kahlert, où il dit «...préférer rester à ses épées...», plutôt que d'accepter d'autres contrats. La maison Kahlert se chargea d'écouler les faux et, du fait de la stagnation du marché des antiquités en Allemagne, approvisionna également des maisons de ventes réputées, telles que Sotheby's à Londres, entre autres, ou, de 1927 à 1938/39 la Galerie Fischer à Lucerne.

Le 2 août 1927 déjà, Theodor Fischer organisa à Lucerne, en collaboration avec l'entreprise Kahlert & Sohn, la vente de la collection d'épées de l'ingénieur berlinois Dreger, contenant une quantité considérable de faux réalisés à Dresde. Le conservateur Dr. E.A. Gessler officia, en 1927 aussi, comme expert, et c'est à ce titre qu'il eut également l'opportunité d'acquérir une épée de Konrad pour le Musée national suisse. Après que les pièces de Konrad, suite aux révélations de Schedelmann, furent bannies des vitrines et des dépôts des musées, on commença à rendre justice à la qualité de son travail; on revalorisa les œuvres du «roi des faussaires», grâce à l'apparition de nouveaux critères d'évaluation, et de collection, qui leur attribuèrent le mérite d'être représentatifs de la production d'armes historiques, souvent de grande qualité, du début du vingtième siècle.

Pour la réalisation de cette copie d'une rapière de Dresde, Konrad utilisa une lame originale, frappée du poinçon et signée de Johannes Wirsberg (Wirsberger), documenté dès 1640 et principalement actif au troisième quart du XVII^e siècle.

15. Dague

Planche XVIII

Probablement française, seconde moitié du XIX^e siècle (inv. BE 520).

Poignée en ivoire sculpté, dont le sommet représente une tête de mort ceinte d'une couronne de laurier, bouton de rivure; poignée de section carrée, dont les angles sont composés de paires d'os, empilés l'un sur l'autre; elle est parcourue et entrelacée par deux serpents. Garde en forme de «S», représentant un serpent, en fer doré. Lame triangulaire (long. 26,4 cm, larg. 1,4 cm), dont la base, gravée de rinceaux et dorée, et la pointe sont de section carrée.

Longueur totale: 42,8 cm, poids: 335 g

Provenance: collection Robert Fazy, Pully/Lausanne, 1959.

Lors de la période appelée Historicisme, située entre le Biedermeier et l'Art Nouveau, surtout après la période belliqueuse des années 1850/60, on constata une augmentation de l'emploi d'armes anciennes, originales ou copies, comme ornement des appartements des familles nobles et bourgeoises. L'arme comme objet décoratif, particulièrement dans les pays compris dans l'aire d'influence germanique, est liée au style néorenaissance. Afin d'obtenir un effet pittoresque dans ces intérieurs de style néorenaissance, également appelé «altdeutsch» (de l'Allemagne de jadis), les armes furent groupées sous forme de trophées, et les pièces de valeur ou particulièrement décoratives reçurent une place de choix. Même le père de l'histoire de l'arme ancienne, Wendelin Boeheim, recommanda: «Celui qui n'a que peu d'armes, mais richement décorées ou simplement belles et rares, devra renoncer à les exposer ensemble ou groupées. Qu'il les pose, si les objets le permettent, sur les tables, les étagères ou les commodes de ses chambres...». Les poignards et les dagues, de par leurs dimensions réduites, furent des objets décoratifs appréciés sur le bureau du maître de céans. En revanche, on accorda peu d'importance à la qualité de la lame, bien que celle de l'arme qui nous intéresse, dans le style d'un stiletto italien du XVII^e siècle, constitue à cet égard une exception. La décoration des montures de poignards et de leur fourreau fut essentielle. On choisit volontiers des sujets historiques (par exemple des rois ou des généraux) ou de la mythologie; les figures de légendes ou tirées de la littérature furent également adaptées et représentées sous une forme la plus impressionnante possible. Le manche en ivoire terminé par une tête de mort ceinte d'une couronne de laurier, en tant

que «memento mori», nous rappelle à l'éternel triomphe de la mort; les serpents, qui sont également un symbole funeste, peuvent aussi représenter l'omniprésence du péché et de la tentation. Ce poignard, chargé de symbolique, fut autrefois la propriété du juge fédéral Robert Fazy (1872–1956).

16. Sabre de magnat

Planche VIII

Autriche-Hongrie, dernier quart du XIX^e siècle (inv. BE 375).

Monture constituée de plaques de cuivre argentées et dorées, repoussées, soudées entre elles et reprises en ciselure; quillons de section carrée, resserrés aux extrémités; grand noeud de croisière de forme ovale, décoré. Poignée hexagonale, à légère courbure au sommet, terminée par une plaque unie et inclinée; décor floral, de rinceaux et de feuillage. Lame à dos, datant de la fin du XVII^e siècle, apparemment raccourcie (long. 75 cm, larg. 3,2 cm), dos cannelé au premier quart; lame s'élargissant vers la pointe, possédant cinq gouttières de chaque côté, qui ne sont plus que trois au niveau du contre-tranchant, aussi appelé «jelman»; sur un côté, deux marques opposées en forme d'arc à trois points de part et d'autre. Fourreau à fût de bois, recouvert de velours grenat, garnitures en cuivre argenté et doré, comprenant la chape à anneau de bélière, un bracelet à anneau de bélière et la bouterolle avec un dard ajouré. La monture et les garnitures sont décorées «en suite»; le noeud de croisière est orné d'une perle bordée de cabochons de turquoises, les quillons de deux turquoises chacun; chaque partie des garnitures du fourreau est décorée d'une fleur en filigrane d'argent, dont le coeur est une perle et les pétales ornés de cabochons de turquoises.

Longueur totale: 88 cm , poids (sans fourreau): 675 g, poids (avec fourreau): 1090 g

Dans un écrin, une parure de magnat et des éperons:

1. Chaîne pour fermer le manteau, «mente», composée de cinq médaillons reliés entre eux par des segments de cinq rangées de chaînettes.
2. Agrafe de chapeau, «forgo», en forme d'écu.
3. Dix-huit gros et dix-huit petits boutons, garnis de perles et de turquoises, pour le «mente» ou le «dolman».
4. Six petits boutons métalliques, dorés, en forme de poire, ornés de la Sainte Couronne hongroise.
5. Deux chaînettes à agrafes, de longueurs différentes, destinées à rallonger ou à raccourcir la fermeture.
6. Paire d'éperons pour bottes hongroises.

Toute les parties de cette parure sont en argent vermeil, décorées «en suite» de filigranes d'argent, de perles et de turquoises. L'intérieur du couvercle de l'écrin est signé du fournisser ou du fabricant: «LINK F. ISTVÁN/BUDAPEST».

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne 4. 12. 1963, no 109.

Dès le XVI^e siècle en Hongrie, on désignait par magnat (du lat. médiév. magnatus, personnage éminent, ou du lat. magnus, grand), les représentants des familles nobles et aristocratiques, ou les plus hauts dignitaires laïques du pays (le palatin, le juge impérial et de la cour, le bán de Croatie, Slavonie et Dalmatie, les préfets des comitats, etc.), qui formèrent, au début du XIX^e siècle, selon la constitution, la chambre haute de la Diète hongroise, dite Table des magnats. Les magnats ecclésiastiques comme les évêques catholiques ou orthodoxes grecs, un archevêque et deux prieurs prennent place à la chambre haute aux côtés des laïques.

Le costume de magnat vécut une renaissance au XIX^e siècle avec le renouveau du sentiment national qui gagna l'empire austro-hongrois après les guerres napoléoniennes. Les anciens costumes folkloriques connurent un regain d'intérêt et furent de plus en plus portés. Le

couronnement de Ferdinand IV (1793–1875), futur empereur Ferdinand I^{er} (1835–1848), à Presbourg en 1830, est considéré comme l'événement clé de la renaissance du costume national hongrois. Les plus anciens costumes de magnats, particulièrement dans leur exécution de gala, datent des années 1830. Ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle que la plupart des maisons nobles disposèrent du costume national, que ce fût dans sa version de gala ou de deuil. Le costume et le sabre ne furent portés que lors d'événements exceptionnels et festifs. Les plus importants furent le couronnement de François-Joseph et d'Elisabeth en 1867 à Buda (pest), et la célébration du millénaire de la Hongrie en 1896.

Le costume de magnat est composé du «dolman», veste d'uniforme garnie de brandebourgs, du «mente», sorte de manteau trois-quarts, porté ouvert et souvent chamarré de fourrure, de pantalons brodés, d'un bonnet, «kalpak», et de bottes, «czismen». Les costumes de gala et de deuil se différencièrent de par leurs couleurs; on adopta pour ces derniers le noir ou le bleu foncé. Les matériaux comme le velours, la soie, le brocart ou la fourrure restèrent les mêmes. Les luxueux boutons d'argent furent amovibles et purent être laissés de côté ou adaptés sur divers costumes; idem pour la chaînette de fermeture du «mente», l'agrafe du chapeau, le «forgo», et les éperons, le tout finement ouvragé en orfèvrerie et souvent conservé dans un écrin. Le caractère du costume est réhaussé par un sabre d'inspiration turque, généralement exécuté de manière fastueuse; à cet effet, la monture, les garnitures du fourreau et la parure sont souvent réalisées «en suite». À côté des lames neuves et décorées, on en monta également des anciennes provenant des sabres hongrois des XVII^e et XVIII^e siècles.

L'équipement du magnat fut complété par le harnachement, la selle et la «waltrappe», sorte de couverture destinée à couvrir les chevaux lors de longues attentes, comme par exemple les cérémonies.

La Table des magnats fut dissoute en 1918, après la Première Guerre mondiale et le déclin de l'empire austro-hongrois, et les pittoresques costumes des magnats perdirent dès lors de leur signification et disparurent peu à peu; ils furent encore portés en de rares occasions entre 1921 et 1944, sous la régence de l'amiral Horthy.

17. Sabre de magnat

Planche VIII

Autriche-Hongrie, troisième quart du XIX^e siècle (inv. BE 661).

Monture en argent vermeil, éléments repoussés, soudés entre eux et repris en ciselure; quillons de section carrée, resserrés aux extrémités et terminés par une demi-sphère; oreillons arrondis, bordés d'un ourlet segmenté. Poignée bombée à crosse recourbée, en forme de «poignée pistolet»; la monture présente un décor repoussé et repris en ciselure, illustrant des fers de haches stylisés. Lame à dos à pans creux (long. 81 cm, larg. 2,8 cm), décor gravé à l'eau-forte représentant: de face, des ornements, un buste de guerrier – homme barbu plastronné, tenant un sceptre dans sa main droite et la poignée d'une épée dans sa gauche; dessous, l'inscription «Gabriel Bathory D. g. [Dei gratia] princeps Transulvan.» (Gabriel Bathory prince de Transylvanie par la grâce de Dieu), des trophées et ornements; au revers, les armoiries des Bathory entourées d'un serpent et surmontées d'une couronne, avec l'inscription «Partium regni Hungar. Dominus et sicul. comes + 1609 +» (Seigneur d'une partie du royaume de Hongrie et prince depuis toujours, 1609); des ornements, des étoiles, la lune et le soleil. Fourreau à fût de bois, recouvert de velours lie-de-vin; garnitures en argent vermeil, décorées «en suite» de fers de hache stylisés, comprenant la chape à anneau de bélière, un bracelet à anneau de bélière et une longue bouterolle; les trois sont ornés d'une plaquette rectangulaire en laiton doré, ajourée en rinceaux, décorée de cabochons de grenats aux coins, et d'une verroterie vert émeraude au centre entourée de quatre perles. La monture et chaque partie des garnitures sont inscrites d'un poinçon de maître «WM» inscrit dans un rectangle, et d'une marque de contrôle d'argenterie austro-hongroise (titre 0.800) en forme de rosette à cinq pétales.

Longueur totale: 95,7 cm, poids (sans fourreau): 725 g, poids (avec fourreau): 1125 g
Provenance: vente Dorotheum, Vienne, 21.3.1968, no 849.

Le décor de la lame de ce sabre de magnat a suscité un intérêt particulier; en effet, gravé à l'eau-forte et réalisé dans un style proche du XVII^e siècle, il a pour sujet Gabriel Bathory, illustre représentant de cette noble famille de Transylvanie. Une branche des Bathory est originaire de la ville de Bathor (comté de Zathmar) en Haute-Hongrie, et une autre de la ville proche de Somlío. Pour avoir donné des soldats valeureux à la patrie (un Bathory tomba au cours de la bataille de Varna contre les turcs en 1444, et un autre survécut au désastre de Mohács, en 1526), et fait preuve d'habileté politique, cette famille sut de tous temps s'assurer les faveurs de plusieurs rois hongrois. C'est ainsi que Ferdinand I^{er} (1503–1564, roi en 1527), un Habsbourg, héritier au trône de Hongrie, donna à Stephan Bathory, palatin et vice-roi et qui occupa de ce fait la fonction la plus influente après le souverain, l'important bourg frontière de Deveny; cette forteresse, érigée au confluent de la March et du Danube et connue sous le nom de «Porta Hungarica», constitua, dès le haut Moyen Âge déjà, une défense avancée du royaume. Après l'extinction de cette branche des Bathory, le château tomba dans l'escarcelle du roi Mathias II, qui le revendit au comte Keglevich pour la somme énorme de 40'000 florins.

En 1527, Johann Zapolya réussit, avec le soutien des turcs, à arracher aux Habsbourg la couronne hongroise lors d'un soulèvement en Transylvanie. Dès cette date les princes successeurs de Transylvanie tentèrent de mettre en échec, avec des fortunes diverses mais toujours avec l'aide des turcs, les tentatives acharnées des Habsbourg de remettre la main sur cette région. Aussi bien le sultan que l'empereur tentèrent de monnayer leur protection ou leur intervention aux côtés d'éventuels prétendants, contre le versement de tributs ou autres services rendus. Les troupes autrichiennes des Habsbourg réoccupèrent la Transylvanie en 1687, qui resta dans le giron de la monarchie danubienne jusqu'en 1918; Michael Apaffy en fut le dernier prince régnant, de 1662 à 1690.

Cinq représentants de la famille Bathory tinrent les rênes de la Transylvanie entre 1571 et 1613 (à l'exception de la période allant de 1604 à 1608). Les plus renommés d'entre eux sont Stephan Bathory (1522–1586), prince de Transylvanie de 1571 à 1576 et roi de Pologne en 1575, et Gabriel Bathory, prince de 1608 à 1613. À l'inverse de l'effigie et du nom du populaire roi de Pologne, qui apparaissent souvent sur les lames des XVI^e et XVII^e siècles, ceux de Gabriel Bathory sont rares et plus récents, sous-entendu qu'il s'agit d'un travail de la seconde moitié du XIX^e siècle. Gabriel Bathory n'a pas marqué l'Histoire d'une empreinte particulière. Dans le but de le soustraire à la religion catholique, le jeune Gabriel fut adopté par un parent qui l'initia aux enseignements de Photios; il entra, par la même occasion, en possession d'une fortune importante. Son influence grandissante lui attira de plus en plus de partisans, à tel point qu'il convainquit, en 1608, le prince régnant Sigismund Ragoczi de se retirer du trône, et prit sa succession. Cruel avec ses sujets et menant une existence «bizarre et luxurieuse», Gabriel Bathory finit par être cordialement détesté de tout le monde. Il ne fut cependant pas le seul membre de cette famille à briller par un train de vie décadent et une forme de folie, la tristement célèbre «comtesse de sang», Elisabeth Bathory (1560–1614), épouse de Ferencz Nadasdy, fit en effet partie de sa parenté.

Après que Bathory eût opprimé des vassaux des Habsbourg, fomenté des révoltes et pris quelques places fortes impériales, le roi Mathias II lui opposa le voïvode de Valachie, dont il réussit néanmoins à repousser les assauts. En 1611, le roi échoua à nouveau, mais avec ses troupes cette fois, dans sa tentative de remettre Bathory à sa place. Deux des importants vassaux du séditieux, son ambassadeur à Constantinople et Bethlen Gabor, se plaignirent auprès des turcs et tentèrent, entre 1612 et 1613, d'obtenir leur soutien. Le sultan Ahmed I^{er}, dont la souveraineté sur la Transylvanie, qu'il considérait comme un fief turc, fut une source de conflit avec l'Autriche des Habsbourg, prit Gabriel Bethlen Gabor sous sa protection et tenta de l'imposer par la force à la tête de la principauté. Cette nouvelle donne poussa

Bathory à se tourner vers le roi Mathias II; les conditions de celui-ci, exigeant de Bathory qu'il abandonnât le bourg de Waradein, furent à ce point inacceptables aux yeux du prince qu'il dut se résoudre à négocier avec les turcs; mais ses tentatives de séduire le sultan et ses ministres restèrent vaines. Dès qu'il apprit la nouvelle de l'échec de Bathory, l'émissaire du roi en Transylvanie, Nikolaus Apaffy, planifia secrètement son assassinat; il réussit à attirer sa victime hors de son repaire de Waradein, où quelques soldats mandatés firent feu sur lui, le 17 ou le 27 octobre 1613, «éteignant ainsi son lignage».

Le décor de la lame, le portrait en buste, les armoiries et les inscriptions, rappellent ainsi au bon souvenir du dernier représentant de cette famille noble de Transylvanie, éteinte en 1613. L'inscription «1609» est intéressante à double titre; en effet, une autre branche des Bathory s'éteignit cette année-là, et l'important bourg de Deveny changea à cette occasion de propriétaire. Trois sabres de magnats, avec des lames au décor similaire, font partie de collections en Roumanie.

On retrouve le poinçon de maître «WM» et la marque de contrôle austro-hongroise sur un sabre et une parure faisant partie d'un ensemble de magnat vendu en 1990. Selon Schedelmann (1963), il pourrait s'agir du poinçon d'un orfèvre de Budapest.

18. Sabre de magnat

Planche VIII

Autriche-Hongrie, troisième quart du XIX^e siècle (inv. BE 662).

Monture en argent vermeil, éléments repoussés, soudés entre eux et repris en ciselure; garde de section carrée resserrée aux extrémités, quillons infléchis et terminés par une boule; noeud de croisière en forme de cercle; poignée de section triangulaire, en forme de bec, décorée de rinceaux ciselés. Lame à dos (long. 76 cm, larg. 3,5 cm), fortement oxydée par endroits, probablement du XVIII^e siècle; traces d'un poinçon damasquiné. Fourreau à fût de bois, recouvert de velours bleu foncé, légèrement usé; garnitures en argent vermeil, comprenant la chape à anneau de bélière, un bracelet à anneau de bélière et une longue bouterolle. La monture et les garnitures du fourreau présentent un décor «en suite» de rinceaux ciselés et une constellation d'ovales de différentes grandeurs au dos des garnitures. La face de la garde et des garnitures, aux bordures ondulantes, sont décorés de rosettes, composées, depuis le centre, d'un cabochon de grenat entouré d'un premier rang de turquoises, puis d'un deuxième alternant turquoises et grenats; quelques pierres isolées garnissent le reste des surfaces.

Longueur totale: 92,5 cm, poids (sans fourreau): 730 g, poids (avec fourreau): 1140 g

Provenance: Kräter, antiquaire à Berne, 1967.

19. Sabre

Planche XII

France, vers 1820, officier d'état-major (inv. BE 186).

Monture à l'orientale en laiton doré, élément coulé et repris en ciselure; croisière de section carrée et oreillons, décorés d'une étoile à quatre branches sur un fond de feuillage; les quillons, droits et resserrés aux extrémités, sont terminés par une pigne bordée de feuilles. La poignée, fortement recourbée, est composée de deux plaquettes en corne blonde, tenues par deux rivets recouverts d'une rosette, et d'une bande cache-soie moulurée; œillet de dragonne. Lame à dos (long. 74,5 cm, larg. 3,1 cm), en damas «wootz», appelée lame «shamshir». Fourreau à fût de bois, recouvert de cuir noir, cousu, sur la face, de filigranes de cuivre argenté; montures en laiton doré, comprenant la chape, deux bracelets en boussette à anneau de bélière, et une longue bouterolle à dard. La monture et les garnitures sont décorées «en suite»: décor symétrique de rinceaux et d'ornements sur un fond finement pointillé; les côtés sont unis et polis.

Longueur totale: 88,8 cm, poids (sans fourreau): 880 g, poids (avec fourreau): 1480 g

Provenance: Georges Charliot, antiquaire au marché aux puces, Paris, mai 1960.

Ce sabre français, monté sur une lame damas importée du Proche-Orient, est munie d'une

monture dite «mameluk». Les mameluks, troupe de mercenaires, composée, à l'origine, d'esclaves provenant de la région de la mer Noire, dominèrent l'Égypte et la Syrie depuis 1257; après la conquête de leurs territoires par les turcs, en 1517, ils durent prêter allégeance au sultan. Lors de la campagne d'Égypte de 1798/99, les troupes françaises, sous la conduite de Bonaparte, défirent à plusieurs reprises les mameluks de Mourad Bey; leur virtuosité dans le maniement du sabre, aussi bien que la qualité de leur lames et la richesse de leur garnitures, impressionnèrent les officiers français. Ces armes correspondirent aux types de sabres répandus alors en Orient, tels les «kildij» ou les «pala», ce dernier étant muni d'une lame à dos élargie au niveau du contre-tranchant (voir cat. no 24), ou aux sabres à lames plutôt étroites, appelés «shamshir» (scimitar). Après la campagne d'Égypte, un nombre indéterminé de ces sabres prirent le chemin de l'Hexagone, où ils furent remis en service sous la dénomination de «Sabres de Retour d'Égypte». La mise sur pied en 1802, sous l'impulsion de Bonaparte, d'un escadron de mameluks de la Garde, armés d'un sabre correspondant mais de fabrication française, rendit cette arme très populaire. Dans le courant de la Restauration, et en particulier lors des campagnes nord-africaines de 1830 à 1847, qui aboutirent à la conquête de l'Algérie, les sabres «à l'orientale» continuèrent d'être l'arme blanche non réglementaire favorite des officiers. Les sabres de ce style produits en France, à monture mameluk et dont la poignée est un rappel de la «poignée pistolet», furent souvent munis de lames damas originales et de fourreaux à la façon orientale.

Le Musée national suisse acquit, en 1953, une série d'armes et de souvenirs de la propriété du Genevois Louis Frédéric Jacques Rilliet de Constant (1794–1856), officier de cavalerie au service de l'Empire, capitaine des gardes suisses de Louis XVIII après 1814/15, colonel de l'armée fédérale en 1837 et commandant de la première division lors de la guerre du Sonderbund; parmi celles-ci, un sabre à monture mameluk, dont le décor et la construction correspondent à celui de la collection Beck. Rilliet quitta le service de France en 1822, et reçut cette arme en cadeau d'un officier français de hussards.

La désignation de «monture mameluk» n'est d'ailleurs pas d'origine française, mais vient de l'anglais «mameluke-hilt». Depuis les guerres des Indes, auxquelles le futur maréchal et duc de Wellington (1769–1852) prit part en tant que commandant, les sabres orientaux, et les sabres à «mameluke-hilt» en particulier, furent de plus en plus appréciés en Angleterre; Wellington contribua à cet engouement en ramenant quelques exemplaires. Afin de bouter le Français hors d'Égypte, l'armée anglaise en Méditerranée forte de seize mille hommes, dont le régiment suisse von Roll, prit pied le 8 mars 1801 dans la baie d'Aboukir, au nord-ouest du delta du Nil. Les troupes françaises, vaincues dans le courant de l'année, furent embarquées sur des vaisseaux anglais et ramenées en France à la fin septembre 1801. Les Anglais se retirèrent d'Égypte en mars 1803, et c'est suite aux impressions de cette campagne de près de trois ans qu'ils associèrent ces montures caractéristiques aux mameluks. Les sabres réglementaires à monture mameluk furent dès lors surtout répandus en Angleterre. Après le sabre mod. 1822 pour officiers de lanciers, d'autres unités de cavalerie légère suivirent le mouvement. Le plus fameux étant le modèle anglais de 1831, à poignée d'ivoire, pour maréchaux et généraux, encore en service de nos jours. L'usage de sabres à monture mameluk comme arme blanche, réglementaire ou personnelle, est documenté dans l'armée anglaise, américaine, et dans celles de presque toute l'Europe au XIX^e siècle.

20. Sabre de parade

Planche XII

Autriche, vers 1825, pour officier ou magnat (inv. BE 188).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; la poignée, massive, présente un socle recouvert d'une fourrure de lion; celle-ci est enlacée, de bas en haut, par deux serpents dont les têtes reposent sur le crâne du félin. L'arc de jointure et le quillon sont constitués chacun par un serpent, plusieurs fois enroulé sur lui-même, dont les têtes se

rejoignent au niveau de l'écusson. Lame à dos à pans creux (long. 81 cm, larg. 2,5 cm); des vestiges de gravure à l'eau-forte sont à peine perceptibles. Fourreau à fût de bois, recouvert de cuir noir, garnitures en laiton doré, comprenant la chape et son anneau de bélière, un bracelet secondaire avec un anneau de bélière, une longue bouterolle munie d'un dard; les garnitures montrent, sur la face, un décor de fleurs et des rinceaux finement ouvragé.

Longueur totale: 96,5 cm, poids (sans fourreau): 920 g, poids (avec fourreau): 1255 g

Provenance: Otto Staub, antiquaire à Fribourg, 1958.

Un sabre à la monture identique, tirée du même moule et également retravaillée, a été vendu par Sotheby's Monaco en 1990; le fourreau manque, malheureusement, sur ce deuxième exemplaire. Il semblerait que les deux armes proviennent d'une série limitée de sabres de parade. La principale caractéristique réside dans les éléments du décor représentés par un lion et des serpents. Plusieurs montures d'armes blanches autrichiennes, du temps du règne de François Ier (1804–1835), sont munies d'arcs de jointure en forme de serpents. Auparavant, ces reptiles apparurent déjà sur des parties de montures d'armes blanches anglaises de la période des guerres napoléoniennes. La fourrure de lion, tout comme le serpent, semblent être d'origine anglaise. Les montures de sabres standardisées des célèbres «Presentation swords» du «Lloyds Patriotic Fund», décernés aux officiers méritants, sont équipées d'une calotte en forme de fourrure de lion pendante, et d'un arc de jointure autour duquel s'est enroulé un serpent. La victoire sur le lion néméen étant un haut fait d'Hercule, la fourrure de cet animal pourrait en être une réminiscence. Le fourbisseur, anonyme, originaire de l'empire autrichien, s'est visiblement inspiré des somptueux sabres de présentation anglais.

Sur le même modèle, on pouvait indifféremment produire des montures en argent ou en laiton. La qualité de la ciselure de l'arme qui nous occupe est l'oeuvre d'un orfèvre. Le décor ornemental des garnitures du fourreau, basé sur des motifs floraux, est typique des sabres de parade autrichiens de la période de la Restauration.

Un sabre de la collection du Musée historique de Zagreb en est un exemple; en effet, cette arme, dont la monture et les garnitures du fourreau sont en argent, appartenait au Croate Josef Jelacic von Buzin (1801–1859), officier de l'armée impériale; l'empereur Ferdinand I^{er} (1835–1848) l'éleva, en 1848, au titre de bân de Croatie et au grade de lieutenant-général.

Les parties en argent sont frappées des initiales «SM», ainsi que d'autres poinçons. Ce ne sont pas seulement les motifs floraux de la monture et des garnitures du fourreau du sabre de Zagreb qui correspondent de manière frappante aux motifs du sabre de la collection Beck, mais également les proportions, certains aspects techniques et d'autres éléments décoratifs qui viennent renforcer leur similitude; les détenteurs de ces sabres d'apparat appartenaient à la noblesse, et étaient issus du corps des officiers de l'armée impériale. Dans les sphères supérieures de la société de la partie orientale de l'empire, particulièrement auprès des magnats hongrois, un sabre richement orné faisait partie, dès le XVII^e siècle déjà, du costume de fête.

21. Sabre, «saif»

Planche XXXVIII

Arabe, probablement Yémen, premier quart du XIX^e siècle, (inv. BE 376).

Monture en argent partiellement dorée, éléments repoussés et repris en ciselure; croisière de section hexagonale, oreillons; les quillons, droits, sont terminés en forme d'urne. Les bordures de la garde sont finement ciselées. Poignée à quatre pans, probablement en bois, recouverte de plaques d'argent soudées; extrémité supérieure en forme d'arcade mauresque; le milieu des faces est uni et légèrement bombé, alors que les bordures et les côtés sont décorés de bandes ornementales finement ciselées. Lame à dos à double pan creux (long. 80 cm, larg. 3,8 cm), étroit le long du dos et plus large au centre. Décor gravé à l'eau-forte, fortement passé, illustrant, entre autres, un soleil et un croissant de lune. Fourreau à fût de

bois, en argent partiellement doré, aux bords décorés «en suite», le milieu étant orné de rinceaux; la décoration du fourreau est ajourée; près de l'embouchure, un cartouche circulaire portant l'inscription en arabe suivante: «Ce que Dieu veut», et sur le chant du fourreau «Dieu seul. L'œuvre (le travail?) de Hamadi (ou Jamadi) fils de Ali Habla (ou Jalad) a reçu Ali Omar Al Hasoudi Nasr – Allah/le Dieu jaloux donne gloire à celui qui le reconnaît comme Dieu unique». Deux bracelets à anneaux de bélières.

Longueur totale: 94,8 cm, poids (sans fourreau): 695 g, poids (avec fourreau): 1445 g

Provenance: Galerie Koller, Zurich, 5. 11. 1965.

Sur trois autres sabres du même type, plutôt rare, le pommeau, dont la forme n'est pas sans rappeler les arcades de l'architecture maure, est relié à la croisière par une chaînette en argent. Le décor du fourreau d'un exemplaire de la fameuse collection Henri Moser Charlottenfels du Musée historique de Berne (inv. M.W.1272), correspond largement à celui de l'arme de la collection Beck; la forme des montures est identique, quelques différences mineures existent néanmoins au niveau du décor de celles-ci. On retrouve ce décor caractéristique, fait de petits disques et plaquettes, avec filigranes ou ajouré, sur les poignards saoudiens du type «dharia» notamment, dont les fourreaux sont terminés par un appendice allongé en forme d'olive. Le décor du fourreau d'un poignard «dharia» de la collection P. Holstein (cat. no 60), décrit comme «Poignard du Yémen, dit des Wahnâbites», correspond, de par ses parties principales, ses ornements et sa technique d'orfèvrerie, au modèle de la collection Beck. Le sabre de la collection Moser a été remonté avec une lame damas plus ancienne. Il semblerait qu'une inscription damasquinée à la manière orientale, mentionnant le sultan Soliman le Magnifique (règne 1520–1566), ait été ajoutée ultérieurement. Il n'y eut pas que les lames damas, mais également les lames européennes, que les fourbisseurs proche-orientaux s'attachèrent à embellir de signatures ou de citations. C'est ainsi que l'on trouve une lame européenne, montée sur un sabre de la collection Charles Buttin (cat. Buttin no 1007) et faisant de ce même groupe d'armes arabes, enjolivée de longues inscriptions et de la date 1135 (1735). Le «saïf» de la collection Beck, ainsi qu'un sabre similaire vendu par Sotheby's en 1999, sont tous deux munis d'une lame européenne des XVII^e et XVIII^e siècles. Malgré leur aptitude à forger des lames de poignards, les fourbisseurs arabes préférèrent réutiliser d'anciennes lames de sabres, souvent transformées, ou de s'attacher les services d'artisans étrangers.

(L'auteur remercie le Prof. Yves Besson et M. et Mme. Abdo pour la traduction des textes en arabe).

22. Poignard, «Khendjer» (Griffe de Lion) de la Garde Noire des Sultans Planche XXXVIII Maroc, vers 1800 (inv. BE 709).

Poignée constituée de plaques en argent repoussé, ciselées, soudées entre elles et montées sur une fusée en bois; manche cintré et octogonal au milieu, puis évasé au deux extrémités; le décor, constitué de rinceaux et d'arrangements floraux, est uni et homogène; poinçon avec inscription en langue arabe, usé. La base de la poignée est ourlée d'un rebord décoratif. Lame à talon à dos et gouttières (long. 21 cm, larg. 2,6 cm), fortement recourbée en forme de griffe. Fourreau en argent repoussé sur châssis en bois, décoré «en suite», plus quelques figures d'oiseaux; sur la face et le centre du fourreau, représentation stylisée d'un oeil ayant une fleur comme pupille; un anneau de bélière de part et d'autre de l'embouchure; dard en forme de pomme de pin.

Longueur totale: 34,5 cm, poids (sans fourreau): 335 g, poids (avec fourreau): 620 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 22. 6. 1966, no 254.

C'est au collectionneur et historien d'armes Charles Buttin (1856–1931), qui étudia de près les armes marocaines, que nous devons quelques précieuses informations sur ce poignard peu commun. Il en posséda lui-même deux exemplaires de diverses factures. La première, similaire à celle de la collection Carl Beck (catalogue Buttin, no 1028), puis une

seconde, sans fourreau et munie d'un manche lisse en corne de rhinocéros serti d'argent (catalogue Buttin, no 1027). La forme inhabituelle de cette lame, exclusive à ce type de poignard, est appelée «makhles s'ba», signifiant «griffe de lion». C'est encore à Buttin que nous devons l'information selon laquelle la «Garde Noire» du sultan du Maroc fut équipée de ce poignard. Le décor d'une autre arme, mise sur le marché en 1995, met en évidence la fonction de garde de son propriétaire; l'arme en question présentait, au niveau du pommeau, une paire d'yeux stylisés, «Miribota», dont on sait, depuis la nuit des temps, qu'ils symbolisent l'état d'éveil, d'attention, et protègent du «mauvais œil». Cet œil vigilant apparaît également, sous la forme d'un élégant médaillon, sur le fourreau de l'arme de la collection Carl Beck.

Un type différent de poignard à «griffe de lion» se trouve dans la collection du Musée historique de Dresde; il aurait appartenu au commandant turc Moussa Pascha, qui défendit avec succès, en 1853, durant la guerre de Crimée, la forteresse de Silistria (Bulgarie), sur le Danube, contre un assaut des troupes russes. Par la suite, cette arme devint la propriété, entre autres pièces, du général russe de Osten-Sacken (1790–1881); elle correspond considérablement aux modèles répertoriés à ce jour, bien que présentant un décor plus simple. Malgré une apparence plus archaïque, par rapport au trois autres exemplaires, la description «turc, XVII^e siècle» n'est pas justifiée, ce dont Buttin se doutait déjà.

23. Sabre, «shamshir»

Planche X

Empire ottoman, vers 1820/1830 (inv. BE 663).

Monture orientale en argent vermeil, éléments coulés, soudés entre eux et repris en ciselure; croisière, de section carrée, en forme de «S» vertical, oreillons; les quillons, droits et resserrés aux extrémités, sont terminés par une corbeille de fleurs bordée de volutes; la garde est décorée, au centre, d'une corbeille de fleurs dans un médaillon, bordé de guirlandes et d'un décor floral. La poignée, fortement recourbée, est composée de deux plaquettes en agate, à trois rivets recouverts d'une rosette, et d'une bande cache-soie ornée d'une guirlande de fleurs; oeillet de dragonne sans bordure. lame à dos, unie, (long. 80 cm, larg. 2,6 cm), en damas «wootz». Fourreau à fût de bois, recouvert de galuchat teint en vert; garnitures en argent vermeil, comprenant la chape, deux bracelets à anneaux de bélières et une longue bouterolle munie d'un dard rapporté; l'ensemble est décoré «en suite» de corbeilles de fleurs, de guirlandes et d'un décor floral.

Longueur totale: 94,5 cm, poids (sans fourreau): 875 g, poids (avec fourreau): 1390 g

Provenance: vente Hôtel Drouot, «Importantes armes anciennes», Paris, 5.12.1966, no 37/38.

Zaki nous propose une bonne définition du kilidj, qui est un type de sabre aussi important et répandu au Proche-Orient que le shamshir. Sa lame est plus large, plus courte et moins courbée que celle du shamshir persan; le dos de la lame du shamshir est presque parallèle au tranchant, tandis que celui de la lame du kilidj s'interrompt à huit ou dix pouces de la pointe. La portion de la lame située près de la pointe est droite, élargie et possède deux tranchants. Toujours selon Zaki, la monture du kilidj présente une «poignée pistolet» garnie de plaquettes, et une croisière à oreillons (voir cat. no 24). L'arme qui nous intéresse est constituée d'une monture de kilidj ouvragée en orfèvrerie, de garnitures du fourreau travaillées «en suite» et d'une lame de shamshir. La classification de ces armes de formes mixtes, principalement répandues au XIX^e siècle, se base actuellement surtout sur l'aspect fonctionnel et la typologie de la lame, ce qui range ce type d'arme dans la catégorie des shamshirs (Zaki 1961, Jacob 1985, catalogue Riyad 1991). La description de ces sabres à formes mixtes que Henry Russell Robinson appelle «kilidj» dans le catalogue traitant des armes orientales du Museo Stibbert de Florence, paru dans les années septante, constitue une exception. Il est néanmoins rejoint par Ada Bruhn Hoffmeyer qui utilise également la notion de «kilidj» pour décrire ce type d'armes dans son catalogue de la collection d'armes danoise de E.A. Christensen.

Selon des informations du propriétaire précédent, ce sabre aurait auparavant appartenu à Alexandre Berthier (1753–1815), maréchal de France et prince de Neuchâtel. Si l'on s'en tient strictement au style de la monture et des garnitures, il faut situer cette arme aux alentours des années 1820/30, ce qui, dans le meilleur des cas, ferait de Napoléon Louis Joseph Alexandre Berthier, fils du maréchal né en 1810, le propriétaire supposé. Celui-ci occupa la fonction d'un pair de France, et Napoléon III le nomma sénateur en 1852.

24. Sabre, «kilidj», «pala»

Planche X

Présent de l'émir Abd el-Kader au général français Viala Charon en 1845

Empire ottoman, Egypte ou Syrie, deuxième quart du XIX^e siècle (inv. BE 664).

Monture orientale en argent, éléments coulés ou forgés, soudés entre eux et retravaillés; croisière de section hexagonale, oreillons; les quillons, droits et resserrés aux extrémités, sont terminés en forme d'urne; bords perlés. La poignée, fortement recourbée, est composée de deux plaquettes en corne noire, deux fois rivetées, et d'une bande cache-soie moulurée en argent; oeillet de dragonne en laiton. Large lame à dos (long. 72 cm, larg. 4,6 cm), de section en forme de «T», à contre-tranchant et élargie au dernier tiers; décor symétrique de rinceaux damasquinés d'or à la façon Koft-gari au premier tiers. Fourreau à fût de bois, recouvert de velours grenat (usé); garnitures en argent, comprenant une longue chape munie d'un bracelet à anneaux de bélières, et d'une longue bouterolle; cordelière à gland, en coton tressé bleu et blanc, partiellement recouverte de coton rouge, formant la bandoulière.

Longueur totale: 86,2 cm, poids (sans fourreau): 785 g, poids (avec fourreau): 1975 g

Provenance: vente Hôtel Drouot, Paris, 3. 6. 1967.

Depuis le XVI^e siècle, les pirates des régences barbaresques du Maroc, d'Alger, de Tunis et de Tripoli écumèrent la Méditerranée; ceux-ci n'hésitèrent pas à étendre leurs coups de main jusqu'en Atlantique ou en mer du Nord. Après les interventions de l'Espagne et d'autres nations maritimes, le gouvernement français de Charles X décida, en janvier 1830, en partie pour détourner l'attention publique des problèmes intérieurs, de répondre par des mesures militaires aux provocations du dey d'Alger. Une armée expéditionnaire française obtint, le 5 juillet 1830, la capitulation du dey, qui quitta le pays. La résistance contre les Français, qui décidèrent de garder la mainmise sur les régions conquises, s'organisa autour de l'émir Abd el-Kader (1808–1883), de Mascara, qui ambitionna d'ériger un vaste empire arabe. De 1832 à 1847, il combattit avec acharnement, mais avec des fortunes diverses, les troupes françaises envoyées durant le règne de Louis Philippe. Cerné près de Moulouia, Abd el-Kader dut déposer les armes en décembre 1847; il fut interné en France jusqu'en 1853, d'où il prit le chemin de l'exil, qui le mena à Smyrne puis à Damas. Viala Charon (1794–1880), qui participa déjà à la bataille de Waterloo, en 1815, comme jeune officier du génie, fut détaché en Algérie, en 1835, à la tête d'un bataillon. Charon fit carrière dans les armes; il fut promu divisionnaire en 1848 avant d'être nommé gouverneur général d'Algérie en 1848/49. Les circonstances dans lesquelles Charon reçut ce sabre des mains d'Abd el-Kader ne nous sont malheureusement pas connues; dans tous les cas, la baronne André Charon, de Paris, attesta de l'authenticité du cadeau dans une lettre datée du 1^{er} juin 1928.

Ces sabres à monture orientale, à croisière et à «poignée pistolet» (mamelucke-hilt), à large lame à dos et contre-tranchant, apparaissent le plus souvent dans les sources et la littérature spécialisée sous la dénomination de «kilidj». L'arme de la collection Beck est un bel exemple de sabre mameluk, qui bénéficia d'une popularité certaine en Europe après 1800 (voir cat. no 19). Ce sabre est porté à la manière orientale, par dessus l'épaule, à l'aide d'un long cordon; cette manière ne demande qu'un seul bracelet (situé au dessus du centre de gravité de l'arme), à deux anneaux de bélières, placés de part et d'autre. Ces cor-

dons, «habak», en coton ou en soie, furent produits en masse au Caire et proposés dans un bazar spécial ou dans les pays limitrophes.

Depuis quelques années, ces sabres apparaissent également sous la dénomination de «pala» ou «pala» (Jacob 1985, Missillier/Rickets 1988, catalogue Riyad 1991). D'après Seitz, le mot turc «pala» veut dire arme blanche, mais peut à la fois désigner une rame ou une pagaie; la deuxième définition sous-entend que cette arme pourrait être équipée d'une lame droite. Luigi Ferdinando Conte di Marsigli (1658–1730), dans son fameux ouvrage «Stato Militare dell'Imperio Ottomanno», paru en 1732 et traitant, entre autres, des armes blanches en usage chez les turcs, nous livre, sous l'appellation «palas» («Palas droit, autre espèce de sabre»), l'illustration d'une arme munie d'une lame à dos relativement large, à faible flèche, et d'une monture typiquement turque des XVII^e et XVIII^e siècles. Sous des dénominations telles que le «palasz» polonais, le «pallos» hongrois, le «palache» français ou le «Pallasch» allemand, qui trahissent leur origine turque, on vit apparaître, dans la plupart des pays européens, une arme de cavalier à lame à dos droite. Comme cela a déjà été mentionné auparavant, la notion de «pala» engloba, par la suite, également certains sabres ottomans à forte flèche et contre-tranchant. O. Sermed Moukthar, auteur en 1921 du guide en français «Musée militaire ottoman», utilise l'appellation «pala»; Moukthar, en traduisant «pala» par «coutelas», sous-entend une lame à faible flèche, précédant, à son sens, les sabres en vogue en Orient dès le XVII^e siècle. Cette description rapproche le «pala» de la typologie du palache. On trouve une autre définition contradictoire dans le chapitre intitulé «Sabre (Kylytch)»: «Les sabres turcs dont la lame très courbe s'élargit à son extrémité pour former spatule, constituent ce qu'on appelle les palas; ceux dont cette extrémité élargie se coupe carrément, s'appellent ordinairement cimenterres». L'arme blanche turque, appelée «pala» (ou «palas»), peut dès lors être interprétée de deux manières différentes; d'une part on peut y reconnaître le palache typique, et de l'autre, si l'on s'en tient aux descriptions des XIX^e et XX^e siècles, une forme particulière du sabre turc, similaire à celui de la collection Beck. L'absence de critères clairement définis permettant, sur la base des techniques de construction, de différencier le «pala» du «kilidj», ou l'emploi tout aussi approximatif de l'adjectif «turc», conduisent, par la force des choses, à une utilisation peu conséquente de ces notions.

25. Yatagan, Handschar

Planche X

Empire ottoman, pays balkaniques, 1220/1805 (inv. BE 665).

Poignée à oreilles, composée de deux plaquettes en ivoire (morse), rivetées en quatre points sur la soie; bande cache-soie en argent vermeil, ornée de coraux sertis, de volutes en filigranes et de rosettes, bague massive; le décor de la monture est prolongé, de chaque côté du talon de la lame, par une plaque décorative en argent, triangulaire, couverte de filigranes nopés, et de petits losanges. Lame à dos à cannelure (long. 62 cm, larg. 3,3 cm), à double courbure, pointe dans le prolongement du dos; la première moitié présente un décor finement damasquiné d'or à la manière Koft-gari: sur une face de la lame – de part et d'autre, une étoile de Salomon ornée, un cartouche rectangulaire, horizontalement partagé en trois, portant les inscriptions suivantes: «Oeuvre de Haj Nouh (ou Noé), ami du Haj Omar, fils de Mohamad/année 1220 (de l'hégire)/...» (le reste est intraduisible); les extrémités des cartouches sont décorées de rinceaux, de rosettes et d'étoiles. Fourreau à fût de bois, recouvert de plusieurs plaques d'argent, au décor repoussé et repris en ciselure de bouquets de fleurs, de volutes, de drapeaux et de panoplies; l'embouchure est ornée de quatre rangs de coraux sertis, taillés en forme de goutte, sur un fond de rinceaux de filigranes et de rosettes d'argent. L'extrémité du fourreau a subi une ancienne réparation; dard coulé, en forme de tête d'animal fantastique.

Longueur totale: 77,4 cm, poids (sans fourreau): 830 g, poids (avec fourreau): 1770 g

Provenance: Siegfried Bühler, antiquaire à Zurich, 1966.

C'est à l'occasion du centième anniversaire du soulèvement de la Bosnie-Herzégovine contre la Turquie, que le Musée historique de Zagreb exhiba pour la première fois, et de manière exemplaire, sa collection de yatagans. Une traduction allemande de l'instructif catalogue s'imposa, puisque il fut prévu de remonter l'exposition l'année suivante à l'arsenal de Graz. Sur les 171 yatagans recensés, 119 sont signés et 79 datés; le plus ancien, de 1774, porte la signature d'un certain Hadji Ibrahim, et le plus récent est daté du 6. 9. 1878. Après que l'article 25 du traité du congrès de Berlin eût accordé à l'Auriche-Hongrie l'administration de la Bosnie-Herzégovine, il fut décidé, entre autres, d'interdire la fabrication et la vente des yatagans, utilisés pour la dernière fois contre les turcs en 1875/76. La particularité de ces armes, principalement produites jusqu'en 1878 dans la partie européenne de la Turquie, réside dans la forme ondulante de sa lame à dos, que Seifert qualifie à «double courbure»; la poignée séparée en deux «oreilles», plus ou moins espacées, constitue également un signe distinctif; pourtant, même en l'absence d'une de ces deux particularités, la littérature spécialisée conserve la dénomination de «yatagan». On utilisa, pour la fabrication des poignées, des matériaux organiques tels que l'ivoire de morse (plus rarement d'éléphant), du bois ou de la corne; mais des montures en laiton, en cuivre ou en argent, furent également répandues. Le fût en bois du fourreau était recouvert de cuir, de tôles repoussées de laiton, de cuivre ou d'argent. Etant donné que les signatures sur les lames, ou les inscriptions sur les fourreaux, ne permettent que très rarement de définir les lieux de fabrication, il n'est d'autre moyen que de mettre en relation les techniques de forge, les différents décors, les signatures et les inscriptions, afin d'établir une typologie permettant de situer les origines géographiques de chaque arme. Bien que Maria Serce, commissaire de l'exposition de Zagreb de 1975, ait renoncé à l'utilisation de la dénomination «handschar», tout en citant paradoxalement G. C. Stone (1934) qui la propose comme alternative à «yatagan», les deux appellations ont leur justification.

Marsigli, dans son ouvrage de référence sur le concept militaire de l'empire ottoman, paru en 1732, aborde également le thème des armes blanches utilisées par les turcs. Il y fait mention du «hangiar», sorte de poignard, porté à gauche et dans leur écharpe en ceinture, par de jeunes turcs ou certains janissaires. La même manière de porter est adaptée aux yatagans, et c'est pourquoi leurs fourreaux ne comportent pas d'anneaux de bélières ou de bracelets. Le pourtant bien informé Marsigli ne connaît apparemment pas la notion de «yatagan»; on trouve la mention de cette arme, avec sa poignée et la courbure plus ou moins prononcée de sa lame caractéristiques, vers le milieu du XVIII^e siècle dans la partie asiatique de la Turquie, les Balkans et en Afrique du nord. Dolleczeck apporte une explication plausible justifiant la forme de la poignée à oreilles; il pense en effet qu'elle fut utilisée à la manière d'une fourche à mousquet, comme support des longs et fins fusils autochtones des XVIII^e et XIX^e siècles. L'hypothèse qui veut que cette forme ait pour origine les poignards en bronze du Luristan (13^e au 1^{er} siècle avant J.-C.), ou d'autres armes blanches en provenance de l'Asie Mineure, doit encore être démontrée. Le premier yatagan, ou handschar, apparu dans les Balkans dans sa forme aboutie, semble être un développement original et local qui ne tarda pas à jouir d'une popularité grandissante et à se propager dans tout l'empire ottoman. Holstein (1931) distingue le «yataghan turc» du «yataghan des Balkans». Des sources autrichiennes mentionnent une arme en forme de yatagan, en provenance de Croatie ou de Slavonie, sous la dénomination de «handyar». Ainsi fut constitué, en 1784, l'armement du corps-franc des garde-frontières du colonel J.A. von Brentao-Cimaroli, fort de 12 compagnies composées de soldats croato-slavons recrutés sur place (renforcés par 500 hussards): «Fusil et sa baïonnette, sabres hongrois, pistolets et handyar». Un dessin contemporain illustre un fantassin des garde-frontières dont l'écharpe en ceinture laisse entrevoir un pistolet ainsi qu'un handschar à oreilles et à faible courbure. Une arme exposée en 1982, provenant d'une collection privée danoise et datée de 1189/1774, constitue un autre exemple de yatagan (handschar) primitif; il possède une monture en

argent, terminée par de petites oreilles, et une lame pratiquement droite. Les membres des corps-francs serbes, mis sur pied en 1813 dans l'armée austro-hongroise, furent équipés de handschar «uniformes» dont seule la poignée à oreilles rappela encore l'arme originale. Les tirailleurs dalmates firent partie d'une autre unité qui toucha, en 1869, des handschar dont les plaquettes de poignée furent fabriquées en corne de buffle noire. Toujours sur le thème de la différence entre «yatagan» et «handschar», Eduard Wagner (1966), établit le distinguo suivant: «La dénomination handschar fut utilisée par les slaves méridionaux, ainsi que par les musulmans de la presqu'île balkanique et de l'Asie. L'expression «yatagan» fut en usage auprès des musulmans nord-africains du Maroc, d'Algérie, de Tunisie et d'Égypte. Des rapports danois semblent étayer la thèse de Wagner qui attribue une origine maghrébine au mot «yatagan». A la faveur d'un important approvisionnement en matériels divers, notamment des armes, le bey de Tunis conclut, en 1752, un accord avec le Danemark visant à épargner leur marine marchande; afin de prouver sa reconnaissance, le bey offrit aux émissaires danois un «yatagan en or», une selle d'apparat et son harnachement, destinés au roi Frédéric V du Danemark (règne 1746–1766). L'enregistrement des cadeaux dans l'inventaire du cabinet royal des arts est consigné le 26 novembre 1753; parmi ceux-ci nous retrouvons le yatagan, désigné comme «jagt-Messer» (couteau de chasse). Dans l'inventaire royal, celui-ci est appelé «couteau de chasse tunisien» jusqu'en 1775, avant d'apparaître, dès 1840, dans les états de la collection ethnographique, comme «sabre tunisien à lame de yatagan».

La prestigieuse lame damas, entièrement damasquinée d'or, dont le tranchant, à l'inverse du dos, est fortement ondulé, réunit toutes les caractéristiques qui justifient l'appellation de «lame de yatagan». Par contre, la poignée à huit faces, plaquée or et terminée en forme de bec, ne correspond pas à la typique poignée à oreilles. Cette pièce, apparue en 1752, issue des biens de la couronne danoise, est, à ce jour, la plus ancienne arme de type «yatagan» formellement répertoriée dans une collection d'Europe occidentale. L'absence de signature, ou de pièces similaires, nous empêche malheureusement de déterminer les circonstances ou l'aire de production. D'autre part, il ressort de diverses sources, que c'est avant tout la forme typique du yatagan qui en fit un des favoris auprès des potentats des États de la barbaresque; ils s'en firent d'ailleurs réaliser de luxueuses versions à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles. On en fit également cadeau aux Européens, comme, par exemple, celui que reçut, en 1808, le commodore danois Georg A. Koeford. Du coup, les États européens et les Américains passèrent commande de yatagans dorés et garnis de bijoux au «goût mauresque», dans l'optique de les offrir.

Une source fiable nous permet de suivre la fabrication, entre 1801 et 1811, d'un yatagan d'apparat destiné au bey Sidi Hammuda de Tunis (règne 1782–1814); l'artisan qui réalisa la monture à petites oreilles, garnie de diamants, est l'orfèvre français installé à Tunis, P. Pottier; les garnitures dorées du fourreau furent livrées par un orfèvre grec, également actif à Tunis; la lame damas fut mise à disposition par le commanditaire danois. Dans la correspondance relative au présent danois, ainsi que dans la facture de 18'350 piastres, délivrée par Pottier en 1808, apparaît de manière récurrente le terme «attagan», apparemment d'origine nord-africaine. Les Danois demandèrent en 1805, sur la base d'un dessin de Pottier, une contre-offre à Nicolas Noël Boutet, directeur de la Manufacture de Versailles; celui-ci répondit personnellement le 20 novembre 1805, mais son travail devisé à 81'270 francs fut relativement plus onéreux; Boutet, dans son offre, parle d'un «Sabre monté en or».

Il semble que sur la région côtière d'Afrique du Nord, l'emploi de yatagans, ou de ses dérivés, se limitât aux couches aisées de la société, souvent des Turcs. La demande, entre autres, des Danois pour la réalisation d'armes blanches de style oriental, eut pour conséquence que Boutet projeta, en 1806, de réaliser des yatagans, sous la dénomination de «coutelas oriental», pour une valeur de 1'500.– francs; l'idée fut de les mettre à disposition

des chargés d'affaires en mission en Algérie en guise de présents diplomatiques. Vers 1800, le terme de yatagan n'était que peu ou pas du tout connu en France. Ce ne fut qu'avec les campagnes d'Algérie, de 1830 à 1847, que cette dénomination gagna en notoriété. Dans son ouvrage paru à Strasbourg en 1841, le colonel Marcy recommanda l'introduction du yatagan auprès de l'armée. La carabine à percussion modèle 1840 système «Thierry», appelée carabine «Thierry», fut la première arme réglementaire à être dotée d'une baïonnette, dont la forme ondulée de la lame rappelait celle du yatagan. Ce n'est qu'à la suite de la «carabine d'Orléans» que le sabre-baïonnette à lame de yatagan s'imposa dans les armées du XIX^e siècle. Ce succès n'empêcha pas Richard F. Burton (1884), un maître d'escrime expérimenté et spécialiste des armes blanches, de porter un jugement sans complaisance sur ce nouveau type de baïonnette: «As a bayonet it lost all its distinctive excellence: the forward weight, so valuable in cutting with the hand, made it heavy and unmanageable at the end of the musket, and none but the strongest arms could use it, especially when the thrust had to be lanced out.» (comme baïonnette il perdit tout de ses qualités particulières: le poids de l'avant, si précieux pour les coups de taille portés à la main, le rendit lourd et difficile à manoeuvrer au bout du fusil, et seuls les bras les plus forts purent s'en servir, particulièrement pour porter un coup d'estoc).

Apparu en France, puis propagé dans le monde entier, le yatagan militaire permit à l'appellation «yatagan» de s'imposer auprès des chercheurs, au détriment de l'ancienne dénomination ottomane «handschar», qui tomba lentement en désuétude. Le fait que l'étymologie du mot «yatagan» ne soit toujours pas connue n'empêche pas, même les chercheurs turcs, de l'adopter pour ce type d'arme. Il est dès lors compréhensible que l'on appelle également «yatagan» une arme blanche d'apparat en forme de couteau, à poignée cylindrique, à lame très faiblement ondulée, comme celle que réalisa Ahmed Tekelü entre 1526/27, à l'intention du sultan Soliman le Magnifique (règne 1520–1566). Entre temps fut répertorié un groupe de quatre pièces similaires, qui sont classées dans la catégorie des plus anciens yatagans turco-ottomans. L'emploi à large spectre du terme «yatagan» ne trompe personne sur le fait que nos connaissances concernant l'histoire et l'origine de cette arme restent lacunaires.

Un autre yatagan signé «Hadschi Nouh» et daté 1222/1807, destiné à un certain Ibrahim Pascha, se trouva, en 1968, dans la collection danoise E. A. Christensen (cat. no 206).

26. Sabre, «shamshir»

Planche XXXVII

Perse ou Irak, premier quart du XIX^e siècle (inv. BE 373).

Monture en argent, éléments repoussés et soudés entre eux; croisière de section carrée rétrécie aux extrémités, oreillons; quillons fortement infléchis, terminés par une tête de dragon stylisée; le décor d'un des quillons est endommagé. La poignée, de section ovale et fortement recourbée, est terminée par une turquoise sertie, portant une inscription. La face de la monture est garnie de plus de cent turquoises, alors que le revers est uni; le nœud de croisière présente une turquoise sertie portant l'inscription en arabe suivante: «que je sois sacrifié pour toi [recommande mon âme au Prophète]». Lame à dos, damas (long. 81,1 cm, larg. 3,0 cm), ciselée, d'un côté et au premier quart d'un décor symétrique de fleurs et de feuillage, fond doré; le long du dos de la lame est orné d'une succession de dix-huit triangles, qui vont en diminuant, ciselés «en suite». Fourreau à fût de bois, recouvert de galuchat teint en vert; garnitures en argent, comprenant la chape, deux bracelets à anneaux de bélières, un bracelet strictement décoratif et une longue bouterolle; décor «en suite» de rosettes et de fleurs constituées d'environ 500 turquoises de différentes tailles; trois turquoises centrales portant les inscriptions suivantes: 1. «Venez!». 2. «Venez!». 3. «Que je sois tué pour Toi».

Longueur totale: 94,6 cm, poids (sans fourreau): 960 g, poids (avec fourreau): 1530 g

Provenance: vente Dorotheum, Vienne, 28/31. 5. 1963, no 817.

Ce sabre, appelé «shamshir» en Perse (synonyme de queue de lion), est muni d'une lame à dos à forte flèche, relativement étroite. La lame d'un shamshir est conçue pour les coups de taille, mais pas du tout indiquée pour les coup d'estoc. La monture de l'arme qui nous intéresse réunit des éléments apparus à diverses périodes. Ce type croisière, aux quillons terminés par une tête de dragon stylisée et s'élargissant en oreillons, apparaît déjà sur des armes blanches persanes du XV^e siècle, ou sur d'autres armes islamiques encore plus anciennes. L'extrémité de la poignée typique de ces armes persanes, formant un angle et recouverte d'une calotte, semble être apparue à la charnière des XVII^e et XVIII^e siècles. Cette forme ancestrale de croisière fut encore en usage, quoique en nombre limité, en Perse, en Inde ou au Turkestan (Buchara). A cette même période, les croisières terminées en têtes d'animaux furent parfois associées aux montures à «poignée pistolet» des armes répandues dans la noblesse ottomane.

Les montures et les fourreaux, richement garnis «en suite» de pierres précieuses, sont principalement apparus en Perse au cours du règne du représentant de la dynastie des Qadjars, Schah Fath Ali (règne 1791 – 1834). L'emploi exclusif de turquoises est remarquable. Au Moyen-Orient et depuis des temps immémoriaux, cette pierre servit à protéger du mauvais oeil; les musulmans, tout comme les chrétiens orthodoxes, crurent en sa vertu apotropaïque. La turquoise fut particulièrement populaire en Irak. On peut ajouter un autre détail révélateur, qui veut qu'en Perse principalement, cette pierre fut considérée comme «firuz», ou «promesse de victoire ou de succès». Ces propriétés attribuées à la turquoise en firent un matériau très apprécié pour la décoration des armes. Même pour les armes d'apparat de grande valeur, la turquoise fut souvent utilisée au détriment de coûteuses pierres précieuses comme les rubis ou les émeraudes. Un casque et une masse d'arme ayant appartenu au sultan Soliman le Magnifique (règne 1520-1566), probablement une commande personnelle passée aux ateliers de la cour, sont des exemples impressionnants d'armes d'apparat décorées de turquoises et de rubis.

Le décor du sabre, orné de cinq grosses turquoises parmi une centaine de plus petites, gravé d'appels belliqueux, nous autorise à penser que cette arme était destinée à un Irakien d'obédience chiite. La Mésopotamie possède en Kerbala le principal lieu de pèlerinage de cette frange de musulmans. A l'inverse des sunnites, les chiites ne reconnaissent comme califes légitimes que les quatre premiers descendants de Mahomet, et se réclament avant tout du quatrième de ces califes, Ali, un cousin de Mahomet, qui épousa Fatima, la fille du Prophète, et qui fut assassiné en 661. En 680, Hassan, le fils d'Ali, tomba lors d'un combat près de Kerbala. Les chiites célèbrent chaque année cet événement au dixième jour du mois de Muharram, festivités durant lesquelles les croyants pleurent, vont et viennent en se flagellant et jouent des scènes de passion.

27. Sabre, «saif»

Planche XXXVII

Présent du Schah de Perse, Mohammad Reza Shah Pahlavi, au président de la République, le Dr. Theodor Heuss, à l'occasion de sa visite en République fédérale d'Allemagne en 1955 Arabie, premier quart du XX^e siècle (inv. BE 660).

Monture à l'orientale en fer forgé, plaquée de feuilles d'or gaufrées et ciselées; poignée et croisière de section hexagonale, oreillons; quillons courts terminés par un bouton en forme de pigne rainurée. La poignée, dont l'extrémité forme un angle droit, est recouverte d'une calotte en feuille d'or, et bobinée d'un filigrane d'or à sa base, recouvrant également la moitié supérieure des oreillons. Les deux plaquettes de la poignée présentent un simple décor de feuilles bilobées; bande cache-soie en filigrane d'or. La calotte et un quillon sont reliés par une chaînette dorée à trois rangs.

Lame à dos unie, d'origine européenne de la fin du XVII^e siècle, à trois cannelures et pans creux sur trois quarts de sa longueur (long. 73,5 cm, larg. 3,5 cm); pointe dans le prolongement du dos. Fourreau à fût de bois, intégralement recouvert de feuilles d'or gaufrées et

ciselées; les garnitures comprennent deux bracelets à anneaux de bélière en forme de bossette, et une bague moulurée. Le décor, identique de chaque côté, est composé d'une bordure ciselée en dentelure, du motif du scorpion stylisé, «agrab», vers l'embouchure; puis, jusqu'à l'extrémité, une chaîne de losanges illustrant un palmier stylisé.

Longueur totale: 86,2 cm, poids (sans fourreau): 755 g, poids (avec fourreau): 1175 g

Provenance: vente Dr. Fritz Nagel, Stuttgart, 8. 3. 1967.

Ce sabre est un cadeau personnel que Mohammad Reza Shah Pahlavi, Schah de Perse (1919–1980, règne 1941–1979), adressa, le 27 février 1955, au Dr. Theodor Heuss, premier président de l'Allemagne d'après-guerre (gouv. 1949–1959). Il s'agit en l'occurrence d'une arme arabe tout à fait typique, un «saif d'or». Les raisons pour lesquelles le Schah offrit au président de la République fédérale une arme d'origine arabe plutôt que persane restent obscures. La comparaison avec d'autres armes similaires révéla que ce type luxueux de saif fut produit et porté, dès le début du XX^e siècle, en Arabie Saoudite principalement.

Les Wahhâbites sont les membres d'un mouvement de réforme islamique et fondamentaliste; en 1924, après l'abolition du califat par les Turcs, ils conquérèrent La Mecque en partant de leur fief de Nadjd, sous la conduite de Abd al-Aziz ibn Sa'ûd (1880–1953). Ibn Sa'ûd chassa Scherif Hussein de Hedjaz, jusqu'alors protecteur des Lieux saints, descendant du Prophète et qui s'était proclamé chef spirituel des musulmans. Le fait que l'emploi d'armes dorées ou d'autres biens de luxe, comme la soie par exemple, fût proscrit par les Wahhâbites (d'après le nom du fondateur du mouvement, décédé en 1792, Muhammad ibn Abd al-Wahhab), ne correspondant guère au style de vie prôné par le Prophète, n'empêcha cependant pas Ibn Sa'ûd et un autre guide des Wahhâbites, Fayçal al-Duwish, de posséder des armes décorées d'or et d'argent. En 1928, le roi Ibn Sa'ûd offrit un somptueux saif d'or au diplomate anglais, lord Athlone; son exemple fut suivi par le scheik Isa du Bahrein; les deux armes sont probablement issues du même atelier. Robert Elgood, un des plus fins connaisseurs des armes arabes, explique que la recrudescence, dès les années 1920, d'armes décorées d'or de certaines régions de la péninsule arabique est due à l'échec du mouvement Ikhwan et à la richesse croissante, née de la demande pétrolière. Il faut cependant rappeler que dans le monde arabe les armes décorées d'or ont depuis toujours symbolisé un certain statut social. Généralement ce sont moins les scrupules religieux, chez les Wahhâbites par exemple, que le simple dénuement qui fit que l'on renonçât à des armes dorées. Dès le début du XX^e siècle en Arabie et dans les pays du Golfe, le saif d'or fut considéré comme une arme de prince ou comme un cadeau princier. Les lames, de provenances diverses, furent importées ou produites sur place par des artisans immigrés; il s'agissait souvent, comme c'est le cas pour l'arme qui nous intéresse, d'une adaptation de lame européenne; pour les armes de valeur on privilégia les lames damas. Le décor simple, ciselé ou repoussé dans les feuilles d'or, représente, entre autres, des palmiers et des scorpions stylisés. L'illustration d'un scorpion, «agrab» en arabe, sur la chape, soulignait le danger mortel qui se dégageait de ce genre d'arme.

28. Rapière à double coquille

Planche V

Italie, troisième quart du XVII^e siècle (inv. BE 657).

Monture en fer forgé; pommeau à col, sphérique et aplati, probablement remplacé d'époque; arc de jointure ouvert, duquel part une branche de garde reliée à la coquille frontale; longs quillons droits et pas-d'âne. L'arc de jointure et les quillons sont de section ronde et sont terminés en forme de lentille. La garde, en forme de tasse, est constituée de deux demi-coquilles symétriques; celles-ci, bombées et montantes, sont finement ajourées et décorées d'oiseaux et de rinceaux; le sommet de cette garde est terminé par une bordure. Un disque en fer ajouré, appelé «guardapolvo», est vissé à l'intérieur de la garde. Fusée en bois, recouverte de filigranes de cuivre et de deux viroles décorées, le tout étant

remplacé. Lame à double tranchant (long. 101 cm, larg. 1,6 cm), présentant, de chaque côté, une gouttière centrale portant l'inscription «FRANCISCO»; ricasso insculpé de deux poinçons en demi-lune.

Longueur totale: 119 cm, poids: 750 g

Provenance: collection privée, Liestal (ct. de Bâle-Campagne), 1968; anciennement collection du Baron Rothschild (entre autres).

L'escrime avec une rapière «à la taza» accompagnée d'une dague de parade, dite dague de main gauche, basée sur ce qu'on appelle «l'école espagnole», se répandit du premier quart du XVII^e siècle jusqu'au début du XVIII^e, atteignant son apogée au milieu du XVII^e siècle. L'Espagnol Francisco Lorenz de Rada, dans son traité d'escrime paru en 1705, «Nobleza de la espada...», propage encore l'usage de la rapière et de la dague de main gauche. La rapière «à la taza», arme spécialement conçue pour les coups d'estoc, s'est développée dans la première moitié du XVII^e siècle en Espagne ainsi que dans son aire d'influence politique et culturelle, la partie méridionale de l'Italie. L'origine de cette arme élégante est probablement à chercher auprès des armes blanches allemandes de l'aube du XVII^e siècle, munies d'une grande coquille en forme de disque légèrement concave, et d'un arc de jointure destiné à protéger le poing. La contribution spécifiquement espagnole à l'évolution de cette rapière réside dans la longue et étroite branche de garde, ainsi que dans la coquille qui a notablement gagné en profondeur. La forme classique de la monture de cette rapière est constituée d'une coquille en demi-sphère, appelée «espada de taza» en Espagne, ou «espada a tazza» en Italie. La protection de main de l'arme qui nous concerne est formée par deux coquilles, reliées entre elles par plusieurs branches arquées. Les bourrelets renflés qui bordent les coquilles des rapières, ou des dagues de main gauche, servent d'arrêt de lame et sont appelés «rompe-puntas».

La dague de main gauche était un complément indispensable à l'exercice de l'escrime utilisant des armes longues, comme préconisé par l'école italienne ou espagnole, pour parer les coups portés à distance rapprochée. Le talon des lames de ces dagues, employées en parallèle à la rapière, était souvent renforcé, c'est-à-dire élargi, et servit, grâce à deux éperons latéraux, d'arrêt ou de brise-lames. Rapière et dague de main gauche firent souvent partie d'une garniture née de la main du même artisan; bien que les deux pièces de la collection Beck (voir cat. no 29) n'aient pas été réalisées «en suite», elles n'en restent pas moins contemporaines.

29. Dague de main gauche

Planche V

Italie ou Espagne, troisième quart du XVII^e siècle (inv. BE 711).

Monture en fer forgé; pommeau à col, en forme de sphère aplatie, bouton de rivure; longs quillons droits et évasés, de section ronde, terminés par un disque. Sur la face, coquille triangulaire et bombée, recourbée vers le pommeau; celle-ci, finement ajourée et décorée de rinceaux, est bordée d'un ourlet; une plaque triangulaire, en fer et finement ajourée, est vissée à l'intérieur de la garde. Fusée en bois, recouverte de filigranes de fer, deux viroles. Lame fine à quatre pans (long. 48,2 cm), avec un puissant ricasso (larg. 4,2 cm) pourvu de deux éperons faisant office de brise-lames.

Longueur totale: 59,8 cm, poids: 560 g

Provenance: collection privée, Liestal (ct. de Bâle-Campagne), 1968; anciennement collection autrichienne.

30. Stylet

Planche XVIII

Italie, seconde moitié du XVII^e siècle (inv. BE 505).

Monture en fer coulé, reprise en ciselure; la poignée est une succession de balustres surmontés d'un pommeau en forme de sphère aplatie; le noeud de croisière, carré, est prolongé par deux quillons droits terminés en olive; l'ensemble est décoré de rinceaux ciselés, dorure en creux. Lame triangulaire (long. 18 cm, larg. 1,0 cm), dont la base est constituée d'un cube cannelé surmonté d'une boule.

Longueur totale: 27,3 cm, poids: 125 g

Provenance: collection privée, St. Gall, 1953.

31. Couteau de chasse

Planche XXIII

Allemagne, troisième quart du XVII^e siècle (inv. BE 454).

Monture en fer forgé; l'arc de jointure, aplati, se prolonge en un quillon recourbé vers la pointe; coquille ovale et bombée; les plaquettes de la poignée, en bois de cerf, sont tenues par quatre rivets; la base de celle-ci est en fer, à quatre faces. La garde est décorée de lignes et d'ornements simplement gravés. Lame droite, à dos massif (long. 76,8 cm, larg. 3,0 cm), longée de part et d'autre par une gouttière ajourée, et portant l'inscription «PENSA: EPO:FA:/GIESV:MARIA»; le dernier quart de la lame a un contre-tranchant et prend une section rhombique.

Longueur totale: 90 cm, poids: 800 g

Provenance: collection privée, Bigenthal (ct. de Berne).

32. Épée de ville

Planche XXVIII

Flandres ou France, fin du XVII^e siècle (inv. BE 352).

Monture en fer forgé, éléments partiellement ajourés, ciselés et damasquinés; le fond, originellement bleui ou noirci, est passé. Le pommeau, en forme d'olive, est orné de quatre médaillons; petit bouton de rivure. L'arc de jointure, qui prend naissance dans l'écusson, est décoré, au milieu, d'un renflement en forme d'ovale allongé. La branche de garde se termine en un quillon, dont l'extrémité, en forme de goutte, est infléchie; pas-d'âne; coquille bivalve. Les quatre médaillons décoratifs du pommeau, ainsi que les deux de chaque demi-coquille, sont ajourés, formant un décor symétrique de rinceaux. Poignée en fer, en forme de massue, segmentée par plusieurs bandes verticales, formées de trois lignes de perles d'argent incrustées; les espaces sont ornés de rinceaux. La base de la poignée présente, de face, un petit médaillon d'argent contenant un buste de femme, et une rosette au revers. Les autres parties de la monture sont également parcourues de lignes perlées, damasquinées, encadrant des motifs, ou soulignant les bordures. Le décor général de la monture est constitué de rinceaux, de feuillages, de fleurs et de guirlandes. Lame flammée à double tranchant (long. 82,4 cm, larg. 2,4 cm), postérieure, de section rhombique, à gouttière centrale jusqu'à mi-lame; décor simple, gravé à l'eau-forte.

Longueur totale: 98,2 cm, poids: 550 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 19. 6. 1961, no 146.

Pour décrire un groupe d'épées de ville de façon et de décoration très similaires, présentant des montures damasquinées d'argent (dans de rares cas, d'or) sur fond foncé, Bashford Dean (1928) proposa l'appellation «in the Rhenish manner» (à la manière rhénane), «They date roundly 1690–1735». Les éléments décoratifs typiques de ce genre de montures sont les fines lignes perlées et les surfaces couvertes de rinceaux. Au centre des pommeaux, des arcs de jointure et des coquilles, on trouve fréquemment une ou deux, plus rarement trois, figures tirées de la mythologie ou des personnages contemporains en habits de cour. Les armes décrites par Dean sous la notion générique de «à la manière rhénane», sont, dans la même publication, tantôt cataloguées comme «hollandaise» (cat. no 16), «française» (cat. no 17), et encore «hollandaise ou anglaise» (cat. no 18). Boccia seul (1975), puis en

collaboration avec Godoy (1986), suivent Dean et proposent alternativement la France ou la Hollande comme origine probable. Conscient de cette problématique, le département des armes du Metropolitan Museum de New York propose, pour une épée similaire, dans un catalogue de 1982 (cat. no 58), l'origine de «Western European».

La clé pour résoudre cette énigme sur l'origine nous est peut-être livrée par une série de petits objets en fer damasquiné, comme des drageoirs, des tabatières ou des flacons à pulvériser, provenant de la collection Le Secq des Tournelles à Rouen, façonnés et décorés de manière identique. Apparemment, les artisans concernés furent en mesure de produire indifféremment des objets domestiques ou des montures d'épées. Un flacon décoré de manière similaire, catalogué comme «poire à poudre» par d'Allemagne, porte l'inscription «Vive le Roy» et montre deux messieurs distingués, avec des rameaux de palmiers tenant une grande couronne. D'autres indices tendent à confirmer l'hypothèse que ces montures d'épées, et les objets du même style, furent produits en France ou dans une région francophone comme, par exemple, l'évêché de Liège. Pour ce genre de monture, Seifert proposa, en 1968 déjà, une provenance flamande.

L'épée de ville de la collection Beck tient une place particulière dans ce groupe d'objets, en ce sens qu'elle est la seule à présenter une poignée massive au décor architectural, où d'autres sont recouvertes de simples filigranes. Ainsi le façonnement du pommeau et de la coquille, tous deux ornés de médaillons ajourés, qui diffère des autres exemples. Il s'agit d'une épée de conception originale, probablement une pièce unique, réalisée sur la base de dessins ou d'un modèle imprimé; cette arme blanche correspond, en considération des matériaux utilisés, de sa construction et de sa décoration, aux épées publiées par Dean et Boccia. Une lame flamboyante a été montée, vers la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècle, en remplacement de l'originale.

33. Épée

Planche XXVII

Europe centrale occidentale, vers 1660 (inv. BE 397).

Monture en fer, éléments coulés et repris en ciselure; pommeau sphérique à col, légèrement aplati, présentant, en haut-relief, un décor de combats de cavaliers. L'arc de jointure, fin et de section ronde, illustrant en son milieu une femme nue debout, prend naissance dans l'écusson. Le quillon se termine en un buste d'homme nu. Long écusson à quatre pans, dont la face et le revers présentent un cavalier sur un cheval cabré; pas-d'âne. Coquille bivalve, décorée de manière suivante: extérieur, en haut-relief, scène de combat entre plusieurs cavaliers; intérieur, sujet identique, simplifié et ciselé. Fusée en bois, torsadée, recouverte de filigranes de fer, têtes de turc; remplacement postérieur. Lame à double tranchant (long. 77 cm, larg. 2,0 cm), de section lentiforme; décor gravé à l'eau-forte, fortement passé: chiffre «1413» et divers ornements.

Longueur totale: 93,2 cm, poids: 545 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 28. 11. 1960, no 45.

Parallèlement à l'épée de sortie ou de cavalier, aux montures baroques, qui constituèrent, au deuxième quart du XVII^e siècle, une alternative aux lourdes épées à gardes fermées, alors à la mode, l'épée légère à monture à une branche, dite «à la mousquetaire» commence à gagner ses lettres de noblesse. Les deux armes convinrent à la pratique de l'école française d'escrime, qui s'imposa dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Les premières montures «à la mousquetaire» illustrant des scènes de cavaliers, combattants ou non, remontent à la fin des années 1650; les cas où leur décor ciselé présente une grande valeur artistique sont rares. Le nombre important de ces épées à montures de fer, montrant de manière impressionnante des scènes de cavaliers en haut-relief, bien qu'approximatives dans le détail, nous fait penser que des armes de ce genre furent produites en plusieurs endroits. Même les lames montées sur ce type de montures, souvent produites à Solingen, ne permettent guère de localiser le lieu de fabrication. Il s'agit, à ce propos, de prendre en

considération la thèse de Puype, qui a traité le sujet de près, et qui propose le sud-est des Pays-Bas, le nord-est de la France, la région du Rhin inférieur et de Liège comme aires de production. Mis à part les motifs des cavaliers, qui reviennent le plus fréquemment, on retrouve également l'illustration de figures bibliques ou classiques. L'arme en question fut munie, a posteriori, d'une lame allemande qui, en dépit de l'inscription «1413», est un produit du XVIII^e siècle. À l'inverse du chiffre «1414», qui apparaît souvent sur les lames de Solingen, avec une contrefaçon de la marque du loup de Passau, et qui semble auréolé d'une symbolique porte-bonheur, le chiffre «1413», quant à lui, n'évoque rien de particulier.

34. Épée

Planche XXVII

Europe centrale occidentale, vers 1655/1660 (inv. BE 400).

Monture en fer, éléments coulés et retravaillés; pommeau sphérique à col, légèrement aplati et de base conique, présentant, sur deux faces, un cavalier en bas-relief inscrit dans un médaillon ovale et, sur les côtés, deux grosses têtes. L'arc de jointure plat, qui présente sur toute sa longueur un décor de feuillages qui encadrent un buste d'homme placé au milieu, est rapporté. La garde est composée de deux quillons terminés par un buste de femme nue. Long écusson à quatre pans, dont la face et le revers présentent un cavalier sur un cheval cabré; pas-d'âne. Coquille bivalve, décorée de manière suivante: extérieur, au centre, une scène de combat montrant deux cavaliers s'en prenant à un fantassin, au dessus, un masque grimaçant à cornes, et sur les côtés, deux guerriers assis en tenue antique; intérieur, simple décor ornemental, disposé de manière symétrique. Fusée en bois, torsadée, dont les filigranes de cuivre et les viroles ont été remplacés ultérieurement. Lame à double tranchant (long. 77,4 cm, larg. 2,8 cm), de section rhombique; décor gravé à l'eau-forte montrant, sur la face et dans un cadre carré, le portrait en buste du duc Bernard de Saxe-Weimar (1604–1639) et, sur le revers, celui du roi Gustave II Adolphe de Suède (1594–1632), ainsi que divers ornements floraux.

Longueur totale: 94 cm, poids: 800 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 28. 11. 1960, no 42.

Cette épée appartient, à première vue, au groupe d'épées à montures «à la mousquetaire» au décor de cavaliers (voir cat. no 33). La façon de l'arc de jointure ne correspond cependant pas au travail en haut-relief de ce type d'épées; il pourrait s'agir d'un ajout postérieur. Un arc de jointure, à la forme et au décor similaires, est décrit par Boccia comme étant d'origine italienne et datant de 1700 environ. Sans tenir compte de cet arc de jointure, cette épée correspond aux modèles à montures «en croix», sans branches et illustrant un décor de cavaliers, datant des années 1655/1665; on en trouve des exemplaires dans la collection Visser, sous les nos. 554 et 555. L'intérêt réside principalement dans la similitude du décor extérieur de la coquille, avec sa scène centrale de combat à trois, surmontée d'un masque à cornes et encadrée des soldats assis (Boccia no 363), ainsi que des bustes (coll. Visser no 554), et des têtes de cheval (coll. Visser, nos. 557 et 562, Boccia, no 364). Le type des coquilles illustrant une scène de combat à trois personnages, correspond à la variante la plus répandue parmi les montures à décor de cavaliers.

Le décor de la lame, montrant les portraits du roi Gustave Adolphe, tombé à Lützen en 1632, et du duc de Saxe-Weimar, décédé en 1639, général à la guerre de Trente Ans et défenseur de la cause protestante, date d'environ 1640–1660; un indice supplémentaire qui tend à indiquer que l'arme, originalement sans arc de jointure, date de 1655/1660 environ.

35. Épée de ville

Planche XXIX

France, vers 1770 (inv. BE 312).

Monture en fer, partiellement ajourée et dorée, éléments coulés ou forgés et retravaillés; pommeau rond à base conique, bouton de rivure; l'arc de jointure prend naissance dans

l'écusson; quillon terminé en forme de goutte, ajouré en croisillons; pas-d'âne; coquille bivalve. Le pommeau, l'écusson et la coquille, sont décorés, de chaque côté, de médaillons contenant diverses représentations de vases, l'ensemble étant bordé de surfaces ajourées en croisillons, dont chaque intersection est ornée d'une minuscule fleur en or. Fusée en bois, recouverte en alternance de filigranes d'argent et de bandes de fer bleui parsemées de fleurs d'or. Lame triangulaire (long. 79,2 cm, larg. 3,1 cm), colichemarde à pans creux, gravée à l'eau-forte d'ornements divers.

Longueur totale: 96 cm, poids: 400 g

Provenance: Otto Staub, antiquaire à Fribourg, 1958.

36. Épée de ville

Planche XXVIII

France, vers 1750/1760 (inv. BE 377).

Monture en fer, partiellement dorée, éléments coulés et repris en ciselure; pommeau rond à base conique, bouton de rivure. L'arc de jointure prend naissance dans l'écusson; un quillon terminé en forme de goutte; pas-d'âne; coquille bivalve. Pommeau décoré, de chaque côté, de trophées; l'écusson illustre deux guerriers en tenue antique, armés de manière idoine; la coquille est décorée comme suit: extérieur, sur chaque moitié, un cavalier, dont un armé d'un arc, encadrés de trophées et de colonnades; intérieur, sur la moitié gauche, un guerrier debout devant un ennemi vaincu, bordés par un arbre et un soleil; sur la moitié droite, un cavalier entre un arbre et un vase posé sur une colonnade; le reste des surfaces est décoré d'une suite de rocaille. Fusée en bois, recouverte en alternance de filigranes de fer et de bandes de cuivre moletées. Lame triangulaire (long. 79,7 cm, larg. 2,7 cm), colichemarde à pans creux, gravée à l'eau-forte d'ornements divers.

Longueur totale: 96,2 cm, poids: 400 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 26. 6. 1957.

Ce type d'épée d'estoc, munie d'une lame triangulaire ou à double tranchant, est décrite sous de multiples appellations. Les historiens de langue allemande nous proposent des notions telles que «Galadegen», «Galanteriedegen», «Hofdegen» (épée de cour), «Stadtdegen» (de ville), ou encore, pour les modèles plus anciens, à montures sans branches, «Kavaliersdegen». La publication la plus récente, en français, traitant du thème de «L'Épée» (Lhoste 1997), privilégie des notions telles que épées de ville, de cour ou d'officier. Les dénominations de «small-sword» en anglais, ou de «spadino» en italien, déterminent à elles seules, et mieux, ce type d'armes blanches.

37. Épée de ville

Planche VI

France, vers 1770/1780 (inv. BE 311).

Monture en fer bleui et damasquinée d'or, éléments forgés et retravaillés; pommeau rond à col, bouton de rivure; l'arc de jointure se prolonge en un quillon terminé en forme de goutte; pas-d'âne; coquille bivalve. Le pommeau, le milieu de l'arc de jointure et la coquille sont finement nervurés, et les creux sont constellés, à espaces réguliers, de points d'or; les surfaces restantes, comme les bords de la coquille, sont ornées de branches fleuries et dorées. Fusée en bois, recouverte en alternance de filigranes de laiton et de cuivre doré, deux viroles moulurées; le tout remplacé ultérieurement. Lame triangulaire, colichemarde à pans creux (long. 84 cm, larg. 2,5 cm), dont le premier tiers est bleui et gravé à l'eau-forte, illustrant des arabesques, un soleil et des drapeaux dorés. Fourreau à fût de bois, recouvert de parchemin, garnitures en fer, comprenant la chape et un bracelet, bleuis et munis d'anneaux de bélières, et la bouterolle.

Longueur totale: 101,5 cm, poids (sans fourreau): 420 g, poids (avec fourreau): 485 g

Provenance: Otto Staub, antiquaire à Fribourg, 1957.

L'élégance de cette monture en fer frappe surtout par ses fins pointillés et ses rameaux en fleurs dorés, révélés par le contraste du fond bleui. Il pourrait s'agir d'un type de monture développé en France ou en Belgique; une autre lame, munie d'une monture en tous points similaires, porte la signature de «Biessard Fils, Marchand, Rue de la Madeleine à Bruxelles». Le fourbisseur parisien Louis Joseph Deveaux (Devaux), ayant obtenu sa maîtrise en 1757, et dont on retrouve mention jusqu'en 1810, était réputé pour sa production de montures en fer présentant une technique de décoration similaire. Le thème des lames colichemardes est abordé au no 40 du présent catalogue.

38. Epée de ville

Planche XXIX

France, vers 1780 (inv. BE 363).

Monture en fer forgé, éléments ajourés et repris en ciselure; pommeau en forme d'olive à base conique, bouton de rivure; l'arc de jointure prend naissance dans l'écusson; quillon terminé en forme de goutte; pas-d'âne; coquille bivalve. Le pommeau, le milieu de l'arc de jointure, l'écusson, le quillon et la coquille sont ajourés, formant un décor régulier de croisillons, dont les intersections sont composées de fleurs à quatre pétales; le reste des surfaces est décoré de lignes ondulantes et de rocaille; les bords de la coquille sont finement dentelés. Fusée en bois, recouverte en alternance de filigranes d'argent et de bandes de fer bleui, têtes de turc. lame triangulaire à pans creux (long. 75,6 cm, larg. 2,1 cm), gravée à l'eau-forte de trophées et de décors floraux. Fourreau à fût de bois, recouvert de galuchat, garnitures en fer, comprenant la chape et un bracelet, munis d'anneaux de bélières, et la bouterolle. Vérouil (plaque de suspension) en fer, décorée «en suite».

Longueur totale: 93,2 cm, poids (sans fourreau): 320 g, poids (avec fourreau): 400 g

Provenance: Otto Staub, antiquaire à Fribourg, 1962.

Les montures, en argent ou en fer, ajourées en croisillons et dont les intersections présentent un décor de fleurs stylisées, furent à la mode en France, dans les années 1760 et suivantes. L'épée de ville fut habituellement portée à l'aide d'un suspensoir, la vérouil, généralement ouvragée «en suite», que l'on accrochait à une boutonnière placée au-dessus de la poche gauche de la tunique.

39. Epée de ville

Planche VI

Allemagne, vers 1760/1770 (inv. BE 335).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; pommeau en forme d'olive, à col et base coniques, bouton de rivure; l'arc de jointure est prolongé par un quillon terminé en forme de goutte; une branche de garde, dont le milieu forme une petite coquille, relie le quillon à l'arc de jointure. Le pommeau, l'arc de jointure et la branche de garde, présentent un décor composé de rocaille et de rosettes. Fusée en forme de balustre en cuivre, émaillée de blanc et peinte du décor suivant: au milieu, de face, un jeune couple, au revers, une dame assise; les personnages, en costumes de cour, et apparaissant dans un jardin suggéré, sont entourés de rocaille et de branches; le reste de la surface est orné de branches fleuries. lame à double tranchant (long. 80,3 cm, larg. 1,6 cm; ancien remplacement); hexagonale au talon, elle est rhombique jusqu'à la pointe; la lame est bleuie et dorée sur un peu plus du premier tiers, et gravée à l'eau-forte de trophées et de branchages.

Longueur totale: 94 cm, poids: 365 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 28.11.1960, no 101.

Cette lame allemande du deuxième quart du XIX^e siècle, quelque peu trop longue et trop lourde, a été remplacée. Une épée de ville identique, dont la monture est éventuellement issue des mêmes moules, ou, au moins, du même atelier, se trouve dans l'ouvrage de Lhoste, sous le no 363, et l'appellation «Epée de ville, vers 1760»; ces deux fusées, en émail blanc ne se distinguent que par leur décoration. Les poignées de ces épées d'agrément allemandes, de style rococo, furent exécutées en cuivre émaillé ou en porcelaine.

Allemagne, troisième quart du XVIII^e siècle (inv. BE 365).

Monture en argent, éléments coulés et repris en ciselure; pommeau rond à col, bouton de rivure; l'arc de jointure prend naissance dans l'écusson; garde à deux quillons inversés, terminés en forme de goutte; pas-d'âne. Le pommeau, le milieu de l'arc de jointure, ainsi que l'écusson et la fusée, présentent un décor alterné de cannelures et de nervures partiellement torsadées. Coquille à pontat double, se partageant, au niveau de l'arc de jointure, en deux lobes. lame à double tranchant, à méplat au talon (long. 84,5 cm, larg. 3,0 cm), dite à la « colichemarde », se rétrécissant après le premier tiers; décor gravé à l'eau-forte et doré, montrant des trophées, des vases et divers ornements.

Longueur totale: 101 cm, poids: 490 g

Provenance: Pia Wettstein, antiquaire à Zurich, 1958.

L'appellation de lame «colichemarde» nous vient du lien que des historiens d'armes comme Egerton Castle (1885/1887), Seitz (1968), et Bosson (1971), font avec le comte de Koenigsmark (ou Königsmarck), originaire de Brandebourg. Plusieurs représentants de cette famille se distinguèrent particulièrement au service de Suède, mais aussi de France, d'Angleterre et de Venise, comme officiers ou généraux. Le talon de la lame colichemarde est plus large que le reste de celle-ci, et sa largeur décroît de manière abrupte par deux épaulements, pour finir en estoc; elle permet, grâce à ce renfort relativement large et robuste, de réaliser des parades couronnées de succès, ou de porter des bottes d'estoc de sa pointe éfilée. Cette forme de lame, apparue entre 1670 et 1690 environ, fut particulièrement appréciée en France et dans toute l'Europe au XVIII^e siècle; la notion germanique de «Koenigsmark» fut dès lors détournée et francisée pour devenir l'appellation «colichemarde».

Castle, Seitz et Bosson, présentent le comte Otto Wilhelm von Koenigsmark (1639–1688), qui fut envoyé, en 1661 à l'âge de 22 ans, certainement à la faveur de protections et d'une éducation exceptionnelle, à Londres en tant qu'ambassadeur pour le compte de la Suède, comme étant l'inventeur et le principal propagateur de ce type de lames. C'est là-bas qu'il se fit connaître en menant un train de vie fastueux. En 1665, Koenigsmark prit ses fonctions d'ambassadeur en France, pays auquel il offrit ses services; suite aux louanges communes de Louis XIV et du Grand Condé, il fut élevé au grade de maréchal de camp. De retour sous l'étendard suédois, il défait les Brandebourgeois à Rügen et défendit Stralsund durant trois ans. Après la Paix de Nimègue (1676), et sa promotion au rang de maréchal, Koenigsmark administra, en tant que gouverneur mandaté par les Suédois, la Poméranie, Rügen et Wismar. En 1685, il prit la tête, avec l'accord des Suédois, des troupes vénitiennes dans la guerre contre les Turcs; en 1688, il succomba à une fièvre lors du siège de Negroponte. Bien que Aylward cite Castle, il appelle faussement Otto Wilhelm von Koenigsmark, «John Philip von Königsmark», et confond sa biographie avec celle de Karl Johann von Koenigsmark (1659–1686), un neveu de Otto Wilhelm, qui fut impliqué dans un meurtre spectaculaire, en 1682, à Londres. C'est néanmoins Aylward qui nous indique la mention, tirée de l'ouvrage de William Hope «Scots Fencing Master, or Compleat small-swordman, in which is fully Described the whole Guards, Parades, and Lessons belonging to the Small-Sword...» (Edinburgh 1687), de la rapière Koenigsmark (the rapier Konigsmark), apparemment sans autres indications; sachant cela, on constate qu'une arme blanche particulière fut associée au nom Koenigsmark, et cela du vivant d'Otto Wilhelm, puisqu'il décéda en 1688. Le fait de savoir si la forme de la lame de la «Koenigsmark-Rapier» d'alors, correspond à la «colichemarde» que nous connaissons aujourd'hui, n'est pas formellement établi.

41. Épée de ville**Planche XXXI****Espagne ou Italie, troisième quart du XVIII^e siècle (inv. BE 647).**

Monture en argent, éléments coulés et repris en ciselure; pommeau rond à col, bouton de rivure; l'arc de jointure prend naissance dans la branche de garde, elle-même composée de deux quillons, terminés en boutons inclinés alternativement vers la pointe et le pommeau; pas-d'âne; coquille ronde, en forme de coupe. Toutes les parties de la monture ont leur bordure décorée d'une fine cannelure; le pommeau, le long écusson et la coquille, sont ornés, en plus, d'une feuille située au milieu et de chaque côté. Fusée en bois, recouverte de filigranes d'argent, têtes de turc. lame à quatre faces de section rhombique (long. 82,5 cm, larg. 1,5 cm), profonde gouttière de chaque côté, au premier quart de la lame, et portant l'inscription suivante: «MI + SINAL + ES + DIOS + NOSTER + SINIOR / PEDRO + POETER + EN + SOLINGEN».

Longueur totale: 104 cm, poids: 600 g

Provenance: Pia Wettstein, antiquaire à Zurich, 1967.

Type tardif d'une épée à garde en forme de coupe et gros pas-d'âne, munie, selon la tradition espagnole de la fin du XVII^e siècle, d'une fine lame d'estoc. Le fourbisseur a inscrit et signé cette lame, destinée au marché d'exportation, du nom de «Pedro Poeter en Solingen»; on trouve la mention, vers 1600, d'un fourbisseur actif dans cette ville s'appellant Peter Potter (aussi «Paeter» ou «Paether»), utilisant deux poinçons différents illustrant un hibou. Son fils, Clemens, acheva en 1640 son compagnonnage de fourbisseur et prêta serment pour être incorporé dans la guilde de cette profession. Les membres actifs de la famille «Poeter», couteliers/fourbisseurs à Solingen, apparaissent régulièrement au répertoire de la guilde des couteliers entre 1684 et 1861. De cette famille, on ne trouve pas de mention écrite d'un prénommé «Peter», qui aurait forgé cette lame de rapière, de type espagnol.

42. Dague vénitienne, «Nobili»**Planche XXXI****Italie, 1725, Venise (inv. BE 712).**

Monture en argent vermeil, éléments coulés et repris en ciselure (dorure passée); pommeau rond, cannelé en spirale, aux extrémités coniques décorées de rainures, bouton de rivure. Quillons, de section ronde, nopés et infléchis, terminés en boutons similaires au pommeau miniaturisé. Élément décoratif, soudé à l'écusson, composé comme suit: rosette horizontale, ronde, à dix quartiers, dont la périphérie est garnie de pierres fines en verroterie, surmontée d'une demi-sphère formée par des colimaçons de fils d'argent, elle-même décorée, en son sommet, d'une pierre rouge. La partie inférieure de l'écusson est inscrite de deux poinçons d'orfèvre de Venise. Fusée en bois, recouverte de filigranes d'argent, deux têtes de turc. lame triangulaire (long. 31,5 cm, larg. 1,2 cm), parcourue par trois gouttières profondes et ajourées; talon rectangulaire à cannelures. Fourreau en argent vermeil, carré à l'embouchure, puis triangulaire, un anneau d'attache au dos, dard dans le style du pommeau. Les deux faces frontales sont décorées, de manière symétrique, d'une succession de feuillages. Le dos présente, aux extrémités, un décor de losanges; au centre sont gravés la date «1725» et, dans un cartouche, les initiales «MET» sous une croix; quatre poinçons d'orfèvre vénitien, usés.

Longueur totale: 46,4 cm, poids (sans fourreau): 300 g, poids (avec fourreau): 425 g

Provenance: collection privée, Emmenbrücke (ct. de Lucerne); anciennement collection von Schwerzenbach, voir Galerie Fischer, Lucerne/Zurich, 7. 5. 1935, no 250, pl. 14.

On trouve, pour ce type de poignard, deux dénominations dans la littérature spécialisée, soit «Nobili-Dolche» (Forrer 1905, Gessler 1935), ou encore «schiavona dagger» (Blair 1962, Peterson 1968, Dufty 1974). Entre la fameuse épée «schiavona» et ce poignard, il est difficile de leur trouver un point commun autre que l'appellation d'origine, l'ancienne

république de Venise. De par sa fonction d'arme de gala, attribut d'un représentant de la haute société, le «nobili» (de l'italien nobile = noble), ce poignard luxueux, en argent, se distingue clairement de la schiavona, une arme blanche militaire à monture de fer «en corbeille», et fourreau en cuir. Etant donné que l'influence artistique de la Dalmatie sur ces deux pièces reste à prouver, on privilégiera, provisoirement, la notion de poignard «nobili», émise par Forrer. La découverte d'une description fiable, tirée d'archives contemporaines, nous épargnerait un débat sur le bien-fondé de chacune des appellations.

Les dates figurant, le plus souvent, sur le fourreau (par ex. 1715, 1725, 1743, 1760, 1761 et 1775), couvrent une période située entre 1700, environ, et les dernières décades du XVIII^e siècle. L'argenterie, tout comme les montures et les fourreaux d'armes blanches en argent faits à Venise, furent frappés, jusqu'en 1810, d'un poinçon de contrôle d'orfèvre de la république vénitienne; cette marque illustrant une tête de lion ailé, «le lion de saint Marc», combinée, la plupart du temps, avec deux initiales, était souvent frappée en plusieurs endroits. Ces poinçons sont malheureusement souvent très usés, ce qui en empêche une identification formelle.

C'est vers 1700 qu'apparaît la monture du poignard «nobili» dans sa forme et son exécution typiques (Ineichen, Zurich 1977, no 430). Par opposition à un exemplaire plus tardif (Ineichen, Zurich 1977, no 463), les quillons sont terminés par une tête d'animal stylisée (dragon?); l'uniformisation des terminaisons en forme de turban, du pommeau, des quillons et du fourreau semble être apparue entre 1700 et 1715 environ. Le plus ancien poignard «nobili» connu, est doté, contrairement aux modèles plus tardifs, d'une lame massive, rhombique et à double tranchant; elle présente, de part et d'autre de son arête centrale à entailles, une paire de cannelures. Cette lame fut remplacée, dès le début du XVIII^e siècle, par les lames pleines des «stiletti», avant de trouver sa forme typique et définitive, parcourue de cannelures et ajourée. Les fourreaux du début du XVIII^e siècle furent niellés, technique abandonnée par la suite, et gravés. Dans sa forme aboutie, aux alentours de 1720, le poignard «nobili» fit partie intégrante de l'habillement masculin des Vénitiens distingués, au même titre que le port de l'épée de gala, et ce, jusqu'au déclin de la république. Un type de poignard monténégrin, datant de la charnière du XVIII^e avec le XIX^e siècle, présente des similitudes frappantes avec le poignard «nobili» vénitien, tant par la forme de sa monture que de celle du fourreau; ces deux parties sont fabriquées en argent ou en laiton; des différences résident néanmoins dans certains détails, tels que le décor ailé du fourreau ou les quillons; de plus, il présente un traitement de surface différent, en vogue au Monténégro et en Albanie. Le rapport entre le poignard monténégrin, également un attribut vestimentaire, et le «nobili» reste encore à éclaircir; il faut cependant remarquer que l'arme originaire des Balkans, par ailleurs plus rare, ne fit son apparition que vers 1800, à une époque où le «nobili» vénitien avait déjà perdu de sa signification. Un exemplaire du Musée Poldi Pezzoli, daté de 1793, dont la monture et le fourreau sont en laiton, est le plus ancien type de poignard connu réunissant les caractéristiques du «nobili» et de sa variante monténégrine.

43. Couteau de chasse

Planche XXIV

Allemagne, vers 1851, atelier de Johann Georg Hossauer (1794–1874) à Berlin; anciennement propriété du prince Friedrich Carl de Prusse (1801–1883) (inv. BE 428).

Monture en argent, éléments coulés et repris en ciselure; au sommet du pommeau, un sanglier renversant un chasseur. Sur la face de la poignée, massive, apparaît un jeune chasseur soufflant dans sa corne; au revers, deux «C» enlacés et surmontés de la couronne du prince Charles de Prusse. Sur la coquille, partiellement ajourée et dotée de quillons courts, signée «HOSSAUER BERLIN 13 LOTH», apparaît un sanglier attaqué par trois chiens. Lame droite, à dos à jonc (long. 54,4 cm, larg. 2,7 cm), en acier damas. Fourreau à fût en

bois, recouvert de cuir noir, garnitures en argent, comprenant la chape et la bouterolle, montrant un décor de chasse et gravées des inscriptions suivantes: chape, «Eingeweiht durch den von Sr. Majestät dem Könige nach einer flotten Parforce-Jagd am St. Hubertstage 1851, einem 5jährigen Keiler gegebenen Fang auf dem Pichelswerder [Grunewald]» (Étrenné par SM le Roi, suite à une joyeuse chasse à courre, le jour de la St. Hubert 1851, à l'occasion de la mise à mort d'un sanglier de 5 ans à Pichelswerder, Grunewald). Bouterolle, «S. M. Kaiser Alexander II., gab am St. Hubertstage 1864 nach einer flotten Parforce-Jagd im Grunewald, einem starken Keiler mit ihm den Fang» (SM l'Empereur Alexandre II a servi avec ce couteau, suite à une joyeuse chasse à courre le jour de la St. Hubert 1864 dans le Grunewald, un puissant sanglier).

Longueur totale: 69,3 cm, poids (sans fourreau): 621 g, poids (avec fourreau): 854 g

Provenance: Galerie Jürg Stuker, Berne, 7. 11. 1962, no 29.

Cette arme a été livrée par l'orfèvre berlinois Hossauer, fournisseur officiel, depuis 1850, de la cour du roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse et de son frère, le prince Charles (1801 – 1883). En sa qualité de parrain de la fille de Hossauer, la présence du prince Charles est documentée dès le 1er juillet 1828. C'est en faveur de son bienfaiteur que Hossauer créa ce couteau de chasse à garnitures d'apparat en argent, dans les années 1850/51. Le montage de l'arme aura probablement été confié à un fourbisseur local.

44. Couteau de chasse

Planche XXIV

Allemagne, vers 1855/1860 (inv. SU 1000).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; au sommet, en guise de pommeau, un ours renversant un chasseur. Sur la face de la poignée, massive, apparaît un jeune chasseur soufflant dans sa corne; le revers est finement ciselé. Sur la garde, partiellement ajourée et dotée de quillons courts, apparaît un autre sanglier attaqué par des chiens. Lame damas à dos, pleine et droite (long. 30,2 cm, larg. 4,7 cm); pointe dans le prolongement du dos, signée au talon «W: CLAUBERG A SOLINGEN». Décor gravé à l'eau-forte, partiellement doré, illustrant les scènes suivantes: de face, chien courant un cerf; en arrière-fond, un arbre surmonté de rinceaux à feuilles de chêne, auquel sont accrochés un couteau de chasse et un cor. Au revers, chien courant un sanglier; en arrière-fond, un arbre surmonté de rinceaux à feuilles de chêne auquel sont accrochés un fusil de chasse et une gibecière. La base de la lame est gravée d'une large bande transversale montrant des ornements divers. Fourreau à fût de bois, recouvert de peau de raie; garnitures en laiton doré, comprenant une chape munie de deux crochets latéraux et la bouterolle; la chape est ornée d'un sanglier au repos dans un décor feuillagé.

Longueur totale: 44 cm, poids (sans fourreau): 883 g, poids (avec fourreau): 1195 g

Provenance: Hermann Historica, Munich, 6. 5. 1995, no 671.

Ce hachereau était principalement destiné au dépeçage du gibier, mais servait également au débroussaillage des postes ou des sentiers forestiers; dans sa forme typique de la fin du XVI^e siècle, cette arme était dotée d'une lame à dos, courte et large, finissant avec ou sans pointe; répandu dans toute l'Allemagne, mais principalement en Saxe, ce type de couteau demeura pratiquement inchangé jusqu'au XIX^e siècle. Le hachereau n'était souvent qu'un des outils qui composaient la trousse de chasse, à côté, par exemple, de la fourchette, du couteau, d'une alène ou d'un poinçon. Les cours princières, ou la noblesse en général, ne lésinaient pas sur la dépense pour la réalisation de ces trousse de chasse, souvent décorées d'armoiries, qui symbolisaient leurs privilèges de chasse corporatiste. L'excellent état de cette arme en général, et de la lame forgée par Wilhelm Clauberg en particulier, nous laisse penser qu'il s'agissait d'un présent, plutôt que d'un ustensile qui aurait vraiment servi. Clauberg est mentionné par deux fois, en 1847 et 1854, comme forgeur de lames auprès des couteliers de Solingen. L'artisan anonyme qui réalisa la monture de ce couteau de

chasse, s'inspira largement (pour ne pas dire copia), du travail fait en 1851 par l'orfèvre berlinois Johann Georg Hossauer (voir cat. no 43); la principale différence réside dans le fait que, dans la scène de la calotte, ce n'est pas un sanglier mais un ours qui renverse le chasseur. La qualité des garnitures du fourreau, travail d'orfèvre propre mais artistiquement moyen, ne supporte pas la comparaison avec l'oeuvre de Hossauer.

45. Épée de ville

Planche VI

Japon/Europe, troisième quart du XVIII^e siècle (inv. BE 382).

Monture- «sawasa», éléments coulés et repris en ciselure, dorés et noircis chimiquement, à l'aspect de la laque; pommeau à col en forme de vase, bouton de rivure; l'arc de jointure prend naissance dans l'écusson; quillon court terminé en bouton; coquille bivalve, pas-d'âne. Toutes les parties de la monture présentent une décoration finement ciselée en relief, et sont noircies; le fond, finement grenu, est doré; le décor est constitué d'une succession de branches fleuries, arrangées de manière plus ou moins dense, d'oiseaux, de pagodes, et de scarabées; le milieu de l'arc de jointure illustre un petit soleil stylisé. La fusée en bois, recouverte de filigranes fins et dorés, éventuellement remplacés, est prise entre deux viroles. Lame triangulaire, évidée (long. 73,8 cm, larg. 3,3 cm). Fourreau à fût de bois, recouvert de cuir noir, garnitures en fer comprenant la chape et une bouterolle.

Longueur totale: 95,5 cm, poids (sans fourreau): 580 g, poids (avec fourreau): 655 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 2. 7. 1962.

La publication de référence que constitue le catalogue de l'exposition «Sawasa» du Rijksmuseum d' Amsterdam de 1998/1999, traite pour la première fois des produits d'importation, de leur fabrication et des techniques en rapport, compris derrière la notion de «sawasa». Le verbe japonais «sawasu» signifie «recouvrir quelque chose d'une couche de laque noire afin d'en empêcher l'éclat». La dénomination «sawasa» s'applique principalement aux objets destinés au marché européen et produits avec un alliage de cuivre – or/argent (env. 95–99% de cuivre et 1–5% d'or et d'argent), et une infime quantité d'arsenic. Le décor, finement ciselé et dont le fond fut préalablement doré, reçut un traitement chimique créant une teinte noire ou brune; dans de rares cas, il fut procédé de manière inverse.

Les voyageurs européens, en particulier hollandais, qui acquérèrent ce type d'objets, les dénommèrent invariablement «sawasa», bien que, pour les matériaux utilisés, le terme japonais plus connu de «shakudô», soit aussi applicable. Les notions de «shakudô» et «sawasa» se distinguent par les proportions de l'alliage utilisé, mais c'est surtout l'aspect et la manière d'être travaillés qui différencient les objets de chaque type. Pour les objets «sawasa», les formes sont européanisées et les surfaces noircies, afin que le métal offre un éclat foncé; alors que la patine typique, brillante et foncée, de la technique «shakudô» est obtenue par des moyens chimiques et un polissage adéquats. Il est convenu, pour des raisons techniques et historiques, que la notion de «shakudô», plus restrictive, ne s'applique qu'à des objets basés sur la culture japonaise et destinés prioritairement au marché intérieur. Les produits «sawasa» apparaissent, dans les documents hollandais de la fin du XVII^e siècle, sous des formes diverses telles que, montures d'armes blanches, boîtes à tabac et autres ustensiles pour fumeurs; ils transitèrent principalement par les navires hollandais de la compagnie des Indes orientales. Les montures d'armes blanches importées furent principalement adaptées par des fourbisseurs hollandais et, dans une moindre mesure, par des producteurs d'armes blanches français et allemands. Malgré des signatures diverses, la plupart des lames provinrent de Solingen. Une monture d'épée «sawasa» d'une arme du Metropolitan Museum of Art, correspondant en tous points au modèle de la collection Beck, pourrait provenir du même atelier.

46. Épée de ville

Planche XXX

Japon/Europe, vers 1750 (inv. BE 381).

Monture- «sawasa», éléments coulés et repris en ciselure, dorés et noircis chimiquement, à l'aspect de la laque; pommeau rond à col, bouton de rivure. L'arc de jointure, vissé au pommeau, prend naissance dans l'écusson; petit quillon terminé en bouton, recourbé vers la pointe. Coquille bivalve, pas-d'âne. Toutes les parties de la monture présentent une décoration finement ciselée, en relief et dorée; le fond est noirci. Les parties lisses et non décorées de la monture sont dorées. Le décor est constitué d'une succession de branches fleuries entremêlées d'oiseaux et de pagodes stylisées. Fusée en bois, recouverte de filigranes d'argent, un peu distendus, deux têtes de turc. Lame triangulaire, évidée (long. 81,2 cm, larg. 2,5 cm); décor gravé à l'eau-forte et doré; lame bleuie sur une petite moitié.

Longueur totale: 95,9 cm, poids: 430 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 19. 6. 1961, no 167.

Après le milieu du XVIII^e siècle on renonça, pour les montures des épées de cour, à visser l'arc de jointure dans le pommeau. Ce type de construction fut néanmoins conservé pour quelques épées militaires et les épées honorifiques, respectivement jusqu'aux débuts des XIX^e et XX^e siècles. Cette monture- «sawasa», vissée, datant d'environ 1750, se distingue des autres modèles d'épées, rendues célèbres par leur décor noirci, ou bruni, sur fond doré (voir cat. no 45), par le fait qu'elle propose le principe inverse, soit un décor doré sur fond noir. Les pas-d'âne, de construction relativement massive, sont également inhabituels.

47. Forte-épée

Planche XIV

Suisse, ordonnance cantonale, vers 1750, officier, dragon, Zurich (inv. BE 117).

Monture en laiton, éléments coulés. Pommeau ovale à col, bouton de rivure; l'arc de jointure, qui prend naissance dans la garde à pontat double, est vissé au pommeau; une branche de garde en forme de «S» relie la garde à l'arc de jointure. Deux quillons droits et aplatis, soit un sous la garde et l'autre dans son prolongement; une pièce de ponce. Fusée en bois, recouverte de filigranes de laiton torsadés, viroles moulurées. Lame droite à double tranchant (long. 80,5 cm, larg. 4,1 cm), à méplat sur son premier tiers, puis lentiforme; pointe légèrement arrondie. Décor gravé à l'eau-forte, signé «Christoph Locher in Zürich», illustrant des trophées, des corbeilles de fruits dans leur cartouche, et divers ornements.

Longueur totale: 96,5 cm, poids: 1075 g

Provenance: Galerie Jürg Stuker, Berne, 1952.

La «Militar-Ordonanz für die Landmiliz des Canton Zürich, den 22sten Hornung 1770» (ordonnance militaire pour la milice du canton de Zurich, du 22 février 1770), donne également des informations sur l'armement des dragons, notamment au sujet des armes blanches réglementaires: «Sabre [sic !], dont la monture en laiton de type suédois, ayant une branche en forme de «S» latin couvrant la main, avec une lame à deux tranchants, de 2 pieds 10 pouces de long (85,31 cm) et 1½ pouce de large (3,76 cm); chacun doit être garni d'une dragonne de maroquin jaune»... «Les officiers et sous-officiers ne portant pas de fusil n'auront pas besoin d'une giberne. Leur arme blanche doit être de même façon et longueur que celle des dragons, à la différence que les officiers auront une monture dorée et la dragonne de leur «sabre» faite de fils d'or et de soie bleue mêlés, alors que celle des sous-officiers est faite de poil de chameau, comme doivent l'avoir les Frey-Reuter. Les officiers des escadrons des quartiers de Kyburg et de Turbenthaler, auront leur dragonne mêlée de fils de soie rouge plutôt que bleue» (texte original du règlement dans la partie allemande du présent catalogue).

L'épée de dragons zurichois, telle que décrite dans le règlement de 1770, est déjà en usage vers 1745/50. On a renoncé, à la fin du XVIII^e siècle, à la branche de garde en forme de «S» et à une partie des quillons, de plus l'arc de jointure n'était plus vissé au pommeau; l'épée de dragons perdit ainsi plusieurs des particularités qu'elle partageait avec son

modèle, l'épée de cavalerie suédoise modèle 1729 et 1739. Lors de la réorganisation de la cavalerie zurichoise de 1772, l'effectif des huit escadrons formant le corps des dragons fut fixé à 872 hommes.

48. Forte-épée

Planche XXXV

Suisse, ordonnance cantonale, vers 1780, dragon, Zurich (inv. BE 116).

Monture en laiton, éléments coulés; pommeau rond à col, décoré de quatre paires de rainures, resserré en une gorge au sommet qui fait office de bouton de rivure. L'arc de jointure prend naissance dans la garde à pontat double; la branche de garde, en forme de «S», relie les deux; un quillon court et une pièce de ponce complètent la garde. Fusée en bois, recouverte de filigranes de laiton, prise entre deux viroles. Lame à double tranchant (long. 86,5 cm, larg. 3,7 cm), de section hexagonale, au niveau du talon, puis munie d'une gouttière sur une dizaine de centimètres, elle devient ensuite lentiforme jusqu'à la pointe; gravure à l'eau-forte montrant le décor suivant, identique sur les deux faces: au talon, les armoiries de Zurich, avec un lion comme support; dans la gouttière, l'année «1718», puis, pour finir, l'illustration d'un loup courant.

Longueur totale: 103 cm, poids: 1010 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, juin 1958.

Bien que l'ordonnance zurichoise de 1770 prescrivît un type de monture «à la suédoise» (voir cat. no 47), il faut se résoudre à constater des écarts notables dans la fabrication de ces montures; on renonça rapidement à un, puis plus tard, aux deux quillons; l'arc de jointure, d'abord vissé, fut ensuite fiché dans le pommeau; la branche de garde, elle aussi, finit par disparaître. La monture d'une épée de dragons des années 1790 se distingue, dès lors, notablement des modèles antérieurs, des années 1750/60.

Cette lame, remontée vers 1780, provient d'une épée de dragons de l'ordonnance cantonale de 1717; la décision d'acquérir 500 à 600 «Seitengewehre» (épées), pour les dragons, fut prise en 1717 par le Conseil de guerre de Zurich. Une épée échantillon fut mise à disposition des fourbisseurs locaux, en guise de modèle à suivre. Dans le courant de l'année 1718 les fourbisseurs Pfister, Breimi, le lieutenant Arter et Gerold Arter, sous la direction du secrétaire de la corporation, et fourbisseur, Wehrli, fournirent à l'arsenal 288 «Band-Tegen» (épées). En 1719, l'arsenal obtint du même consortium d'artisans locaux, la fourniture d'un lot supplémentaire de 312 épées, ce qui fait un total de 600. Le représentant des artisans, Wehrli, contribua à fournir, la même année dix pièces supplémentaires. Ces épées furent équipées de montures «uniformes» en fer étamé. Dans les années 1717/1718, cinq fourbisseurs montèrent des lames allemandes, que le fournisseur prit soin de livrer déjà gravées des armoiries zurichoises, des années «1717» ou «1718», et du loup courant. Bien que seuls quelques rares exemples de ce poinçon nous soient connus, tous insculpés sur la soie, ils tendraient à confirmer l'hypothèse que les fourbisseurs zurichois en question se seraient régulièrement fournis en lames à Solingen. Il est probable que les armoiries, dont le style diffère, ne furent ajoutées qu'une fois les lames parvenues à Zurich.

49. Forte-épée

Planche XIV

Suisse, ordonnance cantonale, vers 1720, dragon, Lucerne (inv. BE 60).

Monture de type wallonne, en fer forgé; pommeau en forme de poire aplatie; l'arc de jointure se prolonge en un quillon infléchi et terminé en bouton; il est également relié à la branche de garde par une branche secondaire en diagonale; les deux branches principales sont de section ronde, avec chacune une paire de sphères en guise de décoration; pièce de ponce; deux demi-coquilles, ajourées, serties dans les anneaux garde. La fusée, coulée en étain, est torsadée. Lame à double tranchant et large gouttière centrale (long. 80,4 cm, larg. 3,8 cm). Décor gravé à l'eau-forte illustrant d'un côté les armoiries de Lucerne, et un homme sauvage tenant un sapin de l'autre.

Longueur totale: 97,8 cm, poids: 915 g

Provenance: Schwarz, armurier à Berne, 1952.

Le sauvage de Lucerne apparaît déjà, dans le rôle du tenant, sur un vitrail montrant le blason de Lucerne, réalisé par Lukas Zeiner en 1501. Le même sujet, en position de repos, fut peint trois ans plus tard, en 1504, sur la tour de l'hôtel de ville. Dans le canton de Lucerne, la légende de l'homme sauvage bénéficia d'un regain de sympathie suite à la découverte d'ossements de mammoth dans la commune de Reiden, que l'on attribua aux restes d'un géant. Un tableau, commandé au peintre zurichois Hans Heinrich Wegmann en 1589, ayant pour sujet «le géant de Reiden», remplaça la fresque de la tour de l'hôtel de ville. En 1704, une nouvelle version du sauvage de Lucerne inspira un artisan anonyme, probablement local, qui utilisa le géant armé d'un sapin comme décoration de lame. La poignée en étain coulé constitue une autre particularité de l'épée des dragons lucernois, en ce sens qu'elle est plus robuste et moins sujette à réparations que les poignées à filigranes de fer, cuivre ou laiton, alors en usage. Le canton de Lucerne disposait, à la fin du XVIII^e siècle, de trois compagnies de dragons à 70 hommes et un état-major de quatre officiers chacune.

50. Sabre

Planche XXXIII

Suisse, cantonal, troisième quart du XVIII^e siècle, officier, dragon ou grenadier, Genève (inv. BE 101).

Monture en laiton, éléments coulés et retravaillés; pommeau en forme d'olive, bouton de rivure; l'arc de jointure et la branche de garde en forme de «S» sont reliés à la garde à pontat double; un décor de cannelures en spirales figure sur le pommeau, au milieu de l'arc de jointure et au milieu des bords des coquilles. Fusée carrée en bois, recouverte d'un double filigrane de cuivre, torsadé en chevrons, alterné avec une bande de cuivre gaufrée; viroles. Lame à dos (long. 77 cm, larg. 2,4 cm), à légère flèche, décorée à l'eau-forte, illustrant sur les deux faces, les armoiries de Genève dans un écu, des trophées et des ornements divers.

Longueur totale: 94,5 cm, poids: 620 g

Provenance: Emil Hofmann, antiquaire à Paudex/Lausanne, 1955.

Il pourrait s'agir, dans le cas de ce sabre, d'une variante élégante, datant de la fin des années 1770, du modèle français de 1750 du sabre d'officier de dragons, probablement sorti d'un atelier de fourbisseurs genevois. Ce modèle connut une certaine popularité auprès des officiers de grenadiers français. En de rares occasions, ces lames légères, pleines et le plus souvent droites, trouvèrent des adeptes auprès des dragons français comme, par exemple, l'épée d'officier du «Régiment des Dragons de Monseigneur le Dauphin» (env. 1775/1780).

51. Sabre

Planche XXXV

Suisse, ordonnance cantonale, daté 1771, infanterie, Schaffhouse (inv. BE 119).

Monture en laiton coulé; pommeau rond, bouton de rivure; l'arc de jointure et la branche de garde prennent naissance dans la coquille à pontat double; une pièce de pousse et un quillon court; fusée en bois, recouverte de filigranes de laiton, deux viroles. Lame à dos (long. 63 cm, larg. 3,0 cm), fortes gouttières de chaque côté, contre-tranchant; le décor, gravé à l'eau-forte, porte la signature suivante: «Flach Fourbisseur à Schaffhausen 1771», accompagnée d'une illustration du bouc schaffhousois et de la devise «Gott ist unser Hoffnung» (Dieu est notre espoir); pointe dans le prolongement du dos.

Longueur totale: 78 cm, poids: 630 g

Provenance: succession De Reyher, antiquaire à Lausanne, 1951.

Ce sabre correspond tout à fait à ceux de l'infanterie zurichoise, en usage au troisième quart du XVIII^e siècle. Il existe un autre sabre de la main du fourbisseur Johann Georg Flach (1728–1781), daté «1765».

52. Couteau de chasse

Planche XV

Suisse, ordonnance cantonale 1760, tambour, fifre, messenger monté, Berne (inv. BE 439).

Monture en laiton, éléments coulés et repris en ciselure; calotte imposante, ornée de trophées d'armes contemporaines, bouton de rivure; l'arc de jointure prend naissance dans l'écusson; quillon court terminé en bouton; l'extrémité et le milieu de l'arc de jointure, ainsi que l'écusson et le quillon, sont décorés. La coquille, en forme d'ovale irrégulier, fortement infléchi, est décorée de la manière suivante: au centre, les armoiries bernoises, inscrites dans un cartouche baroque, sont entourées d'un armement contemporain composé de canons, de sabres, de drapeaux, etc., et de divers décors floraux. La fusée est recouverte de tissus rouge, lui-même entouré d'un grillage en laiton aux mailles larges; elle présente également, sur sa face, une barrette verticale en laiton, prise entre la base du pommeau et la bague; cette bague porte l'indication du propriétaire: «SALOMON...EN...L...MAN», partiellement effacée. lame à dos et gouttières (long. 58,8 cm, larg. 3,2 cm), décor gravé à l'eau-forte, illustrant des trophées, des rinceaux et divers ornements.

Longueur totale: 74 cm, poids: 595 g

Provenance: Otto Staub, antiquaire à Fribourg, 1959.

Le 16 janvier 1760, le gouvernement bernois adopta les nouvelles ordonnances sur les uniformes pour l'infanterie alémanique et romande; un nouvel uniforme, composé d'une tunique bleue à doublure rouge, col et revers rouges, gilet et pantalon rouges, fut appelé à remplacer l'uniforme gris-blanc en usage. À l'inverse des fantassins bernois alémaniques, les unités romandes, furent équipées de gilets et de pantalons bleus dès 1751 déjà, et purent les conserver après 1760. Après l'habillement, ce fut au tour de l'armement d'être réglementé; ces nouvelles dispositions touchèrent, entre autres troupes, les tambours, les fifres et les courriers à pied, ou à cheval; leur uniforme correspondit dès 1760 à celui de l'infanterie, mais leur armement différa: «Les tambours seront vêtus comme les soldats ... à la place des baïonnettes, ils devront porter un couteau de chasse selon le modèle». Les fifres et les courriers à cheval furent également équipés du couteau de chasse d'ordonnance; seul le tambour-major fit exception à la règle, puisqu'il fut doté du sabre réservé aux sergents. Les diverses sources n'apportent malheureusement que peu d'informations quant à la provenance des couteaux de chasse ord. 1760. D'après l'avis, enregistré par le protocole du 5 juillet 1759, le Conseil de guerre bernois exprima d'abord sa préférence pour une arme à monture plutôt massive et unie; en date du 18 octobre, le même Conseil de guerre se mit d'accord sur un modèle approuvé le 16 janvier 1760 par le Grand Conseil, en même temps que l'ordonnance sur les uniformes.

Le fourbisseur bernois Johann Friedrich Gruner (1714–1762), apparut au premier plan, après un compagnonnage qui le conduisit en Allemagne, à Dijon, à Paris, à Lyon et à Genève, comme fournisseur de l'arsenal, et fabricant de modèles échantillons d'armes blanches. C'est très vraisemblablement à lui que nous devons le couteau de chasse qui nous occupe; il est intéressant de constater que l'arsenal mit en relation, le 11 novembre 1759 et le 8 janvier 1760, deux artisans locaux, un sellier et le fourbisseur Gruner, pour la livraison de «500 Hirschfängerkupel» (ceinturons pour couteaux de chasse) à 19 batz la pièce. Cependant, il ne fut passé aucune commande de couteaux de chasse; l'arsenal obtint, jusqu'en 1761/62, 248 de ces ceinturons pour couteaux de chasse, après quoi ces livraisons cessèrent, suite au décès du fournisseur Gruner. Grâce à la réalisation de 178 ceinturons par le sellier de l'arsenal, Waltert, on put compter, à la fin 1762, 426 ceinturons; ce chiffre est en concordance avec la quantité de couteaux de chasse initialement prévus par le Conseil de guerre, qui en estima le besoin à 400 ou 500 pièces. À l'inverse des autres armes blanches concernées par l'ordonnance de 1760, la constitution d'une réserve de couteaux de chasse ne fut pas envisagée. Il semblerait qu'après la mort de Gruner, survenue en 1762, on manqua de fourbisseurs bernois capables de mener le projet à son terme, et la réalisation en fut abandonnée. Cela semble expliquer la rareté de cette arme; en effet, à ce jour, seuls

cinq exemplaires de cette arme sont connus: celui de la collection Beck, un autre, propriété du Musée militaire vaudois (inv. 708), équipé d'une monture similaire mais avec une lame remplacée, et enfin, trois issus de collections privées, dont un duquel les armoiries bernoises furent éliminées de la coquille; comme l'atteste l'inscription du propriétaire, cette arme, décorée et ornée d'armoiries, fut acquise à titre privé. Selon l'ordonnance de 1760, les tambours-majors, comme les autres porteurs de couteaux de chasse, firent partie des rares membres de la milice dont l'uniforme, et d'autres parties de l'équipement, furent valorisés par la mise en évidence des armoiries bernoises; cela se présente, pour le tambour-major, sous la forme d'un insigne argenté, ou comme décor peint sur le tambour et l'étui en fer blanc du sifflet. Les courriers, à pied ou à cheval, furent également équipés d'un insigne en laiton illustrant les armoiries de Berne.

53. Couteau de chasse

Planche XV

Suisse, troisième quart du XVIII^e siècle, artillerie, Zurich (inv. BE 437).

Monture en laiton coulé; calotte avec extension vers la garde, bouton de rivure; l'arc de jointure se prolonge en un quillon; garde en forme de palmette, fortement infléchie. La poignée, recouverte de galuchat, est munie d'une bague prolongée vers le haut; les deux prolongements, de la bague et du pommeau, recouvrent partiellement une bande de laiton traversant le centre de la fusée. lame à double tranchant (long. 57,8 cm, larg. 3,7 cm), lentiforme, à pointe arrondie. Décor gravé à l'eau-forte et doré, usé par endroits: cartouche illustrant un cerf courant, et la devise: «Ma Douleur cause ma fuit[e]», d'autres cartouches contenant des bustes d'hommes et de femmes et des cadres ornés.

Longueur totale: 71,4 cm, poids: 750 g

Provenance: collection privée, Stein am Rhein (ct. de Schaffhouse), 1951.

Une décision du Conseil de guerre bernois, datée du 12 mai 1749, régularisa pour la première fois l'uniformisation et l'armement de la «Compagnie d'Artillerie du Pays de Vaud». L'armement de l'artilleur fut composé d'un «boutte feu», si possible sous la forme d'un esponton (voir cat. no 89), et d'un «echevin soit couteau de chasse...». Dans la partie germanophone du canton de Berne, le couteau de chasse destiné aux artilleurs, ne fut introduit qu'à partir de 1769. L'approvisionnement en couteaux de chasse des artilleurs ne reçut guère de soutien de la part des distributeurs officiels, tels que les arsenaux et les autres magasins d'Etat. Même les miliciens concernés en premier lieu, devant acquérir cette arme à leur propre compte, eurent de la peine à remplir les exigences des autorités; les rares couteaux de chasse d'artillerie de l'ord. 1749/1769 encore conservés, furent ceux des membres de la compagnie romande. Ils furent dotés de larges lames à dos, pleines (long. env. 48–50 cm, larg. env. 5,0 cm), provenant du Jura vaudois (Vallorbe) ou de France (Klingenthal). La monture, à plaquettes en corne et trois rivets, est munie d'une branche de garde à quatre faces, en forme de «S» horizontal (voir Schneider/Meier, «Griffwaffen», p. 123, type B).

Zurich décida, dans la mesure du possible, suivant l'exemple bernois, de recommander des couteaux de chasse à ses artilleurs. C'est ainsi que Johann Konrad Wehrli (1702–1775), patron des fourbisseurs zurichoises, livra en 1749, des «nouveaux couteaux de chasse» à l'arsenal, destinés à servir de modèles pour les artilleurs et les fourbisseurs. Ce sont surtout Wehrli et Christoph Locher, lui aussi fournisseur de l'arsenal, qui sont concernés par la production de couteaux de chasse pour l'artillerie. Il existe un exemplaire de ces couteaux, signé par Locher, doté d'une lame large à pointe arrondie; ce type d'arme n'était que peu adapté à un usage cynégétique. Malgré des modèles étalons imposés par l'Etat, il faut constater des variations considérables dans les couteaux de chasse produits pour les artilleurs zurichoises entre 1749 et 1770/78; on retrouve néanmoins des similitudes dans les mon-

tures et les lames. Le couteau de chasse, en tant qu'armement officiel des artilleurs, n'apparaît que dans l'ordonnance imprimée pour la milice du canton de Zurich, de 1770/78: «...les caporaux, appointés et simples soldats doivent avoir un couteau de chasse à poignée en corne noire et en laiton, ainsi qu'une lame à deux tranchants...» (texte original du règlement dans la partie allemande du présent catalogue).

54. Couteau de chasse

Planche XV

Suisse, cantonal, vers 1820, officier, carabinier, Soleure (inv. BE 434).

Monture en laiton, coulée et retravaillée; soie garnie de plaquettes en corne noire, dont la décoration est constituée de lignes se croisant en diagonale, de six losanges en nacre (dont deux sont manquants), et d'une constellation de petits clous en argent. Base de la poignée à quatre côtés, dont les bords sont ornés de lignes. Garde droite, de section carrée, aux quillons évasés. Lame à double tranchant et méplat (long. 56,7 cm, larg. 4,0 cm), bleuie à demi, avec un décor gravé à l'eau-forte, doré, montrant sur la face les armes de Soleure sous couronne, et au revers un cor (emblème des carabiniers); celles-ci sont bordées de rameaux d'olivier et de palmier.

Longueur totale: 69,4 cm, poids: 610 g

Provenance: succession De Reyher, antiquaire à Lausanne, 1951.

55. Épée

Planche XXXVI

Suisse, cantonale, vers 1830, officier, Berne (Inv. BE 106).

Monture à clavier en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; pommeau en forme de casque; l'arc de jointure se prolonge en un quillon évasé et décoré à l'extrémité. Le milieu de l'arc de jointure est orné d'une fleur stylisée, entre deux branches de laurier. Clavier ovale, décoré comme suit: en son centre, les armes de Berne surmontées d'une couronne, bordées de feuilles de chêne et de fougères; la contre-garde est rabattable. Fusée en bois noir, quadrillée de chaque côté, deux viroles. Lame à double tranchant et méplat (long. 81,5 cm, larg. 42 mm), bleuie à demi, au décor gravé à l'eau-forte et doré suivant: signature, «Gebr. Weyersberg in Solinge» (Weyersberg Frères, à Solingen), inscription «Treu & Ehre / Vaterland» (Fidélité & Honneur / Patrie), trophées. Fourreau en cuir noir, garnitures en laiton doré, comprenant la chape (le bouton de suspension est manquant), et la bouterolle avec un dard.

Longueur totale: 98,4 cm, poids (sans fourreau): 1050 g, poids (avec fourreau): 1290 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 1957.

Une épée similaire, mettant en évidence les mêmes particularités, est répertoriée; il s'agit d'une arme ayant appartenu au prince Louis Napoléon, futur Napoléon III (1808–1873), promu capitaine de l'artillerie bernoise en 1834. L'épée bernoise du prince se trouve aujourd'hui dans la collection du château d'Arenenberg, dans le canton de Thurgovie, que sa mère, Hortense de Beauharnais, épouse de Louis Bonaparte (1806–1810, roi de Hollande), acheta en 1817, et dans lequel elle devait habiter, avec son fils, jusqu'en 1837, année où elle décéda. L'épée de la collection Carl Beck pourrait être l'ancienne propriété d'une personnalité bernoise importante; probablement du président du Conseil de guerre bernois, Franz Karl von Sinner (1801–1865), auquel Louis Napoléon soumit la demande, le 18 juin 1834, de pouvoir prendre part, en tant qu'officier d'artillerie, aux manoeuvres des troupes bernoises à Thoune. Pour le cas des deux épées, il s'agit manifestement de fabrications individuelles et locales, exécutées sur la base de lames importées d'Allemagne.

(L'épée bernoise de Louis Napoléon a été aimablement mise à disposition par Dominik Gügel, conservateur du Napoleonmuseum d'Arenenberg, Salenstein, canton de Thurgovie).

56. Épée

Planche XXXVI

Suisse, vers 1830, officier, état-major fédéral (inv. BE 292).

Monture à clavier en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure (dorure passée); calotte à quatre pans, à tête casquée et décorée, entre autres, de palmettes. Arc de jointure plat, en forme de «S», créant un angle droit avec la garde. Le milieu de l'arc de jointure présente un médaillon illustrant la déesse ailée Victoire. La branche de garde, de section rectangulaire, est terminée par un quillon, dont l'extrémité, en forme de fleur, est infléchie. Le clavier, fortement incliné, est orné, en son milieu, d'un écusson fédéral bordé d'une couronne de lauriers et, sur les côtés, de têtes de lions se faisant face; l'emblème suisse est surmonté d'un chapeau de la liberté, et bordé de casques ceints de laurier. La fusée en bois, de section rectangulaire, est plaquée de nacre et de deux bandes de laitons sur les côtés; une bague ornée à sa base. lame à dos à pans creux (long. 80,5 cm, larg. 1,8 cm); gravure à l'eau-forte sur la longueur de la gouttière, avec des restes de bleui et de dorure.

Longueur totale: 93,5 cm, poids: 530 g

Provenance: collection privée, Berne, 1963.

Bien que le règlement de 1817 prescrivit d'équiper les officiers de l'état-major fédéral de sabres, les officiers de l'état-major judiciaire, du commissariat des guerres et du personnel sanitaire portèrent, dès 1817 déjà, l'épée. De 1817 à 1842, ce furent, en premier lieu, les officiers d'artillerie et d'infanterie qui touchèrent une épée. Avant 1852, on trouva, à côté du modèle d'épée fédérale, avec sa calotte en forme de casque et sa poignée en bois noir caractéristiques, des épées d'officiers à montures variées, correspondant aux goûts de leur propriétaire. Les épées au décor patriotique apparues après la première fête fédérale de la Société suisse des officiers, qui eut lieu à Langenthal en 1822, font partie de cette catégorie d'armes. L'épée de la collection Beck est, le clavier mis à part, composée des mêmes pièces que l'épée, si appréciée depuis 1822, illustrant le serment du Grütli ou une panoplie de drapeaux.

Sachant que les épées, décorées de l'emblème suisse, furent principalement destinées aux membres de l'état-major fédéral, on peut raisonnablement penser que le propriétaire de l'épée de la collection Beck en fit partie. Dans le règlement traitant de l'armement et de l'équipement de toutes les troupes de l'armée fédérale, daté du 20 août 1842 et abrogeant celui de 1817, l'attribution des armes blanches aux officiers est clairement définie: «Art. 61. Sabre pour les officiers de l'état-major du quartier-maître général, de l'artillerie et de l'état-major général. Pareil à celui des officiers de cavalerie (Art. 33). Art. 62. Épée pour l'état-major judiciaire, le commissariat des guerres et le Personnel sanitaire. A l'ancien modèle.». Suite à la réorganisation de 1842, les officiers de toutes les armes (infanterie, carabiniers, cavalerie, artillerie, génie et train) durent s'équiper du sabre. Ce n'est qu'à partir de 1911, avec l'introduction de l'épée d'aumôniers, que l'armée suisse fournit une arme blanche dont l'ordonnance prescrivit clairement la figuration de l'écusson fédéral.

57. Sabre

Planche XVI

Suisse, cantonal, officier, Vaud et autres cantons, vers 1830 (inv. BE 118).

Monture à clavier en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure (traces d'usure); calotte rectangulaire à tête de lion, décorée de feuillage; arc de jointure plat et galbé, illustrant une tête de lion en son milieu, et se terminant en un quillon de section rectangulaire, cannelé, dont l'extrémité arrondie est infléchie. Le clavier en forme d'écu, terminé en volutes, illustre la scène du serment du Grütli entourée d'un décor feuillagé. Poignée rectangulaire en ébène, à cannelures verticales, prise entre la calotte et une bague décorée. lame à dos et gouttières (long. 76 cm, larg. 3,0 cm), décor gravé à l'eau-forte et doré. Four-

reau en cuir noir (ultérieur), garnitures en laiton, comprenant la chape avec anneau de bélière, un bracelet de bélière secondaire et la bouterolle, terminée par un bouton; traces d'usure.

Longueur totale: 90 cm, poids (sans fourreau): 750 g, poids (avec fourreau): 1060 g

Provenance: Otto Staub, antiquaire à Fribourg, 1961.

La scène du serment du Grütli, en tant que décor de clavier, est devenue très populaire après la première fête de la Société suisse des officiers de 1822, à Langenthal. C'est en souvenir de cet événement, relaté par les écrits contemporains en des termes les plus enthousiastes, que furent frappées des médailles d'argent et de bronze montrant sur une face la scène du serment du Grütli et, sur l'autre, le drapeau fédéral entouré des bannières cantonales.

Cette scène, apparaissant sur certaines montures d'armes blanches aux alentours de 1830, est basée sur la médaille commémorative réalisée à Genève, en 1822, par Jean-François Antoine Bovy et Louis Fournier. Les motifs furent repris sous une forme pratiquement inchangée par les fournisseurs de montures. Cette arme constitue, en l'occurrence, une exception remarquable dans le sens qu'elle illustre une vision indépendante de la scène du serment du Grütli, réalisée par un artiste anonyme. Le Musée militaire vaudois, à Morges, est en possession d'une pièce similaire (inv. no 2850), anciennement propriété du capitaine vaudois Felix Jaccard (1807–1869), qui prit part au soulèvement de Neuchâtel (1831), à la guerre du Sonderbund (1847), et à l'occupation des frontières (1856/57).

58. Sabre

Planche XXXIII

Suisse, cantonal, vers 1830, officier d'artillerie, Vaud (inv. BE 122).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure, traces d'usure; calotte rectangulaire à tête de lion et bords arrondis, décorée de feuillages sur les côtés; arc de jointure plat, illustrant une tête de lion en son milieu et se terminant en quillon. L'écusson est composé, de chaque côté, de deux demi-oreilles; celle de face portant la devise «LIBERTÉ ET PATRIE», sur une grenade enflammée bordée de rameaux. Poignée rectangulaire en bois noirci, aux faces quadrillées. Lame à dos et pans creux (long. 74,5 cm, larg. 3,1 cm), premier tiers bleu, décor gravé à l'eau-forte et doré, représentant des trophées et des rinceaux; pointe dans le prolongement du dos.

Longueur totale: 90 cm, poids: 780 g

Provenance: Emil Hofmann, antiquaire à Paudex/Lausanne, 1954.

59. Sabre

Planche XVI

Suisse, cantonal, vers 1830, officier, chasseur à pied, artillerie, compagnie d'arquebusiers, Genève (inv. BE 103).

Monture à clavier en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; calotte à tête d'aigle; arc de jointure aplati et galbé, illustrant une tête de lion en son milieu, et se terminant en un quillon de section rectangulaire et à l'extrémité arrondie. Le clavier, en forme d'écu et terminé en volutes, illustre en son centre une grenade enflammée entourée d'un cor, ornés de rameaux de laurier et de chêne. Poignée rectangulaire en bois noirci, aux faces quadrillées. Lame à dos à pans creux (long. 75 cm, larg. 2,8 cm), bleu aux deux tiers, décor gravé à l'eau-forte et doré, représentant des trophées et des rinceaux. Fourreau en acier avec deux bracelets de bélières en maillechort et un dard. Dragonne: bande dorée, avec un filet rouge au centre et sur les deux bords; gland doré à bouillons.

Longueur totale: 88,3 cm, poids (sans fourreau): 770 g, poids (avec fourreau): 1210 g

Provenance: Otto Staub, antiquaire à Fribourg, 1961.

Un sabre similaire, issu d'une collection privée, signé «Lauret Genève», est pourvu d'une monture identique. Jean Lauret (1795–1864), chapelier de profession, ouvrit en 1826,

arcade de la Monnaie, à un jet de pierre des casernes, un commerce de chapeaux et autres articles de passementerie. Son offre s'étendait également aux coiffures militaires, épaulettes, épées et autres sabres. Lauret achetait ces armes blanches auprès d'un fournisseur anonyme et les revendait, avec ou sans le certificat du livreur, avant tout aux membres de la milice genevoise. Le sabre de la collection Beck pourrait également avoir été acquis auprès de Lauret. Un portrait en pied d'Edouard Odier, roi du tir en 1826 de la Société «Exercice de la Navigation», nous permet d'attribuer un usage militaire à cette arme; Odier y est dépeint vêtu d'un uniforme de sous-lieutenant de «chasseur à pied» portant un sabre dont la monture correspond en tous points à l'arme en question. Le même modèle de sabre apparaît sur une seconde toile commandée par Jean Pierre Repingon, roi du tir de la Société «Exercice de l'Arquebuse» en 1819 et 1826. Repingon était lieutenant à la «Compagnie d'arquebusiers» rattachée au bataillon d'artillerie de la milice genevoise. La conception du fourreau du sabre qui nous intéresse donne à penser qu'un usage auprès des officiers d'artillerie montée n'est pas exclue.

60. Sabre

Planche XXXIV

France, vers 1790/1795, officier, Garde nationale, Volontaires nationaux (inv. BE 196).

Monture en laiton doré, éléments coulés; calotte en forme de casque à cimier; arc de jointure plat; deux branches de garde reliant la garde à l'arc de jointure, et reliées entre elles par la scène allégorique suivante: un lion portant une massue coiffée d'un bonnet phrygien, un chêne réduit à la taille d'un rameau complète le tableau; plateau ajouré. Poignée en bois, nervurée et recouverte de cuir, parcourue par un double filigrane de cuivre. Lame à dos-gouttières et pans creux, d'une longueur inhabituelle (long. 94 cm, larg. 3,8 cm), pointe dans le prolongement du dos, contre-tranchant. Décor gravé à l'eau-forte, montrant des trophées et des ornements. Fourreau en cuir noir et garnitures en laiton ajourées, comprenant la chape avec un anneau de bélière et un bouton plat, un bracelet de bélière secondaire et une longue bouterolle terminée par un dard en fer.

Longueur totale: 109 cm, poids (sans fourreau): 1050 g, poids (avec fourreau): 1650 g

Provenance: Zbinden-Hess, antiquaire à Bern, 1955.

Suite à la Révolution française, le sabre devint l'arme privilégiée du tiers état ou, plus généralement, du «citoyen». L'épée, arme de l'aristocratie et du corps des officiers qui, jusqu'en 1789, se recrutaient au sein de la noblesse, symbolisait l'Ancien Régime et était bannie des cercles révolutionnaires. La Garde nationale naissante, mais en particulier les Volontaires nationaux recrutés dès 1791, se virent engagés, avec ce qui restait de troupes régulières, contre les forces conservatrices menaçant la France. Un grand nombre de sabres, produits entre 1789 et 1795, illustrent parfaitement l'enthousiasme et la volonté de défendre les acquis de la Révolution. La plupart de ces armes, produites par des forgers de lames et des fourbisseurs anonymes, furent équipées de montures et de lames pleines de fantaisie, dont la décoration résidait principalement dans des symboles patriotiques et des devises révolutionnaires. Ces armes blanches séduisent aussi bien par leurs formes originales que par leur témoignage politique. Sur le sabre de la collection Beck, le lion représente la force du peuple qui saura défendre la liberté, symbolisée par le bonnet phrygien, à l'aide de sa massue herculéenne.

61. Sabre

Planche XXXIII

France ou Allemagne, vers 1800, officier, cavalerie légère, (inv. BE 274).

Monture en fer; calotte octogonale prolongée par deux queues sur les côtés étroits de la poignée; la partie supérieure de la calotte est excentrée par rapport à la poignée. La branche de garde et la croisière, plates et de section rectangulaire, forment un angle droit. La croisière, munie d'oreillons en forme de navette, est terminée en un quillon dont l'extrémité représente une palmette. Poignée en bois, recouverte de filigranes de cuivre. Lame à

dos et double pan creux (long. 85,5 cm, larg. 3,4 cm), à flèche et à pointe dans le prolongement du dos. Gravure à l'eau-forte, bleuie et dorée, couvrant presque intégralement la lame et illustrant, à partir du talon, un guerrier, puis, jusqu'à la pointe, une chaîne de losanges dorés, joints bout-à-bout et bordés de bandes bleues.

Longueur totale: 98,5 cm, poids: 720 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 22. 6. 1960, no 372.

Ce type de monture, à calotte «excentrique» et à longues queues, munie d'une branche de garde formant un angle droit avec la croisière, semble être d'origine française. Dès mars 1793, la Convention nationale, le Directoire, le Consulat, puis finalement l'Empereur Napoléon lui-même, gratifièrent leurs soldats méritants de sabres en guise de remerciement pour services rendus; ces pièces, souvent datées et nominatives, sont autant d'éléments qui nous permettent de situer chronologiquement, avec une certaine précision, les divers types de monture. C'est ainsi, qu'à l'instigation du Directoire, le «Citoyen Laurent Réaux: dit Bel Etoile», incorporé au 5^e régiment de dragons, et le commandant de bataillon C. Fischer (pour «Fischer»?), reçurent, respectivement en 1796 et 1797, un sabre en guise de récompense. Les montures de ces deux armes correspondent au modèle à calotte excentrique, de plus, celle du commandant de bataillon fut livrée par la «Manufacture à Versailles». Ce type de sabre, produit durant le Directoire (1795–1799), jusqu'aux débuts de l'Empire, probablement développé par la Manufacture de Versailles, dirigée dès 1793 par Boutet, fut principalement utilisé par les troupes montées. Les armes de cette période, créées dans la célèbre manufacture ou à Paris en général, furent copiées par plusieurs pays d'Europe continentale placés sous domination française; bien que la monture de cette arme soit typiquement d'inspiration française, une production allemande ne peut pas être exclue.

(L'auteur remercie Emile Joyet, Cheseaux/VD, pour ses indications techniques).

62. Sabre

Planche XI

France, vers 1815/1820, officier d'état-major (inv. BE 185).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; calotte à tête de lion simplement vissée; branche de garde en forme de «S» vertical; quillons de section octogonale, à base conique, terminés par une tête d'animal fantastique. Le quillon recourbé vers la calotte est relié à celle-ci par une chaînette en laiton. Oreillons en forme de navette, illustrant de face, un visage de femme paré; au revers, Minerve casquée et couronnée de laurier. Poignée rectangulaire en ébène, quadrillée. Lame damas à dos (long. 75 cm, larg. 3,0 cm), appelée aussi lame «shamshir». Fourreau à fût de bois, recouvert de cuir noir, dont un côté de la chape est muni d'une lamelle ressort en acier bleui, permettant de tirer le sabre malgré sa forte flèche. Garnitures en laiton doré, comprenant une longue chape, illustrant un gros trophée inscrit dans un cartouche et divers ornements; deux bracelets en bossette, munis d'anneaux de bélières; longue bouterolle, illustrant Neptune, assis sur un trône en forme de coquillage, un faisceau d'éclairs ailé, chacun inscrit dans un cartouche, et divers ornements. Le revers des garnitures est lisse, sauf les bordures qui sont décorées.

Longueur totale: 89,8 cm, poids (sans fourreau): 870 g, poids (avec fourreau): 1650 g

Provenance: Schwab, antiquaire à Berne.

Après la victoire de l'armée française, conduite par le premier consul et général Bonaparte, sur les troupes autrichiennes, à Marengo (Piémont, Italie du nord) le 14 juin 1800, les généraux de division impliqués, Victor, Lannes, Watrin, Gardanne et Murat, reçurent par l'entremise de Bonaparte, en guise de remerciement et de reconnaissance, «un sabre de récompense nationale» ou sabre d'honneur avec brevet. Les sabres réalisés à la Manufacture de Versailles, sous la direction, depuis 1793, de Nicolas Noël Boutet (1761–1833), furent apparemment munis de montures et de fourreaux similaires. L'exemplaire réputé, destiné au général Victor (1766–1841), se trouve aujourd'hui au Musée de l'Armée. Des sabres

similaires, montés par la suite, furent appelés «Sabre à la Marengo». Un sabre de récompense nationale offert au général Bonaparte par le Directoire, suite à la conclusion, le 17 octobre 1797, de la Paix de Campo Formio, servit très certainement de modèle à la réalisation des cinq sabres d'honneur «à la Marengo» délivrés en 1800. L'arme signée par Boutet, munie d'une monture et d'un fourreau en or, présente déjà, avec sa calotte à tête de lion, sa chaînette, sa branche de garde en «S» et ses grands oreillons, toutes les caractéristiques de la monture «à la Marengo». La production de ce type de monture fut, dès 1800, reprise par d'autres ateliers parisiens.

Une arme munie d'une monture en argent et d'un fourreau similaires, travail exceptionnel dû à l'orfèvre parisien Jean Mignard (maîtrise en 1798), peut être datée, grâce au poinçons de contrôles, entre 1798 et 1809. La monture créée par Mignard, particulièrement sa branche de garde et ses oreillons à navette, est similaire à celle de l'arme de la collection Beck. Il faut y voir la preuve que d'autres orfèvres ou fourbisseurs que ceux favorisés par Napoléon, tels Nicolas Boutet ou Martin Guillaume Biennais (1764–1843), furent en mesure de fournir un travail d'une qualité supérieure à la moyenne. La réalisation de cette monture, bien qu'un peu lourde et pompeuse, et des garnitures du fourreau, exigea néanmoins le savoir-faire d'un bon orfèvre ou d'un bronzier expérimenté. Un sabre, vendu en 1999 par Sotheby's, à la monture très similaire, probablement tirée des mêmes moules, porte la signature du fourbisseur parisien Louis Joseph Deveaux ou Devaux (maître en 1757), qui travailla de 1805 à 1810 pour la garde impériale. Les informations concernant les procédés de production des armes blanches de valeur, entre le Directoire et la fin de l'Empire, restent lacunaires; les Manufactures de Versailles et de Klingenthal échappent à cet état de fait, mais leurs sources restent également rudimentaires. Le même constat d'ignorance notoire vaut, lorsqu'il s'agit de déterminer le rôle qu'ont joué les armes dans la propagation, ou le transfert, des formes et des styles; cela reste également valable pour les armes blanches des siècles précédents. La lame, antérieure à l'ensemble, probablement d'origine persane, tout comme les bracelets en bossette, sont des éléments typiques des sabres contemporains de style mameluk (voir cat. no 24).

63. Sabre

Planche XI

France, vers 1800/1810, officier d'état-major (inv. BE 187).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; calotte à tête de lion; l'arc de jointure, à angles droits, prend naissance dans la branche de garde; les deux sont de section rectangulaire et plats. La face extérieure de l'arc de jointure est parcourue de six cannelures verticales, sous une tête d'homme barbu et un chapiteau; le quillon est terminée par une tête d'animal fantastique. Oreillons en forme de navette illustrant, de chaque côté, une femme, vêtue d'une longue robe antique, présentant une coupe de fleurs(?). Poignée rectangulaire en ébène quadrillé. Lame à dos à pans creux (long. 82,2 cm, larg. 3,0 cm), à flèche et contre-tranchant; premier tiers de la lame bleui, gravé à l'eau-forte et doré, illustrant des trophées et divers ornements. Fourreau en laiton repoussé, doré et ciselé, comprenant deux bracelets à anneaux de bélières, et un dard. Le décor du fourreau est constitué comme suit: de face, des trophées inscrits dans trois cartouches de tailles différentes, et des bordures d'acanthe; au dos, surface lisse, décorée de petits cercles. La dragonne, tissée de fils dorés, est composée d'un gland, de franges et d'un coulant.

Longueur totale: 96,5 cm, poids (sans fourreau): 760 g, poids (avec fourreau): 1400 g

Provenance: Emil Hofmann, antiquaire à Paudex/Lausanne, 1954.

Une arme, similaire dans sa forme, sa construction et sa décoration, à celle de la collection Beck, est décrite par Ariès comme étant un «Sabre de Récompense». Un autre exemplaire, mais muni d'une calotte différente, a des oreillons illustrant une femme en robe antique, se regardant dans un miroir. Lhoste et Resek situent ce sabre au temps du Consulat ou de l'Empire; le porteur en serait un officier d'état-major ou un général de brigade.

64. Sabre

Planche XXXIV

France, 1864, capitaine de pompiers, Mulhouse (Alsace). Offert par la compagnie de pompiers «de la Porte-haute» au capitaine Jean Zipélius, à l'occasion de son jubilé de service 1834–1864 (inv. BE 232).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; calotte richement décorée; la garde, ajourée, se prolonge en arc de jointure; la plus grande des demi-coquilles est décorée, en son centre, d'une roue de moulin (armoiries de la ville de Mulhouse), ornée de feuilles de chêne; petit quillon, infléchi, finissant en une grosse volute. Poignée en écaille, rainurée et parcourue d'un filigrane d'argent. Lame à dos (long. 78,5 cm, larg. 2,8 cm), talon signé: «J. F. Gouéry & Cie à Paris», large gouttière, bordée de part et d'autre par une cannelure; lame à double tranchant et dédoublement de gouttière sur son dernier quart; gravée à l'eau-forte et dorée de la dédicace suivante: «Sapeurs-pompiers de Mulhouse, au Capitaine Jean Zipélius, la Cie de la Porte-haute./Honneur. Dévouement. 1834–1864. Estime. Reconnaissance» et une roue de moulin entre les deux dates. Fourreau en acier, garnitures en laiton doré, comprenant la chape avec un anneau de bélière, un bracelet de bélière secondaire, le tout ajouré et présentant en leur centres une roue de moulin bordée de rinceaux et d'ornements; la bouterolle, munie d'un dard, est décorée à l'avenant. Deux dragonnes à cordonnet, noires, dont une est munie d'un coulant, et chacune terminée par un gland à franges dorées.

Longueur totale: 93,8 cm, poids (sans fourreau): 1000 g, poids (avec fourreau): 1500 g

Provenance: Pia Wettstein, antiquaire à Zürich, 1957.

65. Sabre

Planche XXXII

Italie, vers 1780, sergent ou sous-officier supérieur, grenadier, du régiment de la garde suisse au service de Naples (inv. BE 174).

Monture en laiton argenté, éléments coulés et repris en ciselure; calotte à tête de lion et pièce de rivure; l'arc de jointure, plat et de section rectangulaire, formant un angle droit avec la croisière; coquille en forme de grenade enflammée, prise entre deux branches de garde secondaires formant un «S», reliant l'arc de jointure à l'écusson; deux oreillons losangés. Poignée en bois, très légèrement torsadée, recouverte de cuir; filigranes de cuivre. Lame à dos à pans creux et contre-tranchant (long. 60,2 cm, larg. 3,5 cm). Fourreau en cuir noir, garnitures en laiton argenté, comprenant la chape et son bouton plat, un bracelet et la bouterolle.

Longueur totale: 73,5 cm, poids (sans fourreau): 680 g, poids (avec fourreau): 870 g

Provenance: Otto Staub, antiquaire à Fribourg, 1960.

Suite à l'issue défavorable de la guerre de Succession de Pologne, déclenchée en 1733, l'empereur Charles VI dut céder, lors des préliminaires de Vienne, le royaume des Deux-Siciles, gouverné par les Habsbourg depuis 1713/1720, à don Carlos, fils du roi Philippe V d'Espagne. Don Carlos régna sur le royaume des Deux-Siciles sous le nom de Charles VII, de 1735 à 1759, avant d'accéder au trône d'Espagne sous le nom de Charles III. Deux régiments suisses au service d'Espagne, Niederöst et Bessler, participèrent à la prise de possession du royaume en 1734/35.

Le nouveau souverain de Naples, en vue de disposer le plus tôt possible de troupes combattantes, donna la mission, le 7 octobre 1734, à deux officiers suisses, Josef Anton Tschudi (1703–1770) de Glaris et Karl Franz Jauch (1678–1743) d'Uri, de lever un régiment chacun. De 1734 jusqu'au licenciement de toutes les troupes suisses, à la fin 1789, on compta au service de Naples, un régiment de la garde et les régiments Wirz (Obwald), Jauch (Uri), et Tschudi (Glaris), des noms des colonels et propriétaires. Le régiment de la garde, levé par décret du 31 octobre 1734, commandé par Joseph Anton Tschudi de 1734 à 1770 (auquel succéda Karl Ludwig Sebastian Tschudi, 1770–1789) disposa, en 1780, d'un effectif de 1559 hommes. Les régiments d'infanterie Wirz, Jauch et Tschudi se composèrent

de deux bataillons à trois compagnies de fusiliers de 200 hommes et d'une compagnie de grenadiers de 100 hommes chacun. L'effectif des régiments fut de 1425 hommes, états-majors compris. L'uniforme, pour tous les régiments, fut composé d'un habit rouge; en revanche, le col rabattu, les revers, les parements, le gilet et les pantalons, furent de couleur bleu royal.

A travers les écrits de May de Romainmôtier, seul auteur suisse contemporain à donner des indications précises sur l'organisation, les uniformes et l'armement des Suisses à Naples entre 1734 et 1787, essayons de nous faire une image des armes blanches en usage auprès de ces troupes vers 1780. Pour les officiers du régiment de la garde, on prescrivit, selon l'ordonnance du 20 mai 1778, «une épée d'argent damasquinée en or, à garde Suédoise & poignée à chaînons». Pour les officiers de grenadiers il est également recommandé «un sabre d'argent damasquiné en or, à branches & coquille». Les sous-officiers supérieurs et les adjudants furent dotés d'«un sabre à poignée, de métal argenté». Les caporaux, les grenadiers et les fusiliers, portèrent également le sabre, mais rien de précis n'est mentionné quant aux conditions d'attribution de ceux-ci; la seule indication concerne la différence de taille, «celui des fusiliers plus petit que celui des grenadiers».

May de Romainmôtier nous livre également quelques informations utiles au sujet de l'armement des officiers des trois régiments d'infanterie: «Les officiers de fusiliers sont armés, d'une épée d'argent à garde Suédoise & à chaînons d'argent». «Aux officiers de grenadiers, armés d'un sabre, à garde d'argent & poignée à chaînons de même métal». Les armes blanches des sous-officiers supérieurs et des adjudants des régiments d'infanterie furent similaires à celles du régiment de la garde, «les bas-officiers des fusiliers & grenadiers, sont armés comme ceux du régiment des gardes». Les soldats des trois régiments Jauch, Wirz et Tschudi ne furent armés que du fusil et de sa baïonnette. La monture du sabre qui nous intéresse correspond à celle qui fut destinée aux adjudants et sous-officiers supérieurs du régiment de la garde; elle dispose de deux branches de garde secondaires (garde à branches) et la protection de main en forme de grenade correspond à la «coquille» mentionnée. La poignée, tendue de cuir, n'est pas recouverte de filigranes, comme les «chaînons» ou «chaînons d'argent» souvent cités, sauf deux filigranes à torsades simples qui suivent les rainures.

Le Musée historique d'Altdorf possède, à titre de comparaison, le sabre d'un officier de la garde de 1785/89 environ (inv. E 4), muni d'une monture similaire. La monture vissée, en laiton argenté, est signée «CASADO» sur l'arc de jointure; les oreillons ne sont pas losangiques, mais en demi-cercles. Les pans de la poignée octogonale, en bois, sont incrustés de fines bandes d'argent. La lame à dos à pans creux (long. 83,5 cm, larg. 3,3 cm), est bleuie sur son premier tiers; on a renoncé au damasquinage, ou à la gravure dorée, prévus selon l'ordonnance de 1778. Le fourreau en cuir et les garnitures en laiton argenté (chape avec anneau de bélière, bracelet et bouterolle), sont de conception identique à ceux destinés aux sous-officiers supérieurs; le fourreau était porté au ceinturon porte-épée. Bien que les ordonnances mentionnent régulièrement une «épée d'argent» ou un «sabre d'argent», ces montures ne furent que rarement, pour des raisons de coût évidentes, réalisées en argent; les montures destinées aux officiers auraient ainsi, la plupart du temps, été exécutées en laiton argenté. Dans son inventaire, Carl Beck, probablement sur les indications du vendeur, a décrit cette arme comme «sabre d'artillerie du service de Naples, vers 1850».

(Pièce comparative aimablement mise à disposition par R. Gisler, conservateur du Historisches Museum Altdorf).

66. Forte-épée

Planche XIII

Prusse, vers 1800, officier, cuirassier (inv. BE 587).

Monture en laiton doré, éléments coulés, traces d'usure; pommeau à col, en forme de cylindre conique à bord arrondi, gros bouton de rivure; l'arc de jointure délimite la garde

ajourée, à trois-quarts en panier, montrant le décor suivant: l'aigle prussien assis sur une estrade cannelée, s'agrippant de la serre gauche et tenant un sceptre de la droite; sur sa poitrine est inscrit le monogramme «FRW», pour «Roi Friedrich Wilhelm III» (1791–1840); l'aigle est surmonté d'une grosse couronne ayant pour fond un petit soleil aux rayons timides et ajourés, en allusion à la devise du roi Friedrich Wilhelm I (1713–1740) à l'adresse du Roi-Soleil, Louis XIV, «Non soli cedit» (il ne cède pas au soleil). Plateau de garde à pontat double, muni d'une pièce de pousse. Fusée en bois, à 22 rainures, recouverte de cuir et parcourue d'un filigrane de cuivre. Lame à dos (raccourcie, long. 82,6 cm, larg. 3,1 cm), dont la première moitié est sillonnée de trois cannelures, profondes et percées, qui se prolongent en une large gouttière; traces de bleuissage et de dorure. Le fourreau, en acier, est manquant. Dragonne en cuir noir, brodée sur les bords et au centre d'un filigrane d'argent en forme de chaîne; gland en argent frangé.

Longueur totale: 98,4 cm, poids: 1045 g

Provenance: succession De Reyher, antiquaire à Lausanne, 1951.

L'épée de cuirassiers compte parmi les plus belles armes blanches prussiennes; elle fut introduite dans les années 1730 et s'imposa pendant près de quatre-vingts ans. Cette épée, apparue lors du règne du roi Frédéric-Guillaume III, fut probablement aussi en usage, après 1798, auprès de la garde du Corps, sachant que le roi ordonna, le 1^{er} avril 1798, de substituer les montures en argent des épées des officiers de cette garde, par des montures «ordinaires» en laiton doré. Les éléments du décor de la monture, comme la taille de l'estrade sur laquelle l'aigle est assis, les rayons ajourés, le pommeau en forme de vase et le nombre élevé de rainures de la poignée, nous permettent de dater cette épée aux alentours de 1800. Dans la littérature relative à ce sujet, cette arme reçoit, la plupart du temps, la dénomination de «Modell 1797»; Windsheimer présente, dans son ouvrage, une version similaire qui confirmerait cette datation; la lame à dos fut déjà introduite et adaptée pendant le règne de Friedrich Wilhelm II (1786–1797). Avec trois gouttières, ajourées de manière équidistantes de petits ovales pointus, on a ainsi obtenu un allègement de la lame sans que sa stabilité n'en souffrît. Le fourreau en acier, pourtant mentionné dans l'inventaire de 1982, a malheureusement disparu; la dragonne d'officier est d'origine.

(L'auteur remercie Alfred Wunderlich, de Bonn, pour ses précieux renseignements).

67. Épée

Planche XXII

Allemagne, 1806, Wurtemberg, pour un officier ou un membre de la cour (inv. BE 357).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; pommeau rond, gros bouton de rivure; l'arc de jointure se prolonge en un quillon terminé par une sorte de bourgeon en forme d'acanthé; garde à pontat double, se partageant vers l'arc de jointure en deux appendices lobés. Sous la coquille, une cuvette de garde, dont le diamètre correspond à la chape du fourreau. Sur la face de la fusée, illustration des armoiries du Prince Electeur et du roi Frédéric Ier de Wurtemberg (règne 1797–1816), telles qu'elles furent en vigueur entre le 1. 1. 1806 et le 6. 8. 1806; le revers de la fusée montre en son centre un trophée garni d'une panoplie d'armes contemporaines. Lame hexagonale à double tranchant (long. 84,8 cm, larg. 2,5 cm), forgée dans les années 1730–40, destinée d'abord à une épée d'officier prussien. Les poinçons et les signatures sont inscrits dans des médaillons en laiton, incrustés dans la lame: «Aigle prussien / KOHL», et encore «ME : FE[CIT]/POTZDAM». La signature «KOHL» remplace l'aigle prussien sur le poinçon du revers de la lame. Fourreau en cuir rougeâtre, garnitures en laiton doré; chape signée «KOHL».

Longueur totale: 100,3 cm, poids (sans fourreau): 692 g, poids (avec fourreau): 839 g

Provenance: marché aux puces de Paris, octobre 1955.

La garde a été réalisée par un orfèvre ou un bronzier anonyme, et montée sur une lame ancienne par l'armurier et fourbisseur de Stuttgart, G. H. Kohl.

68. Sabre**Planche XIII**

Angleterre, vers 1810/1820, officier (inv. BE 250).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; calotte arrondie, arc de jointure en forme de «S», muni d'une fente en son sommet pour recevoir la dragonne (manquante); quillon de section rectangulaire terminé par une volute; deux demi-oreilles décorées de trophées; monture richement décorée de rinceaux ciselés. Poignée en ivoire, galbée et quadrillée, maintenue par une bague à sa base. Lame à dos à pans creux (long. 70,5 cm, larg. 3,4 cm), bleuie sur deux tiers, gravée à l'eau-forte, dorée et décorée de trophées, de rinceaux et d'ornements. Fourreau en cuir noir, garnitures en laiton doré, comprenant la chape avec anneau de bélière et bouton plat, une longue bouterolle avec un dard; décor finement ciselé «en suite».

Longueur totale: 84 cm, poids (sans fourreau): 870 g, poids (avec fourreau): 1350 g

Provenance: collection privée, Stein a. Rhein (ct. de Schaffhouse), 1959.

Les sabres anglais, communément appelés à monture «à étrier» (stirrup-hilt), en usage à la fin du XVIII^e siècle mais surtout après 1800, n'eurent pas, à l'exception du modèle 1796, de caractère officiel auprès de la cavalerie légère; cependant, ces sabres à monture «à étrier» furent portés par des officiers à pied, et ce lors des guerres napoléoniennes, tels ceux des «flank company», (compagnies de flank-garde, infanterie). Des exécutions luxueuses, telle que celle qui nous concerne, furent particulièrement appréciées et souvent offertes en cadeau, d'où leur appellation de «presentation sword».

69. Courte-épée**Planche XXXII**

Autriche-Hongrie, 1916, officier, troupes d'automobilistes (corps des volontaires automobilistes), éventuellement aérostiers et régiments télégraphistes (inv. BE 264).

Monture vissée en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; pommeau cylindrique, légèrement évasé, bouton vissé en forme de gland. Croisière à quillons évasés et trilobés, décorés de manière suivante: de face, un volant ailé/un faisceau de trois éclairs sur une roue à rayons (?); au revers, un ballon avec nacelle/un faisceau de quatre éclairs sur une couronne de lauriers; noeud de croisière rectangulaire orné de cannelures verticales. Clavier fortement infléchi, portant une plaque d'argent, vissée, ajourée et ciselée comme suit: représentation des armes de l'Autriche, des Habsbourg, entourées du collier de l'Ordre de la Toison d'Or, et de la Hongrie; les trois écus sont surmontés de leur couronne respective, notamment de celle de St. Etienne, l'ensemble est sur une banderole décorative. Fusée en bois, de section ovale, laquée de noir; bague conique, décorée «en suite» du pommeau. Lame nickelée à dos et pans creux (long. 50 cm, larg. 2,5 cm), signée «ZEITLER WIEN» au talon, et «W.n.r./l'aigle impérial bicéphale/16 (1916?)»; contre-tranchant. Fourreau à fût de fer, recouvert de cuir noir; garnitures en laiton doré, comprenant la chape avec un anneau rectangulaire au revers, un bracelet à anneau de bélière et la bouterolle; les garnitures sont décorées, de face et en repoussé, de rinceaux et de feuilles d'olivier sur un fond pointillé, et unies au revers. Dragonne en argent à trois lignes noires, gland frangé en argent vermeil, illustrant de chaque côté l'aigle impérial bicéphale.

Longueur totale: 64 cm, poids (sans fourreau): 480 g, poids (avec fourreau): 800 g

Provenance: vente Dorotheum, Vienne, 2. 5. 1958.

Le corps des volontaires automobilistes (Freiwilliges Automobilkorps) fut créé en 1906 par le «Österreichischer Automobil und Motorrad Touring Club» (OAMTC); il fut suivi, en 1908, par les volontaires motocyclistes; des organisations similaires naquirent en Hongrie dès 1909. Ces corps furent organisés sur le modèle militaire, et subventionnés, par le ministère impérial et royal de la guerre. Les propriétaires d'automobiles ou de motos participèrent avec leurs véhicules à des exercices militaires, dont le nombre se situa entre deux et quatre par année. Les volontaires accomplirent leur service en uniforme, armés d'une épée et d'un revolver; il faut mentionner à cet égard la fameuse épée destinée aux volon-

taires automobilistes autrichiens, introduite en 1912, à la monture en fer ou en laiton nickelé et dont la coquille illustre une paire de roues ailées et l'inscription «K. K. ÖSTERR. FR. AUTO-KORP.». Il fut prévu, en cas de guerre, d'attribuer les véhicules et leurs chauffeurs aux états-majors des différents corps d'armée. Outre les propriétaires et chauffeurs d'automobiles, de camions ou de motos, qui purent être appelés en cas de mobilisation de guerre, l'armée impériale et royale disposa dès 1912 de groupes d'artillerie motorisé; on compta, à l'aube de la Première Guerre mondiale en 1914, pas moins de dix batteries de mortiers de 305 mm et dix autres de 240 mm tractés par des automobiles.

La courte-épée qui nous intéresse, destinée à un officier du corps des volontaires automobilistes (plus tard, troupes d'automobilistes) ne semble pas être un modèle officiel mais plutôt une commande privée, quoique tolérée. Elle fut produite par la fabrique d'armes E. Zeitler de Vienne, qui approvisionna l'armée et les privés en armes blanches. Les quillons de cette courte-épée, aussi rare que de bonne facture, portent de face et à droite l'insigne du corps des automobilistes, et à gauche celui des télégraphistes; au revers et à droite, un ballon et sa nacelle, insigne des troupes d'aérostiers, et à gauche une variante de celui des télégraphistes. La présence de symboles de diverses armes tend à accréditer l'hypothèse que cette courte-épée ne fut pas uniquement destinée aux officiers des troupes d'automobilistes. Que cette arme ait pu être utilisée par des officiers aérostiers, par exemple, s'explique d'autant plus facilement qu'il suffisait de dévisser le bouton du pommeau et d'inverser la garde afin de présenter l'insigne de son incorporation de face. Cette courte-épée, documentée auprès des automobilistes dès 1912, se révéla rapidement être d'un usage peu pratique; les expériences acquises lors de la Grande Guerre incitèrent certains officiers, des troupes d'automobilistes notamment, à préconiser l'introduction d'armes blanches plus courtes; celles-ci auraient d'ailleurs également avantagé les officiers des troupes d'aérostiers et des régiments de télégraphistes. Il semblerait que l'entreprise E. Zeitler ait voulu s'approprier un créneau commercial en proposant cette nouvelle création à l'intention des officiers de plusieurs armes.

(L'auteur remercie Gerhard Hernach, de Dietikon ZH, pour ses informations.)

70. Couteau de chasse

Planche XXV

Allemagne, vers 1740 (inv. BE 448).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; l'arc de jointure, relié à la calotte, se prolonge en un quillon, dont l'extrémité représente une tête d'animal fantastique; l'écusson illustre un cerf pâture; coquille infléchie, montrant la scène suivante: un sanglier attaqué par trois chiens et défaisant un quatrième. Poignée conique à huit côtés, dont sept sont plaqués d'écaille et un, de face et au centre, en nacre, est gravé d'une scène montrant un sanglier pris à partie par deux chiens. Lame droite à dos-gouttières et pans creux (long. 53,5 cm, larg. 2,7 cm); gravure à l'eau-forte, dorée, illustrant sur chaque face et depuis le talon: un cerf cabré dans une couronne de fleurs, des ornements, un vase, des fleurs et des rinceaux. Fourreau à fût de bois, recouvert de cuir noir; garnitures en laiton doré, comprenant la chape munie d'un crochet et d'un compartiment destiné à recevoir le couple; celui-ci est constitué d'une fourchette à deux dents et d'un couteau, dont les manches sont en laiton doré, au décor ciselé «en suite»; bouterolle remplacée.

Longueur totale: 66,4 cm, poids (sans fourreau): 565 g, poids (avec fourreau): 765 g

Provenance: Schwab, antiquaire à Berne, 1957.

La représentation gauche et disproportionnée des animaux, doublée d'une gravure et d'une ciselure irrégulières, sont les indices indiquant que cette monture n'a pas été travaillée par un bronzier ou un fourbisseur talentueux. Ce couteau de chasse baroque produit néanmoins un certain effet, grâce à l'utilisation de deux matériaux différents pour le plaquage de la poignée.

71. Couteau de chasse

Planche XXIII

Allemagne, vers 1730 (inv. BE 445).

Monture en laiton, éléments coulés et repris en ciselure; poignée massive, terminée en tête d'aigle, représentant sur sa face un chasseur en habits antiques et baroques, soufflant dans un grand cor; à ses pieds, deux chiens de chasse; au dos apparaît également un chasseur, vêtu d'une tenue similaire, tenant dans ses mains une hure de sanglier. L'arc de jointure, relié au sommet de la poignée par une tête de chien, se prolonge en un quillon, lui-même terminé par une tête d'animal fantastique; le milieu de l'arc de jointure et l'écusson sont illustrés de scènes de chasse. Coquille infléchie, présentant le décor suivant: un chasseur à cheval, accompagné d'autres à pied et de leurs chiens, poursuivant un cerf; la scène est bordée d'un cadre baroque et d'éléments architecturaux, tels que des colonnades. Lame à dos, pleine, à légère flèche (long. 60,5 cm, larg. 3,3 cm); premier tiers bleu, gravé à l'eau-forte et doré, montrant, d'une part, des sangliers poursuivis par des chiens, l'ensemble orné de rinceaux, et de l'autre, un Amour tenant une flèche, un vase et des rinceaux.

Longueur totale: 75,7 cm, poids: 775 g

Provenance: Anton Achermann, antiquaire à Lucerne, 1960.

72. Couteau de chasse

Planche IX

Hollande ou Allemagne, troisième quart du XVIII^e siècle (inv. BE 524).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; l'extrémité de la poignée, infléchie, représente une tête de lion. La garde est en forme de dragon ailé, couché, dont la tête est recourbée vers le pommeau; l'aile du dragon, inclinée, tient lieu de coquille. La poignée est constituée de deux plaquettes recouvertes de galuchat, rivetées sur la soie par deux rivets dont les têtes sont en forme de coquillage. Lame de kriss (long. 41 cm, larg. 5,8 cm) à double tranchant, ondulée, de section rhombique et à quatre gouttières de chaque côté. Fourreau à fût de bois recouvert de cuir noir, avec un compartiment à services; les garnitures, comprenant la chape, la bouterolle et son dard, sont en laiton doré et ciselées d'un décor floral et de rinceaux; les services sont composés de deux couteaux à poignées lisses en laiton doré, avec lames à dos, poinçonnées de manière identique (sceptre surmonté d'un croissant de lune).

Longueur totale: 52,8 cm, poids (sans fourreau): 585 g, poids (avec fourreau): 790 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 1. 12. 1965, no 80.

À l'inverse des lames damas orientales, par exemple, turques ou perses, très appréciées en Europe, les lames de kriss malaises ne furent que rarement montées sur des armes blanches européennes.

Les kriss, emportés en Europe dans les cales des bateaux de la compagnie hollandaise des Indes orientales (V.O.C), fondée en 1602, furent davantage considérés comme des souvenirs que comme de la marchandise. Le premier kriss introduit en Suisse, dont on retrouve la mention, fut acquis à Java par le Bernois Albrecht Herport (1641 – 1703), lors de son service auprès de la compagnie des Indes orientales, de 1659 à 1668. Cette lame, montée par un fourbisseur anonyme, pourrait provenir de l'île de Madura, au large de Java (aimable communication de M. Kerner, Kirchdorf BE). Dès la création, en 1619, de Batavia (Djakarta) par les Hollandais, et l'implantation de plusieurs points d'appuis militaires à Madura, les contacts furent très intensifs avec cette partie de l'actuelle Indonésie. Pour la création de cette monture originale, probablement l'oeuvre d'un orfèvre travaillant en Hollande, l'artisan s'est inspiré du mouvement flamboyant de la lame, pour donner à cette représentation du combat entre le lion et le dragon l'effet dramatique adéquat. On trouve des coquilles similaires, montrant un dragon ou un aigle couché, sur des couteaux de chasse allemands de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le peu d'exemples connus, de lames de kriss montées sur des armes blanches européennes, concernent surtout des couteaux de chasse et, plus rarement, des baïonnettes à bouchon.

73. Couteau de chasse**Planche XXV****France, vers 1780 (inv. BE 427).**

Garde en laiton, éléments coulés; deux quillons, de section arrondie, terminés en bouton et recourbés, un vers la pointe, et l'autre vers le pommeau; large branche de garde formant une plaque, percée et décorée comme suit: au centre, un médaillon contenant trois fleurs bordées d'une couronne de feuilles; les bords sont ajourés en grillage. Poignée à tête de lion en ivoire sculpté, conique et de section ovale, rainure en spirale, parcourue de filigranes doubles de laiton; une bague. Lame à dos (long. 43,5 cm, larg. 2,6 cm), à légère flèche, pointe à taillant acéré; décor gravé à l'eau-forte montrant un pandour en armes, l'inscription «V[ivat] Pandur», ainsi que trois croix potencées et des rinceaux.

*Longueur totale: 59 cm, poids: 460 g**Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 22. 11. 1962.*

La devise «Vivat Pandur», ainsi que la représentation d'un guerrier vêtu de manière surprenante, apparaissent fréquemment sur les lames des couteaux de chasse de la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'expression «Banderium», estropiée en «pandour», qualifiait, à l'origine, des forces féodales levées au profit des seigneurs hongrois ou croates; cette notion apparaît au XVI^e siècle déjà. Les pandours doivent leur notoriété au corps-franc qui porte leur nom, créé par Franz Freiherr von der Trenck (1711–1749). Trenck, descendant d'une riche famille slavonne, est né à Reggio de Calabre, étudia à Vienne et devint officier à 16 ans déjà. Sa force extraordinaire, sa férocité et son courage, l'ont souvent conduit à mener des actions douteuses et insignifiantes du point de vue militaire. En 1741, il mit son corps-franc de pandours à la disposition de l'impératrice Maria Theresia, lors de la guerre de Succession d'Autriche (1741–1748); ce corps était principalement constitué de fantassins armés, entre autres, de longs couteaux courbes à la pointe caractéristique, appelée en allemand «Pandurspitze» ou, en français, pointe à taillant acéré. Leur tactique non conventionnelle de francs-tireurs lors de la guerre contre la Prusse, doublée d'une brutalité et d'une soif de butin inhabituelles, leur assura une certaine popularité débordant largement les frontières des ennemis de la Prusse; ce fait, bien compris des commerçants avisés, poussa les fabricants de lames et autres marchands d'armes à proposer dans leur assortiment des lames travaillées et décorées dans le style «pandour».

74. Couteau de chasse**Planche XXVI****France, vers 1780 (inv. BE 429).**

Monture en fer forgé, repérée; poignée de section rectangulaire, dont les faces sont bombées et les côtés droits, bouton de rivure; bague unie, à deux cannelures. Garde à deux quillons; celle-ci, et la poignée, sont décorées «en suite»: grillage rhombique, ajouré et constellé de fleurs. Lame à dos (long. 58,3 cm, larg. 3,6 cm), à légère flèche, dont le premier tiers est décoré par gravure à l'eau-forte et par meulage, puis doré. Fourreau en cuir noir, garnitures en fer décorées «en suite», comprenant une chape munie d'une agrafe et d'un anneau de bélière, un bracelet secondaire et une bouterolle.

*Longueur totale: 71,2 cm, poids (sans fourreau): 540 g, poids (avec fourreau): 700 g**Provenance: Otto Staub, antiquaire à Fribourg, 1963.***75. Couteau de chasse****Planche XXVI****France, vers 1770 (inv. BE 430).**

Monture en argent, forgée et ciselée; calotte recourbée illustrant une grimace sur son bord intérieur, bouton de rivure ovale; garde composée de deux quillons, de section arrondie, terminés par des têtes d'oiseau, dont une est dirigée vers la pointe, et l'autre vers le pommeau; l'écusson est décoré de cannelures obliques; sous la garde, une cuvette cannelée, destinée à couvrir la chape. Poignée conique et de section ovale, composée de plaquettes de nacre enroulées d'une bande d'argent en spirale. Lame à dos-gouttière et pans creux, à

légère flèche (long. 52,7 cm, larg. 2,6 cm), premier tiers de la lame bleui, décor gravé à l'eau-forte et doré, montrant des rinceaux, des feuillages et des ornements.

Longueur totale: 67 cm, poids: 330 g

Provenance: collection privée, la Chaux-de-Fonds (ct. de Neuchâtel), 1953.

Dans son ouvrage de référence, «Der Hirschfänger», Gerhard Seifert appelle les couteaux de chasse à lames recourbées «Jagdplaute»; une notion qui ne s'est jamais imposée parmi les chercheurs, malgré une certaine justification du point de vue cynégétique. Le Metropolitan Museum of Art, N.-Y., possède un couteau de chasse similaire, richement ouvragé, frappé d'un poinçon de contrôle de 1762/1768 et muni d'une lame signée «Anne Wolfard à Genève». Anne Wolfard reprit en mains le commerce de son mari, le fourbisseur Jean Louis Wolfard, décédé en 1770.

76. Couteau de chasse, arme combinée avec un pistolet à silex

Planche IX

Allemagne ou Autriche, vers 1790 (inv. BE 452).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; dorure légèrement passée. Deux quillons courts à quatre côtés, aux extrémités arrondies et recourbées, une vers le pommeau, et l'autre vers la pointe; décor constitué de tresses et de fleurs. Sur l'écusson, représentation d'une urne dans un médaillon ovale bordé d'une couronne de laurier. Coquille infléchie, décorée d'une grande urne richement ornée, suspendue et parée de guirlandes de feuilles et de rinceaux. Poignée en ébène, conique, prise dans une bague décorée; deux côtés étroits et deux faces bombées, dont chacune est décorée de trois rosettes ovales et rivetées; une autre rosette tient lieu de bouton de rivure. Lame droite à dos-gouttières et pans creux (long. 57,9 cm, larg. 3,6 cm), gravée à l'eau-forte: au revers, et en partant du talon, une croix potencée, puis, une chasseresse armée d'un fusil et d'un cor, sous une banderolle où est inscrit le nom de «la DIANE»; un cerf poursuivi par un chien terminent la décoration. Sur la face de la lame est monté un pistolet de poche à platine à silex; canon en fer, rond, d'une longueur de 10,5 cm pour un calibre de 8,5 mm; la détente est cachée sous la coquille.

Longueur totale: 73,6 cm, poids: 850 g

Provenance: collection privée, Dagmersellen (ct. de Lucerne), 1953.

Les pistolets à silex de petit calibre du XVIII^e siècle, préférés pour être combinés avec les couteaux de chasse, et en tous points comparables à leurs contemporains de poche, ne furent que peu indiqués pour l'usage de la chasse. Les pistolets à silex comme armes de chasse présentèrent un calibre supérieur, situé entre 15 et 18 mm. Le fait que le pistolet du couteau de chasse soit utilisé pour donner le «coup de grâce», comme l'écrit H. G. Frost, est discutable, et ce aussi bien pour des raisons pratiques que pour des raisons liées à l'histoire de la chasse. Au XVIII^e siècle, les cervidés et les sangliers furent servis à l'arme blanche. Sachant que ces couteaux de chasse, très maniables et plus courts que les épées de l'époque, constituèrent également l'armement des voyageurs, ce pistolet de poche pouvait se révéler très utile comme arme complémentaire pour la défense rapprochée.

77. Couteau de chasse

Planche IX

Allemagne, vers 1850 (inv. BE 450).

Monture en laiton doré, éléments coulés et repris en ciselure; calotte formée d'une tête de chien à longues oreilles; deux quillons courts et droits, terminés en tête de lynx, entre lesquels l'écusson, de section carrée, représente un cerf, d'un côté, et un chien, de l'autre. Coquille ovale, recourbée vers la pointe, montrant un cerf et deux biches au repos. Plaquettes en bois de cerf, maintenues à leur base par une bague décorée. Lame à dos et

pans creux (long. 65,5 cm, larg. 2,8 cm), poinçonnée à sa base. Fourreau en cuir noir, garnitures en laiton doré, chape avec anneau de bélière et bouton plat, montrant le décor suivant: sanglier attaqué par trois chiens, glands et feuilles de chêne; la chape forme un compartiment destiné à recevoir un couteau; bouterolle décorée d'un cerf, d'un lièvre et d'une grue, l'ensemble est bordé de glands et de feuilles de chêne.

Longueur totale: 81,5 cm, poids (sans fourreau): 770 g, poids (avec fourreau): 1020 g

Provenance: Martha Schreder, antiquaire à Vienne, 1958.

78. Couteau de chasse

Planche XXI

Allemagne, vers 1855/1860 (inv. BE 620).

Monture en fer, éléments coulés et repris en ciselure; poignée conique, en forme de massue, arrondie au sommet et décorée, de chaque côté, d'acanthes en bas-relief; base de la poignée, conique, prise dans une bague décorée «en suite». Branche de garde à deux quillons infléchis, à quatre faces, cannelés sur leur partie extérieure; garde composée de deux anneaux ovales, décorés sur leur partie supérieure, plats et lisses dessous; cuvette de garde vissée aux intersections des quillons et des anneaux de garde. lame à double tranchant (long. 46,5 cm, larg. 2,2 cm); talon de section lentiforme, gravé à l'eau-forte et doré, puis la lame devient flamboyante et de section hexagonale. Fourreau à fût de bois, recouvert de galuchat, garnitures en fer décorées «en suite», comprenant une chape munie de deux crochets latéraux et d'une bouterolle.

Longueur totale: 60,5 cm, poids (sans fourreau): 380 g, poids (avec fourreau): 560 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 2. 12. 1968, no 80.

Ce couteau de chasse, fabriqué vers 1855/1860, fut muni d'une lame flamboyante d'épée allemande du XVIII^e siècle. L'étroite lame, ondulante et plutôt faible, ne semble, du point de vue pratique, pas très indiquée pour une action de chasse. Il semble qu'il s'agisse moins d'une arme à usage pratique que d'une fabrication unique, privilégiant le savoir-faire artisanal et l'aspect décoratif. La première Exposition universelle de Londres, en 1851, vit apparaître un certain pluralisme stylistique, dont le mélange des styles fut justement une caractéristique. Il n'est pas rare, dans l'esprit de l'époque, de trouver des objets mélangeant allégrement des ornements classiques et gothiques, ou des volutes rococo côtoyer des formes naturalistes. Ces emprunts aux styles occidentaux de toutes les époques, furent enrichis sans scrupules d'ornements floraux, de feuilles de vigne ou de rinceaux, etc. Une grande valeur fut attribuée à l'emploi de nouveaux et d'anciens matériaux, ainsi qu'à la virtuosité du travail manuel; la réalisation d'armes blanches, adaptant des lames ou des montures anciennes, est révélatrice de l'estime dans laquelle on tint ce savoir-faire artisanal. Ainsi, l'armurier et marchand d'armes Henry Le Page (1792–1854), qui dota, en 1833 déjà, une monture baroque de l'orfèvre zurichois Hans Peter Oeri (1637–1692), d'une lame de style néogothique, gravée à l'eau-forte et portant l'inscription, spirituelle, suivante: «Car la Chose cher achetée est souventefois mieux aimée».

Dans le cas du couteau de chasse qui nous concerne, il semblerait bien que ce ne soit pas la monture, mais plutôt l'existence d'une belle lame qui ait déterminé l'artisan, anonyme, à réaliser cette arme. La monture en fer laisse apparaître des formes empruntées aux dagues du début du XVII^e siècle. La ciselure, de grande qualité, illustrant un décor d'acanthes, est probablement basée sur des modèles tirés des livres d'esquisses, tels qu'ils furent propagés dans les années 1850. Des fourreaux à crochets latéraux apparurent en France vers 1800, notamment auprès de certains modèles d'armes blanches spéciales de la Marine, ainsi que sur les sabres impressionnants des tambours-majors; les couteaux de chasse allemands, postérieurs aux années 1850, furent également munis de ces crochets (voir cat. no 44).

79. Fusil à silex

Planche XLII

Suisse, ordonnance fédérale 1817, Lucerne; puis fusil domestique, (Hausgewehr), ancien numéro d'assurance incendie no 85; adresse actuelle: Herrenrain 2, Sursee (inv. BE 37).

Canon rond (long. 107,9 cm), tonnerre octogonal, calibre 18 mm. Inscriptions, dans l'ordre: poinçon de Lucerne, type A; «G. SURSEE. No 85.» = «Gemeinde Sursee» (commune de Sursee), no 85 de l'assurance incendie. Ancien no d'arme, 1959. Platine française à silex mod. 1777, chien avec col renforcé, le sommet de la batterie est recourbé, bassinet en laiton. Garnitures en fer à la façon du mod. 1777, corr. an IX français; grain d'orge en laiton. Fût en noyer, baguette en fer.

Longueur totale: 146 cm, poids: 3780 g

Provenance: inconnue.

Ce fusil, dont la platine et les garnitures françaises furent adaptées par l'arsenal de Lucerne ou un armurier local, constitua d'abord l'armement d'un fantassin lucernois selon l'ordonnance fédérale de 1817. Après que la Diète fédérale eut approuvé l'introduction, en 1841/42, du système à percussion, le fusil à silex fut recyclé en fusil domestique.

Cette arme se trouva à l'origine dans l'immeuble no 85 de l'inventaire de l'assurance incendie. Cette magnifique bâtisse, dénommée «Unserer lieben Frau», fit partie, jusqu'en 1841, des biens-fonds du cloître de Muri; cette maison appartient aujourd'hui à la paroisse de Sursee, et est habitée par le sacristain.

80. Fusil à percussion

Planche XLIII

Suisse, ordonnance fédérale 1817/42, infanterie, Lucerne; puis fusil domestique (Hausgewehr), ancien numéro d'assurance incendie no 66; adresse actuelle: Unterstadt 4, Sursee (inv. BE 60).

Canon rond (102,8 cm), tonnerre octogonal, calibre 18 mm, vis de culasse selon ord. féd. 1842. Inscriptions, dans l'ordre: poinçon de Lucerne, type B; petit écusson suisse, poinçon de contrôle d'un contrôleur d'armes fédéral. «G : SURSEE. No 66.» = «Gemeinde Sursee» (commune de Sursee), no 66 de l'assurance incendie. Ancien no d'arme, 2032. Platine française mod. 1777 corr. an IX, transformée à percussion selon l'ord. féd. 1842. Garnitures en fer à la façon du mod. 1777 corr. an IX français; grain d'orge en laiton. Fût en noyer, baguette en fer.

Longueur totale: 141,3 cm, poids: 3940 g

Provenance: inconnue.

Cette arme, transformée à percussion après 1842, est basée sur le fusil à silex français mod. 1777 corr. an IX, et trouva usage en Suisse sous la dénomination ord. féd. 1817. Plus tard, cette arme fit partie du mobilier de la maison no 66 de l'inventaire de l'assurance incendie.

Salome et Michael Kämpf, tenanciers de relais, sont mentionnés comme propriétaires de cet immeuble en 1825; suite à une procédure de faillite, la maison devint la propriété, le 1er août 1850, du négociant Josef Rinert. Ces fusils domestiques restèrent dans l'inventaire des immeubles malgré les changements de propriétaires successifs.

81. Fusil à percussion

Suisse, arme de «landwehr» cantonale, vers 1850; fusil domestique (Hausgewehr), ancien numéro d'assurance incendie no 59; adresse actuelle: Joseph Frei Weg 1, Sursee (inv. BE 59).

Canon rond (long. 102,8 cm), tonnerre octogonal, calibre 18 mm. Inscriptions, dans l'ordre: «I. S.», probablement le monogramme du propriétaire «Jakob Schwyzer»; «SURSEE No 59.» = commune de Sursee, no 59 de l'assurance incendie. Fusil à silex français mod. 1777 corr. an IX, transformé à percussion par le canton. Garnitures en fer à la façon

du mod. 1777 corr. an IX français; grain d'orge en laiton. Fût en noyer, monogramme «I.A.» pyrogravé devant le pontet de sous-garde; baguette en fer.

Longueur totale: 141,3 cm, poids: 3820 g

Provenance: inconnue.

Cette arme à silex, dans le genre du mod. 1777 corr. an IX français, fut transformée à l'échelon cantonal; elle fit partie du mobilier de la maison no 59 de l'inventaire de l'assurance incendie; Balthasar et Jakob Schwyzer, appelés les frères Schwyzer dès 1854, sont mentionnés comme propriétaires de 1825 à 1831.

82. Arquebuse à mèche (serpentin), «Doppelhaken»

Planche XL

Suisse, Lucerne/Zurich 1567/1570, anciennes réserves de l'arsenal de Zurich (inv. BE 815).

Canon octogonal (115,5 cm), à 38 rayures, d'un calibre de 21,5 mm; au premier tiers du canon, deux tourillons; plus en avant, un croc de muraille, plat, avec un côté dentelé. Sur les deux pans obliques près du tonnerre, un poinçon de maître de chaque côté, représentant un cercle partagé en six rayons, surmonté d'une croix double; on devine une troisième marque, usée et non identifiable avec certitude, mais dont la partie visible est identique au poinçon no 8650, attribué à la ville de Lucerne (Heer/Stöckel III, p. 1639, marque 8650). Le tonnerre est gravé de la lettre «Z», pour «Zurich» ou «Zeughaus», et de l'inscription suivante: «B . N . 50. L . 40». L'ancien tube de visée a cédé sa place à une simple mire à encoche et un guidon. Sur le côté du canon, un bassinet en fer, plat et en demi-cercle, muni d'un couvre-bassinnet pivotant. Platine à mèche formée d'un long et étroit corps de platine en fer, dotée d'un serpentín porte-mèche avec sa vis de serrage; un petit ergot d'arrêt bloque le serpentín en position armée, et un bouton-détente, situé au milieu de la platine, le libère. Fût octogonal en noyer (Landsknechtschaft); l'inscription «L 4 P IIII» est gravée sur la crosse, ainsi que des entailles décoratives, situées vers la platine et l'avant de la crosse; celle-ci est renforcée, depuis la platine jusqu'au niveau des tourillons, de bandes de fer.

Longueur totale: 165,5 cm, poids: 12,450 kg

Provenance: collection privée, Berne, 1962.

Trente-deux arquebuses du même type, dites «Doppelhaken» (à double crochet), dont 11 furent transformées à silex, issues des anciennes réserves de l'arsenal de Zurich, se trouvent dans les dépôts du Musée national suisse (KZ 1/2, 38, 719/724, 2305, 2311, 2314/2315, 2318, 2320, 2323/2327, 2329, 2331/2332, 2334, 2369/2370, 6371/6374, 10143/10144). On retrouve, sur les canons, le même poinçon, composé d'un cercle partagé par six rayons surmonté d'une croix double, et les armoiries de Lucerne. Ceux-ci furent produits par l'armurier Hans Roech, installé à Lucerne mais probablement venu d'Allemagne, également connu sous le nom de «Hans von Köln». Le nom de Roech est documenté de 1533 à 1570; en 1540, il fut nommé bourgeois et membre de la guilde du safran. Il livra, pour la somme de 30 couronnes, deux arquebuses au Conseil lucernois, et sa femme reçut un tablier des autorités. A son tour, Zurich acquit en 1567 du «Meister Hans von Kölln» 37 «Topellhaggen» (double crochet), mais que les canons et les platines, qui – furent ensuite montées par le menuisier Hans Christen; l'arsenal mit le bois nécessaire à disposition. Les 37 arquebuses furent essayées par quelques tireurs et le fournisseur, Hans von Köln, au stand «am Platz» et en présence du bourgmestre Hans Bräm (1521–1584). Ce dernier, armurier de profession, fut maître de la corporation des forgerons en 1552, chef de l'arsenal en 1565, bourgmestre en 1567 et président de la société de tir. L'ensemble des 67 arquebuses qui apparaissent dans les comptes de l'arsenal entre 1567 et 1570, tout comme l'hébergement de Köln lors des tirs d'essai, témoignent de l'estime que le Conseil de Zurich, et le bourgmestre Bräm en particulier, eurent pour l'armurier Köln.

Le valet de l'arsenal, Antoni Boschinder, ajusta les mires des arquebuses, les numérotà et fabriqua des tréteaux pour supporter les armes, quand celles-ci ne purent être appuyées sur un mur d'enceinte ou quelqu'autre support. Ces arquebuses furent utilisées depuis des vil-

les fortifiées ou des sièges baillivaux, avec ou sans leur support. Le forgeron Jakob Rapold fabriqua, en 1572, des chariots spécialement conçus pour l'engagement en campagne de ces arquebuses, appelés «Haggenkarren». Ces armes furent également appréciées pour tirer des salves d'honneur lors d'événements particuliers comme, par exemple, en 1563 et 1565 pour saluer l'arrivée des fiancées des membres importants du Conseil ou, en 1578, pour l'entrée du comte de Sulz.

Ces arquebuses, que l'on peut dater entre 1567 et 1570, furent dotées de platines à mèche démodées, comme on les rencontrait déjà vers 1500. Toutes les arquebuses de Zurich, avec leur canons lucernois, reçurent une double numérotation; ceux qui sont sculptés dans la crosse datent de 1568/1570; les inscriptions gravées sur les canons sont postérieures. Certaines arquebuses zurichoises prirent, sous la forme de cadeaux ou d'échanges, le chemin de diverses collections comme par exemple Berne (inv. no 3887, 14204, 2426, 242 b), ou Genève (inv. K 258, K 179). Lucerne ne possède plus qu'une seule arme produite par son illustre concitoyen (Musée historique de Lucerne, inv. HMLU 887), ainsi qu'un coin à monnaie (inv. HMLU 425) destiné à frapper une récompense scolaire de la fin du XVI^e siècle, portant également la marque de «Hans von Köln». Comme le prouvent d'autres coins issus des collections du Musée de Lucerne, il semblerait que les armuriers furent également mandatés pour fabriquer ces matrices (Tobler no 7, voir Heer, «Stöckel II», p. 1454, no 5013; Tobler no 14, voir Schneider, «Schweizer Waffenschmiede», p. 172, «Last»).

83. Fusil à chenapan, arme de chasse

Planche XL

France, vers 1645/1650, Claude Roux, armurier à Lyon (inv. BE 148).

Canon rond (long. 128 cm), calibre 16 mm, tonnerre octogonal, signé «LAZARI COMINAZ», entre deux couronnes horizontales; après «LAZARI», un espace avec deux trèfles stylisés. Simple mire à encoche et grain d'orge en laiton. Platine à silex avec mécanisme à chenapan, avec cran d'arrêt du chien à l'arrière de celui-ci. Vis de chien, vis de couvre-bassin et ressort de batterie internes. Corps de platine plat, signé «A Lyon Par Claude Roux»; les deux extrémités de platines et le chien présentent un décor floral gravé. Pontet de sous-garde et plaque de couche en laiton, trois porte-baguettes, dont deux en laiton et un, vers la bouche, en fer. Fût en noyer (fragile), et tiroir de crosse. Le côté gauche de la crosse porte, dans un cartouche pyrogravé en forme d'écu, les initiales «HR», et la lettre «R» simplement gravée. Baguette en bois (ancienne substitution).

Longueur totale: 167 cm, poids: 3090 g

Provenance: inconnue.

Sur les sept armes, recensées à ce jour, produites par l'armurier Roux à Lyon, trois se trouvent dans la collection d'armes du maréchal suédois Carl Gustav Wrangel (1613–1676), conservée au château de Skokloster. Les inventaires encore disponibles, tout comme une correspondance des années 1647/48, nous renseignent sur la manière selon laquelle Wrangel acquit ces armes, comprenant un fusil à silex à canons tournants, un long fusil à silex et une paire de pistolets à silex à canons tournants. La préférence de Wrangel pour les armes à feu contemporaines de qualité, à la technique ou à la construction extraordinaires, fut notoire, amenant les princes, les officiers ou les bourgmestres soucieux de s'attirer les faveurs de cet homme influent, à le régaler de fusils et de pistolets.

En 1646, le Zurichois Johann Rudolf Werdmüller (1614–1677) fit parvenir au généralissime, à l'occasion de la promotion de Wrangel au grade de maréchal et de commandant en chef des troupes suédoises en Allemagne, un fusil à silex à deux canons tournants de Roux. Werdmüller, au service de la Suède depuis 1642 et colonel depuis 1643, se trouva en délicate posture après le rejet par le Conseil zurichois, en 1646, de sa requête de pouvoir continuer à servir ce pays. Ce Conseil estima, en effet, qu'il n'était pas dans son intérêt qu'un de ses concitoyens combattît l'Autriche des Habsbourg, de surcroît à un poste si exposé, et que son action pût remettre en question la «paix perpétuelle», signée en 1474 par

l'Autriche et les Confédérés. Werdmüller et Wrangel, qui sont contemporains, ont appris à se connaître et à s'estimer lorsqu'ils servirent, en 1642, sous les ordres du général suédois Horn. Werdmüller compta sur une intervention de Wrangel auprès du Conseil zurichois, et tenta de s'assurer de sa bienveillance en lui offrant un fusil. Le commandant en chef suédois intercèda en faveur de Werdmüller, fraîchement promu adjudant-général, en écrivant à Zurich, mais la réponse datée du 20 février 1647, bien que courtoise, n'en resta pas moins négative. Dans le courant de cette même année, Werdmüller rentra, contre son gré, à Zurich; durant les années 1647/48, il garda néanmoins, en secret, un rôle comme agent au service de Wrangel, et l'informa des nouvelles de Suisse et d'Italie. Enhardi par l'impression favorable que son cadeau, le fusil à canons tournants de Roux, fit sur Wrangel, Werdmüller commanda auprès de cet armurier, au début de 1647, un fusil à silex particulièrement long puis, plus tard, une exquise paire de pistolets à canons tournants. Ce n'est pas sans peine que les armes transitèrent de Lyon à Zurich, dans un premier temps, puis jusqu'au quartier-général suédois, ensuite; grâce à l'imagination de Werdmüller ces armes trouvèrent quand même le chemin du cabinet des armes de Wrangel. Malgré les liens d'amitié qui unirent les deux hommes, malgré son activité d'agent et ses coûteuses attentions, le retour du Zurichois au service de Suède lui resta interdit; il accepta, en 1648, une proposition de Venise.

Le choix de Werdmüller pour un armurier lyonnais, alors que sa propre ville natale, Zurich, abritait à la même époque le fameux orfèvre et armurier Felix Werder, mérite une explication. Les deux fils de Hans Rudolf Werdmüller (1570–1617), qui fit fortune dans le commerce de la soie, Hans (Johann) Rudolf, le futur général, et Hans Georg, étudièrent à Genève de 1627 à 1630, avant de déménager en novembre de cette année à Lyon, accompagnés de leur précepteur. Ils y apprirent, avant tout, l'art de la fortification auprès de l'ingénieur militaire Vaucelles. C'est probablement durant les neuf mois de son séjour lyonnais que le jeune Hans Rudolf, féru de la chose militaire et des armes, fit la connaissance des armuriers locaux, et de Claude Roux en particulier. Werdmüller avait déjà fait valoir ses qualités de tireur lorsqu'il obtint le titre de roi du tir, le 5 avril 1630, de la Société genevoise des Archers, ainsi que la bourgeoisie d'honneur; un mois plus tard, le 6 mai 1630, il fut sacré «Roi de l'Arquebuse».

Avec Claude Roux et Claude Cunet, actifs entre 1635 et 1650 environ, la ville de Lyon disposa de deux armuriers particulièrement doués et novateurs, dont le travail fut estimé aussi bien par la clientèle indigène qu'étrangère. Les deux artisans produisirent, dès 1640, des armes à silex à canons tournants. Ce système, qui apparut au XVI^e siècle déjà, en Allemagne et en Italie, continua d'être développé en France (Paris, Sedan et Lyon), avant d'être copié à Liège et en Hollande. Grâce aux relations tissées à Lyon par le commerce paternel de la soie, dont il héritera plus tard, Werdmüller put à tout moment s'informer des activités de Roux, acquérir des armes ou, comme dans le cas de Wrangel, en passer commande. La bonne réputation du travail de l'armurier lyonnais, reconnue par l'œil expert de Werdmüller, s'exprima par la qualité de construction soignée de ses canons et platines, ainsi que par une mise à bois d'une élégante sobriété.

Outre le système à canons tournants, Roux compte parmi ses innovations marquantes, des armes de chasse à canons particulièrement longs et l'emploi de la platine à chenapan, comme c'est le cas pour le fusil de la collection Beck. La platine, signée par Roux, est une variante de la platine à chenapan hollandaise, tout en évoquant certaines platines anglaises, ou encore italiennes, comme le type «alla fiorentina». Ce fusil renforce la supposition d'Arne Hoff, selon laquelle le système à chenapan aurait atteint l'Italie via la France. Concernant le canon signé «Lazari Cominaz», il se peut qu'il s'agisse malgré tout, après l'avoir comparé à d'autres canons et signatures, d'un travail de Roux qui, comme le prouve le canon de 176 centimètres qu'il réalisa pour la canardière (Skokloster inv. 6051) mentionnée plus haut, s'entendait tout à fait en matière de fabrication de canons de qualité. Tant qu'à faire

du beau travail, autant le signer du nom de la prestigieuse dynastie de fabricants de canons de Gardone, et de profiter ainsi de leur grande renommée. Le décor floral du corps de platine et du chien correspond largement à celui du fusil à canons tournants offert en 1646 par Werdmüller à Wrangel. Le fusil de la collection Beck, encore dans sa mise à bois originale, est un exemple rare et primitif de l'utilisation du système à chenapan en France.

Un pistolet à silex à canons tournants, signé «Roux A Lyon» et issu d'une ancienne possession zurichoise, fut mis en vente en 1992 et se trouve aujourd'hui dans une collection privée. Nous ignorons, par contre, la destinée d'une paire de pistolets à calottes à tête de lion de la collection G. Diderrich, également de Roux et exposée en 1931 au Metropolitan Museum of Art de New York. Pour conclure, mentionnons encore un fusil à canons au Museo Sant Angelo de Rome, apparemment remis à bois et raccourci au 18^e siècle.

84. Hache de mineur de parement, combinée avec un pistolet à silex **Planche XLI**
Allemagne, probablement de Teschen (Silésie), vers 1750 (inv. BE 486).

Fer en laiton coulé; au dos de la douille massive, un petit appendice en forme de marteau; en face, un fer de hache allongé au tranchant convexe et simplement décoré. La douille, munie d'un couvercle pivotant, contient aussi bien le manche que le canon de l'arme à silex combinée. Canon rond en laiton (long. 11,4 cm), tonnerre octogonal, calibre de 10 mm. La platine et le chien sont en fer, aux bordures chanfreinées, simplement décorés; pontet de sous-garde en laiton. Long fût en noyer, en forme de bâton, de section ovale, dont le tiers supérieur est incrusté d'os et de nacre; cette décoration est constituée de lignes droites et de spirales, de fleurs de houblon, d'une constellation de disques de nacre et d'os, de chiens courant des lièvres. Le pied du bâton est muni d'un sabot en laiton.

Longueur totale: 128 cm, poids: 830 g

Provenance: maison de ventes Venator, collection du prince Starhemberg, Schloss Eferding, Cologne, 15. 9. 1956, No 17.

La hache de mineur, en tant qu'outil ou comme arme, fut un attribut caractéristique des mineurs allemands dès l'aube du XVI^e siècle. Après avoir définitivement perdu sa fonction d'outil, dans le courant du XVII^e siècle, la hache de mineur devint une arme de parade aussi bien qu'un attribut de pouvoir dans la corporation de plus en plus hiérarchisée et fonctionnarisée des mineurs. Ce sont surtout les piqueurs, les véritables mineurs, ceux qui travaillèrent dans la roche, qui creusèrent les puits et les galeries, arrachèrent le minerai, ce sont avant tout ceux-là qui prirent part aux fêtes et aux cortèges, équipés de leur hache.

Vers 1700 apparut une variante plus fine et plus légère de la hache de mineur, une sorte de hachette décorée (Häckchen); elle devint le privilège des porions (contremaîtres, surveillants dans les mines) et autres cadres moyens, d'où son nom de «Steigerhäkchen» (hachette de contremaître). Alors que la hache de mineur traditionnelle, au manche plutôt court, se portait à l'épaule, la hachette, le plus souvent munie d'un long manche à la façon d'un alpenstock, fut utilisée à la manière d'un bâton de promeneur. En 1719, apparurent en Saxe deux types de haches et un type de hachettes différents, comme accessoires des costumes «des officiers supérieurs et subalternes de la mine, des fonctionnaires et des ouvriers de la mine». Les haches de parade, aux fers et aux manches richement décorés, furent attribués aux cadres supérieurs (par exemple, aux capitaines ou commissaires aux mines), alors que les haches aux fers unis et aux manches simplement décorés furent réservées aux piqueurs; les hachettes, comme évoqué ci-dessus, furent l'apanage, avant tout, des contremaîtres et autres cadres moyens de la mine. L'organisation minière en Saxe et leurs costumes servirent de modèles à toute l'Allemagne et à l'Europe orientale (Hongrie, Silésie, Slovaquie, Pologne).

La hachette de mineur de parade de la collection des princes Starhemberg (Autriche), fut combinée avec un pistolet à silex. Une arme très similaire, datée de 1752 et portant des

inscriptions en allemand relatives au monde de la mine, se trouva dans la collection de l'Américain Herbert G. Ratner jr. Il semblerait, dans les deux cas, que nous ayons affaire à une évolution du marteau d'arme combiné avec une arme à feu, connu dès la fin du XVII^e siècle en Hongrie sous la dénomination «fokos», ou «topor» en Galicie. Sur la base de la similitude des décors de ces haches et hachettes de mineurs, il est probable qu'elles furent principalement produites à Teschen (Silésie). Le fer et le canon de cette hachette de mineur sont en laiton, à la différence des autres haches combinées, où ils sont en fer.

85. Carabine à percussion, arme de stand **Planche XLI**
Suisse, vers 1840, Michael Furrer, armurier à Sursee; modernisée vers 1850 par Anton Bellmond à Stans (inv. SU 1131).

Canon octogonal à vis de culasse (long. 91 cm), calibre réduit à 10,5 mm, signé «A. Bellmond in Stans»; la face inférieure porte l'indication du propriétaire, «1850 ZULLY»; système d'attache à tiroirs; organes de visée: dioptré et guidon à perle dans un tunnel sur queue d'aronde. Platine à percussion, signée «M. Furrer Su.[rsee]», avec crochet de sécurité; double-détente à cheveu, séparée au milieu par une tige de protection, et devant par une lame ressort réglable. Garnitures en laiton, crosse en noyer, à fût long et à joue. Inscription du propriétaire, «ZULLY SURSEE»; baguette remplacée.

Longueur totale: 127 cm, poids: 8879 g

Provenance: collection de la ville de Sursee.

Cette arme de stand, fabriquée par Michael Furrer (1804–1885), de Sursee, fut transformée vers 1850 par Anton Bellmond pour le tir au petit calibre, et équipée d'un dioptré et d'un guidon à perle. Le propriétaire de l'arme, Michael Zully (1801–1876), orfèvre à Sursee, major chez les carabiniers et maître-tireur, prit part au Tir fédéral de Lucerne de 1853.

86. Épieu **Planche XXXIX**
Allemagne ou Suisse, dernier quart du XV^e siècle (inv. BE 618).

Fer forgé, long et étroit, en forme de feuille étirée (long. 63 cm, larg. 5,5 cm), dont la pointe est rhombique sur un tiers, puis se transforme en une arête médiane saillante; sur la base du fer, de chaque côté, est insculpé un petit «L» gothique; douille octogonale, hampe remplacée.

Longueur totale: 256,5 cm, poids (avec hampe): 2790 g

Provenance: Schwarz, armurier à Berne, 1954.

Il semblerait que nous ayons affaire à une arme de guerre pour fantassin, plutôt qu'à un épieu de chasse au sanglier ou à l'ours. Bien qu'il soit fréquemment fait mention, au XVI^e siècle, d'épieux de chasse aux fers massifs et trapus, il n'y a pas d'évidences de leur existence au XV^e siècle, particulièrement sous cette forme allongée. En tout état de cause, le fer de cet épieu, dont l'estoc est renforcé, aurait été particulièrement indiqué pour transpercer les protections de cuir ou de mailles, ou encore, pour se frayer un chemin par les interstices d'une armure.

87. Hallebarde à lanterne **Planche XIX**
Italie, début du XVII^e siècle (inv. BE 635).

Estoc en fer forgé de section rhombique (long. 52 cm), percé en son milieu; lanterne à six médaillons. La hache, en forme de demi-lune, munie de deux crochets au dos, et le bec-de-corbin sont ajourés de manière décorative; ils sont décorés, de chaque côté, d'un médaillon à visage de femme en laiton coulé. La douille, et ses abords, présente un décor simpliste gravé à l'eau-forte; deux arrêts de parade. Une paire d'attelles et une hampe octogonale en frêne, avec des restes de peinture verte, terminée par un sabot pointu en fer.

Longueur totale: 266,3 cm, poids (avec hampe): 2475 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 1958.

Cette arme fait partie d'un groupe de hallebardes de parade italiennes, décrites par Boccia (1985) comme «véniennes» et datant du début du XVII^e siècle; les caractéristiques communes en sont: 1. un estoc en forme de lame de section rhombique, dont l'arête est repercée sur deux ou trois segments. 2. une lanterne, à cinq ou six médaillons, située à la base de l'estoc. 3. une hache en demi-lune et un bec-de-corbin, tous deux largement ajourés. 4. de chaque côté de la hache et du bec-de-corbin, un médaillon en laiton ou en cuivre, probablement doré à l'origine, illustrant un des motifs suivants: A – un visage de femme, B – une tête de guerrier casqué, C – une tête de lion. Un groupe de boutefeux (buttafuoco) italiens, également appelés «mezze picche», ayant des caractéristiques communes avec ces hallebardes de parade, comme la pointe repercée ou la lanterne à médaillons, pourrait provenir du même centre, ou de la même région de production d'armes d'hast.

88. Hallebarde

Planche XIX

Allemagne, arme de parade du capitaine Jost Greder, Soleure 1607 (inv. BE 637).

Longue lame en feuille de sauge, traversée de la douille à la pointe par une arête centrale prononcée. Petit fer au tranchant concave relié à la lame par une base étroite. Le dos du croc est orné d'un petit crochet orienté vers la lame; une face du croc est inscrite d'un poinçon illustrant le globe impérial inséré dans un cartouche en forme d'écu. Douille conique à deux attelles, hampe ronde anciennement remplacée. La lame, sans les attelles, laisse apparaître un riche décor gravé à l'eau-forte, partiellement doré, sur un fond grenu et noirci: sur la pointe, de chaque côté, représentation de l'aigle impérial bicéphale, sous lequel un cartouche contient le nom du propriétaire: «HER HOVPTMAN IOST GREDER DES RATS ZVO SOLOTHVRN 1607»; à la base de la pointe, et de chaque côté, une fleur de lys dans un grand médaillon ovale. Le fer porte les armes de Soleure entre les initiales «S» et «O»; au dos, les armoiries simplifiées des Greder von Wartenfels placées entre les initiales «I» (= Jost) et «G» (= Greder). Ces éléments décoratifs sont encadrés par des rinceaux, des ornements et des bordures.

Longueur totale: 223,2 cm, lame (sans les attelles): 46,8 cm, poids (avec hampe): 2425 g

Provenance: collection privée, Neuchâtel, 1954.

Jost Greder (1553–1629), issu d'une vieille famille soleuroise, fit carrière au service de France dans les années 1570, et devint propriétaire d'un régiment en 1616. Constamment actif lors de missions diplomatiques entre sa ville natale et la France. Les revenus de Greder lui permirent d'acquiescer, en 1600, la seigneurie et le château de Wartenfels de son ancien supérieur militaire, le colonel Lorenz Arregger (mort en 1616), lui aussi de Soleure. Arregger reçut également, en 1607, de par sa fonction d'avoyer, une hallebarde de parade (propriété, depuis 1995, du Musée de l'ancien arsenal de Soleure; inv. MAZ 15344), présentant des similitudes indéniables, tant par sa construction que par sa décoration, avec celle de la collection Beck. Les différences résident principalement dans les armoiries et le nom du récipiendaire: «HER LORENZ ARREGGER RITTER GEWESNER OBRISTER VND SCHVLTHEIS ZV SOLLOTHVRN 1607».

Ces deux hallebardes de parade feraient partie d'un petit ensemble d'armes similaires qui constituèrent probablement l'armement de la garde d'honneur lors des festivités ou réceptions, telles que l'arrivée des ambassadeurs français résidants à Soleure. Une autre hallebarde, issue des collections du Musée de l'ancien arsenal de Soleure (inv. MAZ 1731), est munie d'un fer similaire, quoique moins richement décoré. Un aigle impérial bicéphale est gravé à l'eau-forte sur une des faces de la pointe, par ailleurs légèrement endommagée; l'autre face propose la représentation naturaliste d'un aigle. Les noms du propriétaire ou du donateur, ainsi que l'année, manquent; néanmoins, comme c'est le cas pour les autres hallebardes d'apparat, le fer est décoré des armoiries de Soleure entourées des initiales «S» et «O».

La dispersion de la fameuse collection de Karl Gimbel, en 1904, mit à jour une hallebarde

de parade soleuroise, datée de 1616, qui se distingue cependant, tant du point de vue de la forme que de celui de la décoration, des exemplaires mentionnés auparavant; le fer de ladite hallebarde était doté d'une lame en forme de «S», tout comme des incontournables armoiries de Soleure entourées des initiales «S» et «O», de l'année «1616», et d'une pointe partiellement gravée à l'eau-forte. Les modèles de hallebardes de parade, d'exécutions plus sommaires, dépourvues du nom et des armoiries du propriétaire ou du donateur, furent vraisemblablement destinées à la troupe; les hallebardes de Greder et de Aregger sont à considérer, dans ce sens, comme des armes d'officier.

Les gardes équipées de telles hallebardes, richement gravées et dorées, appartenrent, en général, à une cour princière et furent l'expression d'une certaine volonté de rayonnement. Les hallebardes de parade soleuroises, reflétant une prétention courtoise, se distinguent clairement de leurs homologues de combat alors en usage en Suisse.

(L'auteur remercie le Dr. Erich Meyer, de Starrkirch-Wil, et le Dr. Marco Leutenegger, du Museum Altes Zeughaus, Soleure, pour leurs renseignements).

89. Esponton

Planche XXXIX

Allemagne, deuxième quart du XVIII^e siècle, officier (inv. BE 616).

Fer forgé et doré, en forme de feuille allongée (long. 25,5 cm, larg. 5,5 cm), muni de chaque côté d'une arête saillante médiane; la pointe, unie, n'est pas dorée. La base du fer, ajourée et gravée, illustre un aigle bicéphale surmonté d'une couronne, tenant un sceptre et une épée dans ses serres; le reste de la surface est gravé d'un décor ornemental. Douille en fer doré, conique et torsadée, entre deux bandes décoratives et un bourrelet; deux ergots perpendiculaires servant d'arrêt ou de parade. Hampe ronde et noircie, une paire d'attelles courtes et un sabot pointe torsadé.

Longueur totale: 251,5 cm, poids (avec hampe): 1140 g

Provenance: Galerie Jürg Stuker, Berne, 1957.

Le capitaine de Gaya, dans son «Traité des Armes...» publié à Paris en 1678, consacre un bref chapitre à une arme d'hast jusqu'alors méconnue: «Des Spontons». Les espontons, ou «demy-piques», furent dotés, selon Gaya, des mêmes fers que les longues piques, et leurs hampes tirées du même bois, quoique ramenées à la longueur d'une pertuisane ordinaire. Gaya rapporte également que les espontons d'alors furent particulièrement utilisés chez les Vénitiens et les membres de l'Ordre de Malte; il pourrait s'agir, en l'occurrence, de l'arme connue en Italie sous le nom de «mezza picca», aux alentours de 1700. Les armes d'hast, dont la longueur correspond à la «mezza picca» et qui sont dotées d'un petit fer de pertuisane, sont également appelées «mezza picca a partigianetta» ou «spuntone», en Italie. Pour le même type d'arme, en service en France de 1714 à 1766 auprès des sous-officiers et long de 6½ à 7 pieds (= 211cm), on parle de manière déroutante de «hallebardes de sergent».

L'ordonnance française de 1690 prescrivit, comme armement à l'usage de tous les officiers, un esponton d'une longueur de 7½ à 8 pieds (243,6–259,9 cm). L'esponton réglementaire avait une fonction d'arme, d'attribut de grade, de symbole de l'autorité ou encore d'instrument de commandement. En décembre 1710, en pleine guerre de Succession d'Espagne, Louis XIV dut intervenir afin de définir l'usage réglementaire de l'esponton, après qu'on lui eût rapporté que certains officiers allaient au combat armés de celui-ci, tandis que d'autres utilisaient leur fusil. En vue d'assurer l'uniformité au combat, le Roi décréta que les capitaines et les officiers d'état-major seraient dorénavant dotés de l'esponton, et que les officiers subalternes pourraient conserver leur fusil. L'attribution de l'esponton fut finalement fixée avec précision dans l'ordonnance promulguée le 1er mai 1754 par Louis XV: «L'Esponton aura sept pieds de longueur (227,4 cm), savoir huit pouces de lame (21,6 cm), quatre pouces (10,8 cm) de canon, cinq pieds neuf (186,8 cm) pouces de hampe, et trois pouces (8,1 cm) de sabot: la hampe de bois de frêne d'un pouce (2,7

cm) de diamètre. Deux bandes de fer d'une épaisseur suffisante et de la largeur de six lignes (13,5 mm), partant du canon, se répandront sur le bois de la longueur de dix-huit pouces (48,7 cm) et seront percées de six clous rivés à têtes effacées; lequel esponsont pèsera trois livres». Durant le mandat de ministre de la guerre de Marc Pierre, comte d'Argenson (1743 – 1751), on créa un nouveau modèle d'esponsont; avec l'ordonnance royale du 6 mai 1755, celui-ci fut à nouveau décrété arme obligatoire à l'usage de tous les officiers. En 1758, Louis XV insista pour que les commandants de bataillons, les lieutenants-colonels et les colonels fussent équipés de cette arme d'hast impopulaire. L'aversion des officiers pour cette arme encombrante et peu pratique est d'autant plus compréhensible, si l'on tient compte du règlement pointilleux, de 1755, qui en régit la manipulation. Selon Buttin, les esponsonts servirent, jusqu'à la Révolution, au mieux pour les revues ou les inspections. Ariès affirme même, sans mentionner ses sources, que l'esponsont disparut des régiments de ligne en 1752 déjà, et ne fut plus utilisé que par les officiers des régiments français ou suisses de la garde jusqu'en 1784.

Les autres Etats européens suivirent, dès et après 1700, l'exemple français en équipant leurs officiers d'esponsonts réglementaires. La Prusse développa, au début du XVIII^e siècle, une forme particulière d'esponsont, reprise par d'autres Etats allemands, le Danemark et, plus tard, par la Russie. L'Autriche impériale privilégia un genre d'esponsont à fer de pertuisane. Le type français d'esponsont fut, entre autres, copié en Savoie, en Allemagne méridionale et en Suisse. C'est ainsi que l'on trouve, dans l'inventaire de l'arsenal de Berne de 1702, la mention de 77 esponsonts. Il semblerait que Zurich n'ait introduit des esponsonts qu'après la seconde bataille de Villmergen, en 1712; son règlement militaire de 1770, complété et édité en 1778, demande que les officiers soient équipés de «saubere Espontons (mit der Lanze 7 Schuh hoch)». La longueur totale des esponsonts zurichois, à la hampe tournée et cannelée, fut fixée à 211 cm. Berne, à l'instar des Français, retira en 1784 les fusils et les esponsonts de ses officiers (voir texte original dans la partie allemande de ce catalogue). Suite à la suppression de l'esponsont, l'épée s'imposa pour «exercer et commander», ce qui amena le Conseil de guerre bernois à adopter, en 1786, un modèle officiel d'épée pour officiers, déposé à l'arsenal afin que tout le monde pût en prendre connaissance.

90. Fauchard de parement, «falcione»

Planche IV

Italie, seconde moitié du XVII^e siècle, pour la garde de Ranuccio II Farnese, duc de Parme et Plaisance (1646 – 1694) (inv. BE 610).

Long et large fer à pointe recourbée (long. 64 cm, larg. 10,5 cm), forgé à la manière d'une lame à dos, avec un contre-tranchant; base arrondie à deux petits ergots. La lame présente, de chaque côté, le même décor gravé à l'eau-forte, couvrant les deux tiers de la surface et illustrant, au centre, les armoiries de la famille Farnese sous la couronne ducal tenue par deux chérubins, inscrites dans un cartouche entouré par deux tenants ayant l'apparence de satyres; l'ensemble est bordé de manière symétrique de rinceaux et de feuillages. Douille octogonale conique, prenant naissance dans un bourrelet décoratif, gravée à l'eau-forte de rinceaux et de feuillages; deux courtes attelles décorées «en suite». Hampe ronde, partiellement recouverte de tissus grenat, de franges vertes et de rivets de décoration.

Longueur totale: 247 cm, poids (avec hampe): 2580 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 23.6.1965, no 21.

Des armes d'hast, possédant une étymologie commune, sont régulièrement mentionnées dans les sources italiennes du XIII^e au XV^e siècle: «falconem» à Bologne (1252, 1259, 1288), «falcono» à Vérone (1267), «falcone» à Forlì (1359), «falconum» à Ravenne (1441). Selon Angelucci le terme «falcione» viendrait du latin médiéval «falconus». En matière de terminologie définissant les armes, il faut compter avec un certain manque de rigueur de la part des clercs officiels et des chroniqueurs médiévaux. Il n'est pas rare de rencontrer la même

définition pour des objets différents ou, différentes définitions pour le même objet. Il est très difficile de déterminer les points communs entre les «falcioni» mentionnés dans ces textes et les modèles datant du XVI^e au XVIII^e siècle. Ces fauchards tardifs sont aisément reconnaissables grâce à leur longue lame à dos, dont le tranchant forme une faible courbure de la racine à la pointe; ces lames sont dotées d'un contre-tranchant dès le milieu, ou le dernier tiers du fer. Un type particulier de fauchard, dont le dos du fer est muni d'un long crochet, fut utilisé comme arme de parade, en Vénétie, depuis le milieu du XVI^e siècle jusqu'à la fin de la république, en 1797 (voir cat. no 92). La vouge, également apparentée au fauchard, est surtout répandue au nord des Alpes, où elle fut l'arme attitrée de la garde des empereurs habsbourgeois de Ferdinand I^{er} (roi en 1531, empereur en 1564) à Joseph II (1780–1790); cette vouge, dérivée des guisarmes bourguignonnes, fut déjà en usage à la cour de l'empereur Charles Quint (1519–1556), avant d'être reprise par les gardes des Habsbourg dès 1551.

Comme pour les pertuisanes, la surface importante des fers de fauchards offrit de grandes possibilités décoratives. Orné de décors gravés à l'eau-forte, dorés, ciselés, peints ou, plus rarement, incrustés, le fauchard s'imposa comme l'arme de parade favorite en Italie, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, auprès des gardes princières ou des nobles vénitiens. Il constitua également l'armement de la garde des Farnese, ducs de Parme et Plaisance, dès 1545 et jusqu'à l'extinction du lignage en 1731. Il existe deux types de fauchards attribués aux Farnese, dont un exemplaire de chaque est connu; l'ancienne Collection Royale d'Armes de Turin possède une arme datée du règne d'Alessandro Farnese (1586–1592), gouverneur espagnol au Pays-Bas dès 1578; les armoiries des Farnese gravées sur cette arme sont ornées de la chaîne de l'Ordre de la Toison d'Or, dont Alessandro fut décoré par Philippe II d'Espagne en 1585. Le fauchard de la collection Beck, non décoré de l'Ordre de la Toison d'Or, peut, sur la base de sa forme et de son décor, être attribué au duc Ranuccio II, régnant de 1646 à 1694. Au XVII^e siècle, les Gonzaga de Mantoue dotèrent leurs gardes de fauchards similaires. Soixante-neuf armes d'hast apparaissent dans l'inventaire successoral du duc Antonio de Parme, décédé de manière surprenante, sans héritier mâle, le 20 janvier 1731. Le nouveau régent du duché de Parme et Plaisance, Don Carlos de Bourbon, frère du successeur au trône d'Espagne, arrive à Parme le 9 octobre 1732. Après que Don Carlos eût acquis, en 1735, sous le nom de Charles VII, la souveraineté du royaume des Deux-Siciles, les collections d'œuvres d'art, armes y comprises, des Farnese furent déplacées à Naples. Les collections subirent de grosses pertes suite à l'entrée des troupes françaises en 1799; l'armurerie fut considérablement décimée. La rareté des armes d'hast de la garde des Farnese s'explique par la constante diminution des effectifs, des pillages de 1799 et de la dispersion non contrôlée des pièces tout au long du XIX^e siècle. D'autres armes d'hast aux armes des Farnese se trouvent dans divers musées, comme cet épieu de chasse à l'ours datant de 1590/1600 à la Wallace Collection (A 937), ou un fauchard gravé d'un décor énigmatique au Museo Palazzo Farnese à Plaisance.

Afin de compléter ce groupe, il faut encore mentionner deux armes d'hast sans armoiries, quoique attribuées aux Farnese, décrites par Boccia en 1975, et qui se trouvent au Museo Capo di Monte près de Naples, soit une hallebarde (Boccia no 459, inv. CA 3600) et un fauchard (Boccia no 503, CA 3596), les deux gravés d'un décor similaire.

91. Pertuisane

Planche IV

Autriche, vers 1687, pour la garde de l'archevêque Johann Ernst, comte Thun (1687–1709), Salzbourg (inv. BE 605).

Longue et large lame forgée (long. 52 cm, larg. 7,2 cm), parcourue d'une forte nervure centrale et de deux larges gouttières de chaque côté. La base du fer est constituée de deux ailerons pointus et perpendiculaires à la lame; la base de ceux-ci est découpée de deux cercles formant autant de crochets; des deux côtés, décor gravé à l'eau-forte, sur un fond

grenu et noirci: entre les ailerons, les armoiries de l'archevêque Johann Ernst comte Thun, surmontées d'un chapeau de prélat et bordées de trois rangées de houppes; des feuillages et des rinceaux sont gravés à la base de la lame et des ailerons. Douille conique à huit pans, surmontée d'une sphère aplatie (long. du fer 62 cm, de la douille 11 cm). Hampe octogonale en châtaignier, deux attelles (long. 39 et 39,5 cm).

Longueur totale: 222 cm, poids (avec hampe): 2830 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 1952. Galerie Fischer, Zurich/Lucerne, 10. 5. 1939, de l'ancienne collection d'armes de W.R.Hearst... et propriété de la haute noblesse autrichienne, no 38, arme destinée à Johann Ernst, et non pas Guidobald, comte Thun.

Le nom de «pertuisane», tout comme l'arme elle-même, sont, de l'avis unanime des historiens d'armes, d'origine italienne. «Partigiana», féminin de «partigiano», signifie partisan en italien. Un texte daté du 15 mai 1495, de Lodovico Gonzaga, de Mantoue, nous livre la preuve de l'existence d'une «arme de partisan», lorsqu'il évoque la qualité d'une arme, apparemment exemplaire, appelée «partesana»: «Esso cavallaro... ve mostrara una partesana la quale e lavorata pur ala grossa, nui ne voressemo a questa coza alcune ma meglio lavorate et dorate in la forma chel pto. Cavallaro ve informara...». Visiblement, l'arme est décrite comme étant trop grossière; Gonzaga réclame du fabricant des pertuisanes mieux finies, dorées et d'une forme un peu mieux définie. On trouve, apparemment dès le XV^e siècle déjà, des fers de pertuisanes spécialement décorés, répondant à des commandes particulières. Ces grands fers, en forme de triangle étiré, offrirent un support intéressant pour l'expression de toutes sortes de techniques décoratives; à côté de ces exécutions luxueuses, on trouva également des modèles, plus simples et unis, réellement destinés au combat, telles les huitante pertuisanes livrées à la ville de Florence le 22 juin 1495.

Au nord des Alpes, la dénomination de «pertuisane» apparaît dans le rôle du butin lucernois, établi après la bataille de Grandson du 3 mars 1476: «hans egstetter j partesan, und er hat sin spiess an der nott verloren so hat er ein blind ross». Le butin annoncé par le dénommé Hans Egstetter est composé d'une pertuisane et d'un cheval aveugle; il aurait perdu son propre épieu au combat. Cette arme aurait pu être introduite en Suisse par les troupes italiennes qui combattirent aux côtés des Bourguignons lors la bataille de Grandson. Dans les cinq rôles subsistants du butin lucernois, on trouve, entre autres, la mention de diverses armes d'hast telles que des épieux, des haches d'arme, etc.; la notion de «partisane» n'apparaît néanmoins qu'à une seule reprise. L'arme, apparemment rare et méconnue des rédacteurs de l'inventaire, est enregistrée sous son appellation italienne «partesana». En ce qui concerne les longues pertuisanes, sans ailerons, apparues au XV^e siècle, on parle plutôt d'une forme spéciale d'épieux. La fixation du fer, sur une hampe ronde ou octogonale, était assurée par une douille conique et une paire d'attelles. Une forme primitive de pertuisane est également appelée «langue de boeuf» par certains historiens des armes tels que Buttin (1936), Seitz (1943, 1966), et dans le catalogue de la collection Kienbusch (1966), ou «spiedo alla bolognese» par Boccia (1991); l'appellation française «langue de bœuf», remontant à 1450 environ, est reprise par Seitz dans son ouvrage de référence «Blankwaffen».

À l'époque, on attribua à la pertuisane une valeur tactique égale à celle d'une épée montée sur un manche, grâce au fait que l'on pouvait s'en servir d'estoc ou de taille, bien que cette dernière fonction ne joua qu'un rôle mineur auprès de cette arme d'hast. L'ajout, dès le début du XVI^e siècle, de deux ailerons, améliora la possibilité de parer les coups adverses. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la pertuisane et ses attributs caractéristiques, se répand à travers toute l'Europe comme arme de parade ou d'officiers. Elle ne s'est, par contre, jamais imposée en Suisse; aux XVII^e et XVIII^e siècles, les officiers et sous-officiers privilégièrent l'hallebarde ou le marteau de Lucerne. La dénomination italienne «partesana», ou «partigiana», fut reprise, dans une forme quasiment inchangée, par d'autres langues: «Partisane» en allemand, «pertuisane» en français, «partisan» ou «partizan» en anglais, «partesana» en

espagnol. L'appellation «partigianone», apparue au milieu du XVI^e siècle et désignant les pertuisanes à longue lame et ailerons, reprise par Angelucci (1890), De Vita (1983) ou Boccia (1991), ne permet pas de distinguer précisément un type d'arme. Suivant l'exemple d'autres princes, les archevêques de Salzbourg dotèrent leur garde de pertuisanes, et ce depuis le règne de Johann Jakob Khuen von Belasy (1560–1586). Bien que sa position d'archevêque lui eût donné le droit d'orner ses armoiries d'un chapeau à quatre rangées de houppes, le comte Thun (1687–1709) se contenta d'un modèle à trois rangées, appelé «fiocchi».

92. Fauchard de parement, «falcione»

Planche IV

Italie, vers 1610, pour la garde du palais des Venier, Venise (inv. BE 602).

Long et large fer à pointe recourbée (long. 71 cm, larg. 22,5 cm), forgé à la manière d'une lame à dos, avec un contre-tranchant, orné, à la base, de deux lys découpés. Arrêt perpendiculaire au dos du fer, muni d'une pointe de section rhombique dont la base est un rappel de celle de la lame. Le fer est reperlé de trois rosettes à huit pétales, et son tiers inférieur est orné d'un décor pointillé et doré, légèrement passé: un cartouche aux armes des Venier (fascé de six pièces et, en haut à gauche, le lion ailé de St. Marc), volutes. Douille conique octogonale surmontée d'un renflement perpendiculaire, décorée «en suite». Une paire d'atelles courtes; hampe octogonale en frêne (probablement postérieure), ornée de plusieurs groupes de rivets en laiton disposés en losanges.

Longueur totale: 230 cm, poids (avec hampe): 3500 g

Provenance: Galerie Fischer, Lucerne, 14. 6. 1956, no 1237.

Munies ou non de leur arrêt, ces armes d'hast sont indifféremment appelées «falcione» (fauchard) en Italie (voir cat. no 90). Dotées de leur appendice, elle sont appelées «Glefe» par les Allemands, ou «glaive» par les Anglais; les Français, pour leur part, s'en tiennent à l'appellation générique de «fauchard». Il paraît néanmoins raisonnable de privilégier l'appellation d'origine d'un objet, «falcione» en l'occurrence, en rapport avec son aire d'influence.

La Wallace Collection de Londres possède deux autres fauchards aux armes des Venier (A 945, A 946), appartenant au même groupe. Les Venier ont donné trois doges à Venise jusqu'à la fin de la république en 1797: Antonio de 1382 à 1400, Francesco de 1554 à 1556, et Sebastiano Venier de 1577 à 1578. L'amiral Sebastiano Venier (1486–1578) est certainement le plus célèbre d'entre eux, puisque, malgré son âge avancé, il commanda la flotte vénitienne au large de Lépante en 1571. C'est au cours de cette bataille navale, qui se déroula non loin des côtes grecques, qu'une coalition des flottes espagnole, vénitienne et du Saint-Siège, sous le commandement de don Juan d'Autriche, un demi-frère de Philippe II, infligea une défaite cuisante à la flotte turque. Au début du XVII^e siècle, d'autres familles renommées, comme les Tiepolo ou les Bentivoglio, équipèrent leur garde du palais, ou garde du corps, de fauchards, de construction et de décoration similaires à ceux des Venier. On trouve des fauchards de semblable facture dans d'autres régions que la «terra ferma» vénitienne, comme, par exemple, à la cour de Ranuccio I^{er} (1592–1622) de Parme, ou à Rome pour le cardinal Scipio Borghese Caffarelli.

KATALOG 1–92

1. Schwert, Anderthalbhänder, Gerichtsschwert der Stadt Sursee schweizerisch/deutsch, Ende 15. Jahrhundert (Inv. Sursee 1228).

Tafel I

Eisengefäss gebläut, langer, konischer Achtkantknauf, der sich im oberen Viertel konisch verjüngt, vierblättrige Vernietrosette. Parierstange mit leicht ortwärts gebogenen, auf der Rückseite flachen, vorne gegrateten Armen, Abschlüsse blank belassen. Sechskantiger, lederbespannter Griff, nach der Mitte gegen den Knauf hin schmaler werdend. Ansatz, Mitte und Ende des Griffes mit bandartiger Drahtwicklung.

Zweischneidige Klinge (Länge 96 cm, Breite 6,6 cm), bis zur Klingenmitte ein flacher Mittelhohlschliff, beidseitig messingtauschierte Marken: 1. Wolfsmarke, Passau (Länge 2,2 cm), 2. Sechsstrahliger Stern, Meistermarke (Durchmesser 1 cm). Lederbespannte Scheide, geprägter Liniendekor, Eisenstiefel alt ergänzt.

Gesamtlänge: 132,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 2160 g, Gewicht (mit Scheide): 2500 g

Provenienz: Alter Besitz der Stadt Sursee, ursprünglich im Archivturm aufbewahrt.

Für grosse Schwerter des 15. und 16. Jahrhunderts haben sich in der historischen Waffenkunde basierend auf zeitgenössischen Bezeichnungen die Begriffe «Zweihänder» und «Anderthalbhänder» (Schwert zu anderthalb Hand) eingebürgert. Um einen Zweihänder führen zu können, muss das Griffstück mit beiden Händen voll umfasst werden; bei Anderthalbhändern hält die rechte Hand den Griff, die Linke als «Hilfshand» umschliesst den Knauf. Weil der Griff des Anderthalbhänders jedoch für zwei Hände genügend Platz bietet und daher auch in der Art eines Zweihänders verwendet werden kann, lassen sich Anderthalbhänder vor allem über Länge und Gewicht von den Zweihändern abgrenzen. Ein weiteres, wichtiges Unterscheidungsmerkmal ist der militärisch-taktische Stellenwert dieser Waffen. Die Anderthalbhänder gewannen in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts als «grandes épées» oder «longues épées à deux mains bien tranchans et roydes pour servir d'estoc» in Frankreich und Burgund an Bedeutung. Sie dienten, an einem Riemen über die Schulter gehängt und auf dem Rücken getragen, z. B. den berittenen burgundischen Armbrust- und Bogenschützen gemäss Ordonnanzen von 1472/73 und 1475 als «Zweitwaffe». Im Verlauf des 15. Jahrhunderts wurden gewisse für Stossklingen, auch für Klingen zu Hieb- und Stoss eingerichtete Schwerttypen mit immer längeren Griffstücken ausgestattet, wobei sich die Länge der Klingen mehr oder weniger konstant im Bereich von ca. 100 cm bewegt. Bereits 1479 sieht sich der bernische Rat veranlasst, die Verwendung von «langen, ungewöhnlichen Schwertern» zu untersagen. Vor allem Schwerter mit Stossklingen, in den Quellen als «lange Krüztegen» (Kreuzdegen) bezeichnet, waren in der Schweiz nicht nur der bernischen Obrigkeit ein Dorn im Auge. Als Zweitwaffe akzeptierte man Schweizerdegen oder die herkömmlichen Schwerter mit relativ kurzen Klingen zu Hieb und Stich. Beim längeren und schwereren Zweihänder (Gesamtlänge zwischen 150–200 cm, Gewicht um 3000–5000 g), handelt es sich um eine «Erst- oder Hauptwaffe», die geschultert mitgetragen werden musste. Im Gegensatz zum Anderthalbhänder kam dem optisch eindrucklicheren Zweihänder, der sich im 16. Jahrhundert als Trabanten- und Gardewaffe zunehmender Beliebtheit erfreute, keine militärische Bedeutung mehr zu.

Die Herstellung langer Klingen, wie sie für Anderthalbhänder und Zweihänder benötigt wurden, setzte geeignete Eisensorten, besondere handwerklich-technische Kenntnisse und für den Betrieb der Hammerwerke das Vorhandensein von Wasserkraft voraus. Obschon beispielsweise in Basel seit dem 14. Jahrhundert bis zum Ende des 15. Jahrhunderts ein bedeutendes, exportorientiertes Messerschmiedehandwerk ansässig war, scheint dieses nicht in der Lage gewesen zu sein, lange, qualitativ gute Klingen zu produzieren. Als Lieferant

vor allem langer Schwertklingen trat seit dem 15. Jahrhundert die am Zusammenfluss von Inn und Donau gelegene Stadt Passau in Erscheinung. Viele noch erhaltene Schwerter von 1450–1550 aus schweizerischen Altbeständen (z. B. Zeughäuser, Rathäuser, Familienbesitz) weisen die «Wolfsmarke», in Anlehnung an das Wolfswappen der Stadt Passau, auf (vgl. Wegeli, S. 323, «Wolfsmarken», Nrn. 164, 171, 176, 181, 187, 207). Diese wurden im 15./16. Jahrhundert mit einzelnen Meisselschlägen auf den Klingen angebracht und mit Messing tauschiert. Die Passauer Messerer waren schon um 1200 aktiv, sicherten sich innerhalb des bischöflichen Hoheitsgebiets im 13./14. Jahrhundert das ausschliessliche Recht zur Fertigstellung und zum Verkauf von Messern. Sie erwirkten 1340 von Herzog Albrecht von Österreich den Schutz des «Wolfs», ihres Warenkennzeichens. Die «Klinger» oder Klingenschmiede, deren Produkten Passau zu einem Gutteil seine Bekanntheit verdankt, konnten sich erst in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts aus der Bevormundung durch die Messerer lösen, welche sich mittels Privilegien die Qualitätskontrolle und das Handelsmonopol für Messerwaren und Klingen gesichert hatten. Persönliche Meistermarken kamen in Gebrauch, nachdem die Klinger nach 1450 dazu übergegangen waren, ihre Erzeugnisse direkt in den Handel zu bringen. Die Wolfsmarke diente als Herkunfts- und Qualitätsangabe. Die Klingen wurden im Verlauf ihrer Herstellung gemarkt, bereits mit dem Wolfszeichen versehen und erst anschliessend zur Prüfung vorgelegt.

Schweizerischen Zolltarifen des 14./15. Jahrhunderts ist zu entnehmen, dass neue Schwertklingen pfund-, zentner- und saumweise die Zollstätten passierten und nach Gewicht oder Volumen verzollt wurden. Auch das spätgotische Gefäss des Surseer Anderthalbhändlers, vermutlich von der Hand eines schweizerischen Schwertfegers, wurde mit einer importierten Passauerklinge versehen. In der Sammlung Dreger befand sich ein ähnlicher, dem Vernehmen nach aus der Schweiz stammender Anderthalbhänder mit Scheide, dessen Klinge ebenfalls eine Wolfs- sowie eine Sternmarke aufweist. Von besonderem Interesse ist in diesem Zusammenhang ein Schwert mit Passauerklinge, gleichem Knauf und Parierstange wie die vorliegende Waffe, welches 1878 im Murtensee gefunden wurde (Slg. Boissonnas, Nr. 116). Eine weitere vergleichbare Waffe befindet sich im Schweiz. Landesmuseum und stammt aus altem Zürcher Zeughausbesitz (Inv. KZ 688).

In einem kurzen Zeitungsartikel von 1953 bezeichnet Carl Beck beide aus dem Besitz der Stadt Sursee stammenden Waffen als Richtschwerter (vgl. Kat. Nr. 2). Er äusserte zudem die Vermutung, dass das zweite, etwas jüngere Schwert anlässlich der von Luzern angeordneten Enthauptung des Bauernführers Christian Schybi am 7. Juli 1653 in Sursee Verwendung gefunden habe. Der für die Hinrichtung Schybis zugezogene Scharfrichter Hans Mengis forderte für die Erledigung dieses Auftrags 2 Gulden 20 Schilling. Vertreter der aus Rheinfelden stammenden Familie Mengis übten über mehrere Generationen an verschiedenen Orten, auch in Luzern, Sursee und Willisau, das Scharfrichteramt aus. Die Surseer Schwerter unterscheiden sich deutlich von den im 17. Jahrhundert gebräuchlichen Richtschwertern, welche in jener Zeit bereits ihre feste Form gefunden hatten.

Dass die Schwerter während langer Zeit im Archivturm aufbewahrt worden sind, spricht für die Wertschätzung die man ihnen entgegenbrachte, in einer gewissen Art und Weise auch für ihren «amtlichen Charakter». In mehreren Arbeiten hat sich vor allem Gottfried Boesch mit schweizerischen Zeremonialschwertern auseinandergesetzt. Die von Boesch erfassten, teilweise noch erhaltenen Schwerter symbolisieren im Falle geistlicher Herrschaften, z. B. des Klosters Engelberg oder Disentis, die herrschaftlich-gerichtlichen Kompetenzen des Abtes, die mit der Übergabe des Schwertes delegiert werden konnten. Die zweite von Boesch bearbeitete Gruppe betrifft die Zeremonialschwerter der «urschweizerischen» Landammänner, die sogenannten Landesschwerter. Sie sind ebenfalls Symbole der richterlichen Gewalt. In einem Schwyzer Gerichtszeremonial wohl aus dem 17. Jahrhundert wird denn auch festgehalten: «...so man ofenlich underm Himmel und nitt mit beschlossnen thürn richtet... sol der Richter anngethonne Hentschen unnd das Richterschwert jnn

Henden haben...». Andernorts wurde im Verlauf von Verhandlungen das «Richterschwert» oder «Gerichtsschwert» auf den Tisch gelegt. Der Ausübung der richterlichen Gewalt kam auch in den Städten grosse Bedeutung zu. Leider hat Boesch die «Gerichtsschwerter» von Schweizer Städten nicht in seine Untersuchungen miteinbezogen. Die Existenz von «Gerichtsschwertern» ist aufs engste mit der Ausübung der hohen Gerichtsbarkeit, dem Blutbann verknüpft. Nachdem König Sigmund 1431 Sursee das bereits 1417 erteilte Recht, in Blutgerichtsällen urteilen zu können, bestätigte, anerkannte auch Luzern die Surseer Blutgerichtsbarkeit. Schon 1376 und 1379 wurden Sursee entsprechende königliche Privilegien erteilt, welche die Ausübung der niederen und hohen Gerichtsbarkeit ermöglichten. Bis zum Ende des Ancien Régime lagen die entsprechenden Befugnisse beim Stadtgericht von Sursee unter der Leitung des Schultheissen. Dem Schultheiss oblag es, über das «Blut» zu richten und das Vollstreckungsverfahren zu überwachen. Ein Surseer Abschriftenbuch von 1577 gibt Auskunft über das Vorgehen bei Blutgerichtsverhandlungen, wobei es gewisse prozessuale Abläufe und Rituale einzuhalten galt: «Kurtzer Uszug und formular über das Bluot zuorichten nach bruch und Rächt der Statt Sursee, Erneüwert im iar Christi, gezahlt 1577». Unter anderem musste sich der Schultheiss erheben und mit der rechten Hand das Schwert halten, wenn er den Angeklagten unter Eid zum Gerichtsverfahren und über die Rechtmässigkeit der Zusammensetzung des Gerichts befragte. Die beiden Surseer Gerichtsschwerter (vgl. Kat. Nr. 2) waren für die sich ablösenden Schultheissen des Sommer- und des Wintergerichts bestimmt. Beinahe alle schweizerischen Zeremonialschwerter gehören noch dem ausklingenden Mittelalter an. Städtische oder regionale Gerichtsschwerter sind bisher für Luzern, Mellingen (Kt. Aargau), Arbon (Kt. Thurgau), Talschaft Ursern (Kt. Uri) und das Knonauseramt (Kt. Zürich) bekannt.

(Dr. Stefan Röllin, Stadtarchivar Sursee, danke ich für die erteilten Auskünfte.)

Quellen und Literatur: Stadtarchiv Sursee, *Archiv Alte Stadt, Abschriftenbuch 1577*, S. 33. Carl Beck, *Die Richtschwerter von Sursee*, *Luzerner Landbote*, Nr. 75, 18. September 1953. Gottfried Boesch, *Luzerner Richt- und Zeremonialschwerter*, *Festschrift Karl Bader*, Zürich 1965, S. 65/68, Nr. 1. Gottfried Boesch, *Miszellen zu schweizerischen Zeremonialschwertern*, *Forschungen zur Rechtsarchäologie und rechtlichen Volkskunde*, hg. Louis Carlen, Bd. 3, 1981, S. 201/208. Gottfried Boesch, *Das kaiserliche Schwert, die Zeremonialschwerter der urschweizerischen Landammänner*, *Geschichtsfreund* Bd. 118, 1965, S. 5/44. Gottfried Boesch, *Schwerter aus Uri*, *Historisches Neujahrsblatt Uri*, Nr. 20/21, 1965/66, S. 50/64. *Alte Waffen aus der Schweiz, Sammlung C. Boissonnas*, Genf, Berlin, o. J. (ca. 1912), S. 20, Nr. 116, *Tafel XXVII*. Clément Bosson, *L'épée à deux mains, Blankwaffen*, *Festschrift Hugo Schneider*, Stäfa 1982, S. 45/56. Max Dreger, *Waffensammlung Dreger*, Berlin/Leipzig 1926, S. 146/147, Nr. Dr. 55, *Tafel 27*. E. A. Gessler, *Vom Kreuzdegen*, *Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde* NF 24, Zürich 1922, S. 157/175. Hans Mühlestein, *Der grosse schweizerische Bauernkrieg 1653*, *Celerina* 1942, S. 609. Schmid, *Passauer Waffenwesen op. cit.*, S. 317/342. Schneider, *Griffwaffen I op. cit.*, S. 44, Nr. 57, S. 52, Nr. 67. Seitz, *Blankwaffen I op. cit.*, S. 162/169, Abb. 101, 104/105. Martina Stercken, *Kleinstadt, Herrschaft und Stadtrecht*, *Festschrift 700 Jahre Stadtrecht Sursee 1299–1999*, Sursee 1999. Werner Schnyder, *Mittelalterliche Zollltarife aus der Schweiz IV, Zollstellen der Ost- und Zentralschweiz*, *Zeitschrift für Schweizerische Geschichte* 18, 1938, S. 171/172, Nr. 13, S. 186, Nr. 26. *Lois militaires de Charles de Bourgogne, de l'an 1475*, *Der Schweizerische Geschichtsforscher*, 2. Bd., 1814, S. 430/431. *Galerie Fischer, Schwerter-Sammlung Dreger-Berlin*, Luzern, 2. 8. 1927, Nr. 60, *Tafel XI*.

2. Schwert, Anderthalbhänder, Gerichtsschwert der Stadt Sursee schweizerisch, 2. Viertel 16. Jahrhundert (Inv. Sursee 1227).

Tafel I

Eisengefäss, grosser, birnenförmiger Knauf, Parierstange mit Armen aus Rundeisen, die gegen das Ende hin etwas dicker werden, Armenden ringartig breit gekehlt, scheibenförmige Abschlüsse. Konischer, gerundeter Holzgriff (Gehilze), bis zur Griffmitte breiter, knaufseitige Hälfte schmaler werdend, feine Schnurbespannung.

Zweischneidige Klinge (Länge 100 cm, Breite 5,2 cm), Fehlschärfe, linsenförmiger Querschnitt, einseitig eine messingtauschierte Marke, sog. «Hauszeichen» (Länge 1,3 cm). Lederbespannte Holzscheide, geprägter Liniendekor, Ortklammer aus Messing.
Gesamtlänge: 136,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 2535 g, Gewicht (mit Scheide): 2790 g
Provenienz: Alter Besitz der Stadt Sursee, ursprünglich im Archivturm aufbewahrt.

Auch das zweite Schwert aus dem Besitz der Stadt Sursee diente wie die ältere, bereits vorgestellte Waffe (vgl. Kat. Nr. 1) sehr wahrscheinlich ebenfalls als Gerichtsschwert, d. h. als Zeremonialwaffe. Die Klinge ist mit einer Marke gezeichnet, wie sie in ähnlicher Form und Machart vor allem für Passauerklingen bekannt sind. Es handelt sich um den Typus der sogenannten «Hausmarke», ein einfaches aus Strichen bestehendes, gemesseltes und tauschiertes Zeichen, das als Teil des Familienwappens zuweilen über oder auf den Türbogen des Wohnhauses oder der Schmiede angebracht wurde. Weil die Wolfsmarke fehlt, kommt für die Klingenherstellung generell eine Produktionsstätte im süddeutschen Raum, eventuell auch in der Steiermark in Frage. Das als Kampfswaffe konzipierte Schwert entspricht weiteren schweizerischen Anderthalbhändern aus der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts, fand jedoch als Zeremonialwaffe Verwendung. Für das Gefäss, vermutlich eine lokale Fertigung, findet sich ein Pendant im Schweizerischen Landesmuseum, das Gerichtsschwert der Stadt Mellingen (Kt. Aargau). Währenddem für Sursee eine zeitgleiche Klinge verarbeitet wurde, stammt die im 2. Viertel des 16. Jahrhunderts remontierte Passauerklinge des Mellingerschwertes aus der Zeit um 1500. Sie entspricht formal und verarbeitungsmässig weitgehend derjenigen des älteren Surseer Gerichtsschwertes (vgl. Kat. Nr. 1). Mellingen erteilte Herzog Albrecht von Österreich (1255–1308, Herzog 1282, König 1298) 1296 die Rechte und Freiheiten der Stadt Winterthur; der Schultheiss wurde vom jeweiligen Stadtherrn mit dem Blutbann belehnt.

Carl Beck bezeichnete die zweite Waffe als das «gewöhnliche Richtschwert» und vermutete, dass dieses 1653 zur Hinrichtung des Bauernführers Christian Schybi verwendet worden sei. Eine historische Gruppe von Sursee führte daher dieses Schwert am 7. Juni 1953 anlässlich einer Bauernkriegs-Gedenkfeier in Rüderswil im Emmental mit sich.

Literatur: Carl Beck, Die Richtschwörter von Sursee, Luzerner Landbote Nr. 75, 18. Sept. 1953. Norman, Rapier & Small Sword op. cit., S. 265/266, pommel 58. Schneider, Griffwaffen I op. cit., S. 52, Nr. 67, Gerichtsschwert Mellingen, S. 53, Nr. 68, S. 83, Nr. 112. Wegeli, Schwerter und Dolche op. cit., S. 30, Nrn. 178/179, Tafeln VII/VIII.

3. Schwert, Anderthalbhänder, «Flamberg» schweizerisch, 3. Viertel 16. Jahrhundert (Inv. BE 46).

Tafel II

Eisengefäss geschwärzt, birnenförmiger, gewundener, neunteiliger Knauf, Parierstange mit gerundeten, gewundenen, gegen die Enden sich etwas verbreiternden Armen, Parierring in ähnlicher Verarbeitung, körperwärts ein einfacher, ortwärts gebogener Parierbügel. Holzgriff (Gehilze) mit Resten einer Kordbespannung.

Zweischneidige, geflammte, geringfügig gekürzte Klinge (Länge 98,5 cm, Breite 4,5 cm), volle Klingenwurzel, einseitig zwei grosse Reichsapfelmarken, bis zur Klingenmitte eine breite Mittelkannelüre mit eingeschlagener Beschriftung: «TENS: CONFESSE TOI: INRI: 1533/AVT: DIMALDEMOI: IANQVINOVM», anschliessend eine Schlagmarke mit Krone.

Gesamtlänge: 127 cm, Gewicht (ohne Scheide): 2030 g

Provenienz: Auktion Galerie Jürg Stuker, Bern, Mai 1957, vorher Slg. Steiner (?).

Für Zweihänder und Anderthalbhänder kamen nach der Mitte des 16. Jahrhunderts vermehrt geflammte Klingen mit wellenförmigen, dichter oder weiteren Ausfeilungen in Gebrauch. Geflammte Klingen waren eine modische Erscheinung und kündeten mehr von der Virtuosität des Klingenherstellers, als dass sie kampftechnisch von grösserem Nutzen gewesen wären. Die Bedeutung der Klingeninschrift, einem Gemisch aus französischen und lateinischen Sprachbrocken, sowie der Jahrzahl «1533» ist unklar.

Oftmals dienten mit oder ohne Scheiden mitgetragene Flamberge Trabanten (Leibwachen) oder Fahnenwachen als Bewaffnung. Zweihänder und Flamberge waren in der Schweiz seit dem 17. Jahrhundert beliebte Umzugsrequisiten. So verwendete der bernische Äussere Stand seit 1714 zur Bewaffnung der drei im Ostermontagsumzug mitmarschierenden «Bundesbrüder» vom Zeughaus leihweise abgegebene Zweihänder. In einem Verzeichnis der «Wehr, Waffen und Kleidern» im Besitze des Äusseren Standes von 1791 werden auch zwei «geflamte» und ein «anderes Schlachtschwert» aufgeführt. Als Depositum des Musée historique de Lausanne lagert im Musée militaire vaudois ein 1566 datierter Flamberg (Inv. MHL 25), dessen Griff mit rotem Stoff bespannt ist, welcher den geflammten Schwertern des Äusseren Standes weitgehend entspricht.

Die Frage ob mit derartigen Klingen ausgestattete Schwerter als «Flamberg» oder «Flammberg» zu bezeichnen sind, lässt sich nicht eindeutig beantworten. Gemäss Seitz wäre die für diese Waffen nachgewiesene Bezeichnung «Flamberg» auf ein Schwert des französischen Ritters Renaud de Montauban zurück zu führen, welches «flamberge» genannt wurde. Eine etwas seltsame Erklärung liefert Demmin, der das Wort «Flamberg» vom französischen «flanc» (für Flanke, Angriffsfläche) und vom deutschen «bergen» ableitet. Auch der Duden erwähnt in seiner Ausgabe von 1996, S. 283, diese eindrückliche Griffwaffe, «...Flamberg (zweihändiges [meist flammenförmiges] Schwert der Landsknechte)». Zu den schweizerischen Waffenhistorikern, die sich für «Flamberg» entschieden, zählen Rudolf Wegeli und Hugo Schneider. E. A. Gessler folgte dem Nestor der Waffenkunde, Wendelin Boeheim, und gab «Flammberg» den Vorzug. Bei der Version mit Doppel-m scheint es sich um eine volksetymologische, sekundäre Entwicklung zu handeln, die Bezug auf das Wort «Flamme» resp. «geflammt» nimmt. Im deutschen Sprachraum werden «Flamberg» oder «Flammberg» nebeneinander verwendet.

Literatur: Boeheim, *Waffenkunde op. cit.*, S. 260. Demmin, *Kriegswaffen op. cit.*, S. 753/754. E. A. Gessler, *Der Zweihänder, eine waffengeschichtliche Studie mit besonderer Berücksichtigung Basels, Anzeiger für schweiz. Altertumskunde NF 12*, Zürich 1911, S. 50. Schneider, *Griffwaffen I op. cit.*, S. 86. Harald Wäber, *Die Veranstaltungen des Äusseren Standes im 18. Jahrhundert, Der Äussere Stand von Bern und sein Rathaus*, Bern 1982, S. 61. Wegeli, *Schwerter und Dolche op. cit.*, S. 42, Nr. 208. A. Tanner, *Flammberg – Schwerter, Teufen o. J.*

4. Schwert

Tafel II

deutsch, Ende 16. Jahrhundert (Inv. BE 18).

Eisengefäss, sechskantiger, pflaumenförmiger Knauf mit Halsansatz, vertikal S-förmig geschweifte Parierstange aus Rundeisen, Enden olivenförmig mit je einem Ziernoppen; die Griffringe münden in den unteren Parierring (Eselshuf). Der obere, grössere und der kleinere, untere Parierring sind innen flach, aussen gewölbt mit einem Mittelgrat gearbeitet. Der rückseitige Bügel gabelt sich und mündet in den unteren Parierring, Daumenbügel. Konischer, gerundeter Griff, im oberen Viertel eingezogen, braune Lederbespannung. Zweischneidige Klinge (Länge 88,5 cm, Breite 2,7 cm), Fehlschärfe, Mittelhohlschliff mit eingeschlagener Beschriftung: «IHS/MARIA».

Gesamtlänge: 109 cm, *Gewicht:* 1475 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, Neuenburg 1954.

Literatur: Hans Ulrich Haedeke, *Blankwaffen, Katalog*, Köln 1982, S. 44/45, Abb. 17.1. Paul Martin, *La collection d'armes du Musée de Dijon, Armes Anciennes, No 12*, Genève 1959, S. 116/117, *Tafel 30*, «*Epée à poignée argentée et décorée, Allemagne du Sud vers 1580*». Schneider, *Griffwaffen I op. cit.*, S. 137, Nr. 197, S. 140, Nr. 203.

5. Schwert, Zeremonienschwert

Tafel XXXIX

holländisch, 1753, für den am 17. Januar 1753 zum Bürgermeister von Maastricht gewählten Johann Heinrich Reinick (Inv. BE 275).

Eisengefäß, geschwärtzter, walzenförmiger Knauf, oben beidseitig mit zwei kurzen, massiven Schnabelfortsätzen. In der Front flache, achtkantige Parierstange, Bläunungsspuren, Arme gegen die Enden hin breiter werdend, Abschlüsse dreifach gezackt. Griff mit Eisendrahtwicklung von unterschiedlicher Verarbeitung und Stärke, Türkenbünde.

Zweischneidige Klinge (Länge 108,8 cm, Breite 4,6 cm), linsenförmiger Querschnitt, beidseitig im Ansatzviertel ein breiter Mittelhohlschliff. Im Bereich des Ansatzdrittels ein geätzter, vergoldeter und gebläuter Dekor: Inschrift in rechteckiger Kartusche, «IOHANNES HENRICUS REINICK IS TOT BORGEMESTER GEKOOSEN DEN 17 January 1753» (Johann Heinrich Reinick wurde am 17. Januar 1753 zum Bürgermeister gewählt), darüber das Wappen der Stadt Maastricht, Schild mit einem fünfzackigen Stern, der an einer Kordel hängend von einem Engel gehalten wird.

Gesamtlänge: 136,5 cm, Gewicht: 1560 g

Provenienz: Vente Hôtel Drouot, Importante collection d'armes anciennes du 15^e au 18^e siècle, Paris, 5. 12. 1966, Nr. 94.

Im prächtigen, 1659–1664 nach den Plänen des Nordniederländers Pieter Post errichteten Stadthaus von Maastricht werden noch 12 Schwerter aufbewahrt, die den Bürgermeistern im 18. Jahrhundert als Zeremonialwaffen dienten. Das älteste noch erhaltene Schwert wurde für den am 7. Oktober 1732 gewählten Godart van Slijpe angefertigt; das jüngste Schwert war für den am 16. September 1790 zum Bürgermeister erkorenen J. A. S. Unix bestimmt.

1632 eroberten holländische Truppen unter dem Kommando des Statthalters Friedrich Heinrich, Graf von Nassau (1625–1647) das damals noch zu den spanischen Niederlanden gehörende Maastricht. Von 1632 bis zum Ende des Ancien Régime mit dem Einmarsch der Franzosen 1794 wurde die Stadt paritätisch regiert, d. h. der städtische Magistrat setzte sich je zur Hälfte aus katholischen und protestantischen Räten zusammen. Das Bürgermeisteramt wurde abwechselungsweise nach einem bestimmten Turnus mit einem Vertreter der Katholiken oder der Protestanten besetzt.

Die Zugehörigkeit eines Bürgermeisters zur katholischen Ratshälfte lässt sich nur auf dem Schwert des am 24. September 1764 gewählten W. H. Cruts feststellen, der als Vertreter des bischöflichen Gerichts von Lüttich bezeichnet wird. Cruts wurde am 10. September 1778 erneut Bürgermeister; auf die Anschaffung eines neuen Schwertes verzichtete man. Auf seiner Waffe von 1764 genügte ein kurzer, graviert Hinweis: «10 SEPT. ITERUM CONSUL NOMINATUS». Für folgende Bürgermeister sind Schwerter in doppelter Ausführung vorhanden: 1. J. H. van Brien 1736, 2. J. H. van Slijpe 1772, 3. S. P. J. Unix 1774, 4. J. A. S. Unix 1790. Zu den bisher bekannten Schwertern von 1732, 1736, 1764 (und 1778), 1772, 1774 und 1790, wäre das Schwert aus der Slg. Carl Beck für Bürgermeister Johann Heinrich Reinick von 1753 hinzuzufügen. Bei der Herstellung der Bürgermeisterschwerter, die anscheinend paarweise verwendet wurden, achtete man auf eine gewisse Einheitlichkeit. Die Gefäße waren mit speziellen Knäufen und Parierstangen ausgestattet, die sich in vergleichbarer Form vom 16.–18. Jh. nicht nachweisen lassen. Die Klingen entsprechen typologisch zeitgenössischen Reiterdegenklingen und unterscheiden sich von diesen nur in der Dimension. Für den Gebrauch dieser Waffen als Zeremonien-Vortragsschwert sprechen nicht nur die Größe, sondern auch Dekor und Inschrift, die bei vertikalem Tragen sichtbar resp. lesbar sind. Über das mit den Schwertern verbundene Zeremoniell sind wir zur Zeit noch nicht informiert; es bleibt zu hoffen, dass sich ein holländischer Historiker dieser Frage annimmt, zumal noch andere Städte, z. B. Roermond (Provinz Limburg), Bürgermeisterschwerter kannten. Nachdem Maastricht zu wiederholten Malen, 1673, 1748 und zuletzt 1794 von französischen Truppen erobert und besetzt wurde, gelangte mögli-

cherweise das Schwert von 1753 als Beute in französischen Besitz.

(Jan Piet Puype, Konservator Legermuseum Delft, stellte freundlicherweise die für den Katalogeintrag benötigten Informationen zur Verfügung.)

Literatur: S. Minis, *Van Huis der Raden tot Tempel der Rede; de inrichting van het stadhuis van Maastricht (1664–1814), Een seer magnifick Stadthuys*, o. J (ca. 1990), S. 77. Percy Ernst Schramm, *Herrschaftszeichen und Staatssymbolik*, 3 Bde. Stuttgart 1954/56, *Schriften der MGH*, Bd. 13.

6. Säbel, Schweizersäbel

Tafel III

schweizerisch, 2. Viertel 17. Jahrhundert (Inv. BE 47).

Eisengefäss, geschnittener Knauf, einfache stilisierte Löwenkopfform. Offener, halblanger, S-förmig geschweiffter, flacher Griffbügel in Parierstange mit ortwärts gebogenem Ende übergehend. Auf der Vorderseite ein grosser, ebenfalls flacher Pariering, auf der Rückseite eine Spange kombiniert mit einem Daumenbügel. Lederbespannter, spiralig gerillter Griff. Rücken Klinge (Länge 97,2 cm, Breite 3,9 cm), breiter Hohlschliff, Rückenabsatz, Klinge im Ortdrittel zweischneidig.

Gesamtlänge: 116 cm, *Gewicht (ohne Scheide):* 1525 g

Provenienz: Antiquarin Pia Wettstein, Zürich 1961.

Im Gegensatz zu den bereits im 15./16. Jahrhundert nachweisbaren Bezeichnungen «Schweizerdegen» und «Schweizerdolch» verdankt der Begriff «Schweizersäbel» seine Entstehung dem Waffenhistoriker Eduard Achilles Gessler (1880–1947), der von 1910–1945 die Waffen- und Militariaabteilung des Schweizerischen Landesmuseums leitete. Gessler ist auch der Verfasser, der zu diesem Thema nach wie vor massgeblichen Publikation, «Die Entwicklung des Schweizersäbels im 16. bis ins 17. Jahrhundert», erschienen 1913 und 1914. Sie besitzt für die Entwicklung dieser Waffe im 16. Jahrhundert weiterhin Gültigkeit, müsste jedoch bezüglich den Spätformen des Schweizersäbels im 17. Jahrhundert, vor allem in Hinsicht auf deren zeitliche Einordnung, neu geschrieben werden.

Die Gefässe der frühen Schweizersäbel aus dem 2. Viertel des 16. Jahrhunderts unterscheiden sich nicht von zeitgleichen Schwertern mit Astknäufen, S-förmigen Parierstangen und einfachen Parierbügeln. Bis zu Beginn des 17. Jahrhunderts veränderte sich vor allem die Beschaffenheit des Gefässes; die für Schweizersäbel jener Periode typische, leicht gebogene, lange Rücken Klinge mit breiten Hohlschliffen blieb sich gleich. Nachdem das anfänglich einfache Astknäufgefäss bis um 1550 mit Griff- und Seitenbügeln angereichert worden war, lassen sich für Schweizersäbel nach der Mitte des Jahrhunderts zwei neue, unterschiedliche Gefässtypen feststellen: A – Eisengefässe mit geschnittenen Löwenkopfknaufen, flachen Bügeln, S-förmigen in Löwenköpfen endenden Parierstangen sowie Parieringen in Dreipassform und einfachem Gravurendekor. B – Gefässe aus Eisen, selten aus Kupfer, zuweilen silberplattiert mit einem walzenförmigen, oben gespaltenen Knauf, der sich in einen langen, etwas gebogenen und in einen kurzen Fortsatz teilt. Die übrigen Gefässtteile sind von unterschiedlicher Beschaffenheit; augenfällige Gemeinsamkeit dieses Typs bleibt der Knauf.

Der Gefässaufbau dieser späten Schweizersäbelversion aus der Slg. Beck, die aber noch immer mit der traditionellen Klinge ausgestattet ist, entspricht dem im 2. Viertel des 17. Jahrhunderts verbreiteten «verknäpften Bügelgefäss». Währenddem sich der Löwenkopfknauf auch bei Spätformen des Schweizersäbels zu behaupten vermochte, verschwand der gespaltene Knauf mit Schnabelfortsätzen schon zu Ende des 16. Jahrhunderts.

In den schweizerischen Quellen des 16./17. Jahrhunderts erscheint hin und wieder eine u. a. auch mit Silber beschlagene Griffwaffe namens «Schnepf» oder «Schnäpf»; dabei handelt es sich offensichtlich um eine säbelartige Waffe, deren Name auf den langen, leicht gebogenen Schnepfenschnabel Bezug nimmt. «Schnepf» oder «Schnäpf» wäre somit eine historisch verbürgte Bezeichnung für den «Schweizersäbel».

Literatur: Dufty, *Swords & Daggers op. cit.*, S. 21, *Tafel 35 b, c.* Seitz, *Blankwaffen I op. cit.*, S.

356/360, Abb. 264, 265. II, S. 71 ff. E. A. Gessler, *Die Entwicklung des «Schweizersäbels» im 16. bis ins 17. Jahrhundert*, ZHW Bd. 6, 1913, S. 264/277, Bd. 6, 1914, S. 303/313. E. A. Gessler, *Vom Schweizersäbel, fünf neue Schweizersäbeltypen im Schweiz. Landesmuseums, Schweiz. Landesmuseum 32. Jb., Zürich 1924, Kleine Abhandlungen*, S. 25/32.

7. Säbel

Tafel III

schweizerisch, 1. Viertel 18. Jahrhundert (Inv. BE 49).

Eisengefäss, gegossener Löwenkopfknauf aus Messing, vertikal S-förmige Parierstange, Rundeisen. Die Parierstangenarme enden in kleinen aufgesetzten Messing-Löwenköpfen. Die obere Parierstange wird durch eine Messingkette mit dem Knauf verbunden. Zweiteiliges Stichblatt, eine Stichblatthälfte besteht jeweils aus einem getriebenen, nierenförmigen Messingblech mit einfachem ornamentalem Dekor in Rundeisenfassungen. Das kleinere, rückwärtige Stichblatt ist zusätzlich mit einem Daumenbügel ausgestattet. Spiralig gerillter Griff mit Drahtwicklung.

Rückenklinge (Länge 72 cm, Breite 3,1 cm), möglicherweise etwas gekürzt, Rückenholtschliff, Ätздеkor: Devisen, «Vinnere aut mori/Verbum dominum»/«Romanus P[ro]iinis, Concordia Rex», dazu Türkenköpfe, Blumen und aus Wolken ragende Säbel.

Gesamtlänge: 88,5 cm, Gewicht: 1030 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 4. 12. 1963.

In der Tradition der Schweizersäbel des 16. Jahrhunderts wurden in der Schweiz Löwenkopfknaufe bis ins 3. Viertel des 18. Jahrhunderts auf Säbelgefässe montiert. Die in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts aus Eisen geschmiedeten oder gegossenen, nachträglich überarbeiteten, zuweilen kunstvoll geschnittenen Löwenkopfknaufe wurden zu Ende des 17. Jahrhunderts von messingenen Löwenkopfknaufen abgelöst. Bereits um 1600 lässt sich bei einigen Schweizersäbeln die Verwendung fein ziselierter, vergoldeter Messing- oder Bronzeknaufe in Löwenkopfform nachweisen; qualitätsvolle Arbeiten, die eher von der Hand eines Goldschmieds denn eines Gürtlers stammen dürften. Die seit ca. 1700 in der ganzen Schweiz gebräuchlichen, mittels einfachen Gussformen aus Messing hergestellten Löwenkopfknaufe wurden zumeist nur geringfügig überarbeitet. Trotz der Verwendung von Messing für Knaufe oder Stichblätter fertigte man die restlichen Gefässeile (Griffbügel, Seitenbügel, Parierstange und Stichblattfassungen) bis um 1740/50 weiterhin aus Eisen.

Es war Bern, das um 1740 erstmals für die Infanterie-Unteroffiziere einen vollständig messinggarnierten, ordonnanzmässigen Säbel mit einem korbartigen Gefäss, Löwenkopf- oder Kugelnknauf und «Bärenstichblatt» einführte. Im Gegensatz zu Schweden, Frankreich, Österreich oder Preussen vermochte sich Messing als Gefässmaterial für militärische Griffwaffen in der Schweiz erst um 1740/50 langsam durchzusetzen. Obschon um 1700 und in späteren Jahren Löwenknaufsäbel immer noch mit relativ langen Rückenklingen ausgestattet wurden, fanden diese beinahe ausnahmslos bei der Infanterie Verwendung. Es muss in diesem Zusammenhang darauf hingewiesen werden, dass die Kavallerie in der Schweiz nicht nur im 17./18. Jahrhundert militärisch eine geringe Rolle spielte. Daher handelt es sich bei den aus der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts stammenden, von Rudolf Wegeli in seinem Berner Katalog als «Reitersäbel» bezeichneten Griffwaffen, korrekterweise um Säbel für die Infanterie. Wegelis Zuschreibung wurde auch im Ausland übernommen. Schweizersäbelklingen importierte man schon im 16. Jahrhundert vor allem aus Deutschland. Bis um 1600 spielten die Münchner Klingenschmiededynastien Ständler und Diefstetter als Lieferanten eine bedeutende Rolle. Im 17./18. Jahrhundert stammten die in der Schweiz verarbeiteten Säbelklingen mehrheitlich aus Solingen.

Literatur: Dufty, Swords & Daggers op. cit., S. 23, Tafel 43 a, «Swiss broadsword of c. 1700, of the type known as Berne cavalry sword». Wegeli, Schwerter und Dolche op. cit., S. 107/112, 117/120, speziell S. 119, Nr. 447 mit Abb. 185, Säbel kant. Ord. 1742, Infanterie, Bern. Alfred Geibig, Gefähr-

lich und schön, *Katalog*, Coburg 1996, S. 91/93, Nr. 36. Seifert, Schwert, Degen, Säbel *op. cit.*, S. 63/64, Abb. 75/76. Hans Stöcklein, *Münchener Klingenschmiede*, ZHW Bd. 5, 1909/1911, S. 244/248, 286/291, Bd. 8, 1918/1920, S. 198/205, 370/385.

8. Halbarte

schweizerisch, um 1450, Bodenfund (Inv. BE 622).

Tafel XVII

Hochrechteckiges, dünnes Blatt mit leicht schräg gestellter Schneide, welches in eine Spitze mit rhombischem Querschnitt übergeht. Am messerartigen Blattrücken befestigt, dienen zwei gerundete Tüllen von ungleicher Grösse als Halterung für den (fehlenden) Schaft. Die Tülle an der Blattbasis ist beinahe doppelt so gross wie die darüber befindliche Tülle, deren oberes Ende den Anfang der flächig-rhombischen Spitze markiert. Zwei gleiche, einseitig eingeschlagene Marken sind auf oberer Tüllenhöhe gegen das Blattinnere sichtbar. Es handelt sich um eine relativ grosse schildförmige Marke, in deren Zentrum ein pfeilspitzenartiges Zeichen zu sehen ist.

Gesamtlänge: 45,2 cm, Gewicht: 704 g

Provenienz: Auktion Galerie Fischer, Luzern, 25. 11. 1959, Nr. 3, ehemals Slg. Charles Boissonnas (1832–1912).

Die frühen, erstaunlich leichten, messerartig konzipierten Halbarteneisen unterscheiden sich konstruktionsmässig deutlich von den im Verlauf des 3. Viertels des 15. Jahrhunderts vor allem in Deutschland entwickelten, schweren Halbarteneisen mit axähnlichen Blättern und massiven Vierkantspitzen. Aus der unterschiedlichen Beschaffenheit resultiert auch eine unterschiedliche Einsatzdoktrin. Weil die Schutzbewaffnung schon im 14./15. Jahrhundert, vor allem aber seit der Verbreitung des Plattenharnisches, bei Angriffen mit der messerartigen, eher fragilen Halbarte einen genügenden Schutz bot, musste der beweglich operierende alteidgenössische Halbartenkrieger primär immer leicht verwundbare, ungeschützte Körperteile, vor allem Gliedmasse und Häupter von Menschen und Pferden, angreifen. Bei einem direkten Schlag auf eiserne, teilweise gestählte Harnischelemente wäre die Klinge einer frühen Halbarte in Mitleidenschaft gezogen worden. Die schweren Halbarteneisen erwiesen sich in jeder Hinsicht als robuster; es konnte beim Einschlagen auf einen Harnischträger sogar eine gewisse «Choc-Wirkung» erzielt werden, ohne dass das Blatt in Brüche ging. Im Nachgang versetzte man dem Gegner ein weiteres gezieltes, oftmals tödliches Schlag oder Stoss. Die undifferenzierte Behandlung dieser beiden Halbartentypen in der Waffenkunde und der Militärgeschichte ist unter anderem auf die Etymologie des Begriffs «Halbarte» zurückzuführen, «Halm» = Schaft, Stiel, «Barte» = Beil. Dabei verlor man die tatsächliche Beschaffenheit früher Halbarten aus den Augen.

Literatur: Slg. Carl Beck, Katalog 1998, S. 22/24, Nr. 2, Farbtafel.

9. Dolch, «Baselard»

schweizerisch, um 1400, Bodenfund (Inv. BE 500).

Tafel XVII

Die breite, relativ massiv gearbeitete Angel endet in einem quergestellten Bügel, so dass Angel und Bügel ein grosses «T» bilden. Einseitig weist die Angel niedrige, aufgebogene Kanten auf; im Bereich des abgeschrägten Klingenrückens dienen zwei flache, parierstangenartige Fortsätze mit gelochten Enden, ebenso die fünffach gelochte Angel zur Befestigung der (fehlenden) Griffschalen. Als Griffschalenmaterial fand Horn, Bein oder Holz Verwendung. Massive rhombische Klinge (Länge 26,5 cm, Breite 4,7 cm), im Ansatzdrittel beidseitig ein tiefes Kannelürenpaar.

Gesamtlänge: 37,3 cm, Gewicht: 242 g

Provenienz: Auktion Galerie Fischer, Luzern, 25. 11. 1959, Nr. 160, ehemals Slg. Charles Boissonnas (1832–1912).

Die zeitgenössische Bezeichnung «Baselard» wird zu recht mit der Stadt Basel in Verbindung gebracht, die von ca. 1350 bis um 1450 in ihren Mauern ein prosperierendes, export-

orientiertes Messerschmiedehandwerk beherbergte. Der in allen Teilen Europas gebräuchliche, in Basel, Bern und andernorts produzierte Baselard wurde in unterschiedlichen Grössen, sei es als Dolch, seltener als Kurzschwert, hergestellt.

Literatur: Slg. Carl Beck, *Katalog* 1998, S. 17/21, Nr. 1, Farbtafel.

10. Schweizerdolch

Tafel XVIII

schweizerisch, im Stile des 16. Jahrhunderts, Arbeit um 1880, Atelier des Johann Karl Silvan Bossard (1846–1914), Luzern (Inv. BE 503).

Dolch: Knauf- und Parierschiene aus vergoldetem Messing, gravierter ornamentaler Dekor; als Abschluss dient ein kleiner kugeliger Vernietknauf über einer Unterlagsrosette. Glatter Buchsbaumgriff von rhombischem Querschnitt, schmale, flache Seitenkanten.

Zweischneidige, rhombische Klinge (Länge 26,3 cm, Breite 5,8 cm), Ätzdekor, Grund teilweise geschwärzt, Wappen der Luzerner Familie von Pfyster mit doppeltem Helmschmuck und Helmzierden, dazu symmetrisch angeordnetes, ornamentales Blattwerk, das in einem Schlangenpaar und einem Porträtmedaillon endet.

Waffenlänge: 39 cm, *Gewicht (ohne Scheide):* 401 g, *Gewicht (mit Scheide):* 789 g

Scheide: Aus mehreren, vor allem gegossenen Messingteilen zusammengesetzt, die nachträglich ziseliert und vergoldet wurden. Dekor auf der gewölbten Vorderseite: Darstellung einer alttestamentarischen Szene, «Jephta und seine Tochter» (Richter XI. 30–40). Das in der Scheide untergebrachte Besteck besteht aus zwei Pfriemen mit vergoldeten Messingknäufen.

Scheidenlänge: 32,4 cm

Provenienz: Auktion Galerie Fischer, Luzern, 22. 11. 1962, Nr. 245.

Für Dolch und Scheide hielt sich der Luzerner Goldschmied Bossard an originale Vorlagen, die mit einer gewissen künstlerischen Freiheit umgesetzt wurden. Als Besitzer kommt der 1885 zum Generalstabschef beförderte Oberstdivisionär Max Alphons von Pfyster (1834–1890) in Frage, der das Dolchensemble entweder persönlich in Auftrag gab oder dieses geschenktweise erhielt.

Literatur: Slg. Carl Beck, *Katalog* 1998, S. 25/27, Nr. 3, Farbtafel.

11. Degen

Tafel XXII

deutsch oder holländisch, um 1770/80, Offizierswaffe (Inv. BE 364).

Silbergefäss, aus gegossenen, ziselierten Teilen zusammengesetzt. Kugelige Knauf, Vernietknäufchen. Der Griffbügel mündet in die Griffbasis, Parierstangenarm mit gerundetem Ende, zwei Griffringe, zweiteiliges aus nierenförmigen Hälften bestehendes Stichblatt. Der Knauf, das Mittelstück des Griffbügels, ebenso die Griffbasis und die Zwingen weisen einen Rillen- und Bänderdekor, teilweise «en torsade» auf. Griffwicklung und Griffzwingen ebenfalls aus Silber.

Zweischneidige Klinge (Länge 79,4 cm, Breite 3,7 cm), sogenannte «Colichemardeklinge», welche sich nach dem Ansatzdrittel verengt und schmaler wird. Ätzdekor mit Vergoldungsresten: Vorderseite – Heldentod Winkelrieds, der ein Spiessbündel umfasst, dazu der Kommentar «Eternum ut vivas Pro Patria Cade/Hanc Servamus Legem, signe[m] Nostram tuemur» (Falle für das Vaterland, damit du ewig lebst/Bewahren wir dieses Gesetz, beschützen wir unsere Fahne). Die anschliessende Szene zeigt den Bauern von Altsellen, der den Vogt im Bad erschlägt. Rückseite – Tell erschiessst Gessler, dazu die Sentenz «Tiranos occidere licet» (Es ist erlaubt, Tyrannen zu töten). Unter einem Baum wartet Tells Sohn Walter, zu dessen Füssen der vom Armbrustbolzen durchbohrte Apfel liegt. Die beiden Familienwappen an der Klingenswurzel liessen sich nicht identifizieren.

Gesamtlänge: 96,7 cm, *Gewicht:* 638 g

Provenienz: Antiquar Otto Staub, Freiburg 1962.

Episoden aus den mythenreichen Anfängen der Schweiz dienten immer wieder als Waffenschmuck. Am bekanntesten und beliebtesten waren Szenen aus der Tellengeschichte,

wie wir sie beispielsweise für Schweizerdolchscheiden des 16. Jahrhunderts kennen. Nur selten wurde der Opfertod Winkelrieds auf einer Waffe bildlich festgehalten. Die Colichemardeklinge (vgl. Kat. Nr. 40) dürfte auf besonderen Wunsch des Kunden mit diesem Dekor ausgestattet worden sein. Das eher grosse Degengefäss passte durchaus in die Hand eines patriotischen Schweizer Offiziers in fremden Diensten.

Literatur: Slg. Carl Beck, *Katalog* 1998, S. 32/34, Nr. 5, Farbtafel. Franz Heinemann, *Tell's Apfelschuss...*, *Ikongraphisch-literarische Studie, Offizielle Fest-Zeitung Eidg. Schützenfest, Luzern*, 1901, S. 9/17, 27/34, Abb. 9/11. Hugo Schneider, *Der Schweizerdolch*, Zürich 1977, S. 148/164. Schneider/Meier, *Griffwaffen op. cit.*, S. 103. *Die Schlacht von Sempach im Bild der Nachwelt, Katalog, Luzern* 1986.

12. Degen, möglicherweise für die Weltausstellung in Paris 1867 französisch, um 1867 (Inv. BE 389).

Tafel VII

Verschraubtes Eisengefäss, aus gegossenen, ziselierten und durchbrochen gearbeiteten Teilen zusammengesetzt. Hochgestellter, walzenförmiger Knauf von ovalem Querschnitt, in der Mitte beidseitig herausragende Noppen mit Männerfratzen. Auch die Vorder- und Rückseite des Knaufs weisen einen reliefierten Dekor auf. Vorderseite – eine geflügelte, stehende Frau mit verbundenen Augen in einem langen, antiken Gewand, in der rechten Hand eine Krone und einen Flegel mit zwei Ketten, in der Linken einen Blumenstrauss haltend. Mehrere kleinfigurig dargestellte Menschen versuchen emporzusteigen und die Krone zu erlangen. Neben der weiblichen Gestalt, unten rechts, Darstellung eines Rads auf welchem ein Mann mit einem Stab sitzt. Rückseite – Hl. Georg zu Pferd im Kampf mit dem Drachen. Grosse, halbkugelförmige Verschlusschraube. Der Griffbügel mündet in die Parierstange, symmetrisch angelegter, goldtauschierter Blattrankendekor, gefolgt von zwei geschnittenen Genien, welche die obere und die untere Hälfte des Griffbügels einnehmen. Die Arme der Parierstange von ovalem Querschnitt mit einem Zierhakenpaar sind etwas ortwärts gebogen und enden in Fischköpfen. Links und rechts der sockelartigen, beidseitig von leeren Schilden bedeckten Parierstangenbasis sitzen als Schildhalter je eine plastisch geschnittene Frauengestalt in langem Gewand. Zwischen den Frauen, unter den Schilden, liegt ein angeketteter Löwe. Die Kette sowie ein Zirkel werden von der Frau zur Rechten gehalten. Neben der Frau zur Linken liegen zwei Giesserei- oder Schmiedewerkzeuge, Blasbalg und Gusskessel. Das Stichblatt besteht aus zwei gleich grossen, nierenförmigen Hälften mit rahmenartig gefasstem, durchbrochen gearbeitetem Dekor. Auf der linken Stichblatt-Innenseite zwischen Akanthusblättern, links des Maskarons – ein Knabe mit Schild, rechts – gefolgt von einem Knaben mit Speer. Rechte Hälfte ähnlich, links – Knabe mit Horn, der zweite mit Schwert. Auf der Aussenseite des Stichblattes dominiert das Akanthusmotiv. Alle Gefässsteile weisen einen feinen, goldtauschierten Blattrankendekor auf, verbleibende Flächen mit Goldpunkten bestreut. Griff mit Kupfer- Eisendrahtwicklung, Türkenbünde.

Zweischneidige Klinge (Länge 105,3 cm, Breite 2,3 cm), rhombischer Querschnitt, im Ansatzbereich tiefe Mittelhohlschliffe.

Gesamtlänge: 125,5 cm, *Gewicht (ohne Scheide):* 1105 g

Provenienz: Antiquarin Pia Wettstein, Zürich 1960.

In vielen Ländern Europas ging man zu Ende des 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts dazu über in «Kunst- und Industrieausstellungen» (auch als «Gewerbeausstellungen» bezeichnet) künstlerisch-handwerkliche sowie industrielle Produkte einem breiten Publikum vorzustellen. Eine Jury beurteilte die Exponate; zumeist erhielten prämierte Aussteller Preisurkunden und Medaillen. Mit Katalogen und Zeitungsberichten wurde für die nötige Publizität gesorgt. Mit derartigen Ausstellungen hofften die Veranstalter, «Kunst, Kunstsin, Geschmack und Industrie», vor allem aber den Erfindergeist anzuspornen und zu fördern.

Die Kunst- und Industrieausstellungen des frühen 19. Jahrhunderts gipfelten in der ersten vom englischen Prinzgemahl Albert geförderten Weltausstellung, die 1851 mit grossem Erfolg in London durchgeführt wurde. Napoleon III., seit Dezember 1852 Kaiser der Franzosen, eröffnete nach dem siegreichen Abschluss des Krimkriegs in Paris 1855 eine zweite Weltausstellung, welche defizitär endete. Es folgten weitere Weltausstellungen in London 1862, in Paris 1867, 1878, 1889 und 1900 sowie 1873 in Wien. Die ausstellenden Firmen, Handwerker und Künstler bemühten sich, diese Grossanlässe mit möglichst qualitätsvollen, eindrucklichen Erzeugnissen, zuweilen ganzen Installationen, zu beschicken. Für die Entwicklung des Kunstgewerbes und die Verbreitung des Historismus in seinen vielen Varianten waren die Weltausstellungen von entscheidender Bedeutung. Zu den Teilnehmern zählten auch Büchsenmacher und Griffwaffenhersteller aus ganz Europa. So erhielt als einziger von elf Schweizer Waffenausstellern Valentin Sauerbrey aus Basel 1851 in London eine Medaille. Die hochwertigen Schuss- und Griffwaffen des Historismus, wie sie an den Ausstellungen gezeigt wurden, waren bisher noch nicht Gegenstand einer umfassenden Untersuchung und Darstellung. Im massgeblichen Historismuswerk von Barbara Mundt werden diese Waffen ungeachtet dominierender kunsthandwerklicher Aspekte eingeklammert.

Leider hat der Hersteller des auf französischen Vorbildern aus der Zeit um 1650 beruhenden Prunkdegens sein Werk nicht signiert. Im Verlauf des 19. Jahrhunderts machte die Eisengusstechnik gerade im Bereich des Feingusses, wie beispielsweise der Berliner Eisen schmuck belegt, grosse Fortschritte. Auch die gegossenen Teile des vorliegenden Degens stellen dem verantwortlichen Künstler und den Handwerkern ein gutes Zeugnis aus. Bei genauerer Betrachtung des Dekors offenbaren die anonymen Hersteller gegenüber der Industrialisierung eine eher kritische Geisteshaltung. Auf der Vorderseite des Knaufes lockt und droht mit verbundenen Augen der Genius des industriellen Fortschritts einerseits mit Krone und Flegel die emporsteigenden Menschen, andererseits winkt ein Blumenstrauß demjenigen, der das Rad der Technik zu meistern versteht. Wenn auf der Rückseite des Knaufes der Hl. Georg im Kampfe mit dem Drachen erscheint, so ist diese Darstellung nicht primär im religiösen Kontext zu verstehen. Erneut setzt sich der Gestalter kämpferisch mit der Problematik der Industrialisierung und den damit einhergehenden Ausstellungen auseinander, verbunden mit einem Appell an die ritterlich-christlichen Tugenden. Den bedachten, massvollen Umgang mit dem Potential, welches die Industrie beinhaltet, symbolisiert der ruhende, an eine Kette gelegte Löwe, der von einer zirkelbewehrten Frau gehalten wird. Die neben der zweiten Frau im Bereich der Griffbasis liegenden Geräte, Blasbalg und Gusskessel, machen auf die in jenen Jahren grossen Fortschritte bei der Stahlgewinnung aufmerksam, hatte doch Henry Bessemer (1813–1898) 1856 mit dem Gebläseofen (Bessemer Birne) ein Verfahren zur direkten Stahlerzeugung erfunden. Der Dekor des goldtauschierten Gefässes entspricht der Neurenaissance; die Wiederbelebung dieses Stils erlebte an den Weltausstellungen von 1867 in Paris und 1873 in Wien ihren Höhepunkt.

Literatur: Franz Bächtiger, *Konturen schweizerischer Selbstdarstellung im Ausstellungswesen des 19. Jahrhunderts, Auf dem Weg zu einer schweizerischen Identität 1848–1914*, S. 207/243. Karl Otto Henseling, *Bronze, Eisen, Stahl, Bedeutung der Metalle in der Geschichte*, Hamburg 1981, S. 82/90. Arne Hoff, *1800 – tallets dekorerede vaaben, Vaabenhistoriske Aarbøger IV b*, København 1944, S. 166/184. Peter F. Kopp, *Christian Reinhart, Valentin Sauerbrey in Basel 1846–1881*, Basel 1972, S. 10. Barbara Mundt, *Historismus, Kunstgewerbe zwischen Biedermeier und Jugendstil*, München 1981, S. 31/36, 50/54. *The Second Empire 1852–1870, Art in France under Napoleon III*, Philadelphia Museum of Art, Katalog, Philadelphia 1978, S. 157/160. Seitz, *Blankwaffen II op. cit.*, S. 342/343.

13. Degen

Tafel XXI

österreichisch, um 1890, für ein Mitglied des Malteserordens, aus dem Besitz von Leopold, Graf Berchtold von und zu Ungarschitz, Aussenminister des Kaiserreiches Österreich-Ungarn, 1912–1915 (Inv. BE 688).

Silbergefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet, mit Ausnahme des Griffstücks. Auf dem Ansatz des Knaufes in Form eines Spangenhelms sind beidseitig zwei kleine Malteserkreuze angebracht. Der als Schraube konzipierte Knaufaufsatz mit einem petschaftartig gefassten Karneol dient zur Fixierung des Griffes, bzw. des Gefässes insgesamt. Aus dem Griffbügelansatz in Parierstangenhöhe, einem stilisierten Delphin mit geöffnetem Rachen, entwickelt sich der reich dekorierte Griffbügel zum Knauf hin. Parierstange mit Volutenabschlüssen; die ovale Griffbasis ist rüschentartig gefältelt und fein gerillt. Das zweiteilige Stichblatt besteht aus zwei ovalen Hälften von gleicher Grösse und Verarbeitung; die von verzierten Bordüren umrahmten Innenflächen sind in der Art des Griffes graviert. In der Mitte der vorderen Stichblatthälfte wurde ein grosses Malteserkreuz aus Silber aufgenietet; der körperseitige Stichblattteil ist abklappbar. Die gerundete, sich beidseitig konisch verjüngende, silberne Griffhülle weist ganzflächig Blattgravuren auf. Auf der Griffrückseite befindet sich eine kleine, nachträglich mit Silberblech belegte Kartusche. Sehr wahrscheinlich wurden ein graviertes Besitzermonogramm oder Wappen aus Diskretionsgründen von Knauf und Griff entfernt.

Rücken Klinge (Länge 76,4 cm, Breite 2,2 cm), auf der Klingenwurzel einseitig die «Eichhorn-Marke» der Firma Carl Eichhorn in Solingen; breiter Hohlschliff; bis zur Mitte weist die Klinge einen aus Rankenwerk und Trophäen bestehenden Ätzedekor auf. Schwarze Lederscheide, vergoldete Silbergarnitur, Vorderseite in gleicher Verarbeitung wie das Gefäss. Mundblech mit Tragknopf und Malteserkreuzdekor, Stiefel mit Ortknopf.

Gesamtlänge: 97 cm, Gewicht (ohne Scheide): 612 g, Gewicht (mit Scheide): 780 g

Provenienz: 584. Auktion Dorotheum, Wien, 17./20. 6. 1969, Nr. 808.

Der am 18. April 1863 in Wien geborene Graf Berchtold verbrachte seine Jugend auf dem elterlichen Schloss Buchlau in Mähren und machte später als Diplomat Karriere. Nach Aufenthalt in Paris und London wurde er 1903 der Botschaft in St. Petersburg zugeteilt und 1906 zum Botschafter ernannt. Vom 17. 2. 1912 bis zum 13. 1. 1915 leitete er als kaiserlich-königlicher Minister das Aussenministerium. In seine Amtszeit fallen als wichtigste Ereignisse der 1. und 2. Balkankrieg (1912/13) und mit der Kriegserklärung vom 28. Juli 1914 an Serbien der Ausbruch des Ersten Weltkriegs. Nach seinem Rücktritt bemühte er sich um eine militärische Aufgabe, übernahm aber schon bald die Stelle eines Obersthofmeisters beim Thronfolger Erzherzog Karl, der die Nachfolge des am 21. November 1916 verstorbenen Kaisers Franz Joseph antrat. Als 2. Obersthofmeister und später als Oberstkämmerer blieb Graf Berchtold bis zur Auflösung des Kaiserreiches in den Oktoberwochen 1918 im Dienste Karls. Nach der Rückkehr aus der Emigration verbrachte er die letzten Jahre auf seinen Besitzungen in Mähren und starb am 21. November 1942 auf Schloss Perznye, Komitat Ödenburg, Ungarn.

Der Degen, welchen Berchtold als Ehrenritter des Malteserordens führte, zeugt von seiner Wertschätzung für handwerklich hochstehende Erzeugnisse. Der für das vorzüglich verarbeitete Gefäss verantwortliche Goldschmied ist leider nicht bekannt. In Wien, Budapest oder Prag, aber auch anderen Städten der Donaumonarchie waren im 19. Jahrhundert Goldschmiede tätig, die sich auf die Herstellung von Degen- und Säbelgefässen sowie Scheiden aus edlen oder unedlen Metallen verstanden. Die verarbeiteten Klingen stammten zumeist aus Solingen. Der Dekor von Gefäss und Scheidengarnitur, ein Gemisch von Stilelementen verschiedener Epochen, Renaissance bis Rokoko, lässt diesen Prunkdegen als ein typisches Produkt des späten Historismus erscheinen.

Literatur: Slg. Carl Beck, Katalog 1998, S. 51/56, Nr. 10, Farbtafel.

14. Reitschwert, Rapier

Umschlag/Tafel XX

deutsch, im sächsischen Stil um 1600, Arbeit von Anton Konrad um 1930, Dresden, (Inv. BE 15).

Eisengefäss mit Silberblech plattiert, achtkantiger, konischer Knauf, Nietdrittel halbkugelig, Vernietknauf. Gerundete Parierstange mit kugeligen Enden und kleinen Zierknäufchen. Die Fassung der beiden Stichblätter aus Silberblech münden in die Parierstange. Das Griffbügelpaar, welches im Eselshuf endet sowie drei rückwärtige Spangen wurden aus geschwärzten Rundeisen gefertigt. Alle Silberteile weisen feine Blatt- und Rankengravuren, dazu Vögel und Puttenköpfe auf. Griff mit Silberdrahtwicklung, vier dünne Längsschienen werden teilweise von zwei Zwingen aus Silber mit gezackten Rändern bedeckt.

Zweischneidige Klinge (Länge 83,5 cm, Breite 2,6 cm), Fehlschärfe silberplattiert, gravierter Dekor mit Eule, Klingenwurzel sechskantig, Markenbereich linsenförmig, dann rhombisch, Mittelhohlschliff, geätzte Signatur und Devise: «ME FECIT SOLINGE/SOLI DEO GLORIA». Geätzte Marke: im Zentrum eines hochovalen, länglichen Rahmens Darstellung einer grossen Beisszange mit rundem Kopf, Rand beschriftet «IOHANNES WIRSBERGER». Schwarze Lederscheide, Silbergarnitur, Mundblech mit vier Tragringen, Stiefel. Der gravierte Scheidendekor stimmt mit dem Gefässdekor stilistisch überein; auf der Vorderseite des Mundblechs eine grosse Vogeldarstellung.

Gesamtlänge: 107,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 1760 g, Gewicht (mit Scheide): 2115 g

Provenienz: Auktion Galerie Fischer, «Gräflich Erbach'sche Waffensammlung, Waffensammlung aus bayerischem Adelsbesitz», 6./9. 9. 1932, Nr. 1 mit Abb. Slg. W.R. Hearst, USA. Auktion Galerie Fischer, Luzern, 26. 6. 1957, Nr. 22.

Das «sächsische Reitschwert» wurde mit anderen Waffen von der Firma E. Kahlert & Sohn, kaiserliche und grossherzogliche Hofantiquare, Berlin, 1932 der Galerie Fischer zur Auktion eingeliefert. Theodor Fischer betraute Dr. E. A. Gessler, Konservator am Schweizerischen Landesmuseum, einen versierter Waffenhistoriker, mit der Katalogisierung des vor allem aus der Sammlung der Grafen Erbach stammenden Auktionsgutes.

Der als erste Nummer des Kataloges angebotene und abgebildete «Prunkstossgewehr des Hofgesindes des Kurfürsten Christian II. von Sachsen, 1591–1611 regierend», aus dem Besitz von Kahlert, wurde für Fr. 4100.– dem Vertreter des amerikanischen Zeitungsmagnaten und Sammlers, William Randolph Hearst, zugeschlagen. Am 26. Juni 1957 ging dieselbe Waffe mit einer Schätzung von Fr. 1000.– für Fr. 480.– zuzüglich einer Kommission von 15 % in den Besitz von Carl Beck über. Mit guten Gründen unterliess der damals für den Katalog verantwortliche Experte, Hans Schedelmann, eine Datierung und genauere Beschreibung der Waffe.

Schedelmann erhielt nach dem Tode von Wilhelm Kahlert am 25. Dezember 1939, einem Bruder des bereits 1935 verstorbenen Firmenmitinhabers Ernst Kahlert, den Auftrag, die verbliebenen Waffenbestände in einer Auktion am 13. Juni 1940 in Berlin zu liquidieren. Dabei stiess er auf eine höchst brisante, mehr als 300 Briefe umfassende Korrespondenz, welche die Beziehungen der Firma Kahlert in der Zeit von 1925–1938 zum Meisterfälscher Anton Konrad aus Dresden offenlegte. In der Septemбераusgabe der Kunstzeitschrift «The Connoisseur» publizierte 1948 Schedelmann erstmals «The story of a remarkable forger». Das Schaffen des Kunstschlossermeisters und Fälschers Anton Konrad (1879–1938) lässt sich in drei Perioden einteilen. Die Zeit vor 1914, in der er hauptsächlich «gotische» Schwerter, Panzerstecher und Landsknechtsschwerter herstellte, die Jahre bis 1922 mit eisengeschnittenen und tauschierten Gefässen für Schwerter, Degen und Dolche und die letzte Periode 1923–1938, in deren Verlauf er, unterstützt und beraten von den Inhabern der Firma E. Kahlert, vor allem hochwertige, z.B. silberbeschlagene Griffwaffen produzierte. Als vielseitiger Mann dekorierte und komplettierte Konrad auch Harnische, lieferte u.a. Pulverflaschen und Pistolen oder machte aus einfachen Stücken «Prunkwaffen». Bevorzugtes Tätigkeitsfeld waren aber die Griffwaffen, wie wir einer Mitteilung an Kahlert

entnehmen können, dem er zu verstehen gibt, dass er «lieber bei seinen Schwertern bleibt» als andere Aufträge auszuführen. Die Firma Kahlert kümmerte sich um den Vertrieb der Fälschungen und belieferte, weil der Absatz antiker Waffen in Deutschland stagnierte, auch aus Diskretionsgründen, bevorzugt ausländische Auktionshäuser, u. a. Sotheby's in London sowie von 1927–1938/39 die Galerie Fischer in Luzern. Bereits in der am 2. August 1927 gemeinsam von Theodor Fischer und der Firma Kahlert & Sohn in Luzern angebotenen Schwerter-Sammlung des Ingenieurs Dreger, Berlin, kamen neben vorzüglichen originalen Stücken eine stattliche Anzahl von Konradwaffen unter den Hammer. Schon 1927 amtierte der Konservator des Schweizerischen Landesmuseums, Dr. E. A. Gessler, als Experte, der bei dieser Gelegenheit ein Konradschwert für das Museum erwarb.

Nachdem die Arbeiten Konrads im Gefolge von Schedelmanns Entdeckung aus den Vitrinen in die Museumsdepots verbannt wurden, verhelfen die sich wandelnden Wertungs- und Sammelkriterien den Erzeugnissen des «Meisterfälschers» – als Beispiele einer historisierenden Waffenproduktion des frühen 20. Jahrhunderts von oftmals hoher Qualität – zu neuer Wertschätzung.

Für seine Kopie eines Dresdener Reitschwertes verwendete Konrad eine originale Solingerklinge mit der Marke des 1640 nachweisbaren, vor allem im 3. Viertel des 17. Jahrhunderts tätigen, Johannes Wirsberg (Wirsberger).

Literatur: Erich Haenel, *Kostbare Waffen aus der Dresdener Rüstkammer*, Leipzig 1923, S. 116, Tafel 58a. Kienbusch Collection op. cit., S. 171, Nr. 364, Tafel 101. Hans Schedelmann, *Konrad fecit*, *Zeitschrift für Waffen- und Kostümkunde*, Heft 1, 1971, S. 54, Abb. 11, vorliegende Waffe abgebildet. Hans Schedelmann, Kahlert–Konrad. Zur Geschichte eines der grössten Fälscherkomplotte im Waffenhandel, *Gefälschte Blankwaffen*, Bd. 2 der Reihe *Kunst und Fälschung*, Hannover 1980, S. 48, Abb. 2, vorliegende Waffe abgebildet. Schneider, *Griffwaffen I* op. cit., Nr. 63, Nr. 62 der Auktion Dreger 1927. Dietmar Kroener, *Original oder Fälschung? Dresdener Blankwaffenfälschungen von Anton Konrad nach Vorbildern aus dem Historischen Museum Dresden*, *Dresdener Kunstblätter*, Nr. 2, 26. Jg. 1982, S. 56/63. Weyersberg, *Solinger Schwertschmiede* op. cit., S. 49/50, Tafel II, Marke Nr. 119.

15. Dolch

Tafel XVIII

wohl französisch, 2. Hälfte 19. Jahrhundert (Inv. BE 520).

Beschnittener Elfenbeingriff, Knaufpartie als lorbeerbekränzter Totenkopf gearbeitet, Vernietknauf, Griffstück vierkantig; die Ecken werden jeweils von zwei übereinander gestellten Knochen gebildet. Um und zwischen den Knochen winden sich zwei Schlangen. S-förmige Parierstange in Form einer Schlange aus vergoldetem Eisen.

Dreikantige, volle Klinge (Länge 26,4 cm, Breite 1,4 cm), Klingenwurzel und Ort vierkantig, im Ansatzbereich geätzter und vergoldeter Ranken- und Blattdekor.

Gesamtlänge: 42,8 cm, *Gewicht:* 335 g

Provenienz: Slg. Robert Fazy, Pully/Lausanne 1959.

In der Zeit des Historismus, zwischen Biedermeier und Jugendstil, vor allem nach den kriegerischen Jahren von 1850/60 ist eine zunehmende Verwendung von antiken Waffen, Waffenkopien und Waffenimitationen als Ausstattungstücke adeliger und bürgerlicher Wohnräume festzustellen. Von Bedeutung für die Entdeckung der Waffe als Dekorationsstück scheint in diesen Jahren vor allem der im deutschen Kulturraum festzustellende Stilwandel hin zur Neorenaissance gewesen zu sein. Um in den auch als «altdeutsch» bezeichneten, Neorenaissance-Interieurs malerische Effekte zu erzielen, wurden die Waffen trophäenartig gruppiert und besonders wertvolle oder dekorative Einzelstücke an prominenter Stelle platziert. Selbst der Altmeister der historischen Waffenkunde, Wendelin Boeheim, empfahl: «Wer aber nur wenige, aber künstlerisch wertvolle, schöne und seltene Stücke besitzt, der verzichte darauf, sie vereint aufzustellen oder gar zu gruppieren. Der lege sie, wenn die Gegenstände es erlauben, auf Tische, Etageren und Kommoden in seinen Wohnzimmern...». Dank ihres kleinen Formats eigneten sich Dolchmesser und Dolche ganz beson-

ders als Schreibtischschmuck des Hausherrn. Den Klingen dieser Dekorationsstücke wurde üblicherweise nicht grosse Aufmerksamkeit geschenkt. In dieser Hinsicht bildet die Sülettoklinge nach italienischer Art des 17. Jahrhunderts der vorliegenden Waffe eine Ausnahme. Wesentlich war die künstlerische Ausschmückung des Dolchgefässes und der Scheide. Man wählte gerne historische (z. B. Könige und Heerführer) oder mythologische Sujets; es wurden auch Gestalten aus Sage oder Literatur bemüht, die als Bildprogramm möglichst eindrücklich, häufig plastisch umgesetzt wurden. Der mit einem lorbeerbekränzten Totenschädel geschmückte Elfenbeingriff vermag als «memento mori» den Betrachter an den stets siegreichen Tod zu erinnern; die Schlangen, ebenfalls ein Todesymbol, lassen sich auch als Allgegenwart der Sünde oder Versuchung interpretieren. Der symbolträchtige Dolch befand sich ursprünglich im Besitz des Bundesrichters Robert Fazy (1872–1956).

Literatur: L. G. Boccia, *L'Armeria del Museo Civico Medievale di Bologna*, Bologna 1991, S. 139, Nr. 284 mit Abb. Boeheim, *Waffenkunde op. cit.*, S. 585. Gerd Heinz Mohr, *Lexikon der Symbole, Bilder und Zeichen der christlichen Kunst*, München 1988, S. 252, 255/257. Seitz, *Blankwaffen II op. cit.*, S. 356/357, Abb 320. *Renaissance der Renaissance, ein bürgerlicher Kunststil im 19. Jahrhundert*, Schriften des Weserrenaissance-Museums, Schloss Brake bei Lemgo, Nr. 5, München/Berlin 1992, S. 254/258.

16. Säbel, «Magnatensäbel»

Tafel VIII

österreich-ungarisch, letztes Viertel 19. Jahrhundert (Inv. BE 375).

Kupfergefäss, aus getriebenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, versilbert und vergoldet. Vierkantige Parierstange mit konischen, gegen die Enden hin dünner werdenden Armen, grosse ovale Mittelschilde. Sechskantiger, im Knaufbereich leicht gebogener Griff, glatter, schräggestellter Griffabschluss.

Ältere, vermutlich gekürzte Rückenklinge, Ende 17. Jahrhundert (Länge 75 cm, Breite 3,2 cm), Klingenrücken beim Ansatz zu einem Viertel gekehrt. Klinge gegen den Ort breiter werdend, fünf Kannelüren, welche die ganze Klingenbreite einnehmen, im Ortbereich zweiseitig, auch als «Jelman» bezeichnet, nur noch drei Kannelüren, einseitig zwei gegeneinander gestellte «Sichelmärken». Mit dunkelrotem Samt bespannte Scheide, versilberte und vergoldete Kupfergarnitur mit ornamentaler Filigranaufgabe, Mundblech mit Tragring, breites Ringband, Stiefel. Gefäss und Scheide weisen einen en suite gearbeiteten, gravierten Rocaillen- und Blütenzweigdekor auf. Die Vorderseiten der Parierstange und der Garnitureile wurden jeweils in der Mitte mit einer Filigranrosette und einer von Türkisen umrahmten Perle geschmückt.

Gesamtlänge: 88 cm, *Gewicht (ohne Scheide):* 675 g, *Gewicht (mit Scheide):* 1090 g

Zugehörige Magnaten-Schmuckgarnitur samt Sporen in Kassette:

1. Kette mit fünf durch Drahtflechtwerk miteinander verbundenen, dekorierten Scheiben, welche für den Mantel, «Mente», als Verschluss diene.
2. Schildförmige Hutagraffe, «Forgo», für den Federstoss.
3. 18 grosse und 18 kleine perlen- und türkisbesetzte Knöpfe für «Mente» und «Dolman».
4. 6 kleinere, ganzmetallene und vergoldete birnförmige Knöpfe mit Stephanskronendekor.
5. Zwei Gliederketten von unterschiedlicher Länge mit Hackenenden, welche zur Verlängerung oder als Verschluss verwendet werden konnten.
6. Sporenpaar für ungarische Stiefel.

Alle Teile des Magnatenschmucks sind aus vergoldetem Silber und Silberfiligran gearbeitet; sie stimmen dekormässig weitgehend mit dem Säbel überein. Auf der Innenseite des Kassettendeckels Hersteller- oder Lieferantenangabe, «LINK F. ISTVÁN/BUDAPEST».

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 4. 12. 1963, Nr. 109.

Als Magnaten (mittellat. magnatus, Oberhaupt, zu lat. magnus, gross) bezeichnete man in

Ungarn seit dem 16. Jahrhundert die Vertreter der vornehmsten Adelsgeschlechter sowie die höchsten weltlichen Würdenträger des Landes (der Palatin, der Reichs- und Hofrichter, der Ban von Kroatien, Slawonien und Dalmatien, die Obergespane der Komitate usw.), die im 19. Jahrhundert gemäss Verfassung die erste Kammer des ungarischen Landtags, die «Magnatentafel» bildeten. Neben den weltlichen nahmen auch die geistlichen Magnaten, katholische und griechisch-orthodoxe Bischöfe, ein Erzabt und zwei Priore in die erste Kammer Einsitz.

Das Magnatenkostüm verdankt seine Renaissance im 19. Jahrhundert dem nach den napoleonischen Kriegen im Kaiserreich Österreich-Ungarn verstärkten nationalen Bewusstsein. Die alten Landestrachten wurden wieder beachtet und vermehrt getragen. Die Krönung Ferdinands IV. (1793–1875), des nachmaligen Kaisers Ferdinand I. (1835–1848), in Pressburg 1830 gilt als «das entscheidende Ereignis für die Wiedergeburt der ungarischen Nationalkleidung». Älteste erhaltene Magnatenkostüme in Galausführung datieren noch aus dieser Zeit. Erst gegen das Ende des 19. Jahrhunderts verfügten die meisten adeligen Häuser Ungarns über das Nationalkostüm, sei es als Gala- oder Trauerkleid. Kostüm und Säbel wurden nur anlässlich ausserordentlicher, festlicher Ereignisse getragen. Die wichtigsten waren die Krönung Franz Josephs und Elisabeths 1867 in Buda (pest) und die Tausendjahrfeier Ungarns 1896.

Zum Magnatenkostüm gehörten der «Dolman», ein Rock mit Posamenterieverschnürung, der «Mente», ein ursprünglich knielanger, oftmals pelzverbrämter, offen zu tragender Mantel, bestickte Stiefelhosen, eine Mütze «Kalpak», und Stiefel, «Czismen». Gala- und Trauerkostüme unterscheiden sich in den Farbtönen; bei letzteren wurde Schwarz oder Dunkelblau bevorzugt. Die Materialien, Samt, Seide, Brokat, Pelz, blieben sich gleich. Die Silberknöpfe waren demontierbar und konnten weggelassen oder auf unterschiedlichen Kostümen angebracht werden. Dasselbe gilt für die Verschlusskette der «Mente», die Hutagraffe, «Forgo», Sporen, alles Goldschmiedearbeiten, die häufig in einer Kassette aufbewahrt wurden. Der Kostümcharakter des türkischen Vorbildern nachempfundenen Säbels wird durch die generell prunkvolle Ausführung dieser Waffen betont, wobei Säbelgefäss, Scheidengarnitur und Kostümschmuck vielfach en suite gearbeitet sind. Neben neuen, traditionell dekorierten Säbelklingen, fanden auch Klingen Verwendung, die von älteren ungarischen Säbeln des 17. und 18. Jahrhunderts stammen.

Zu einer vollständigen Magnatenausrüstung gehörte auch das Reit- und Sattelzeug sowie die «Waltrappe»; eine Decke die über das gesattelte Pferd geworfen wurde, wenn es während langdauernden Zeremonien etc. zu warten hatte.

Nach dem Ende des 1. Weltkriegs und dem Untergang des österreich-ungarischen Kaiserreiches wurde die Magnatentafel 1918 aufgelöst. Damit verloren auch die malerischen Magnatenkostüme ihre Bedeutung und verschwanden allmählich. Sie wurden zur Zeit des ungarischen Reichsverwesers, Admiral Horthy, von 1921–1944 bei offiziellen Anlässen nur noch selten getragen.

(Gerhard Hernach, Dietikon ZH, danke ich für die erteilten Auskünfte.)

Literatur: Brockhaus, Leipzig 1885, Bd. 11, S. 339. Georg Kugler, Herbert Haupt, *Uniform und Mode am Kaiserhof, Hofkleider und Ornate, Hofuniformen und Livreen des 19. Jahrhunderts aus dem Monturdepot des Kunsthistorischen Museums Wien, Katalog, Schloss Halbturn 1983, S. 65/67, Abb. 24, S. 253/258, Abb. 78/81. Costumes à la Cour de Vienne, 1815–1918, Musée de la Mode et du Costume, Paris 1995, S. 83/86, Abb. 70/73. Säbel aus dem Historischen Museum von Kroatien, Zagreb, Katalog, Graz 1981, S. 15, 55/58, Tafeln 1, 5/7.*

17. Säbel, «Magnatensäbel»

Tafel VIII

österreich-ungarisch, 3. Viertel 19. Jahrhundert (Inv. BE 661).

Silbergefäss, aus getriebenen und ziselierten Blechen zusammengesetzt, vergoldet. Parierstange mit vierkantigen, gegen die Enden hin dünner werdenden Armen, Knopfabschlüs-

se, grosse, aus halbrunden Hälften mit geschwungenem Rand bestehende Mittelschilde. Gerundeter Griff in den gewinkelten, kugeligen Knauffortsatz übergehend, sogenannter «Pistolengriff». Gravierter Gefässdekor: ein auf stilisierten Axteisen (Ankeräxten) basierendes Ornament.

Rückenklänge (Länge 81 cm, Breite 2,8 cm), breiter Hohlschliff, Ätzdekor: Ornament, Kriegerbüste – ein bärtiger Mann im Brustharnisch hält in der rechten Hand ein Szepter, mit der Linken den Griff einer seitlich hängenden Waffe, darunter die Inschrift «Gabriel Bathory D. g. [Dei gratia] princeps Transilvan.» (Gabriel Bathory von Gottes Gnaden Fürst von Transsilvanien), Ornament und Trophäe/Ornament, Bathorywappen von einer Schlange kreisförmig umrahmt und einer Krone überhöht, Inschrift «Partium regni Hungar. Dominus et sicul. comes + 1609 +» (Herr über einen Teil des ungarischen Königreichs und seit jeher Fürst, 1609), Ornament, Sterne, Sonne und Mond. Scheide mit dunkelviolettem Samt bespannt, berieben, vergoldete Silbergarnitur, Mundblech mit Tragring, breites Ringband, langer Stiefel. Auf den drei Garniturteilen wurde jeweils ein rechteckiges, durchbrochen gearbeitetes, in den Ecken mit Granatcabochons besetztes Dekorplättchen montiert. Im Zentrum dieser Plättchen befindet sich ein grüner von vier Perlen umrahmter Stein, wohl Glasimitat. Gefäss und Scheide weisen einen en suite gearbeiteten Dekor auf. Auf dem Gefäss und den Garniturteilen die Marke «WM» in einem Rechteck sowie der österreich-ungarische Kontrollstempel für Silber, Feinheit 0.800.

Gesamtlänge: 95,7 cm, Gewicht (ohne Scheide): 725 g, Gewicht (mit Scheide): 1125 g

Provenienz: Auktion Dorotheum, Wien, 21. 3. 1968, Nr. 849.

Bei diesem Magnatensäbel weckte vor allem der Klingendekor unser Interesse. Der altertümliche Ätzdekor im Stile des 17. Jahrhunderts hat mit Gabriel Bathory einen namhaften Vertreter des in Siebenbürgen, «Transsilvanien», beheimateten Adelsgeschlechts zum Gegenstand. Eine Linie der Bathory stammte aus der Stadt Bathor (Grafschaft Zathmar) in Oberungarn, eine andere aus dem unweit davon gelegenen Somlío. Durch kriegerische Tüchtigkeit (ein Bathory fiel in der Schlacht bei Varna 1444 gegen die Türken, ein anderer überlebte die für Ungarn unglückliche Schlacht von Mohacz 1526) und politisches Geschick sicherten sie sich während langer Zeit die Gunst der ungarischen Könige. So schenkte Ferdinand I. (1503–1564, König 1527) ein Habsburger, Erbe des Königreiches Ungarn, Stephan Bathory, der als Palatinus und Stellvertreter des Königs das bedeutendste Amt bekleidete, die wichtige Grenzburg Deveny. Diese Anlage war schon im Hochmittelalter zum Schutze des unter dem Namen «Porta Hungarica» bekannten Passes an der Mündung der March in die Donau errichtet worden. Nach dem Aussterben dieses Zweiges der Bathory wurde die 1609 an König Matthias II. heimgefallene Burg zu dem enormen Betrag von 40'000 Gulden an den Grafen Keglevich verkauft.

1527 gelang es Johann Zapolya mit Unterstützung der Türken in einem Aufstand gegen die Habsburger Siebenbürgen der Kontrolle der ungarischen Krone zu entreissen. Seit 1527 versuchten die jeweiligen Fürsten von Siebenbürgen mit wechselndem Erfolg, die auf eine Wiedereroberung erpichten österreichischen Habsburger mit Hilfe der Türken in Schach zu halten, wobei Sultan und Kaiser ihre Protektion oder allfällige Interventionen zugunsten rivalisierender Prätendenten von Tributzahlungen und anderen Gegenleistungen abhängig machten. 1687 wurde Siebenbürgen von habsburg-österreichischen Truppen besetzt und blieb bis 1918 Teil der Donaumonarchie; als letzter Fürst von Siebenbürgen regierte 1662–1690 Michael Apaffi.

Von 1571–1613 (mit Ausnahme der Jahre von 1604–1608) übten fünf Vertreter aus dem Geschlecht der Bathory die Herrschaft über Siebenbürgen aus. Am bekanntesten sind Stephan Bathory (1522–1586), 1571–1576, Fürst von Siebenbürgen, 1575 zum König von Polen gewählt, sowie Gabriel Bathory, 1608–1613, Fürst von Siebenbürgen. Im Gegensatz zum populären Polenkönig dessen Name und Bild vergleichsweise häufig auf Klingen des 16. und 17. Jahrhunderts erscheinen, sind Klingen deren Dekor auf Gabriel Bathory Bezug

nehmen selten und neueren Datums, d. h. es handelt sich um historisierende Arbeiten aus der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Die Historie weiss von Gabriel Bathory wenig Rühmliches zu berichten. Er wurde von einem Verwandten unter der Bedingung, sich vom katholischen Glauben loszusagen und die Lehre der Photinianer anzunehmen, an Sohnes statt angenommen. Dadurch gelangte er in den Besitz eines grossen Vermögens. Sein Einfluss verhalf ihm anfänglich zu vielen Parteigängern, so dass er den amtierenden Fürsten von Siebenbürgen, Sigismund Ragoczi, zum Verzicht bewegen und 1608 dessen Nachfolge antreten konnte. Grausam im Umgang mit den Untertanen, führte Gabriel Bathory ein «wunderliches, unzuchtiges Leben» und war bald einmal allgemein verhasst. Er war nicht der einzige Bathory, bei dem sich Spuren der Dekadenz und des Wahnsinns feststellen lassen, berichtigt war auch eine Verwandte, Elisabeth Bathory (1560–1614), die «Blutgräfin», Gattin des Ferencz Nadasdy.

Nachdem Bathory Vasallen Österreich-Habsburgs bedrängt oder zum Aufruhr angestiftet sowie einige kaiserliche Plätze erobert hatte, veranlasste König Matthias II. den Woiwoden der Walachei, gegen Bathory vorzugehen, der den Angriff jedoch abzuwehren verstand. 1611 misslang ein weiterer Versuch des Königs, Bathory mit eigenen Truppen in die Schranken zu weisen. Zwei von Bathorys wichtigsten Gefolgsleuten, sein Gesandter in Konstantinopel und Bethlen Gabor, empörten sich 1612/13 und suchten Hilfe bei den Türken. Sultan Ahmed I., der im Widerspruch zu Habsburg-Österreich Siebenbürgen als ein türkisches Lehen behandelte, unterstützte Gabriel Bethlen Gabor und versuchte, diesem mit Waffengewalt zum Fürstentum zu verhelfen. Bathory sah sich gezwungen, König Matthias II. um Hilfe anzugehen. Weil er die Bedingung des Königs, ihm die Burg von Waradein abzutreten, nicht akzeptieren wollte, nahm Bathory mit den Türken Kontakt auf. Der Versuch, den Sultan und seine Minister zu bestechen, misslang. Sobald der nach Siebenbürgen entsandte Vertreter des Königs, Nikolaus Apaffi, davon erfuhr, leitete dieser heimlich die Ermordung Bathorys in die Wege. Es gelang ihm, Bathory aus der Burg von Waradein zu locken; er wurde am 17. oder 27. Oktober 1613 von dazu bestellten Soldaten erschossen, «...womit sich sein Geschlecht endigte».

Der Klingendekor, Porträtbüste (?), Wappen und Inschriften, erinnern somit an den letzten Vertreter eines einflussreichen, 1613 erloschenen siebenbürgischen Adelsgeschlechts. Die Jahrzahl «1609» ist in zweifacher Hinsicht von Bedeutung; ein weiterer Zweig der Bathory ist in diesem Jahr ausgestorben, gleichzeitig wechselte die eindrücklichste Burganlage der Bathory, Deveny, den Besitzer. In rumänischen Sammlungen befinden sich drei weitere Magnatensäbel aus der 2. Hälfte 19. Jahrhundert mit gleichem Klingendekor. Bei einem 1990 verkauften vollständigen Magnatenensemble sind Säbel und Schmuck ebenfalls mit der Meistermarke «WM» und dem von 1866–1922 verwendeten Kontrollstempel gezeichnet. Gemäss Schedelmann (1963) könnte es sich dabei um einen Goldschmied aus Budapest handeln.

Literatur: Stanislas Meyer, *Klingen mit dem Namen und Bildnis des Königs Stephan Bathory von Polen*, ZHWK Bd. 15, 1937/39, S. 54/57. Johann Szendrei, *Ungarische Kriegsgeschichtliche Denkmäler*, Budapest 1896, S. 795/796. Johann Heinrich Zedler, *Grosses vollständiges Universal Lexikon*, Halle/Leipzig 1733, 3. Bd., S. 682/684, 37. Bd., S. 990/996. *Wesensverwandlungen, Geheimnisse des Unbekannten*, Amsterdam 1990, S. 123/126. Tardy, *Poinçons d'argent*, Paris, S. 75. Cristian Vlădescu, Carol König, *Dan Popa, Arme în Muzele din România*, Bukarest 1973, Abb. 10/12. *Galerie Fischer*, Luzern, 28./30. 6. 1990, Nr. 8312.

18. Säbel, «Magnatensäbel»

Tafel VIII

österreich-ungarisch, 3. Viertel 19. Jahrhundert (Inv. BE 662).

Silbergefäss, aus getriebenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Vierkantige Parierstange, kreisförmig verbreiteter Mittelschild, ortwärts gebogene Arme gegen die Enden hin dünner werdend, Kugelabschlüsse. Dreikantiges Griffstück aus verlöteten

Silberblechen, im Knaufbereich breiter und schnabelartig geformt, graviertes Blattdekor. Volle Rücken Klinge, wohl 18. Jahrhundert, stellenweise stark korrodiert (Länge 76 cm, Breite 3,5 cm), Spuren einer tauschierten Marke. Scheide mit dunkelblauem Samt bespannt, berieben, Silbergarnitur vergoldet, Mundblech mit Tragring, breites Ringband, langer Stiefel. Gefäss und Scheidengarnitur weisen auf der Vorderseite einen en suite gearbeiteten, gravierten Blattdekor auf. Auf der Garniturrückseite ein aus Ovalen unterschiedlicher Grösse zusammengesetztes, graviertes Muster. Auf der Vorderseite der Parierstange und der Garniturteile mit gewellten Rändern wurden jeweils in der Mitte eine mit Granaten und Türkisen besetzte Rosette montiert. Zudem schmückte man die sichtbaren Flächen von Parierstange und Garnitur mit einzelnen Granaten oder Türkisen.

Gesamtlänge: 92,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 730 g, Gewicht (mit Scheide): 1140 g

Provenienz: Antiquarin Kräter, Bern 1967.

Literatur: vgl. Kat. Nrn. 16, 17.

19. Säbel

Tafel XII

französisch, um 1820, Stabsoffizier (Inv. BE 186).

Messinggefäss vergoldet, unter Verwendung von gegossenen und ziselierten Teilen montiert. Vierkantige Parierstange, schmale oben gerade Mitteleisen, Parierstangenarme gegen die Enden hin dünner werdend, Abschlüsse in Zapfenform mit Blätterkranz an der Basis. Griff beidseitig mit glatten, hellen Hornplatten belegt, zweifach vernietet. Die Nietstellen bedecken Zierscheiben aus Messing. Im gewinkelten, gerundeten Knauffortsatz dient eine messingverkleidete, röhrenförmige Öffnung zur Befestigung einer Fangkordel oder eines Schlagbandes. Den Griffücken sowie die gefingerte Unterseite des Griffes bedecken Messingschienen.

Volle Damast-Rücken Klinge, «Wootz», (Länge 74,5 cm, Breite 3,1 cm), sogenannte «Shamshir-Klinge». Mit schwarzem Leder bespannte, auf der Vorderseite mit versilbertem Kupferdraht vernähte Scheide, Messinggarnitur vergoldet, langes Mundblech, das in einem gebuckelten Ringband endet; in der Scheidenmitte ein weiteres gebuckeltes Ringband, langer Stiefel mit Schlepper. Gefäss und Scheidengarnitur sind en suite dekoriert: Symmetrisch angeordnete Blattmotive und Ornamente über einem fein punzierten oder gerauhten Grund. Die Kanten wurden blank belassen und poliert.

Gesamtlänge: 88,8 cm, Gewicht (ohne Scheide): 880 g, Gewicht (mit Scheide): 1480 g

Provenienz: Antiquar Georges Charliot, Flohmarkt, Paris, Mai 1960.

Der unter Verwendung einer nahöstlichen, wohl importierten Damastklinge in Frankreich hergestellte Säbel ist mit einem sogenannten «Mameluckengefäss» ausgestattet. Die Mamelucken, ursprünglich eine aus Sklaven aus dem Schwarzmeergebiet gebildete Söldnertruppe und Garde, beherrschte seit 1257 Ägypten und Syrien; sie mussten nach der Eroberung durch die Türken 1517 die Oberhoheit des Sultans anerkennen. Im Verlauf des Ägyptenfeldzugs 1798/1799 unter dem Kommando von Bonaparte besiegten die französischen Truppen in mehreren Schlachten und Gefechten auch die Mamelucken unter Murad Bey. Die von den Mamelucken vielfach virtuos geführten Säbel beeindruckten französische Offiziere durch ihre Wirkung im Kampf, in gleichem Masse aber auch durch die Qualität ihrer Klingen sowie die reiche Ausstattung. Sie entsprachen entweder dem im vorderen Orient verbreiteten Säbeltyp «kilidj» oder «pala», letzterer mit einer relativ breiten, im Ortbereich noch breiter werdenden, zweischneidigen Rücken Klinge (vgl. Kat. Nr. 24) oder den als «shamshir» (scimitar) bezeichneten eher schmalklingigen Säbeln. Nach dem Abschluss des Ägyptenfeldzugs fand eine unbekannte Anzahl von Orientsäbeln den Weg nach Frankreich, die unter der Bezeichnung «Sabre du Retour d'Egypte» weiterhin zum Einsatz kamen. Zur Popularität dieser attraktiven Griffwaffe mochte unter anderem auch die 1802 auf Veranlassung Bonapartes eingerichtete Mameluckengarde beigetragen haben, die mit entsprechenden Säbelmodellen französischer Produktion bewaffnet worden war.

Im Anschluss an die napoleonische Ära, während der Restauration, vor allem im Verlauf der Kriege in Nordafrika 1830–1847, die mit der Eroberung Algeriens durch Frankreich endeten, gehörten die Säbel «à l'orientale» weiterhin zu den bevorzugten, nicht reglementarischen Griffwaffen französischer Offiziere. Die in Frankreich hergestellten Säbel im orientalischen Stil mit Mameluckengefässen, deren Griffe an zeitgenössische Pistolengriffe erinnern, waren vielfach mit «originalen» Damastklingen und Scheiden orientalischer Machart ausgestattet.

Aus dem Besitz des Genfers Louis Frédéric Jacques Rilliet de Constant (1794–1856), Kavallerieoffizier in napoleonischen Diensten, nach 1814/15 Hauptmann der Schweizergarde Ludwigs XVIII., 1837 eidgenössischer Oberst, 1847 Kommandant der 1. Division im Sonderbundskrieg, erhielt das Schweizerische Landesmuseum 1953 eine Reihe von Waffen und anderen Erinnerungsstücken, darunter einen Säbel mit Mameluckengefäss (LM 24372), der konstruktions- und dekormässig weitgehend mit dem Exemplar aus der Slg. Carl Beck übereinstimmt. Rilliet, der 1822 den französischen Dienst quittierte, erhielt diese Waffe von einem französischen Husarenoffizier als Geschenk.

Die Bezeichnung «Mameluckengefäss» ist jedoch nicht französischen sondern englischen Ursprungs, «mameluke-hilt». Seit den Kriegen in Indien, an welchen in den Jahren 1797–1805 auch der spätere Feldmarschall und Herzog von Wellington (1769–1852) als Kommandeur teilnahm, erfreuten sich orientalische Säbel, vor allem Säbel mit dem sogenannten «mameluke-hilt» in England zunehmender Beliebtheit. Dazu soll auch Wellington beigetragen haben, der mit einigen Exemplaren aus Indien zurückkehrte. Um die Franzosen aus Ägypten zu vertreiben, landete am 8. März 1801 eine englische Armee von 16000 Mann, bei der sich auch das Schweizerregiment von Roll befand, im Bereich des Nildeltas. Die im Verlauf des Jahres besiegten französischen Truppen wurden Ende September 1801 auf englischen Schiffen nach Frankreich zurück transportiert. Im März 1803 zogen die Engländer aus Ägypten ab. Wohl unter dem Eindruck des Ägyptenfeldzugs von 1801/1803 wurde in England das charakteristische Säbelgefäss mit den Mamelucken in Verbindung gebracht. Säbel mit Mameluckengefässen fanden als reglementarische Griffwaffe vor allem in England Verbreitung. Nach dem Säbel Mod. 1822 für Offiziere der Lanzenreiter folgten weitere Einheiten der leichten Kavallerie. Am bekanntesten ist das englische Modell von 1831 mit elfenbeinbelegtem Griff für Feldmarschälle und Generale, welches noch heute im Gebrauch ist. Die Verwendung von Säbeln mit Mameluckengefässen als reglementarische oder persönliche Griffwaffe lässt sich im 19. Jahrhundert auch bei der englischen und amerikanischen Marine sowie bei beinahe allen europäischen Armeen nachweisen.

Literatur: Aries, *Armes blanches op.cit.*, Vol. XI, 1 fasc. 1969, «*Sabres des Mameluks de la Garde, troupe et officiers 1802–1815*». Richard H. Bezek, *American Swords and Sword Makers*, Boulder 1994, S. 544, 601/602. Jean et Raoul Brunon, *Les Mameluks d'Égypte et de la Garde Impériale*, Marseille 1963, S. 22. Rudolf Jaun, *Der Schweizerische Generalstab, das Eidgenössische Generalstabskorps 1804–1874*, Basel/Frankfurt a. M. 1983, Bd. 3, S. 148/149. Lhoste/Resek, *Sabre op.cit.*, S. 55/61. Hans Pestalozzi, *Das Schweizerregiment von Roll in englischem Dienste 1795 bis 1816*, *Neujahrsblatt der Feuerwerker-Gesellschaft*, Zürich 1893. Brian Robson, *Swords of the British Army, the Regulation Patterns, 1788 to 1914*, London 1996, S. 90, Abb. 73, S. 94/97, Abb. 79, 81/86, S. 204/206, Abb. 194/195. Seitz, *Blankwaffen II op. cit.*, S. 348/349. Schweiz. Landesmuseum 1954, 62. Jahresbericht, S. 13, 32, 44, Abb. 33.

20. Paradesäbel

Tafel XII

österreichisch, um 1825, für Offizier oder Magnat (Inv. BE 188).

Messinggefäss vergoldet, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Das massive Griffstück zeigt einen toten Löwen, resp. das über einen sockelartigen Unterbau gehängte Löwenfell. Den Griffabschluss nimmt der Kopf des Löwen ein. Um das Löwenfell winden sich von unten nach oben zwei Schlangen, deren Köpfe auf dem Löwenschädel

ruhen. Der Griffbügel wird von einer sich mehrfach windenden Schlange gebildet, deren Kopf auf den Mittellappen zu liegen kommt. Für den weitgehend symmetrisch angelegten Parierstangenarm wurde ebenfalls die Schlangenform gewählt, auch hier kommt der Kopf auf den Lappen zu liegen.

Rückenklinge (Länge 81 cm, Breite 2,5 cm), breiter Hohlschliff, Spuren eines Ätzdekors. Schwarze Lederscheide, Messinggarnitur vergoldet, Mundblech mit Tragrings, Ringband, langer Stiefel, Schlepper. Garniturteile auf der Vorderseite mit fein gearbeitetem, ornamentalem Dekor.

Gesamtlänge: 96,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 920 g, Gewicht (mit Scheide): 1255 g

Provenienz: Antiquar Otto Staub, Freiburg 1958.

Ein Säbel mit einem identischen Gefäss, beruhend auf den gleichen Gussmodellen, in gleicher Verarbeitung, wurde 1990 von Sotheby's Monaco verkauft. Leider fehlt beim zweiten Exemplar die Scheide. Es scheint, dass beide Säbel Teil einer in kleiner Zahl hergestellten Paradesäbel-Serie sind. Hervorstechendes Merkmal sind die dominierenden Dekorelemente des Gefässes, Löwe und Schlange. Aus der Regierungszeit des Kaisers Franz I. (1804–1835) sind weitere österreichische Griffwaffengefässe bekannt, bei welchen Schlangen in ähnlicher Verarbeitung als Griffbügel dienen. Schlangen erscheinen schon vorgängig zur Zeit der napoleonischen Kriege auf Gefässteilen englischer Griffwaffen. Nicht nur die Schlange, auch das Löwenfell scheint englischen Ursprungs zu sein. Die standardisierten Säbelgefässe der bekannten «Presentation swords» von «Lloyds Patriotic Fund», die an verdiente Offiziere abgegeben wurden, sind mit einer löwenfellartigen Griffkappe ausgestattet; zudem windet sich eine Schlange um den Griffbügel. Das Löwenfell dürfte eine Reminiszenz sein; das Bezwingen des nemäischen Löwen zählt zu den bekannten Taten des Herkules. Offensichtlich liess sich der im Kaiserreich Österreich beheimatete, unbekannte Gefässhersteller von den prunkvollen englischen Geschenksäbeln inspirieren. Mit den gleichen Modellen dürften sowohl Teile für Säbelgefässe in Silber als auch in Messing hergestellt worden sein. Die Ziselierung der vorliegenden Waffe ist von goldschmiedemässiger Qualität. Der ornamentale Dekor mit Blütenmotiven ist für Scheidengarnituren von österreichischen Paradesäbeln der Restaurationszeit typisch.

Als Beispiel kann ein Säbel aus den Beständen des historischen Museums in Zagreb dienen. Die Waffe mit Gefäss und Scheidengarnitur aus Silber gehörte dem Kroaten Josef Jelacic von Buzin (1801–1859), Offizier in der kaiserlichen Armee; er wurde 1848 von Kaiser Ferdinand I. (1835–1848) zum Banus von Kroatien und zum Feldzeugmeister ernannt. Die Silberteile sind mit der Goldschmiedemarke «SM» und weiteren Punzen gezeichnet. Nicht nur die Blütenmotive auf dem Gefäss und der Garnitur des Zagrebersäbels stimmen auffallend mit den entsprechenden Motiven des Säbels aus der Slg. Carl Beck überein; auch bezüglich den Proportionen, gewissen technischen Aspekten und weiteren Dekorelementen weisen sie Gemeinsamkeiten auf. Wie das Beispiel zeigt gehörten die Träger derartiger Paradesäbel zum Adel und waren Angehörige des kaiserlichen Offizierskorps. Für die Oberschicht in den östlichen Teilen des Kaiserreiches, vor allem für die ungarischen Magnaten, war der reichgeschmückte Säbel schon seit dem 17. Jahrhundert Teil der festlichen Tracht (vgl. Kat. Nr. 16).

*Literatur: Sotheby's, Monaco 23. 4. 1990, Nr. 941. Galerie Fischer, Luzern 11./14. 9. 1996, Slg. M. Bischof, Nrn. 436, 443, 444, 1061. Galerie Fischer, Luzern 18./19. 9. 1997, Slg. M. Bischof, Nrn. 642, 645. Anthony North, *European swords*, London 1982, S. 44/45, Nr. 85. Southwick, *Edged weapons*, op. cit. S. 112/113, Nrn. 295/297, S. 117, Nr. 307. Derek Spalding, *Trafalgar Swords of Honour, Arms and Armor Annual*, hg. Robert Held, Northfield 1973, S. 258/265. *Säbel aus dem Historischen Museum von Kroatien, Zagreb, Katalog*, Graz 1981, S. 15, S. 54/55, Nrn. 80 und 90, S. 59, Nr. 100.*

arabisch, möglicherweise Jemen, 1. Viertel 19. Jahrhundert (Inv. BE 376).

Silbergeläß, aus getriebenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, teilvergoldet. Sechskantige Parierstange, schmale Mitteleisen, kurze Parierstangenarme, Abschlüsse in Urnenform. Den Parierstangenkanten entlang eine fein ziselierte Bordüre. Vierkantiges Griffstück aus verlöteten Silberblechen, wohl über Holzkern; im Knaufbereich schnabelartig in Form eines maurischen Bogens. Das Griffmittelfeld ist glatt und leicht gewölbt, die Griffkanten sowie die Schmalseiten des Griffes sind mit fein ziselierten, ornamentalen Bändern dekoriert.

Rückenklänge, europäisch, wohl deutsch Ende 17. Jahrhundert (Länge 80 cm, Breite 3,8 cm), schmaler Hohlsliff im Rückenbereich, gegen die Klingenmitte gefolgt von einem breiten Hohlsliff. Ätzdekor stark berieben: Sonne und Halbmond. Teilvergoldete Silberscheide mit Holzkern, Kanten mit Dekorbändern in der Art der Griffbordüren. Das breite Mittelfeld der Scheide bedeckt ein feiner, dichter, filigranartig durchbrochen gearbeiteter Rankendekor, unterhalb des Mitteleisens eine kleine, scheibenförmige, arabisch beschriftete Kartusche: «Wie Gott will». Auf dem Scheidenrücken eine weitere Inschrift: «Gott allein – Werk des Hamadi (oder Jamadi) Sohn des Ali Habla (oder Jalad) für Ali Omar Al Hasoudi Nasr – Allah/Der eifersüchtige Gott verleiht jenen Ruhm, die ihn als einzigen Gott anerkennen». Zwei Ringbänder.

Gesamtlänge: 94,8 cm, Gewicht (ohne Scheide): 695 g, Gewicht (mit Scheide): 1445 g

Provenienz: Galerie Koller, Zürich, 5. 11. 1965.

Bei drei weiteren Säbeln dieses seltenen arabischen Typs wird der Knauf, dessen Form an maurische Bogen erinnert, durch eine mehrteilige Silberkette mit dem Parierstangenende verbunden. Der Scheidendekor eines Exemplars aus der bekannten Slg. Henri Moser Charlottenfels im Bernischen historischen Museum (Inv. M.W. 1272) entspricht mit seinen Bordüren, dem ebenfalls von feinstem Rankenwerk bedeckten Mittelfeld, weitgehend der vorliegenden Waffe. Die Gefäßformen sind identisch, geringfügige Unterschiede betreffen den Gefäßdekor. Diesen charakteristischen Dekor unter Verwendung von Filigran, kleinen Plättchen und Kügelchen findet man u. a. auch auf Dolchen Saudiarabiens vom Typ «Dharia», deren Scheiden in einem länglichen, olivenförmigen Fortsatz enden. So stimmt der Scheidendekor eines Dolches (Dharia) in der Slg. P. Holstein (Kat. Nr. 60) als «Poignard du Yemen, dit des Wahhabites» bezeichnet, in wesentlichen Teilen, Ornamenten und Goldschmiedetechnik, mit dem Säbel der Slg. Carl Beck überein. Der Säbel aus der Moser-Sammlung ist mit einer alten, remontierte Damastklinge ausgestattet. Es scheint, dass eine nach orientalischer Art goldtauschierte, zusätzliche Inschrift, welche Sultan Suleiman den Prächtigen (reg. 1520–1566) erwähnt, erst nachträglich angebracht wurde. Nicht nur Damastklingen, auch europäische Klingen pflegten nahöstliche Waffenschmiede durch entsprechende Signaturen, Besitzerangaben und Inschriften aufzuwerten. So wurde die europäische Säbelklinge aus dem 18. Jahrhundert einer zu dieser arabischen Säbelgruppe gehörenden Waffe (Slg. Charles Buttin, Kat. Nr. 1007) mit langen Inschriften und der Jahrzahl 1135 (1735) versehen. Für den «Saif» aus der Slg. Carl Beck sowie einen ähnlichen Säbel, der 1999 über das Auktionshaus Sotheby's verkauft wurde, fanden ebenfalls europäische Klingen aus dem 17./18. Jahrhundert Verwendung. Arabische Waffenschmiede verstanden sich auf die Herstellung von Dolchklingen, waren aber bei Säbelklingen oftmals auf Importe, umgearbeitetes älteres Material oder die Kenntnisse eingewanderter Spezialisten angewiesen.

(Die Übersetzung der arabischen Inschriften besorgten in verdankenswerter Weise Prof. Yves Besson, Universität Freiburg, sowie Samer und Lina Abdo, Denges VD).

Literatur: Roger N. Balsiger, Ernst J. Kläy, Bei Schah, Emir und Khan, Henri Moser Charlottenfels 1844–1923, Schaffhausen 1992, S. 95/96, Abb. Buttin, Catalogue op. cit., S. 261/262, Nrn. 1007/1008. Elgood, Arms of Arabia op. cit., S. 10/33, 70/95. Holstein op. cit. 2. Bd., S. 256/258, Nrn.

60/61, *Tafel 78. Jacob, Armes blanches op. cit., S. 138/144. Sotheby's, Arts of the Islamic World, London, 14. 10. 1999, Nr. 134. Weapons of the Islamic World op. cit., S. 57/59. Zdzisław Zygmalski jun., Stara bron w polskich zbiorach, Warszawa 1984, S. 255, Nr. 259 a.*

22. Dolch, «Khendjer» (Löwenklaue) der schwarzen Garde des Sultans marokkanisch, um 1800 (Inv. BE 709). Tafel XXXVIII

Silbergriff über einem Holzkern, bestehend aus getriebenen, ziselierten und verlöteten Silberblechen. Schmale Knaufzone oben gerundet und gegenüber dem mittleren Griffteil betont breiter, Griffansatz vergleichsweise ebenfalls breiter. Griffmittelstück achtkantig; die Vorder- und Rückseite bilden mit der Knaufzone sowie dem Griffansatz eine einheitliche Dekorfläche, geschmückt mit dicht angeordneten, blütenbesetzten Ranken, verwischte Marke in arabischer Schrift. An der Griffbasis ein umlaufender, bandartiger Zierwulst. Klauenförmige, stark gebogene Rücken Klinge (Länge 21 cm, Breite 2,6 cm), volle Wurzel, Rückenholtschliff. Silberscheide über Holzkern, Dekor in der Art des Griffes, zusätzlich vereinzelte Vogeldarstellungen. Auf der Vorderseite, im Zentrum der Scheide, Darstellung eines stilisierten Auges mit einer Blüte anstelle der Pupille. Beidseitig der Scheidenöffnung zwei Tragringe, als Scheidenabschluss dient ein Ortknopf in Pinienzapfenform.

*Gesamtlänge: 34,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 335 g, Gewicht (mit Scheide): 620 g
Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 22. 6. 1966, Nr. 254.*

Dem Sammler und Waffenhistoriker Charles Buttin (1856–1931), der sich eingehend mit der marokkanischen Bewaffnung beschäftigte, verdanken wir einige wertvolle Angaben zu dieser seltenen Griffwaffe. Er selbst besass zwei Exemplare in unterschiedlicher Verarbeitung, einen Dolch ähnlich demjenigen der Slg. Carl Beck (Katalog Buttin, Nr. 1028) und einen zweiten, ohne Scheide, mit einem silbergefassten, glatten Nashorngriff (Katalog Buttin, Nr. 1027). Die ungewöhnliche, nur für diesen Dolchtyp verwendete Klinge bezeichnete man als «makhles s'ba», französisch «griffe de lion» oder deutsch «Löwenklaue». Buttin verdanken wir auch die Information, dass die «schwarze Garde» des Sultans von Marokko mit diesem Dolch bewaffnet war. Der Dekor einer weiteren 1995 im Handel angebotenen Waffe verdeutlicht die Wächterfunktion der Dolchträger. Im Knaufbereich des besagten Dolches wurde ein grosses, stilisiertes Augenpaar, «Miribota», abgebildet. Augen symbolisieren von alters her Wachsamkeit; sie schützen in gleichem Masse vor dem bösen Blick. Auf der vorliegenden Waffe erscheint das Auge, als dezent gestaltetes Medaillon mit Blütenschmuck, ebenfalls.

Ein verschiedentlich publizierter «Löwenklauen-Dolch» befindet sich in der Sammlung des historischen Museums in Dresden. Er soll dem türkischen Kommandanten Mussa Pascha gehört haben, der 1853 während des Krimkriegs die an der Donau gelegene Festung Silistria (in Bulgarien) gegen einen russischen Angriff erfolgreich verteidigte. Er gelangte mit anderen Stücken in den Besitz des russischen Generals v. d. Osten-Sacken (1790–1881). Die Waffe entspricht weitgehend den bisher bekannt gewordenen Exemplaren; der Dekor erscheint jedoch etwas planer und einfacher. Obschon dieser Dolch archaischer anmutet als die drei bereits erwähnten Exemplare, erscheint die bisherige Klassierung «türkisch 17. Jahrhundert» als nicht gerechtfertigt. Eine Ansicht die schon Buttin vertrat.

Literatur: Buttin, Catalogue op. cit., S. 268/269, Nrn. 1027/1028. Galerie Fischer, Luzern, 5./7. 10. 1995, Nr. 725. Die Türken vor Wien, 82. Sonderausstellung des Historischen Museums der Stadt Wien, 1983, S. 129, Nr. 13/28. Enciclopedia Militare, Milano 1933, 5. Bd. S. 705, 6. Bd., 1933, S. 976/977. Otto Koenig, Die Ritualisierung des Auges in der Ornamentik, Kultur und Verhaltensforschung, München 1970, S. 183/260. Christian-Henry Tavad, Les armes blanches modernes, Paris 1971, S. 77/80.

osmanisch, um 1820/1830 (Inv. BE 663).

Silbergefäß, unter Verwendung von gegossenen und ziselierten Teilen hergestellt, vergoldet. Vierkantige Parierstange mit knauf- und ortwärts geschwungenen Armen, welche seitlich ein von Bändern durchzogener Schuppendekor bedeckt, Abschlüsse in Form von Blumenkörben zwischen Blätternvoluten. Schmale, längliche Mitteleisen, Dekor: im Zentrum ein ovales Medaillon mit Blumenkorb, umrahmt von Blüten und Bändern. Griff beidseitig mit rotbraunen Achatplatten belegt, dreifach vernietet, Nietstellen mit vergoldeten Silberrosetten abgedeckt. Im gewinkelten, gerundeten Knauffortsatz eine Öffnung für die Tragkordel. Den Griff Rücken und die Unterseite bedecken mit Blumenrirlanden geschmückte Silberschienen.

Volle Damastrücken Klinge, «Wootz», (Länge 80 cm, Breite 2,6 cm). Mit Fischhaut gespannte Scheide, grün getönt und poliert; Silbergarnitur vergoldet, langes Mundblech in einem Ringband endend, zweites Ringband, langer Stüfel mit Schlepper. Der en suite gearbeitete Scheidendekor besteht aus einer Folge von Blumenkörben, Bändern und Blumen.

Gesamtlänge: 94,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 875 g, Gewicht (mit Scheide): 1390 g

Provenienz: Vente Hôtel Drouot, *Importantes armes anciennes*, Paris, 5. 12. 1966, Nr. 37/38.

Für den neben dem Shamshir im vorderen Orient ebenso bedeutenden und verbreiteten türkischen Kilidj liefert uns Zaki eine nach wie vor gültige Definition. Dessen Klinge sei breiter, kürzer und weniger gebogen als beim persischen Shamshir; der Rücken der Shamshirklinge verlaufe beinahe parallel zur Schneide, währenddem der Rücken einer Kilidj Klinge in einem Abstand von acht bis zehn Zoll vor dem Ort ende. Die im Ortbereich gerade Klinge weite sich unmittelbar aus und sei zweischneidig. Gemäss Zaki weist das Gefäß des Kilidj üblicherweise einen plattenbelegten «Pistolengriff» und eine Parierstange mit Mitteleisen auf (vgl. Kat. Nr. 24). Die vorliegende Waffe ist mit einem goldschmiedemässig verarbeiteten Kilidjgefäß, einer entsprechenden Scheidengarnitur sowie einer Shamshirklinge ausgestattet. Bei der Klassierung dieser hauptsächlich im 19. Jahrhundert verbreiteten Mischform stellt man heute im allgemeinen auf die funktionell und typologisch wichtigere Klinge ab und bezeichnet derartige Waffen als Shamshir (Zaki 1961, Jacob 1985, Katalog Riyadh 1991). Eine Ausnahme macht Henry Russell Robinson mit seinem Katalog der Orientwaffen des Museo Stibbert in Florenz, in welchem Mischformen als «Kilidj» publiziert worden sind. Im 1968 veröffentlichten Katalog der dänischen Waffensammlung E. A. Christensen verwendet die Autorin Ada Bruhn Hoffmeyer für den gleichen Waffentyp ebenfalls den Begriff «Kilidj».

Gemäss Angaben des Vorbesitzers soll der Säbel ursprünglich Alexander Berthier (1753–1815), Marschall von Frankreich und Fürst von Neuenburg etc., gehört haben. Aus stilistischen Gründen müssen Gefäß und Scheidengarnitur in die Zeit von 1820/30 datiert werden, so dass bestenfalls der 1810 geborene Sohn des Marschalls, Napoléon Louis Joseph Alexandre Berthier als Besitzer in Frage kommt. Dieser bekleidete u. a. die Charge eines Pair de France und wurde 1852 von Napoleon III. zum Senator ernannt.

Literatur: Ada Bruhn Hoffmeyer, *Gammelt jern* – E. A. Christensens *Vaabensamling*, *Vaabenhistoriske Aarbøger XIV*, København 1968, S. 222/223, Nrn. 194/202, Abb. 58. Jakob, *Armes blanches op. cit.*, S. 92/99. Moukthar, *Musée militaire Ottoman op. cit.*, S. 70/71. Henry Russell Robinson, *Il Museo Stibbert a Firenze, Volume primo*, Milano o. J., S. 203, Nr. 94, Abb. 56b, S. 209, Nr. 137, Abb. 54b, S. 212, Nr. 161, Abb. 54a. Seifert, *Schwert, Degen, Säbel op. cit.*, S. 61. A. Rahman Zaky, *Introduction to the Study of Islamic Arms and Armour, Gladius 1961, Tome 1*, S. 18/22, Abb. 2c, 3c, 4. *Weapons of the Islamic World op. cit.*, S. 45, Nr. 10, S. 69, Nr. 49, S. 70, Nr. 52 sowie weitere Beispiele.

Geschenk des Emirs Abd el-Kadr von 1845 für den französischen General Viala Charon osmanisch, Ägypten oder Syrien, 2. Viertel 19. Jahrhundert (Inv. BE 664).

Silbergefäss, unter Verwendung von gegossenen, geschmiedeten und ziselierten Teilen hergestellt, vergoldet. Sechskantige Parierstange, schmale, längliche Mitteleisen, Parierstangenarme gegen die Enden hin dünner werdend, Abschlüsse in Urnenform. Den Parierstangenkanten entlang verläuft als Dekor eine feine Perllinie. Griff beidseitig mit glatten, dunklen, zweifach vernieteten Hornplatten belegt. Im gewinkelten, gerundeten Knauf fortsatz eine messingverkleidete, röhrenförmige Öffnung für eine Tragkordel. Den Griffücken und die Unterseite bedecken Silberschienen.

Breite Rücken Klinge (Länge 72 cm, Breite 4,6 cm); der T-förmige, schienenartige Rücken endet im stark verbreiterten, zweischneidigen Ortdrittel. Das Ansatzdrittel der Klinge schmückt ganzflächig ein in Koft-gari Technik goldtauschiertes, symmetrisch konzipiertes, ornamentaler Rankendekor mit Punkten. Mit dunkelrotem Samt bespannte Scheide, betrieben, Silbergarnitur, langes Mundblech, ein beidseitig mit Tragringen ausgestattetes Ringband, langer Stiefel. Die Garnitureile weisen gravierte Bordüren mit einem aus Blumen und Blättern kombinierten Ornament auf. Originale rote Schulter-Tragkordel aus Baumwolle; teilweise betrieben, so dass der weiss-blaue Kern sichtbar wird.

Gesamtlänge: 86,2 cm, Gewicht (ohne Scheide): 785 g, Gewicht (mit Scheide): 1975 g

Provenienz: Vente Hôtel Drouot, Paris 3. 6. 1967.

Seit dem 16. Jahrhundert verunsicherten Piraten aus der «Berberei», Marokko, Algerien, Tunis, Tripolis das Mittelmeer; ihre räuberischen Aktionen dehnten sie auf den Atlantik und die Nordsee aus. Nach Interventionen Spaniens sowie anderen seefahrenden Nationen, war es die französische Regierung unter König Karl X, die mit der Absicht, von innenpolitischen Schwierigkeiten abzulenken, nach Provokationen des Dey von Algier im Januar 1830 militärische Massnahmen beschloss. Ein französisches Expeditionsheer erreichte am 5. Juli 1830 die Kapitulation des Dey, welcher das Land verliess. Der Widerstand gegen die Franzosen, welche die eroberten Gebiete unter ihrer Kontrolle behalten wollten, wurde von dem in Mascara residierenden Emir Abd el-Kadr (1808–1883) organisiert, der ein neues arabisches Grossreich aufzurichten beabsichtigte. Von 1832–1847 bekämpfte er hartnäckig mit wechselndem Erfolg die von Frankreich unter König Louis Philippe entsandten Truppenverbände. Bei Moulouia eingeschlossen, musste sich Abd el-Kadr im Dezember 1847 ergeben. Er wurde bis 1853 in Frankreich interniert und begab sich nach Izmir, später Damaskus ins Exil. Viala Charon (1794–1880), der als junger Genieoffizier 1815 schon bei Waterloo gekämpft hatte, wurde 1835 als Bataillonschef nach Algerien abkommandiert. Charon machte Karriere, wurde 1848 zum Divisionär befördert und amtierte 1848/49 als Generalgouverneur von Algerien. Bei welchem Anlass Charon 1845 den Säbel von Abd el-Kadr erhalten hat, entzieht sich unserer Kenntnis. In einem Brief vom 1. Juni 1928 bestätigte die Baronin André Charon, Paris, jedenfalls die Schenkung.

Entsprechende, mit Kreuzgefässen samt «Pistolengriff» (Mamelucke-hilt), mit breiten, im Ort zweischneidigen Klingen ausgestattete Waffen erscheinen in den Quellen und der einschlägigen Waffenliteratur zumeist unter dem Begriff «Kilidj». Die Waffe aus der Slg. Carl Beck ist ein schönes Beispiel eines sogenannten «Mameluckensäbels», der sich nach 1800 auch in Europa einiger Beliebtheit erfreute (vgl. Kat. Nr. 19). Das vorliegende Exemplar wird nach orientalischer Art an einer langen, über die Schulter gehängten Kordel getragen. Für diese Tragart benötigt man nur ein einzelnes über der Scheidenmitte befestigtes Band, das auf beiden Seiten Ringe aufweist. Die Kordeln, «Habak», aus Baumwolle oder Seide wurden in grossen Mengen in Kairo hergestellt, in einem speziellen Basar angeboten und in die angrenzenden Länder exportiert.

Schon seit einigen Jahren bezeichnet man in der Literatur (Jacob 1985, Missillier/Rickets 1988, Katalog Riyadh 1991) ähnliche Säbel als «Pala» (Palah). Gemäss Seitz steht das tür-

kische Wort «pala» für eine Griffwaffe, kann aber auch Ruder oder Paddel bedeuten. Die Zweitbedeutung dieses Wortes gibt zur Vermutung Anlass, dass diese Waffe mit einer relativ geraden Klinge ausgestattet sein könnte. Luigi Ferdinando Conte di Marsigli (1658–1730) informiert in seinem bekannten Werk «Stato Militare dell’Imperio Ottomanno», erschienen 1732, u. a. über die bei den Türken gebräuchlichen Griffwaffen, dabei liefert er unter der türkischen Bezeichnung «Palas» (Palas droit, autre espèce de Sabre) die Abbildung einer Waffe mit schwach gebogener, relativ breiter Rücken Klinge sowie einem Gefäss, wie es für türkische Säbel des 17./18. Jahrhunderts üblich war. Mit den Namensgebungen, z. B. polnisch «palasz», ungarisch «pallos», französisch «palache» oder deutsch «Pallasch», welche die türkische Herkunft verraten, fand die mit einer geraden oder geringfügig gebogenen Rücken Klinge versehene Reiterwaffe Eingang in die meisten europäischen Armeen. Zaki, ein versierter Kenner der Materie, schrieb 1961 zu diesem Thema: «The kilij type with a slighter curve has another name – pallash or palache. It may be the Polish sabre of the 17th cent.»

Wie bereits erwähnt, gelangt der Begriff «Pala» in jüngster Zeit auch noch für einige osmanische Säbel mit stark gekrümmter Klinge, im Ort breiter und zweischneidig, zur Anwendung. Als einer der ersten kommentierte O. Sermed Moukhtar, Verfasser des 1921 in französischer Sprache publizierten Führers durch das «Musée militaire ottoman», den «Pala». Moukhtar übersetzt «Pala» mit «Coutelas» und versteht darunter eine Griffwaffe mit schwach gekrümmter Klinge; seiner Meinung nach Vorläuferin des im 17. Jahrhundert an Bedeutung gewinnenden orientalischen Säbels. Diese Umschreibung rückt Pala typenmäßig in die Nähe des «Pallasch». Eine weitere, widersprüchlich anmutende Definition findet sich in Moukthars Kapitel, «Sabre (Kylytch)». «Les sabres turcs dont la lame très courbe s’élargit à son extrémité pour former spatule, constituent ce qu’on appelle les Palas; ceux dont cette extrémité élargie se coupe carrément, s’appellent ordinairement cimenteres.» Die türkische Griffwaffe «Pala» (Palas) hat einerseits dem «Pallasch» Pate gestanden, andererseits wurde mit «Pala» im 19./20. Jahrhundert, eventuell schon früher, eine besondere türkische Säbelform in der Art des Säbels aus der Slg. Carl Beck bezeichnet. Der Begriff wird zwangsläufig wenig konsequent angewendet, weil über die konstruktionstechnischen Voraussetzungen, um eine Waffe als «Pala» einzustufen und vom sehr ähnlichen Kilidj abzugrenzen sowie über die ebenfalls geforderte Qualifikation «türkisch» wenig Klarheit besteht.

Literatur: Jacob, *Armes blanches op. cit.*, S. 92/113. *Grand Larousse Universel*, Paris 1991, Bd. 1, S. 13/14, 289/290. Marsigli *op. cit.*, 2. Teil, S. 12/13, Abb. Moukhtar, *Musée militaire Ottoman op. cit.*, S. 70/72. Seitz, *Blankwaffen II op. cit.*, S. 171. *Splendeur des armes orientales*, Katalog, Paris 1988, S. 42, Nr. 55, S. 44, Nr. 61, S. 45, Nr. 62/63. *Weapons of the Islamic World op. cit.*, Nr. 9 «Qilich», Nr. 15 «Qilich», Nr. 50 «Palah», Nr. 75 «Palah», Nr. 89 «Palah». A. Rahman Zaki, *Introduction to the Study of Islamic Arms and Armour*, Gladius 1961, Tome 1, S. 18/19.

25. Jatagan, Handschar

osmanisch, Balkan, 1220/1805 (Inv. BE 665).

Tafel X

Angel beidseitig mit Elfenbeinplatten (Walross) belegt, vierfach vernietet, Plattenenden ohrenförmig. Auf dem Griffücken und der Unterseite verdecken schmale, dekorierte Silberschienen mit gefassten Korallen die Angelkanten, massive Griffzwinge als Abschluss. Die Griffzwinge mündet klingenwärts beidseitig in langgestreckte dreieckige Silberzierbleche, welche die Klingenwurzel umschliessen, belegt mit Filigran, kleinen Plättchen, genoppten Bändern und Korallen.

Volle, leicht geschweifte Rücken Klinge (Länge 62 cm, Breite 3,3 cm), Rückenkanellüre. Feiner, im Bereich der Wurzelhälfte in Koft-gari-Technik goldtauschierter Dekor: beidseitig des von Ornamenten umrahmten Salomonsterns je eine rechteckige Schriftkartusche mit jeweils drei waagrechten Feldern. Als Abschluss dient wiederum beidseitig ornamenta-

les Blattwerk. Inschriften: «Werk des Hadschi Nouh (oder Noah), Freund des Hadschi Omar, Sohn des Mohammad/im Jahr 1220/» (Rest nicht übersetzbar). Silberscheide über Holzkern, aus einzelnen getriebenen, gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Im Mundbereich vier mit tropfenförmigen Korallen besetzte, von Zierwulsten begrenzte Dekorbänder, die restlichen Scheidenflächen sind ganzflächig in Repoussé-Technik dekoriert: von Rokokovoluten umrahmte alternierende Blumenkörbe und Panoplien. Im Ortbereich alte Reparatur, gegossener Ortknopf, Phantasie-Tierkopf.

Gesamtlänge: 77,4 cm, Gewicht (ohne Scheide): 830 g, Gewicht (mit Scheide): 1770 g

Provenienz: Antiquar Siegfried Bühler, Zürich 1966.

Für eine 1975 vom Historischen Museum von Kroatien in Zagreb aus Anlass der Hundertjahrfeier des bosnisch-herzegowinischen Aufstandes gegen die Türkei organisierte Ausstellung wurde erstmals die im Besitze des Museums befindliche Jatagansammlung exemplarisch aufgearbeitet. Eine deutsche Übersetzung des informativen Katalogs drängte sich auf, weil die Ausstellung 1976 vom Landeszeughaus in Graz übernommen wurde. Von den 171 erfassten Jataganen sind 119 signiert und 79 datiert. Das älteste Exemplar von 1774 trägt die Signatur eines gewissen Hadschi Ibrahim, das jüngste datiert vom 6. 9. 1878. Nachdem Österreich-Ungarn gemäss Art. 25 des Berliner Kongress-Vertrages die Provinzen Bosnien und Herzegowina besetzt und zur Verwaltung übernommen hatte, wurde die Herstellung und der Verkauf von Jataganen, die 1875/76 letztmals gegen die Türken zum Einsatz gekommen waren, verboten. Gemeinsames Merkmal dieser vor allem in der europäischen Türkei bis 1878 produzierten Jatagane sind einschneidige Klingen, deren Rücken und Schneide eine langgestreckte Wellenlinie bilden; Seifert spricht von einer «doppelten Krümmung». Ein weiteres Merkmal betrifft den gespaltenen Knauf mit mehr oder weniger ausgebildeten Ohrenfortsätzen. Selbst wenn eines dieser beiden Merkmale entfällt, wird in waffenkundlichen Publikationen die Bezeichnung «Jatagan» beibehalten. Als Material für die vernieteten Griffplatten fanden Walrossbein, selten Elfenbein, Horn und Holz Verwendung. Verbreitet sind auch Ganzmetallgefässe aus Messing, Kupfer oder Silber. Den Holzkern der Scheiden bespannte man mit Leder oder ummantelte ihn mit Silber- oder Messingblech. Weil die Signaturen auf den Klingen (oder Angaben auf Scheiden) nur sehr selten Bezug auf den Entstehungsort der Waffe nehmen, müssen Zuweisungen und Regionalisierungen von Jataganen auf Grund der Schmiedetechnik, des Dekors, der festgestellten Signaturen und Inschriften vorgenommen werden. Obschon die für die Zagreberausstellung von 1975 verantwortliche Waffenhistorikerin, Marija Sercer, die für den Jatagan ebenfalls gebräuchliche Bezeichnung «Handschar» ablehnt und sich dabei u. a. ohne ersichtlichen Grund auch auf G. C. Stone (1934) beruft, haben beide Bezeichnungen ihre Berechtigung.

In seinem Standardwerk über das osmanische Militärwesen, erschienen 1732, berichtet Marsigli auch über die von den Türken verwendeten Griffwaffen. Er erwähnt den «Hangiar», eine Art Dolch, den junge Türken und einige Janitscharen auf der linken Seite in der um den Leib geschlungenen Schärpe trugen. Die gleiche Tragart ist für Jatagane bekannt; auf den Jataganscheiden fehlen daher Ringbänder oder grosse Tragringe. Von der Existenz der Jatagane hatte der gutinformierte Marsigli keine Kenntnis. Um die Mitte des 18. Jahrhunderts lassen sich Jatagane mit ihren charakteristischen Horn- oder Metallgriffen, schwach oder stärker geschwungenen Klingen in der asiatischen Türkei, im Balkan, ebenso in Nordafrika nachweisen. Für das Aufkommen der eigentümlichen grossen Ohrenfortsätze liefert Dolleczeck eine plausibel erscheinende Erklärung. Sie dienten für die bei diesen Völkern im 18./19. Jahrhundert üblichen langen, schmalgeschäfteten Gewehren in der Art einer Musketengabel als Auflage. Die Hypothese, dass die in Luristan (Persien) verwendeten Bronzedolche mit sogenannten «Fächergriffen» (13.–1. Jh. v. Chr.) sowie andere kleinasiatische Griffwaffen zu den Vorfahren des Jatagans zählen, bedarf nach wie vor der Beweise. Bei dem erstmals im Balkan festgestellten voll ausgebildeten Jatagan

oder Handschar scheint es sich um eine eigenständige lokale Entwicklung zu handeln, die sich schon bald in allen Teilen des osmanischen Reiches grosser Beliebtheit erfreute. Holstein (1931) unterscheidet zwischen einem «Yataghan turc» und einem «Yataghan des Balkan». Für Kroatien und Slawonien lässt sich die Existenz einer jataganartigen, jedoch als «Handyar» bezeichneten Waffe mit österreichischen Quellen belegen. So bestand die Bewaffnung des 1784 von Oberst J. A. von Brentao-Cimaroli aus Einheimischen rekrutierten, 12 Kompanien starken slawonisch-kroatischen Grenz-Freikorps (zuzüglich 500 Husaren) aus: «Feuergewehr sammt Bajonnet, ungarischen Säbeln, Pistolen und Handyar». Eine erhaltene zeitgenössische Zeichnung zeigt einen Grenzerinfanteristen, in dessen Gurtschärpe eine Pistole sowie ein «Handschar» mit Ohrenknauf und wenig geschwungener Klinge stecken. Eine 1982 ausgestellte 1189/1774 datierte Waffe aus dänischem Privatbesitz ist ein weiteres frühes Beispiel eines Jatagans (Handschar). Sie ist mit einem Silbergefäss, das in kleinen «Ohren» endet, sowie einer beinahe geraden Klinge ausgestattet. In der österreich-ungarischen Armee waren die Angehörigen des 1813 aufgestellten serbischen Freikorps mit einem «uniformen» Handschar bewaffnet, wobei nur noch der Ohrenknauf an die Vorlage erinnerte. Als weitere Einheit erhielten die 1869 organisierten dalmatischen Landeschützen einen Handschar dessen Griffplatten aus schwarzem Büffelhorn gefertigt wurden. Zum Verhältnis der Begriffe «Handschar» und «Jatagan» äussert sich Eduard Wagner (1966): «Die Bezeichnung Handschar benutzten die Südslawen, gleichermassen auch die Mohammedaner der Balkanhalbinsel und Asiens. Die Bezeichnung Jatagan (Yatagan) war bei den nordafrikanischen Mohammedanern in Marokko, Algerien, Tunesien und Ägypten gebräuchlich».

Dänische Berichte scheinen Wagners These der nordafrikanischen Herkunft des Wortes «Jatagan» zu bestätigen. Nach Abschluss eines Abkommens zwischen Dänemark und dem Bey von Tunis zum Schutze der Handelsschifffahrt, welches Dank erheblichen materiellen Leistungen der Dänen, z. B. Waffenlieferungen und wertvollen Geschenken, 1752 zustande gekommen war, zeigte sich auch der Bey erkenntlich. Er übergab dem Gesandten einen «Goldjatagan» sowie zwei Prunksättel samt Geschirr für den dänischen König Friedrich V. (reg. 1746–1766). Der Eingang der Geschenke in die königliche Kunstkammer wurde am 26. November 1753 verzeichnet; darunter befand sich auch der als «Jagt-Messer» aufgeführte Jatagan. Bis 1775 als «tunesisches Jagdmesser oder Hirschfänger» in den Inventaren, erscheint das Waffengeschenk von 1752 ab 1840 in den Beständen der ethnographischen Sammlung als «tunesischer Säbel mit Jataganklinge».

Die prächtige, ganzflächig goldtauschierte Damastklinge, deren Rücken schwach, deren Schneide jedoch stark geschwungen ist, weist alle Kriterien auf, um als «Jataganklinge» bezeichnet zu werden. Der achtkantige, goldbelegte Griff endet in einem kurzen Schnabelfortsatz und entspricht nicht dem typischen ohrenbestückten Jatagangefäss. Bei der aus königlich dänischem Besitz stammenden, um 1752 entstandenen Objekt handelt es sich um die bisher älteste, in westeuropäischem Altbesitz feststellbare jataganartige Waffe. Über die Produktionsumstände oder den Produktionsort können mangels Signatur oder Vergleichsstücken keine Aussagen gemacht werden. Andererseits geht aus verschiedenen Quellen hervor, dass primär über die Klingenform definierte Jatagane in luxuriöser Verarbeitung zu Ende des 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts zu den bevorzugten Waffen der Machthaber der sog. Barbarenstaaten gehörten. Sie wurden Europäern als Geschenke überreicht, so z. B. 1808 dem dänischen Kommodore Georg A. Koeford. Europäische Staaten, auch Amerika, gaben ihrerseits zu Geschenkzwecken goldene, juwelenbesetzte Jatagane im «maurischen Geschmack» in Auftrag.

Eine gute Quellenlage erlaubt es, die Entstehung eines für den Bey Sidi Hammuda von Tunis (reg. 1782–1814) bestimmten Prunkjatagans in den Jahren 1801–1811 zu verfolgen. Hersteller des diamantenbesetzten Gefässes mit kleinen Ohren war der in Tunis tätige französische Goldschmied P. Pottier; die getriebene, goldene Scheidengarnitur lieferte ein

ebenfalls ansässiger griechischer Goldschmied; die angekaufte Damastklinge stellte der dänische Auftraggeber zur Verfügung. Im Schriftverkehr um das dänische Präsent und in der Rechnung Pottiers vom Oktober 1808 über 18'350 Piaster stossen wir wiederholt auf den Begriff «Attagan», anscheinend nordafrikanischen Ursprungs. Die Dänen hatten 1805, basierend auf einer Zeichnung von Pottier, bei Nicolas Noël Boutet, Direktor der Manufaktur von Versailles, eine Gegenofferte eingeholt, die am 20. November 1805 von Boutet persönlich zu Papier gebracht mit 81'270.– Francs bedeutend höher ausfiel. In Boutets Offerte figuriert die Waffe als «Sabre monté en or».

Es scheint, dass sich in den Küstenregionen Nordafrikas bis zu Beginn des 19. Jahrhunderts die Verwendung von jataganartigen Waffen oder eigentlichen Jataganen auf die Oberschicht, häufig Türken, beschränkte. Die dänische, eventuell auch noch andere Anfragen für Griffwaffen im orientalischen Stil veranlassten Boutet 1806 einen als «Coutelas oriental» bezeichneten Jatagan im Werte von 1500.– Francs, den man französischen Geschäftsträgern zu Geschenkzwecken für Missionen in Algerien zur Verfügung stellen wollte, zu entwerfen.

Um 1800 war der Begriff «Jatagan» in Frankreich, ebenso im übrigen Europa noch nicht oder nur wenigen bekannt. Erst die Algerienfeldzüge von 1830–1847 verhalfen dieser Waffe in Frankreich zu einem grösseren Bekanntheitsgrad. In seinem 1841 in Strassburg erschienenen Werk empfahl Oberst Marcy den Jatagan zur Einführung bei der Armee. Als erste reglementarische Feuerwaffe wurde der Perkussionsstutzer Mod. 1840, System M. Thierry, mit einem aufpflanzbaren Seitengewehr ausgestattet, dessen Klinge eine geschwungene Form in der Art eines Jatagans hatte. Erst im Gefolge des «Carabine d'Orléans» Mod. 1842 trat das Säbelbajonett mit Jataganklinge den Siegeszug durch die Armeen des 19. Jahrhunderts an. Das zeitgenössische Urteil eines erfahrenen Fechtmeisters und Griffwaffenspezialisten, Richard F. Burton (1884), über diese neue Beiwaffe war vernichtend: «As a bayonet it lost all its distinctive excellence: the forward weight, so valuable in cutting with the hand, made it heavy and unmanageable at the end of the musket, and none but the strongest arms could use it, especially when the thrust had to be lanced out».

Die von Frankreich ausgehende weltweite Verbreitung des militärischen Jatagans verhalf auch in der Waffenkunde dem Begriff «Jatagan» zum Durchbruch, so dass die alte osmanische Bezeichnung «Handschar» in Vergessenheit geriet. Obschon wir die Etymologie des Wortes Jatagan noch immer nicht kennen, verwenden selbst türkische Waffenhistoriker im Zusammenhang mit dieser Waffe nur noch den Begriff «Jatagan». Es ist daher verständlich, wenn man eine messerartige Prunkgriffwaffe mit walzenförmigen Griff und einer minim geschwungenen Klinge, die 1526/27 von Ahmed Tekelü für Sultan Suleiman den Prächtigen (reg. 1520–1566) angefertigt wurde, ebenfalls als Jatagan bezeichnet. Inzwischen haben wir Kenntnis von insgesamt vier ähnlichen Waffen, die als älteste Form des osmanisch-türkischen Jatagans eingestuft werden. Die grosszügige Anwendung des Begriffs «Jatagan» vermag aber nicht darüber hinwegzutäuschen, dass unsere Kenntnisse über Herkunft und Geschichte dieser Waffe nach wie vor ungenügend sind.

Ein weiterer «Hadschi Nouh» signierter, für einen Ibrahim Pascha bestimmten und 1222/1807 datierter Jatagan befand sich 1968 in der dänischen Sammlung E. A. Christensen (Kat. Nr. 206).

Literatur: Niels A. Andersen, *On some Political Gold Yatagans from Algiers and Tunis*, *Vaabenhistoriske Aarbøger XIII*, København 1966, S. 159/226. Esin Atil, *The Age of Sultan Suleyman the Magnificent*, Washington 1987, S. 147, S. 152/153, Abb. 86. Boeheim, *Waffenkunde op. cit.*, S. 279/280. Maurice Bottet, *La Manufacture d'Armes de Versailles*, Boutet Directeur Artiste, Paris 1903, S. 61. Richard F. Burton, *The Book of the Sword*, London 1884, S. 133/134. Anton Dolleczeck, *Monographie der k. u. k. österr.-ung. Blanken und Handfeuer-Waffen*, Wien 1896/Graz 1970, S. 32/33. Holstein *op. cit.* 2. Bd., S. 227/244. Jacob, *Armes blanches op.cit.*, S. 114/123. Ada Bruhn Hoffmeyer, *Gammelt jern – E. A. Christensens Vaabensamling*, *Vaabenhistoriske Aarbøger XIV*, København

1968, S. 222/230, Nrn. 194/202, Abb. 58. Marsigli *op. cit.*, 2. Teil, S.12/13, Tafel VI. Moukhtar, *Musée militaire Ottoman op. cit.*, S. 71/72. Dietrich Menz, *Handschar/Yatagan*, *Deutsches Waffenzentrum, Schwäbisch Hall* 1967, Nr. 4, S. 270/272. Anthony North, *Islamic Arms*, London 1985, S. 24/26, Abb. 18. Anthony North, *Swords of Islam, Swords and hilt weapons*, London 1989, S. 142/143. J. P. Pitous, *Les Baïonnettes réglementaires Françaises*, Paris 1973, S. 53/56. Judith Rickenbach, *Magier mit Feuer und Erz, Bronzekunst der frühen Bergvölker in Luristan, Iran*, Zürich 1992, S. 64/66, Nrn. 26/28. *Recent Acquisitions: A Selection 1992/93*, The Metropolitan Museum of Art, 1993, S. 20/21. Gerhard Seifert, *Schwert, Degen, Säbel op. cit.*, S. 59/60. Seitz, *Blankwaffen II op. cit.*, S. 339/341, Abb. 307/308. Marija Serce, *Jatagani u Povijesnom Muzeju Hrvatske*, Zagreb 1975. Stone, *Glossary op. cit.*, S. 676/677, Abb. 66. Turgay Tezcan, *Silahar, Topkapi Sarayi Müzesi*, Istanbul 1983, S. 32/33, 35. Eduard Wagner, *Hieb- und Stichwaffen*, Prag 1966, S. 360, Tafel 75. *Yatagane aus dem Historischen Museum von Kroatien in Zagreb, Katalog*, Graz 1976, S. 7 ff.

26. Säbel, «Shamshir»

Tafel XXXVII

persisch-irakisch, 1. Viertel 19. Jahrhundert (Inv. BE 373).

Silbergefäß, aus getriebenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Vierkantige Parierstange, im Bereich der Griffbasis zum Mittelschild verbreitert, kurze ortwärts gebogene Arme, ein Arm etwas defekt, Fehlstelle. Abschlüsse in Form stilisierter Drachenköpfe. Gegen das Ende hin gewinkelter Griff von ovalem Querschnitt, Knauffortsatz mit einer Kappe aus Silberblech, in deren Mitte sich ein gefasster, beschrifteter Türkis befindet. Die Vorderseite des Gefäßes ist mit mehr als hundert Türkisen besetzt, Rückseite glatt. Im Zentrum der Parierstange eine aus Türkisen gebildete Rosette, ein Stein weist eine gravierte arabische Inschrift auf: «Dass ich für dich geopfert werde [empfehl meine Seele dem Propheten]».

Volle Damastrücken Klinge (Länge 81,1 cm, Breite 3 cm), auf der Vorderseite im Bereich des Ansatzviertels ein geschnittener ornamentaler, symmetrisch gestalteter Blumen- und Blätterdekor; ebenfalls nur auf der Klingenvorderseite dem Rücken entlang bis zum Ort eine Folge von ca.18 kleiner werdenden geschnittenen Dekordreiecken. Schnittdekor vergoldet. Mit grün getönter Fischhaut bespannte Scheide, Silbergarnitur, Mundblech, zwei spitzovale Ringbänder, ein zusätzliches Dekorband, langer Stiefel. Die Vorderseite der Garnitur schmücken ca. 500 Türkise von unterschiedlicher Grösse, gruppiert in Rosetten und Blumen. Die zentralen Steine von drei Dekorelementen weisen gravierte arabische Inschriften auf: 1. «Komm!». 2. «Komm!». 3. «Dass ich für Dich getötet werde».

Gesamtlänge: 94,6 cm, Gewicht (ohne Scheide): 960 g, Gewicht (mit Scheide): 1530 g

Provenienz: Auktion Dorotheum, Wien, 28./31. 5. 1963, Nr. 817.

Der in Persien als «Shamshir», gleichbedeutend mit Löwenschweif, bezeichnete Säbel ist mit einer stark gebogenen, relativ schmalen, vollen Rücken Klinge ausgestattet. Die Shamshir-Klinge ist für den schneidenden Hieb konzipiert und zum Stoss ungeeignet. Das Gefäß der vorliegenden Waffe vereinigt entwicklungsgeschichtlich Elemente unterschiedlichen Alters. Die in stilisierten Drachenköpfen endende Parierstange mit einem verbreiterten Mittelstück lässt sich bereits auf persischen Griffwaffen des 15. Jahrhunderts und noch älteren islamischen Griffwaffen nachweisen. Der für persische Griffwaffen typische Griff mit einem kapfenbedeckten, abgewinkelten Ende scheint im Verlauf des späten 17. und frühen 18. Jahrhunderts entstanden zu sein. Die altertümliche Parierstangenform fand im 19. Jahrhundert wenn auch nicht häufig in Persien, Indien oder Turkestan (Bucharas) weiterhin Verwendung. Parierstangen mit stilisierten Tierkopfen wurden in dieser Zeit zuweilen mit dem im osmanischen Hoheitsbereich verbreiteten «Pistolengriff» kombiniert. In vergleichbarer Art überaus reich mit Edelsteinen besetzte Gefässe und Scheidengarnituren entstanden in Persien vor allem während der Regierungszeit des Qadscharen Schahs Fath Ali (reg.1791–1834). Auffallend ist die ausschliessliche Verwendung von Türkisen. Der Türkis diente im Nahen Osten von alters her zur Abwehr des bösen Blicks. Mus-

lms, ebenso orthodoxe Christen glaubten an seine apotropäische Wirkung. Im Irak war der Türkis besonders populär. Dazu mochte ein weiterer Umstand beigetragen haben. Der Türkis gilt zudem hauptsächlich in Persien als «firuz», «Sieg oder Erfolg bringend». Diese dem Türkis zugeschriebenen Eigenschaften erklären seine Beliebtheit als Schmuckstein für Waffen. Selbst bei hochwertigen Prunkwaffen gab man oftmals den Türkisen den Vorzug und beschränkte die Verwendung teurer Edelsteine, wie Rubine oder Smaragde. Eindrückliche Beispiele für mit Türkisen und Rubinen verzierte Prunkwaffen sind ein Helm und ein Streitkolben aus dem Besitz Sultan Suleimans des Prächtigen (reg. 1520–1566), die vermutlich in seinem Auftrag in den Hofwerkstätten angefertigt worden sind.

Die in fünf grössere Türkise des mehrere hundert Steine zählenden Säbeldekors gravierten kämpferischen Aufrufe berechtigen zur Annahme, dass die Waffe für einen im Irak ansässigen Schiiten bestimmt war. Mit Kerbala befindet sich der Hauptwallfahrtsort der Schiiten im Zweistromland. Im Gegensatz zu den Sunniten anerkennen die Schiiten nur die vier ersten Nachfolger Mohammeds als rechtmässige Kalifen und berufen sich vor allem auf den vierten Kalifen Ali, einen Vetter Mohammeds, der mit Fatima, einer Tochter des Propheten, verheiratet war und 661 ermordet wurde. Alis Sohn Hassan fiel 680 im Kampf bei Kerbala. Die Schiiten begehen dieses Ereignis alljährlich mit einem Trauerfest am 10. Tag des Monats Muharram, bei welchem die Gläubigen weinend und sich schlagend umhergehen und Passionsspiele aufführen.

Literatur: Esin Atil, *The Age of Sultan Süleyman the Magnificent*, New York 1987, S. 147/151, Abb. 84/85. Lord Egerton of Tatton, *Indian and Oriental Armour*, London 1896, Reprint 1968, S. 51/54, *Tafel III*, Nr. 1. *Weapons of the Islamic World op. cit.*, S. 41, Nr. 5, S. 46, Nr. 11, S. 51, Nr. 17, S. 78, Nr. 64. Elgood, *Arms of Arabia op. cit.*, S. 28. Jacob, *Armes blanches op. cit.*, S. 156/164. David C. Nicolle, *Arms and Armour of the Crusading Era 1050–1350*, New York 1988, 2 Bde., S. 165, Abb. 418. A. Anthony North, *Islamic Arms*, London 1985, S. 32/33, Abb. 27. Seifert, *Schwert, Degen, Säbel op. cit.*, S. 60/61.

27. Säbel, «Saif»

Tafel XXXVII

Geschenk des Schahs von Persien, Mohammad Reza Shah Pahlavi, anlässlich des Staatsbesuchs in Deutschland 1955 für Bundespräsident Dr. Theodor Heuss arabisch, 1. Viertel 20. Jahrhundert (Inv. BE 660).

Eisengefäss mit dünnem Goldblech plattiert und ziseliert. Sechskantige Parierstange, spitz endende Mitteleisen, kurze Arme, gerillte Abschlusszapfen. Vierkantiger, gegen das Ende hin gewinkelter Griff, langer Knauffortsatz mit einer Kappe aus Goldblech. Den Griffansatz sowie das obere Ende des Mitteleisens bedeckt eine breite Wicklung aus Golddraht. Die beiden goldplattierten Griffplatten aus Metall weisen einen einfachen ornamentalen Blattdekor auf. Filigranbänder aus Gold bedecken Griff Rücken und Unterseite. Das Knaufende und die Parierstange sind durch eine dreireihige, feine Gliederkette miteinander verbunden.

Rückenklinge, europäisch, wohl Ende 17. Jahrhundert (Länge 73,5 cm, Breite 3,5 cm), drei Kannelüren im Rückenbereich, nach der Klingenmitte ein breiter Hohlschliff. Die Holzscheide bedeckt ganzflächig dünnes Goldblech, auf dem Scheidenrücken Filigranbänder, zwei gebuckelte Ringbänder sowie ein schmales gerilltes Zierband. Beidseitig gleicher, eingepresster und ziseliert Dekor: im Bereich der Scheidenmündung das stilisierte Skorpionmuster, «Agrab»; anschliessend eine Folge von rhombischen Medaillons mit stilisierten Palmen, die sich bis zum Stiefel hinziehen, aus Dreiecken bestehende Bordüren.

Gesamtlänge: 86,2 cm, *Gewicht (ohne Scheide):* 755 g, *Gewicht (mit Scheide):* 1175 g

Provenienz: Auktion Dr. Fritz Nagel, Stuttgart, 8. 3. 1967.

Dieser Säbel wurde am 27. Februar 1955 von Mohammad Reza Shah Pahlavi, Schah von Persien (1919–1980, reg. 1941–1979), Dr. Theodor Heuss (1884–1963), dem ersten deutschen Bundespräsidenten der Nachkriegszeit (reg. 1949–1959), als persönliches Geschenk

überreicht. Dabei handelt es sich um eine typische arabische Griffwaffe, einen «goldenen Saif». Über die Beweggründe, welche den Schah veranlassten, dem Bundespräsidenten eine arabische und nicht eine persische Griffwaffe zu schenken, sind wir nicht informiert. Ein Vergleich mit weiteren sehr ähnlichen Waffen ergab, dass dieser Saiftyp seit dem Beginn des 20. Jahrhunderts vor allem in Saudiarabien hergestellt und getragen wurde.

Die Wahhabiten, Anhänger einer fundamentalistisch-mohammedanischen Reformbewegung, eroberten nach der Abschaffung des Kalifats durch die Türkei unter der Führung von Abd el Asis Ibn Saud (1880–1953) von Nedschd 1924 Mekka. Ibn Saud vertrieb den bisherigen Beschützer der heiligen Stätten, Scherif Hussein von Hedschas aus dem Geschlecht des Propheten, der sich zum neuen geistlichen Oberhaupt der Mohammedaner proklamiert hatte. Obschon die Verwendung von goldbelegten Waffen und anderen Luxusgütern, z. B. Seide, bei den Wahhabiten (benannt nach dem 1792 verstorbenen Begründer der Bewegung, Muhammad ibn Abd al-Wahhab) verpönt waren, weil sie nicht dem überlieferten Lebensstil des Propheten entsprachen, besaßen Ibn Saud sowie ein anderer Führer der Wahhabiten, Faisal al-Duwish, nachweislich gold- und silberverzierte Säbel. 1928 übergab König Ibn Saud dem englischen Diplomaten Lord Athlone einen prächtigen goldenen Saif; seinem Beispiel folgte Scheich Isa von Bahrein. Beide Waffen dürften in der gleichen Werkstatt entstanden sein. Robert Elgood, einer der besten Kenner der arabischen Waffen, erklärt die seit ca. 1920 wieder festzustellende Produktion und vermehrte Präsenz von goldverzierten Griffwaffen in gewissen Regionen der arabischen Halbinsel mit dem Scheitern der Ikhwan-Bewegung 1930 und dem durch die einsetzende Ölförderung zunehmenden Reichtum. Es muss jedoch darauf hingewiesen werden, dass goldverzierte Waffen in der islamischen Welt seit jeher zu den Statussymbolen zählten. Im allgemeinen waren es weniger religiöse Skrupel, wie z. B. der Wahhabiten, denn Mittellosigkeit, die zum Verzicht auf goldene Waffen nötigte. Seit dem frühen 20. Jahrhundert vermochte sich in Saudiarabien und den Golfstaaten der goldene Saif als fürstliche Waffe oder als fürstliches Geschenk zu etablieren. Die verwendeten Klingen sind unterschiedlicher Provenienz, wurden importiert oder von zugezogenen ausländischen Handwerkern geschmiedet. Es handelt sich wie im vorliegenden Fall oftmals um eine aufgearbeitete europäische Klinge; Damastklingen wurden für hochwertige arabische Griffwaffen bevorzugt verarbeitet. Der einfache, in die Goldbleche gepresste oder ziselierte Dekor beinhaltet u. a. stilisierte Palmen und Skorpione. Mit Skorpionarstellungen, arabisch «Agrab», auf dem Mundblech im Bereich der Mitteleisen betonte man die tödliche Gefahr, die von jeder Waffe ausgeht.

Literatur: Deutsches Waffen-Journal, Schwäbisch-Hall 1967, Nr. 4, S. 251 mit Abb. der Waffe. Elgood, Arms of Arabia op. cit., S. 19/33, Abb. 2.18, 2.19, 2.20, 2.21. Weapons of the Islamic World op. cit., S. 66/67. Islamiske vaben i dansk privateje (Islamic Arms and Armour from private Danish Collections), København 1982, S. 102/103, Nr. 64, S. 108/109, Nr. 67.

28. Rapier, Schalenrapier

Tafel V

italienisch, Mitte/3. Viertel 17. Jahrhundert (Inv. BE 657).

Eisengefäß, gequetschter, kugeligter Knauf mit Halsansatz, wohl alt ergänzt; offener Griffbügel mit einem Seitenbügel, der in die vordere Stichblatthälfte mündet, lange Parierstange, grosse Grifftringe. Griffbügel und Parierstange aus Rundeisen, beide weisen linsenförmige Abschlüsse auf. Die glockenartige, symmetrisch angelegte Stichblattkonstruktion setzt sich aus einer vorderen und einer hinteren Stichblatthälfte zusammen. Die beiden gewölbten, hochgezogenen Stichblatthälften sind durchbrochen gearbeitet und zeigen als Dekor ein feines, teilweise von Vögeln besetztes Ranken- und Blattwerk, das am oberen Stichblatttrand von einer Bordüre begrenzt wird. Die verschraubte Stichblattinnenscheibe, «guardapolvo», ist ebenfalls durchbrochen gearbeitet. Die Stichblatthälften verbinden zwei Spangengruppen. Griff mit Kupferdrahtwicklung, dekorierte Zwingen, neuere Ergänzungen.

Zweischneidige, schmale Klinge (Länge 101 cm, Breite 1,6 cm), auf den Fehlschärfen Halbmondmarken, im Ansatzbereich Mittelhohlschliffe, beschriftet «FRANCISCO».

Gesamtlänge: 119 cm, Gewicht: 750 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, Liestal 1968, vormals u. a. Sammlung Baron Rothschild.

Das Fechten mit Schalenrapieren sowie speziellen Parierdolchen, «Linkhanddolchen», basierend auf der sogenannten spanischen Schule, war vom ersten Viertel des 17. Jahrhunderts bis zu Beginn des 18. Jahrhunderts verbreitet und erreichte seinen Höhepunkt um die Mitte des 17. Jahrhunderts. Im Fechtbuch «Nobleza de la espada...» des Spaniers Francisco Lorenz de Rada, erschienen 1705, wird nach wie vor der Gebrauch von Rapier und Linkhanddolch propagiert. Das Schalenrapier, eine speziell zum Stoss geeignete Fechtwaffe, entwickelte sich im Verlauf der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts in Spanien und im politisch sowie kulturell unter spanischem Einfluss stehenden südlichen Teil Italiens. Die Anfänge dieser eleganten Waffe liegen vermutlich bei deutschen Griffwaffen mit Bügelgefässen und grossen Stichblättern des frühen 17. Jahrhunderts. Als spezifisch spanischer Beitrag zum Entstehen des Schalenrapiers gelten die lange und schmale Parierstange sowie die tiefe Schale. Das klassische Schalenrapier, auch als «Glockendegen» bekannt, mit einer halbkugeligen, geschlossenen Stichblattschale wird in Spanien als «espada de taza» in Italien «espada a tazza» bezeichnet. Beim vorliegenden Rapier entsteht ein schalenartiger Handschutz durch die beiden grossen, hochgezogenen Stichblätter, welche mittels Spangen miteinander verbunden sind. Die bei Schalenrapieren und Linkhanddolchen zuweilen aufgebogenen Stichblattränder dienen als Klingenfänger, «rompe-puntas».

Der Linkhanddolch war eine notwendige Ergänzung, um beim Fechten mit langen Klingen gemäss italienischer oder spanischer Schule einen Angriff aus kurzer Distanz parieren zu können. Die Klingenbasis der Linkhanddolche, die im Verein mit Schalenrapieren Verwendung fanden, wurden daher oftmals verstärkt, dass heisst verbreitert, und dienten dank tiefen seitlichen Einschnitten ebenfalls als Klingenfänger. Rapier und Dolch bilden häufig eine von gleicher Meisterhand hergestellte Garnitur. Obschon das Schalenrapier und der Linkhanddolch (vgl. Kat.Nr.29) aus der Slg.Carol Beck nicht Teile einer zusammengehörenden Garnitur sind, dürften sie in den gleichen Jahren entstanden und verwendet worden sein.

Literatur: Norman, Rapier & Small-Sword op. cit., S. 156/157, Hilt 83. Seitz, Blankwaffen II op. cit., S. 127/146, S. 137, Abb. 151, 367/372. Eric Valentine, Rapiers, London 1968, Nr. 36. Jose Maria Pelaez Valle, La espada ropera española en los siglos XVI y XVII, Gladius 1983, Tomo XVI, S. 147/199.

29. Linkhanddolch

Tafel V

italienisch oder spanisch, 3. Viertel 17. Jahrhundert (Inv. BE 711).

Eisengefäss, kugelig, gequetschter Knauf, kurzer Ansatz, Vernietknauf, lange Parierstange aus Rundeisen, gegen die Enden hin etwas breiter werdend, kleine scheibenförmige Parierstangenabschlüsse. Auf der Vorderseite ein hochgezogenes, dreieckförmiges, gewölbtes Stichblatt. Die Stichblattkanten sind gebörtelt und begrenzen eine breite, durchbrochen gearbeitete Randzone mit Ranken- und Blätterdekor. Auf der Innenseite des Stichblatts ein dreieckiges, verschraubtes fein durchbrochenes Zierblech. Griff mit Eisendrahtwicklung, Zwingen.

Schmale Vierkantklinge (Länge 48,2 cm, Breite 4,2 cm), breite, flache Wurzel, beidseitig dank tiefen Einschnitten als Parierhilfe oder «Klingenfänger» verwendbar.

Gesamtlänge: 59,8 cm, Gewicht: 560 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, Liestal 1968, ursprünglich aus Österreich.

Literatur: Seitz, Blankwaffen II op. cit., S. 194/197, Abb. 203. Kienbusch Collection op. cit., S. 180, Nr. 385.

30. Dolch, «Stile»

Tafel XVIII

italienisch, 2. Hälfte 17. Jahrhundert (Inv. BE 505).

Eisengefäss; das massive, balusterartig gegliederte, durch Rillen und Wulsten unterteilte Griffstück findet seinen Abschluss in einem gequetschten Kugelknauf. Die Parierstange besteht aus zwei kurzen, olivenförmigen Armen, die in einer viereckigen Griffbasis enden. Alle Gefässtteile weisen einen geschnittenen Ranken- und Blätterdekor auf, in den Vertiefungen Vergoldungsreste.

Volle Dreikantklinge (Länge 18 cm, Breite 1 cm), die Klingenwurzel besteht aus einem kleinen, gerillten Kubus, darüber eine Kugel, welche die Verbindung zur Klinge herstellt.

Gesamtlänge: 27,3 cm, Gewicht: 125 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, St. Gallen 1953.

Literatur: Boccia, Museo Stibbert op. cit., S. 146, Abb. Nr. 458 b. Seitz, Blankwaffen II op. cit., S. 186/188, Abb. 197.

31. Hirschfänger

Tafel XXIII

deutsch, 3. Viertel 17. Jahrhundert (Inv. BE 454).

Eisengefäss, flacher, offener Griffbügel in Parierstange mit einem ebenfalls flachen, ortwärts gebogenen Arm übergehend. Ovales, gewölbtes Stichblatt. Griff mit Hirschhornplatten belegt, vierfach vernietet; konische, vierkantige Griffbasis aus Eisen. Gefäss teilweise mit einfachem, graviertem Dekor, Ornamente und Linien.

Gerade, volle Rückenklinge (Länge 76,8 cm, Breite 3 cm), beidseitig eine Rückenkanellüre mit Gruppen von Zierlochanlagen, Klingenbeschriftung: «PENSA:EPO:FA/GIESV:MARIA». Klinge im Ortviertel zweischneidig, rhombisch.

Gesamtlänge: 90 cm, Gewicht: 800 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, Bigenthal (Kt. Bern).

Literatur: Seifert, Hirschfänger op. cit., S. 47, Abb. 50. Deutsches Jagdmuseum, Katalog, München 1977, S. 46, Nr. 2059 mit Abb.

32. Degen, «Galadegen»

Tafel XXVIII

flämisch oder französisch, Ende 17. Jahrhundert (Inv. BE 352).

Eisengefäss, aus geschmiedeten, teilweise durchbrochen gearbeiteten, ziselierten und silbertauschierten Teilen zusammengesetzt; Grund ursprünglich gebläut oder geschwärzt, berieben. Olivenförmiger Knauf, auf vier Seiten mit flachen Dekormedaillons, Vernietknäufchen. Der Griffbügel mündet in die Parierstange, im Mittelteil des Bügels ein längliches, spitzovales Zierstück. Der Parierarm endet in einem etwas ortwärts gebogenen, gerundeten Abschluss, zwei Griffringe. Stichblatt aus nierenförmigen Hälften bestehend. Die vier Dekormedaillons auf dem Knauf sowie die beiden Medaillons auf den Stichblatthälften sind durchbrochen gearbeitet und mit symmetrischem Blattwerk verziert. Kolbenförmiger Eisengriff durch vertikale, dreifache Perllinien mehrfach segmentiert; die so entstandenen Felder bedeckt ein einfacher Rankendekor. An der Griffbasis, vorn und hinten, je ein kleines, aufgesetztes Silbermedaillon mit Büste oder Rosette. Auch für die übrigen Gefässtteile dienen tauschierte Perllinien als Rahmen oder zur Betonung von Kanten und Rändern. Der Gefässdekor besteht generell aus Ranken, Blättern, Blumen sowie einigen Girlanden.

Zweischneidige, geflammte Klinge (Länge 82,4 cm, Breite 2,4 cm), alt ergänzt, rhombisch, Mittellannellüre bis zum Ortdrittel, einfacher Ätzdekor.

Gesamtlänge: 98,2 cm, Gewicht: 550 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 19. 6. 1961, Nr. 146.

Für eine verarbeitungs- und dekormässig sehr ähnliche Gruppe von Galadegen, deren

Eisengefäße ebenfalls einen silbertauschierten (in seltenen Fällen einen goldtauschierten) Dekor auf dunklem Grund aufweisen, schlug Bashford Dean 1928 vor, diese als «in the Rhenish manner» zu bezeichnen. «They date roundly 1690–1735». Typische, diesen Degengefäßen gemeinsame Dekorelemente sind die feinen Perllinien, das dichte, häufig flächendeckende feine Rankenwerk. Im Zentrum des Knaufes, des Griffbügels und des Stichblatts werden häufig ein oder zwei, seltener drei Figuren aus der Mythologie oder Damen und Herren in zeitgenössischer, höfischer Kleidung abgebildet. Die von Dean unter der Sammelbezeichnung Degen «nach rheinischer Manier» erfassten Waffen werden in der gleichen Publikation auch als «holländisch» (Kat. Nr. 16), «französisch» (Kat. Nr. 17) sowie als «holländisch oder englisch» (Kat. Nr. 18), aufgeführt. Boccia (1975) und Boccia/Godoy (1986) folgen Dean und erwähnen abwechselungsweise Frankreich oder Holland als mutmassliches Herstellerland. In Kenntnis dieser Problematik bezeichnet die Waffenabteilung des Metropolitan Museums N. Y. in einem Katalog 1982 einen entsprechend dekorierten Degen (Kat. Nr. 58) als «Western European».

Den Schlüssel zur Lösung der Herkunftsfrage liefert möglicherweise eine Reihe von kleinen, silbertauschierten Eisenobjekten, Konfektdöschen (Drageoirs), Schnupftabakdosen, als Pulverin oder Sandstreuer verwendbare Flakons, aus der bekannten Slg. Le Secq des Tournelles in Rouen, die in identischer Verarbeitung die gleichen Dekorelemente aufweisen. Offenbar stellten dieselben Handwerker eiserne Degengefäße sowie die aufgeführten Eisenobjekte her. Ein in dieser Manier dekoriertes Flakon, von d'Allemagne als «poire à poudre» (kleine Pulverflasche für das feinere Schwarzpulver, sog. Zündkraut) katalogisiert, wurde mit der Devise «Vive le Roy» versehen und zeigt zwei vornehme Herren mit Palmzweigen, welche eine grosse, französische Krone halten. Weitere Indizien berechtigen zur Annahme, dass die Degengefäße und die übrigen gleich verarbeiteten Gegenstände in Frankreich oder einer französisch sprechenden Region, z. B. im Bistum Lüttich (Liège), produziert worden sind. Für entsprechend dekorierte Degengefäße hat Seifert schon 1968 eine flämische Provenienz vorgeschlagen.

Der Galadegen aus der Slg. Beck nimmt innerhalb der aufgezeigten Gruppe eine besondere Stellung ein. Anstelle der üblichen Griffwicklungen aus Draht ist er als einziger mit einer massiven Griffhülse ausgestattet, deren Aufbau und Dekor «architekturbezogen» anmuten. Auch die Gestaltung des Knaufs und des Stichblatts, beide mit den gleichen durchbrochen gearbeiteten Medaillons, entspricht nicht der üblichen Verarbeitung. Es handelt sich um eine originell konzipierte, möglicherweise auf zeichnerischen oder gedruckten Vorlagen beruhende Einzelanfertigung, die vor allem in Hinsicht auf das Grundmaterial, Eisen, sowie gewisse Konstruktions- und Dekorelemente mit den von Dean und Boccia publizierten Degen übereinstimmt. Als Ersatz für die Originalklinge fand eine geflammte Degenklinge aus dem ausgehenden 18. oder frühen 19. Jahrhundert Verwendung.

Literatur: Henry René d'Allemagne, *Musée Le Secq des Tournelles à Rouen, Ferronnerie ancienne, Paris* 1924, 2. Teil, Tafeln 253/254. Boccia, *Museo Stibbert op. cit.*, S. 133, Nrn. 381/383, Abb. 317. Boccia/Godoy, *Museo Poldi Pezzoli II op. cit.*, S. 455/456, Nr. 700, Abb. 775/777, S. 457, Nr. 707, Abb. 793, 795, 797. Dean, *Court & Hunting Swords op. cit.*, S. 16/17, Nrn. 15/16, 18, Tafeln 10, 11, 13. Ray Riling, *The powder flask book, New York* 1953, S. 236, Nr. 27 mit Abb. Seitz, *Blankwaffen II op. cit.*, S. 90, Abb. 95. *The art of chivalry, European Arms and Armor from the Metropolitan Museum of Art*, hg. H. Nickel, S. W. Pyhrr, L. Tarassuk, *Katalog, 1982/84*, S. 106, Nr. 58.

33. Degen

Tafel XXVII

westliches Mitteleuropa, um 1660 (Inv. BE 397).

Eisengefäß, aus gegossenen, geschnittenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Gequetschter, kugliger Knauf mit Halsansatz, eine Reiterkampfszene als Dekor. Der dünne Griffbügel aus Rundeisen, im Mittelteil mit einer hermenartigen, nackten Halbfigur, mündet in die Griffbasis. Der Parierstangenarm endet in einer nackten Halbfigur. Auf der läng-

lichen, vierkantigen Griffbasis erscheint beidseitig eine Reiterdarstellung, grosse Griff-
ringe. Stuchblatt mit nierenförmigen Hälften, Dekor: Aussenseite – stark reliefierte, vielfi-
gurige Reiterkampfszene, Innenseite – vergleichsweise plan, einfacher gestaltete Reiter-
kampfszene. Griff spiralig gerillt, Eisendrahtwicklung und Türkenbünde ergänzt.
Zweischneidige Klinge (Länge 77 cm, Breite 2 cm), linsenförmiger Querschnitt, Ätzdekor
stark berieben: Zahl «1413», Ornamente.

Gesamtlänge: 93,2 cm, Gewicht: 545 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 28. 11. 1960, Nr. 45.

Neben den leichten Promenier- oder Kavaliersdegen mit barocken Kreuzgefässen, die im
2. Viertel des 17. Jahrhunderts als Alternative zu den übrigen, eher schweren Griffwaffen
mit sperrigen Gefässen in Mode kamen, gewann auch der leichte Degen mit «verknapptem
Bügelgefäss» an Bedeutung. Beide Waffen konnten entsprechend der französischen Fecht-
schule, die sich in der 2. Hälfte des 17. Jahrhunderts zu etablieren vermochte, verwendet
werden.

Die ersten eisernen Bügelgefässe mit Reitern oder Reiterkampfszenen lassen sich in die
Jahre um 1650 datieren. Nur in seltenen Fällen weisen sie einen künstlerisch hochwertigen
Schnittdekor auf. Die stattliche Anzahl noch erhaltener Degen mit «verknappten Bügelge-
fässen» aus Eisen, effektiv konzipiertem, stark reliefiertem, im Detail aber wenig überar-
beitetem Reiterdekor, gibt zur Vermutung Anlass, dass derartige oder ähnliche Waffen an
mehreren Orten hergestellt wurden. Auch die bisher auf derartigen Gefässen festgestellten
Klingen, oftmals aus Solingen, tragen nicht zur Lokalisierung der Produktionsorte bei. Als
mögliche Produktionsgebiete nennt Puype, der sich mit dieser Materie eingehend be-
schäftigte, die südöstlichen Niederlande, Nordostfrankreich, das untere Rheingebiet, auch
die Region von Liège ist in Betracht zu ziehen. Ausser dem am häufigsten anzutreffenden
Reitermotiv werden auf diesen Gefässen in gleicher Art und Weise biblische und klassische
Figuren oder Szenen abgebildet. Die vorliegende Waffe wurde nachträglich mit einer deut-
schen Klinge ausgestattet, die ungeachtet der Angabe «1413» ein Produkt des 18. Jahrhun-
derts ist. Im Gegensatz zur Zahl «1414», die oftmals mit Nachahmungen der Passauer-Wolfs-
marke auf Solingerklingen erscheint, welcher ein gewisser Symbolgehalt zukommt und die
als Glücksbringer gilt, lässt sich dies von «1413» nicht sagen.

Literatur: Claude Blair, Arms, Armour and Base-Metalwork, The James A. de Rothschild Collection, Fribourg 1974, S. 125/126, Nr. 40. Boccia, Museo Stibbert op. cit., S. 129, Nrn. 363, 364, Abb. 310 a, b. Egerton Castle, L'Escrime et les Escrimeurs, traduit par Albert Fierlants (engl. Originalausgabe 1885), Paris 1888, S. 155/178, 257. Lhoste/Buigne, Armes blanches op. cit., S. 107/109. Norman, Rapier & Small Sword op. cit., S. 199 ff, hilt 112, S. 278, pommel 85. Puype, Visser Collection op. cit., Vol. I, Part 3, S. 166/189, speziell S. 174. Seitz, Blankwaffen II op. cit., S. 43/55, 77/107.

34. Degen

Tafel XXVII

westliches Mitteleuropa, um 1655/1660 (Inv. BE 400).

Eisengefäss, aus gegossenen, geschnittenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Ge-
quetschter, kugelig Knauf mit konischer Basis, Vernietknauf. Auf der Vorder- und
Rückseite des Knaufes ein ovales Medaillon mit Reiterdarstellung, seitlich grosse Köpfe.
Der flache, als Dekor von einer Blätterfolge bedeckte Griffbügel, zeigt im Mittelteil eine
Männerbüste und mündet in die Griffbasis. Die Parierstange besteht aus zwei Armen, die
in nackten, weiblichen Halbfiguren enden. Auf der länglichen, vierkantigen Griffbasis
erscheint beidseitig ein Reiter, Griff- und Stuchringe. Stuchblatt mit nierenförmigen Hälften, Dekor:
Aussenseite – im Zentrum Kampfszene, zwei Kavalleristen greifen einen Krieger zu Fuss an,
darüber eine gehörnte Fratze, links und rechts sitzende Krieger in antikisierender Klei-
dung. Innenseite – einfacher, symmetrisch angelegter, ornamentaler Dekor. Griff spiralig
gerillt, Eisendrahtwicklung und Zwingen alt ergänzt.

Zweischneidige Klinge (Länge 77,4 cm, Breite 2,8 cm), rhombischer Querschnitt, Ätz-

dekor: in rechteckigen Rahmen die Porträtbüsten des Königs Gustav II. Adolf, von Schweden (1594–1632) und des Herzogs Bernhard von Sachsen-Weimar (1604–1639), Ornamente.

Gesamtlänge: 94 cm, Gewicht: 800 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 28. 11. 1960, Nr. 42.

Prima vista gehört dieser Degen zu der bereits vorgestellten Gruppe der Degen mit «verknapptem», eisernem Bügelgefäss und Reiterdekor (vgl. Kat. Nr. 33). Der Griffbügel entspricht verarbeitungsmässig jedoch nicht den dünnen, figurendurchsetzten Griffbügeln dieses Typs. Es dürfte sich daher um eine nachträgliche Zutat handeln. Ein formal und dekormässig vergleichbarer Bügel wird von Boccia als italienisch bezeichnet und um 1700 datiert. Ohne Bügel entspricht die Waffe den Degen mit einfachen Kreuzgefässen und Reiterdekor aus der Zeit um 1655/1665; Beispiele finden sich in der Visser Collection, Nrn. 554, 555. Von besonderem Interesse ist der äussere, in sehr ähnlicher Form verschiedentlich festzustellende Stichblattdekor, der zur Hauptsache aus einer zentralen, dreifigurigen Kampfszene, darüber einer von Hörnern beseiteten Maske sowie seitlichen Abschlüssen in der Form sitzender Krieger (Boccia, Nr. 363), Halbfiguren (Visser Coll. Nr. 554) oder Pferdeköpfen (Visser Coll. Nrn. 557, 562, Boccia, Nr. 364), besteht. Der Stichblatttyp mit «dreifigurigen Kampfszenen» etc. gehört bei Gefässen mit Reiterkampfdekor zu den am häufigsten festzustellenden Stichblattvarianten.

Der Klingendekor mit den Porträts des schwedischen, 1632 bei Lützen gefallenen Königs Gustav Adolf und des 1639 verstorbenen Herzogs von Sachsen-Weimar, Heerführer im Dreissigjährigen Krieg und Vertreter der protestantischen Sache, kann von ca. 1640–1660 nachgewiesen werden. Ein weiteres Indiz, dass die anfänglich bügellose Waffe aus der Zeit von 1655/1660 stammt.

Literatur: Boccia, Museo Stibbert op. cit., S. 129, Nrn. 363, 364, Abb. 310 a, b. Dean, Court & Hunting Swords op. cit., S. 12, Nr. 3, Tafel 3. Puype, Visser Collection op. cit., Vol. I, Part 3, S. 166/189, speziell S. 172/173, Nr. 557. Seitz, Blankwaffen II op. cit., S. 39/40, Abb. 32, S. 73, Abb. 68/69. Wegeli, Schwerter und Degen op. cit., S. 125, Nr. 466, Tafel 26.

35. Degen, «Galadegen»

Tafel XXIX

französisch, um 1770 (Inv. BE 312).

Eisengefäss, aus geschmiedeten, teilweise durchbrochen gearbeiteten und ziselierten Teilen zusammengesetzt, teilvergoldet. Kugeliger Knauf, konische Basis, Vernietknauf. Der Griffbügel mündet in die Griffbasis; der Parierstangenarm endet in einem gegitterten, gerundeten Abschluss, zwei Ziergriffringe, Stichblatt aus nierenförmigen Hälften bestehend. Auf dem Knauf, der Griffbasis und dem Stichblatt Medaillons mit unterschiedlichen Vasendarstellungen, begleitet oder umschlossen von gegitterten Flächen. Griff mit kombinierter Bänder- und Drahtwicklung aus Kupfer von unterschiedlicher Stärke und Verarbeitung.

Dreikantige Klinge (Länge 79,2 cm, Breite 3,1 cm), sogenannte «Colichemardeklinge» (vgl. Kat. Nr. 40), tief gekehlte Seitenflächen, Ätzdekor mit Rankenwerk.

Gesamtlänge: 96 cm, Gewicht: 400 g

Provenienz: Antiquar Otto Staub, Freiburg 1958.

Literatur: Norman, Rapier & Small Swords op. cit., S. 199, hilt 112.

36. Degen, «Galadegen»

Tafel XXVIII

französisch, um 1750/1760 (Inv. BE 377).

Eisengefäss, aus gegossenen, ziselierten Teilen zusammengesetzt, teilvergoldet. Kugeliger Knauf, konische Basis, Vernietknauf. Der Griffbügel mündet in die Griffbasis; der Parierstangenarm endet in einem kugeligen Abschluss, zwei Ziergriffringe, Stichblatt aus nierenförmigen Hälften bestehend. Auf dem Knauf beidseitig Darstellungen von Trophäen, auf der Griffbasis Medaillons mit Kriegern in antikisierenden Kostümen und entsprechen-

der Bewaffnung. Stichblattdekor: Aussenseite – auf den Stichblatthälften je ein berittener, mit einem Bogen bewaffneter Krieger, dazu Trophäen und Säule. Innenseite – auf der linken Stichblattseite ein stehender Krieger vor einem gefallenen Gegner, daneben Baum und Sonne, die rechte Stichblatthälfte zeigt einen berittenen Krieger sowie ein Vasenmonument nebst einem Baum. Die restlichen Flächen bedecken Rocaillenfolgen. Griff mit kombinierter Bänder-Drahtwicklung aus Eisen und Kupfer.

Dreikantige Klinge (Länge: 79,7 cm, Breite 2,7 cm), sogenannte «Colichemardeklinge» (vgl. Kat. Nr. 40), tief gekohlte Seitenflächen, Ätzdekor.

Gesamtlänge: 96,2 cm, Gewicht: 400 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 26. 6. 1957.

Als allgemeine Bezeichnung für die mit leichten, zwei- oder dreischneidigen Stossklingen, sehr unterschiedlichen Bügelgefässen (seltener, einfachen Kreuzgefässen) ausgestatteten Waffen, haben sich in der deutschsprachigen Waffenkunde vor allem die Begriffe «Galadegen» (Gessler 1928, Uhlemann 1968, Müller 1981) und für Spätformen «Galanteriedegen» (Wegeli 1929, Seitz 1968) etabliert. Als «Galanteriedegen» bezeichnet man in einem 1775 erstellten, in deutscher Sprache verfassten Inventar der königlich dänischen Rüstkammer unterschiedslos Waffen mit einfachen Kreuz- oder Bügelgefässen und leichten Stossklingen. Es ist verständlich, wenn in massgeblichen Publikationen von Wendelin Boeheim, Kustos der Waffensammlung des «allerhöchsten Kaiserhauses», Vertreter der gleichen Degengruppe als «Hofdegen» erscheinen. Seinem Beispiel folgten die Waffenhistoriker Uhlemann (1968) und Nickel (1974). Der nur bei Nickel festgestellte «Stadtdegen» (1974) dürfte aus dem in Frankreich gebräuchlichen «épée de ville» abgeleitet worden sein. Die Bezeichnungen Hof- und Stadtdegen grenzen die Verwendung dieser Waffen örtlich oder ständisch ein. Gerne wird auch auf die staatliche und die militärische Funktion der Degenträger abgestellt, dies belegen Bezeichnungen wie «Offiziers-, Beamten- und Ratsherrendegen». Frühe Beispiele von Degen mit einfachen Kreuzgefässen und Stossklingen benennt Seitz als «Kavaliersdegen», eine Bezeichnung deren Anwendung Seifert (1962) und Haedeke (1982) auf die gesamten «Galadegen» des 18. Jahrhunderts ausdehnen. Die neueste französische Publikation zum Thema «L'Épée» (Lhoste 1997) beschäftigt sich nach einleitenden Kapiteln zu Schwert und Rapier hauptsächlich mit der Vielfalt der «épées de ville ou de cour» (Stadt- und Hofdegen) sowie den «épées d'officier» (Offiziersdegen). Es zeigt sich, dass französische Degenbezeichnungen teilweise den deutschen Bezeichnungen entsprechen, wobei sich der «Stadtdegen» in der deutschen Waffenliteratur nicht durchzusetzen vermochte. Mit «small-sword» stehen dem englischen Sprachbereich, ebenso Italien mit dem Diminutiv «spadino», Begriffe zur Verfügung, welche diesen Griffwaffentyp begrifflich weitaus besser und umfassender abdecken als «Gala- oder Galanteriedegen» im Rahmen der deutschen Waffenkunde.

Literatur: Finn Askgård, *Det kongelige partikulaere Rustkammer II*, Kopenhagen 1988, S. 187/196, 232/242. Boeheim, *Waffenkunde op. cit.*, S. 290/291. E. A. Gessler, *Schweiz. Landesmuseum, Führer durch die Waffensammlung*, Aarau 1928, S. 25, Tafel 6. Hans-Ulrich Haedeke, *Blankwaffen*, Köln 1982, S. 86/87, 94/100. Lhoste, *Épées op. cit.*, S. 153 ff. Helmut Nickel, *Ullstein Waffenbuch*, Berlin, Frankfurt a. M., Wien 1974, S. 182. Norman, *Rapier & Small Sword op. cit.*, S. 199, hilt 112. Heinrich Müller, Hartmut Kölling, *Europäische Hieb- und Stichwaffen*, Berlin 1981, S. 398, Nrn. 314/317, S. 408/409, Nrn. 417/418. Seifert, *Schwert, Degen, Säbel, op. cit.*, S. 38/41. Seitz, *Blankwaffen II op. cit.*, S. 43/52, 314ff. Heinz R. Uhlemann, *Kostbare Blankwaffen aus dem deutschen Klingenmuseum Solingen*, Düsseldorf 1968, S. 90/93, 96.

**37. Degen, «Galadegen»
französisch, um 1770/1780 (Inv. BE 311).**

Tafel VI

Eisengefäss, aus geschmiedeten und ziselierten Teilen zusammengesetzt, gebläut und vergoldet. Kugeliges Knauf, Halsansatz, Vernietknauf. Der Griffbügel mündet in die Parier-

stange; der Parierstangenarm endet in einem gerundeten Abschluss, Griffringe. Stichblatt mit nierenförmigen Hälften. Der Knauf, das Mittelstück des Griffbügels, auch die Griffbasis und das Stichblatt sind sehr fein gerippt; in den Vertiefungen wurden regelmässig vergoldete Punkte angebracht. Die restlichen Flächen, auch die Stichblattbörduren, schmücken vergoldete Blütenzweige. Griff mit vergoldeter Messingdrahtwicklung, Zwingen.

Dreikantige Klinge (Länge 84 cm, Breite 2,5 cm), tief gekahlte Seitenflächen, beinahe zur Hälfte gebläut, dazu vergoldeter Ätzdekor. Mit Pergament bespannte Scheide, Eisengarnitur, Mundblech mit Tragring, Ringband, Stiefel.

Gesamtlänge: 101,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 420 g, Gewicht (mit Scheide): 485 g

Provenienz: Antiquar Otto Staub, Freiburg 1957.

Das elegante Eisengefäss wirkt vor allem durch die feinen, vergoldeten Punkte und Blütenzweige, die sich kontrastierend vom blauen Grund abheben. Es könnte sich um einen in Belgien oder Frankreich entwickelten Gefässtyp handeln; die Klinge auf einem weitgehend identischen Gefäss trägt die Signatur «Biessard Fils, Marchand, Rue de la Madelaine à Bruxelles». Auch vom Pariser Degenschmied, «Fourbisseur», Louis Joseph Deveaux (Devau), der 1757 Meister wurde (erwähnt bis 1810), sind bezüglich der Dekortechnik vergleichbare eiserne Degengefässe bekannt.

Literatur: Dean, Court & Hunting Swords op. cit., S. 42, Nr. 85, Tafel 63. Anthony North, European Swords, London 1982, S. 25, Abb. 45. Norman, Rapier & Small Sword op. cit., S. 199, hilt 112. Southwick, Edged weapons op. cit., S. 76, Nr. 188. Le «Qui est qui» de l'arme en France de 1350 à 1970, La Tour du Pin 2001, Bd. 1, S. 143.

38. Degen, «Galadegen»

Tafel XXIX

französisch, um 1780 (Inv. BE 363).

Eisengefäss, aus geschmiedeten, durchbrochen gearbeiteten und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Olivenförmiger Knauf, konische Basis, Vernietknauf. Der Griffbügel mündet in die Griffbasis; der Parierstangenarm endet in einem gerundeten Abschluss, zwei Ziergriffhaken, Stichblatt aus nierenförmigen Hälften bestehend. Der Knauf, das Mittelstück des Griffbügels, Griffbasis, Parierstangenarm und Stichblatt weisen einen regelmässigen, fein gegitterten, aus vierblättrigen Blüten bestehenden Dekor auf; die restlichen Flächen sind mit Wellenlinien, Punkten und andeutungsweise mit Rocailles verziert, Stichblatttrand fein gekerbt. Griff mit Silberdraht und gebläuter Eisenbandwicklung, Türkenbünde.

Dreikantige Klinge (Länge 75,6 cm, Breite 2,1 cm), tief gekahlte Seitenflächen, Ätzdekor. Lederbespannte Scheide, Eisengarnitur, Mundblech mit Tragring, Ringband, Stiefel. Dazu ein «en suite» gearbeitetes Traggehänge aus Eisen.

Gesamtlänge: 93,2 cm, Gewicht (ohne Scheide): 320 g, Gewicht (mit Scheide): 400 g

Provenienz: Antiquar Otto Staub, Freiburg 1962.

Gefässe aus Eisen oder Silber mit einem fein gegitterten, zumeist auf stilisierten Blüten basierenden Dekor kamen um 1760 in Frankreich in Mode. Zum Galadegen gehörte oftmals ein Traggehänge in gleicher oder ähnlicher Verarbeitung, das über der rechten Rocktasche in eine gefütterte Öffnung gesteckt werden konnte.

Literatur: Boccia/Godoy, Museo Poldi Pezzoli II op. cit., S. 458/459, Nrn. 715, 718, 719, Abb. 805, 810, 811. Dean, Court & Hunting Swords op. cit., S. 40, Nr. 78, Tafel 58. Norman, Rapier & Small Swords op. cit., S. 199, hilt 112. Galerie Fischer, Luzern, 20/22. 6. 1991, Nr. 8886.

39. Degen, «Galadegen»

Tafel VI

deutsch, um 1760/1770 (Inv. BE 335).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Olivenförmiger Knauf mit länglichem Halsansatz und konischer Basis, Vernietknauf. Der Griffbügel mündet in die Parierstange; der Parierstangenarm endet in einem gerundeten Abschluss. Ein Parierbügel mit scheibenartigem Mittelteil verbindet den Griffbügel mit dem

Parierstangenarm. Knauf, Griffbügel und der Parierbügel weisen einen einfachen aus Rocailles und Blütenrosetten bestehenden Dekor auf. Balusterförmiges Griffstück aus Kupfer, weiss emailliert, gemalter Dekor; Mittelfeld: Vorderseite – junges Paar, Rückseite – sitzende Dame; die höfisch gekleideten Figuren in angedeuteten Gartenanlagen werden von Rocailles und Zweigen umrahmt. Die verbliebenen Flächen dekorierte man mit Blütenzweigen.

Zweischneidige Klinge (Länge 80,3 cm, Breite 1,6 cm), alt ergänzt, im Wurzelbereich sechskantiger Querschnitt, dann rhombisch, beinahe zur Hälfte gebläut, mit vergoldetem Ätzdekor, Trophäen und Zweigen.

Gesamtlänge: 94 cm, Gewicht: 365 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 28. 11. 1960, Nr. 101.

Die etwas zu lange und zu schwere Klinge, deutsch 2. Viertel 19. Jahrhundert, wurde ergänzt. Ein Galadegen mit identischem, möglicherweise unter Verwendung gleicher Formen, zumindest aber in der gleichen Werkstatt hergestelltem Gefäss findet sich bei Lhoste, Nr. 363, «*Epée de ville, vers 1760*». Das formal ebenfalls gleiche, weiss emaillierte Griffstück unterscheidet sich nur hinsichtlich des Dekors. Für die Gefässe dieser verspielten deutschen Rokokodegen fanden sowohl Griffstücke aus emailliertem Kupfer als auch Porzellan Verwendung.

Literatur: Boccia, Museo Stibbert op. cit., S. 134/135, Nrn. 389/391, Abb. 321 a–b. Norman, Rapiers & Small-Sword op. cit., S. 189, hilt 109, 381. John Hayward, Swords and Daggers, London 1963, Abb. 33 b. Lhoste, Epées op. cit., S. 201/206, Nr. 363 mit Abb.

40. Degen, «Galadegen»

Tafel XXX

deutsch, 3. Viertel 18. Jahrhundert (Inv. BE 365).

Silbergefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Kugeliger Knauf, Halsansatz, Vernietknauf. Der Griffbügel mündet in die Griffbasis. Parierstangenarme mit etwas verdickten, kölbchenförmigen, ort- und knaufwärts gerichteten Enden, zwei Ziergriffringe. Der Knauf, das Mittelstück des Griffbügels, ebenso die Griffbasis und die Grifffhülle weisen einen Rillen- und Bänderdekor, teilweise «en torsade», auf. Herzförmiges, fassoniertes Stichblatt, das sich gegen den Griffbügel hin teilt und in Lappenfortsätze übergeht. Marke auf der Oberseite des Stichblatts: «BU» von Krone überhöht, in Rechteck.

Zweischneidige Klinge (Länge 84,5 cm, Breite 3 cm), sechskantig, sogenannte «Colichemardeklinge», welche sich nach dem breiteren Ansatzdrittel verengt und schmaler wird. Vergoldeter, ornamentaler Ätzdekor.

Gesamtlänge: 101 cm, Gewicht: 490 g

Provenienz: Antiquarin Pia Wettstein, Zürich 1958.

Die Klingenbezeichnung «Colichemarde» wird von den Fecht- und Waffenhistorikern Egerton Castle (1885/1887), Aylward (1945/1960), Seitz (1968) und Bosson (1971) mit den aus Brandenburg stammenden Grafen von Koenigsmark (auch «Königsmarck») in Verbindung gebracht. Im 17. Jahrhundert zeichneten sich mehrere Vertreter dieser Familie vor allem in schwedischen, aber auch französischen, englischen und venezianischen Diensten als Offiziere und Heerführer aus.

Der Ansatz oder die «Stärke» der Colichemardeklingen ist breiter als die restliche Klinge und geht ziemlich abrupt über zwei Schultern in den längeren, spitzen Klingenteil über. Sie erlaubt dank einer relativ breiten, robusten «Stärke» sowohl erfolgreiche Paraden, als auch im Angriff mit dem dünneren Teil den gezielten Stoss. Weil diese in der Zeit von ca. 1670–1690 entstandene Klingenform sich anfänglich in Frankreich, im 18. Jahrhundert in ganz Europa, besonderer Beliebtheit erfreute, wurde sie in Anlehnung an den Namen «Koenigsmark», sprachlich etwas verzerrt, als «Colichemarde» bezeichnet.

Als mutmasslicher Erfinder oder Propagator dieser Klinge nennen Castle, Seitz und Bosson den Grafen Otto Wilhelm von Koenigsmark (1639–1688), der 1661 im Alter von 22

Jahren wohl dank Protektion und einer ausserordentlich guten Schulbildung als schwedischer Botschafter nach London geschickt wurde. Dort machte er durch seinen unerhört luxuriösen Lebensstil von sich reden. 1665 ging Koenigsmark als Botschafter nach Frankreich, trat anschliessend in französische Dienste und avancierte, belobigt von Ludwig XIV. und Marschall Condé, zum Maréchal de Camp. Wiederum unter schwedischer Fahne besiegte er die Brandenburger bei Rugen und verteidigte während drei Jahren Stralsund. Nach dem Frieden von Nymwegen (1676) und seiner Beförderung zum Feldmarschall verwaltete er als Gouverneur in schwedischem Auftrag Pommern, Rugen und Wismar. 1685 übernahm er mit Erlaubnis des schwedischen Königs das Kommando der venezianischen Truppen im Kriege gegen die Türken und starb 1688 anlässlich der Belagerung von Negroponte an einem Fieber. Obschon Aylward Castle zitiert, bezeichnet er Otto Wilhelm von Koenigsmark fälschlicherweise als «John Phillip von Königsmark» und vermischt dessen Biographie mit derjenigen von Karl Johann von Koenigsmark (1659–1686), einem Neffen Otto Wilhelms, der 1682 in London in einen spektakulären Mordfall verwickelt war. Immerhin verdanken wir Aylward den Hinweis, dass William Hope in seinem Werk «Scots Fencing Master, or Compleat small-swordman, in which is fully Described the whole Guards, Parades, and Lessons belonging to the Small-Sword...», Edinburgh 1687, ein Koenigsmark-Rapier, «the rapier Konigsmark», erwähnt, anscheinend ohne weitere Angaben. Demnach wurde noch zu Lebzeiten von Otto Wilhelm von Koenigsmark (gest. 1688) eine spezielle Griffwaffe mit den Koenigsmark in Verbindung gebracht. Ob das «Koenigsmark-Rapier» bereits mit einer Klinge ausgestattet war, welche der im 18. Jahrhundert in allen Teilen Europas anzutreffenden «Colichemardeklinge» entsprach, entzieht sich unserer Kenntnis. *Literatur:* Aylward, *Small-sword op. cit.*, S. 51/54, 86, Abb. 3 G. Clément Bosson, *Les Epées, épée dite «Colichemarde»*, Bulletin, Schweiz. Gesellschaft für historische Waffen- und Rüstungskunde, 1971, Nr. 1, S. 7/8. C. Dezobry, T. Bachelet, *Dictionnaire Général de Biographie et d'Histoire*, Paris 1873, Bd. 2, S. 1494. Egerton Castle, *L'Escrime et les Escrimeurs*, traduit par Albert Fierlants, Paris 1888 (Originalausgabe 1885), S. 271/272, Tafel V. Norman, *Rapier & Small Sword op. cit.*, S. 199, hilt 112. Seitz, *Blankwaffen II op. cit.*, S. 31/32, 318, 321.

41. Degen, «Galadegen»

Tafel XXXI

italienisch oder spanisch, 3. Viertel 18. Jahrhundert (Inv. BE 647).

Silbergefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Kugeliger Knauf, Halsansatz, Vernietknauf. Der Griffbügel mündet in die Parierstange; Parierstangenarme mit etwas verdickten, kölbchenförmigen, ort- und knaufwärts gerichteten Enden, zwei grosse Griffringe. Rundes, schalenförmiges Stichblatt. Alle Gefässtteile weisen im Randbereich eine Zierrille auf, dazu auf dem Knauf, der langen Griffbasis und dem Stichblatt in der Mitte jeweils ein einfaches Blattornament. Griff mit Silberdrahtwicklung, Türkenbünde.

Vierkantige, rhombische Klinge (Länge 82,5 cm, Breite 1,5 cm), im Wurzelbereich beidseitig tiefe Mittelhohlschliffe, beschriftet: «MI • SIÑAL • ES • DIOS • NOSTER • SINIOR • PEDRO • POETER • EN • SOLINGEN».

Gesamtlänge: 104 cm, Gewicht: 600 g

Provenienz: Antiquarin Pia Wettstein, Zürich 1967.

Späte Form eines Degens mit schalenartigem Stichblatt und grossen Griffingen, der in der spanischen Tradition des späten 17. Jahrhunderts mit einer Stickschlinge ausgestattet wurde. Als Schmied, der in spanischer Sprache beschrifteten und signierten, für den Export bestimmten Klinge erscheint ein «Pedro Poeter en Solingen». Um 1600 war in Solingen ein Schwertschmied namens Peter Potter, auch «Paeter» oder «Paether», tätig, der zwei unterschiedliche Eulen-Marken verwendete. 1640 leistete dessen Sohn Clemens den Handwerks-eid als Schwertschmied. Weitere Mitglieder der Solinger Schwert- und Messerschmiedefamilie «Poeter» lassen sich von 1684–1861 vor allem mit Hilfe der Messermacher-Rolle feststellen. Ein nicht namentlich nachweisbares Familienmitglied mit dem Vornamen Peter

dürfte die für diese Waffe benützte Klinge, welche typologisch und verarbeitungsmässig spanischen Rapierringen zu Ende des 17. Jahrhunderts entspricht, hergestellt haben.

Literatur: Erika Schlesinger, *Solinger Handwerkszeichen*, Duisburg 1978, S. 381. Seitz, *Blankwaffen II op. cit.*, S. 137, Abb 151, S. 140/145, Abb. 158. Weyersberg, *Solinger Schwertschmiede op. cit.*, S. 42, «Peter Potter».

42. Dolch, «Nobili-Dolch»

Tafel XXXI

italienisch, 1725, Venedig (Inv. BE 712).

Silbergefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet, berieben. Kugeliges Knauf mit konischen Ansätzen, Knaufbasis ebenfalls konisch. Dekormittelband mit Zierrillen und Wulsten, langer, gegliederter Vernietknauf. Parierstangenarme gerundet, genoppt und stark ortwärts gebogen, Enden in der Art des Knaufs gearbeitet. An der Griffbasis angelötetes Zierelement: über einer runden, zehnteiligen Rosette bilden Plättchen aus gerolltem Silberdraht eine kleine Halbkugel, auf der Unterseite zweimal die venezianische Silberbeschau, in der Mitte der Halbkugel und an der Basis gefasste, bunte Glassteine. Griff mit Silberdrahtwicklung, Türkenbünde.

Volle Dreikantklinge (Länge 31,5 cm, Breite 1,2 cm), Seitenflächen mit tiefen Kannelüren und Punktdurchbrechungen. Klingenwurzel vierkantig, mehrfach gekehlt. Silberscheide, teilvergoldet, Mundbereich vierkantig, dann dreikantig, rückwärtige Tragöse, Ortknopf in der Art des Knaufs. Auf den beiden Scheidenvorderseiten gravierte, symmetrisch angeordnete Blätterfolge. Die mehrheitlich glatte Rückseite weist im Mund- und Ortbereich einen einfachen, ornamentalen, gravierten Dekor auf. Gravierte Jahrzahl «1725» und das Besitzermonogramm «MET» unter einem Kreuz in einer Kartusche, viermal die venezianische Silberbeschau, verwischt.

Gesamtlänge: 46,4 cm, *Gewicht (ohne Scheide):* 300 g, *Gewicht (mit Scheide):* 425 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, Emmenbrücke (Kt. Luzern). Ehemals Slg. von Schwerzenbach, vgl. *Galerie Fischer, Luzern/Zürich*, 7. 5. 1935, Nr. 250, Tafel 14.

In der waffenkundlichen Literatur werden diese Dolche entweder als «Nobili-Dolche» (Forrer 1905, Gessler 1935) oder als «Schiavona dagger» (Blair 1962, Peterson 1968, Dufty 1974) bezeichnet. Mit der venezianischen Schiavona hat dieser Dolch bestenfalls die Verwendung im Gebiet der ehemaligen Republik Venedig gemeinsam. Hinsichtlich der Funktion als Galawaffe einer gehobenen Gesellschaftsschicht, den «Nobili» (nobile = vornehm, Adelig), unterscheidet sich der luxuriöse Silberdolch deutlich von der Schiavona, einer militärischen Griffwaffe mit Eisengefäss und belederter Scheide. Selbst wenn sich bei beiden Griffwaffentypen der Einfluss «Dalmatiens» nachweisen lässt, ist einestweilen dem von Forrer lancierten Begriff «Nobili-Dolch» den Vorzug zu geben. Möglicherweise erübrigt die Entdeckung einer zeitgenössischen, quellenmässig noch zu belegenden Dolchbezeichnung schon bald einmal die begriffliche Neuschöpfung.

Die oftmals auf den Scheiden datierten Dolche (z.B. 1715, 1725, 1743, 1749, 1761 und 1775) lassen sich von ca. 1700 bis in die letzten Jahrzehnte des 18. Jahrhunderts nachweisen. Auf silbernen Gegenständen, auch silbernen Griffwaffengefässen und Scheiden wurde bis 1810 das gebräuchliche venezianische Kontrollzeichen für Silberarbeiten, ein geflügelter Löwenkopf, der «Markuslöwe», kombiniert mit zwei Buchstaben, zumeist mehrfach eingeschlagen. Leider sind diese Beschaueichen häufig stark verwischt, so dass eine exakte Auswertung oftmals nicht mehr möglich ist.

In seiner typischen Form und Verarbeitung lässt sich das Gefäss des Nobili-Dolches erstmals um 1700 nachweisen (Ineichen, Zürich 1977, Nr. 430). Im Unterschied zu einem späteren Exemplar von 1715 (Ineichen, Zürich 1977, Nr. 463) endeten die Parierstangen anfänglich in stilisierten Tierköpfen (Drachen?); die Einheitlichkeit der «Turbanabschlüsse» von Griff, Parierstange und Scheide scheint sich zwischen ca. 1700 und 1715 herausgebildet zu haben. Der älteste zur Zeit bekannte Nobili-Dolch ist im Gegensatz zu späteren Aus-

führungen mit einer massiven, zweiseitigen, rhombischen Klinge ausgestattet, die beidseitig neben einem gekerbten Mittelgrat je ein Kannelürenpaar aufweist. Sie wurde zu Beginn des 18. Jahrhunderts von der vollen Stiletto-Klinge abgelöst, die schon bald mit Kannelüren etc. versehen, als Klingentyp für Nobili-Dolche ihre definitive Form fand. Die Scheiden waren zu Beginn des 18. Jahrhunderts nielliert und graviert; auf das Niellieren wurde in späteren Jahren verzichtet. In seiner um 1720 voll ausgebildeten Form dürfte der dekorative Nobili-Dolch als Teil der Männerkleidung bis zum Untergang der Republik bei vornehmen Venezianern einen dem Galadegen vergleichbaren Stellenwert gehabt haben. Ein montenegrinischer Dolchtyp, der in die letzten Jahre des 18. Jahrhunderts und ins frühe 19. Jahrhundert datiert wird, stimmt bezüglich Gefäss- und Scheidenform, aber auch hinsichtlich des Klingentyps, auffallend mit dem venezianischen Dolch überein. Als Gefäss- und Scheidenmaterial wurde Silber oder Messing verwendet. Unterschiede betreffen gewisse formale Details, z. B. den Flügeldekor der Scheide, die Parierstange; er weist zudem eine unterschiedliche, in Montenegro und Albanien beliebte Oberflächenbearbeitung auf. Das Verhältnis des montenegrinischen Dolches, ebenfalls eine «Kostüm- oder Trachtenwaffe», zum Nobili-Dolch, bedarf der Klärung. Es fällt jedoch auf, dass der seltenere, im Balkan beheimatete Dolch erst um 1800 auftaucht, nachdem die Waffe der venezianischen «Nobili» ihre Bedeutung verloren hat. Ein 1793 datiertes Exemplar in der Sammlung des Museo Poldi Pezzoli, Gefäss und Scheide aus Messing, ist das älteste bekannte Beispiel eines Dolches, der Elemente des Nobilidolches und der montenegrinischen Variante vereinigt.

Literatur: *Armes Anciennes des Collections Suisses, Musée Rath, Genève 1972, S. 48, Nr. 208, «1749».* Boccia/Godoy, *Museo Poldi Pezzoli II op. cit., S. 464, Nr. 739, Abb. 843. Enciclopedia ragionata delle armi, hg. Claude Blair, Milano 1979, S. 422/423, «Schiavona».* R. Forrer, *Die Schwerter und Schwertknäufe der Sammlung Carl von Schwerzenbach – Bregenz, Leipzig 1905, S. 60, Tafel 59. Galerie Fischer, Luzern/Zürich, 7. 5. 1935, Nr. 249, «1761», Nr. 250, «1725», Nr. 252, «1743», Tafel 14. Galerie Fischer, Luzern, 5/7. 10. 1995, Nr. 721. Claude Blair, *European & American Arms, New York 1962, Abb. 219. Jacob, Armes blanches op. cit., S. 124, 152. Auktionshaus Peter Ineichen, Zürich, 24. 5. 1977, Nr. 430 um 1700, Nr. 463, «1715», Tafel 7. Piero Pazzi, *I punzoni dell'argenteria eoreficeria veneta, Rovigo 1992. Harold L. Peterson, Daggers & fighting Knives of the World, London 1968, S. 52, Abb. 63. Southwick, Edged weapons op.c it., S. 204, Nr. 596. «1775».***

43. Hirschfänger

Tafel XXIV

deutsch, um 1851, Atelier des Johann Georg Hossauer (1794–1874), Berlin, aus dem Besitz des Prinzen Friedrich Carl von Preussen (1801–1883) (Inv. BE 428).

Silbergefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Auf der Knaufscheibe die plastische Darstellung eines gestellten Keilers, der einen Jäger zu Fall gebracht hat. Auf der Vorderseite des massiven Griffes erscheint ein jugendlicher Jäger, der in sein Horn bläst; die Rückseite mit der gravierten und ligierten Initiale «C» von einer Krone überhöht für «Prinz Carl von Preussen». Das teilweise durchbrochen gearbeitete Stuchblatt, sig. «HOSSAUER BERLIN 13 LOTH», zeigt ebenfalls in plastischer Ausformung einen Keiler, der von drei Hunden angegriffen wird.

Gerade Klinge (Länge 54,4 cm, Breite 2,7 cm) aus Schmiededamast mit gestecktem Rücken und Schör.

Schwarze Lederscheide, Silbergarnitur, Mundblech und Stiefel mit jagdlichem Dekor, gravierte Inschriften: Mundblech – «Eingeweiht durch den von Sr. Majestät dem Könige nach einer flotten Parforce-Jagd am St. Hubertustage 1851, einem 5jährigen Keiler gegebenen Fang auf dem Pichelswerder [Grunewald]». Stiefel – «S. M. Kaiser Alexander II, gab am St. Hubertustage 1864 nach einer flotten Parforce-Jagd im Grunewald, einem starken Keiler mit ihm den Fang».

Gesamtlänge: 69,3 cm, Gewicht (ohne Scheide): 621 g, Gewicht (mit Scheide): 854 g

Provenienz: Auktion Galerie Jürg Stuker, Bern, 7. 11. 1962, Nr. 29.

Die Waffe lieferte der 1850 zum Hoflieferanten des preussischen Königs Friedrich Wilhelm IV. und seines Bruders, des Prinzen Carl (1801–1883), beförderte Berliner Goldschmied Hossauer. Als Taufpate von Hossauers Tochter, Marie Caroline Wilhelmine, trat Prinz Carl schon am 1. Juli 1828 in Erscheinung. Für seinen Förderer und Gönner schuf Hossauer 1850/51 ein Hirschfänger-Prunkgefäß in Silber. Zur Montage dürfte er das Gefäß einem ortsansässigen Degenschmied übergeben haben.

Literatur: Slg. Carl Beck, Katalog 1998, S. 44/47, Nr. 8, Farbtafel.

44. Weidpraxe

Tafel XXIV

deutsch, um 1855/1860 (Inv. SU 1000).

Messinggefäß, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Auf der Knaufscheibe die plastische Darstellung eines Bären, der einen Jäger zu Fall gebracht hat. Auf der Vorderseite des massiven Griffes erscheint ein jugendlicher Jäger, der in sein Horn bläst; Rückseite mit punziertem und ziseliertem Dekor. Das teilweise durchbrochene Stichblatt mit kurzen Parierstangenarmen zeigt ebenfalls in plastischer Ausformung einen von Hunden angegriffenen Keiler.

Gerade, volle, breite Damast-Rückenklinge (Länge 30,2 cm, Breite 4,7 cm), Schneide in einem kurzen Bogen in den Ort laufend, Rücken signiert: «W: CLAUBERG A SOLINGEN». Ätzdekor teilvergoldet: Vorderseite – Hund einen Hirsch jagend, links und im Hintergrund ein Baum, darüber ein Blätterornament mit Eichenlaub, Jagdhorn und Hirschfänger geschmückt. Rückseite – Hund ein Wildschwein jagend, im Hintergrund ein Baum, darüber Blätterornament mit Eichenlaub, Jagdgewehr und Jagdtasche. Die Klingenwurzel bedeckt ein breiter Streifen mit unterschiedlichen Ornamenten, das Ortdrittel der Klinge ist blank. Mit weisser Rochenhaut bespannte Scheide. Messinggarnitur vergoldet, am Mundblech seitliche Traghaken, Stiefel. Mundblechdekor: ruhender Keiler zwischen Bäumen, dazu ornamentaler Blätterdekor.

Gesamtlänge: 44 cm, Gewicht (ohne Scheide): 883 g, Gewicht (mit Scheide): 1195 g

Provenienz: Auktion Hermann Historica, München, 6. 5. 1995, Nr. 671.

Die Weidpraxe, auch als Weidmesser, seltener als «Plötze» oder «Blatt» bezeichnet, diente hauptsächlich zum Zerwirken des Wildes. Sie fand auch als «Standhauer» Verwendung. Für das Freischlagen des Jagdstandes und der Pirschpfade war die axtartige Waffe durchaus geeignet. Zu Ende des 16. Jahrhunderts in ihrer typischen Form nachweisbar, ist sie mit einer vollen, kurzen und breiten, im Ort spitz oder stumpf zulaufenden Rückenklinge ausgestattet. Diese in Deutschland, anfänglich vor allem in Sachsen, verbreitete Jagdwaffe wurde bis ins 19. Jahrhundert in beinahe unveränderter Form beibehalten. Häufig war die Weidpraxe Teil eines mehrteiligen Jagdbestecks, das in einer metallbeschlagenen, lederbespannten Scheide mitgeführt wurde und z. B. aus einer Praxe, Messer, Gabel, Pfriem und Ahle bestehen konnte. An den Fürstenhöfen, vom Adel allgemein, wurde mit den Weidpraxen, die oftmals wappengeschmückt das ständische Jagdprivileg dokumentieren, ein erheblicher Aufwand getrieben. Der vorzügliche Zustand der von Wilhelm Clauberg geschmiedeten Klinge, auch der Zustand von Gefäß und Scheide, geben zur Vermutung Anlass, dass es sich um eine Geschenkswaffe handelt, die nicht zum Einsatz kam. Clauberg erscheint 1847 und 1854 in der Solinger Messermacherrolle als Klingenschmied. Das um 1851 entstandene Hirschfängergefäß des Berliner Goldschmieds Johann Georg Hossauer (vgl. Kat. Nr. 43) wurde für diese Waffe von unbekannter Hand weitgehend kopiert. Unterschiedlich ist die Gestaltung der Knaufscheibe, bei Hossauer ein Keiler, hier ein Bär, der einen Jäger attackiert. Die Scheidengarnitur, eine saubere aber wenig kunstvolle Gürtlerarbeit, hält einem Vergleich mit der hossauerschen Vorlage nicht stand.

Literatur: Slg. Carl Beck, Katalog 1998, S. 48/50. J. G. Frhr. v. Bistram, Führer durch die jagd historische Sammlung La Roche, Museum Schloss Landshut, Bern 1984, S. 42/43. Howard L. Blackmore, Hunting weapons, London 1971, S. 56/66, Abb. 53/57. Seifert, Hirschfänger op. cit., S. 78/87, Abb. 119.

45. Degen, «Galadegen»

Tafel VI

japanisch/europäisch, 3. Viertel 18. Jahrhundert (Inv. BE 382).

Sawasa-Gefäss, aus gegossenen, ziselierten, vergoldeten und lackierten Teilen zusammengesetzt. Vasenförmiger Knauf, Halsansatz, Vernietknauf. Der Griffbügel mündet in die Griffbasis, Parierstangenarm mit gerundetem Ende, zwei Ziergriffringe, Stichblatt mit nierenförmigen Hälften. Alle Gefässtteile weisen einen feinziselierten, etwas reliefierten, schwarz gelackten Dekor auf. Der fein gekörnte Grund wurde vergoldet. Der Dekor setzt sich aus blütenbesetztem, mehr oder weniger dicht angeordnetem Astwerk sowie Folgen von Blütenzweigen, Vögeln, Käfern und stilisierten Pagoden zusammen. In der Mitte des flachen, teilweise gerundeten Griffbügels Darstellung einer kleinen, stilisierten Sonne. Griff mit feiner vergoldeter, eventuell ergänzter Drahtwicklung, zwei Zwingen.

Dreikantige Klinge (Länge 78,3 cm, Breite 3,3 cm), tief gekahlte Seitenflächen. Schwarze Lederscheide, Eisengarnitur, Mundblech und Stiefel.

Gesamtlänge: 95,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 580 g, Gewicht (mit Scheide): 655 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 2. 7. 1962.

Die massgebliche Publikation zur Ausstellung «Sawasa» von 1998/1999 behandelt erstmals umfassend die Problematik der als «Sawasa» bezeichneten Importwaren des 17./18. Jahrhunderts und des gleichnamigen, zu deren Herstellung verwendeten Materials und den damit verbundenen Techniken. Das japanische Verb «sawasu» bedeutet «etwas mit einer dünnen schwarzen Lackschicht bedecken, um das Glänzen zu verhindern». Die Bezeichnung «Sawasa» steht vor allem für Gegenstände die für den europäischen Markt bestimmt waren und die aus einer Kupfer-Gold-Silber-Legierung (ca. 95–99 % Kupfer, ca. 1–5 % Gold, Silber) hergestellt wurden, welcher man auch kleine Mengen von Arsen beimischte. Der feinziselierte Dekor erhielt einen schwarzen oder braunen Lackbezug, den Grund hatte man zuvor vergoldet. In selteneren Fällen wurde der Dekor vergoldet und der Grund lackiert. Europäische, vor allem holländische Händler und Reisende, die derartige Objekte aus Japan erwarben, bezeichneten diese ausnahmslos als «sawasa», obschon das dafür verwendete Material weitgehend mit dem bekannteren, japanischen «shakudô» identisch ist. Die Gemeinsamkeiten von «shakudô» und «sawasa» beschränken sich jedoch auf die Legierung; das Erscheinungsbild der Gegenstände und deren Verarbeitung machen die Unterschiede deutlich. Bei Sawasa-Objekten sind die Formen europaorientiert und die schwarzen Flächen lackiert, um das Metall dunkel glänzend erscheinen zu lassen. Die für die Shakudô-Technik typische dunkle, glänzende Patina erzielte man mittels Chemikalien und nachträglichem Polieren. Es ist daher aus technischen und historischen Gründen angebracht, den Shakudô-Begriff restriktiver und nur für Objekte anzuwenden, die basierend auf der japanischen Kultur primär für den heimischen Markt geschaffen wurden. Als Sawasa-Produkte erscheinen in den holländischen Quellen zu Ende des 17. Jahrhunderts Griffwaffengefässe, Tabakdosen und andere Raucherutensilien. Sie gelangten hauptsächlich mit den Schiffen der holländischen ostindischen Kompanie nach Europa. Die importierten Griffwaffengefässe wurden primär von holländischen Degenschmieden verarbeitet; unter den Abnehmern finden sich aber auch französische und deutsche Griffwaffenhersteller. Obschon unterschiedlich signiert, stammen die verwendeten Klingen zumeist aus Solingen. Ein Sawasa-Degengefäss auf einer Waffe im Metropolitan Museum of Art entspricht formal, verarbeitungs- und dekormässig dem Beispiel aus der Slg. Carl Beck und dürfte aus der gleichen Werkstatt stammen.

Literatur: Sawasa, japanese export art in black and gold, 1650–1850, Katalog Rijksmuseum, Amsterdam 1998/99, S. 15/42, S. 52, A. 12.1 mit Abb. Dean, Court & Hunting Swords op. cit., S. 23, Nr. 37, Tafel 28.

46. Degen, «Galadegen»

Tafel XXX

japanisch/europäisch, um 1750 (Inv. BE 381).

Sawasa-Gefäss, aus gegossenen, ziselierten, vergoldeten und lackierten Teilen zusammengesetzt. Kugeliger Knauf, kurzer Halsansatz, Vernietknauf. Der im Knauf verschraubte Griffbügel mündet in die Griffbasis, Parierstangenarm mit gerundetem Ende, zwei Ziergriffhaken, Stichblatt mit nierenförmigen Hälften. Alle Gefässtteile weisen einen fein ziselierten, etwas reliefierten, vergoldeten Dekor auf. Der Grund wurde mit schwarzem Lack bedeckt. Einige wenige glatte, nicht ziselierte Partien des Bügels und des Parierstangenarms sowie die Ziergriffhaken wurden ebenfalls vergoldet. Der Dekor besteht aus Folgen von Blütenzweigen, durchsetzt von Vögeln und stilisierten Pagoden. Griff mit etwas loser Silberdrahtwicklung, Türkenbünde.

Dreikantklinge (Länge 81,2 cm, Breite 2,5 cm), tief gekehlte Seitenflächen, teilweise gebläut, vergoldeter Ätzdekor.

Gesamtlänge: 95,9 cm, Gewicht: 430 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 19. 6. 1961, Nr. 167.

Nach der Mitte des 18. Jahrhunderts verzichtete man bei höfischen Degengefässen allmählich darauf, Griffbügel in den Knäufen zu verschrauben. Für militärische Degen wurde diese Gefässkonstruktion bis zu Beginn des 19., für einige traditionelle Ordenswaffen bis ins 20. Jahrhundert beibehalten. Das verschraubte, um 1750 zu datierende Sawasa-Gefäss (vgl. Kat. Nr. 45) unterscheidet sich von den bisher bekannt gewordenen Degenbeispielen, die einen lackierten Dekor über einem vergoldeten Grund aufweisen, durch die Anwendung des gegensätzlichen Prinzips, indem der reliefierte Dekor vergoldet und der Grund schwarz lackiert wurde. Ungewöhnlich sind auch die massiven Ziergriffhaken.

Literatur: Sawasa, japanese export art in black and gold, 1650–1850, Katalog Rijksmuseum, Amsterdam 1998/99, S. 15/42, S. 49, A. 8.1, S. 53, A. 13.1 u. 13.2, S. 54, A. 14.1. Dean, Court & Hunting Swords op. cit., S. 22/23, Nrn. 34/35, Tafel 26. Klaus Hilbert, Blankwaffen aus drei Jahrhunderten, Berlin 1998, S. 50/77. Petr Konopisky, Petr Moudry, Blankwaffen der Habsburgermonarchie des 17.–20. Jh., Prag 1992, S. 74. Eugene Mollo, Russian military swords, 1801–1917, London 1969, S. 49, Nr. 37. Puype, The Visser Collection op. cit., Vol. I, Part 3, S. 194/199, Nr. 567, 568.

47. Degen

Tafel XIV

schweizerisch, kantonale Ordonnanz, um 1750, Offizier, Dragoner, Zürich (Inv. BE 117).

Messinggefäss, aus gegossenen und geschmiedeten Teilen zusammengesetzt. Kugeliger Knauf mit Halsansatz, Vernietknauf; der im Knauf verschraubte Griffbügel sowie der S-förmig geschweifte Seitenbügel münden in das herzförmige Stichblatt. Ein Parierstangenarm befindet sich unter dem Stichblatt; der zweite, nur noch rudimentär ausgebildete Arm verkümmerte zum kurzen Stichblattfortsatz, körperwärts ein Daumenring. Griff mit Messingdrahtwicklung, zwei Zwingen.

Zweischneidige Klinge (Länge 80,5 cm, Breite 4,1 cm), sechskantiger Querschnitt im Bereich des Wurzeldrittels, dann linsenförmig, im Ort etwas gerundet. Ätzdekor: Signatur «Christoph Locher in Zürich», Trophäen, Früchtekörbe in Kartuschen, Ornamente.

Gesamtlänge: 96,5 cm, Gewicht: 1075 g

Provenienz: Auktion Galerie Jürg Stuker, Bern 1952.

Die «Militär-Ordonanz für die Landmiliz des Canton Zürich, den 22sten Hornung 1770» informiert auch über die Bewaffnung der Dragoner, u. a. die reglementarischen Griff-

waffen: «Sabel [sic!], dessen Gefäss von Messing, Schwedischer Art mit einem Bogen über die Hand, in Form eines lateinischen S, mit zweyschneidender Klinge, die 2 Schuh 10 Zoll [85,3 cm] lang, und 1½ Zoll [3,8 cm] breit seyn soll; Jeder soll mit einfachen Quaste von gelbem Saffian-Leder versehen seyn» ... «Die Ober- und Unter-Officers hingegen, die keine Flinte führen, sind also auch keiner Patron-Tasche benöthigt. Ihre Seiten-Gewehr sollen von gleicher Façon und Länge, gleich den Dragonern, jedoch mit dem Unterscheid, dass die Ober-Officers dieselben im Griff oder Gefäss vergolddt, und die Sabel-Quaste von Gold mit blauer Seide meliert, die Unter-Officers aber Sabel-Quaste von Cameelhaar, wie die Frey-Reuter haben sollen. Die Officers von der Escadron der Kyburger- und Turbenthaler-Quartiers sollen ihre Sabel-Quasten anstatt mit blauer, mit rother Seide meliert haben».

Der zürcherische Dragonerdegen, wie er 1770 zur Ordonnanz erklärt worden war, lässt sich schon um 1745/50 nachweisen. Zu Ende des 18. Jahrhunderts verzichtete man auf den S-förmigen Handschutzbügel sowie einen Teil der Parierstange, auch wurden die Griffbügel nicht mehr verschraubt. Damit verlor der Dragonerdegen wesentliche Merkmale, die er anfänglich mit seiner Vorlage, dem schwedischen Kavalleriedegen Modell 1729 und 1739, gemeinsam gehabt hatte. Bei der Neuorganisation der Zürcher Kavallerie 1772 wurde der Sollbestand für das aus acht Schwadronen bestehende Dragonerkorps auf 872 Mann festgesetzt.

Literatur: «Militär-Ordonanz für die Landmiliz des Canton Zürich» von 1770, S. 87/89. Olof P. Berg, *Svenska Blankvaben*, 2. Teil, 1983, S. 27/28. Schneider, *Griffwaffen 18./19. Jh. op. cit.*, S. 11, Nrn. 3/4 mit Abb. Hugo Schneider, *Die zürcherischen Griffwaffen des 18. Jahrhunderts*, *Zürcher Chronik* Nr. 16, 1947, S. 4/11. Schneider, *Schweizer Waffenschmiede op. cit.*, S. 175/176. Martin Schmid, *Die Zürcher Miliz am Ende des Ancien Régime, Kriegsmaterial, Ausbildung, Mobilisierung unter dem Aspekt der Kriegstüchtigkeit, Lizenzratsarbeit*, Zürich 2000, S. 42/47. Wegeli, *Schwerter und Dolche op. cit.*, S. 182/183, Nrn. 674/676, Abb. 200.

48. Degen

Tafel XXXV

schweizerisch, kantonale Ordonnanz, um 1780, Dragoner, Zürich (Inv. BE 116).

Messinggefäss, aus gegossenen und geschmiedeten Teilen zusammengesetzt. Kugelige Knauf, beidseitig mit je einem Zierrillenpaar, Halsansatz, Vernietknauf. Der Griffbügel sowie der S-förmig geschweifte Seitenbügel münden in das herzförmige Stichblatt. Zwischen den beiden Stichblatthälften im Stichblatteinschnitt wurde ein kurzer Parierarm eingesetzt, körperwärts ein Daumenring. Griff mit Messingdrahtwicklung, zwei Zwingen. Zweischneidige Klinge (Länge 86,5 cm, Breite 3,7 cm), im Wurzelbereich sechskantiger Querschnitt, dann linsenförmig, dazu ebenfalls im Wurzelbereich ein Mittelhohlschliff, Ätzdekor: über der Klingenwurzel das Zürcher Wappen mit einem Löwen als Schildhalter, im Hohlschliff die Jahrzahl 1718, anschliessend die Darstellung eines grossen, rennenden Wolfes.

Gesamtlänge: 103 cm, Gewicht: 1010 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, Juni 1958.

Obschon in der zürcherischen Ordonnanz von 1770 für Dragoner Degen nach «schwedischer Art» vorgeschrieben wurden (vgl. Kat. Nr. 47), sind vor allem bezüglich der Gefässbeschaffenheit Abweichungen festzustellen. Schon bald verzichtete man auf einen, später auf beide Parierstangenarme; der Griffbügel wurde nicht mehr verschraubt sondern gesteckt, auch der S-förmige Seitenbügel verschwand nach und nach. Das Gefäss eines Dragonerdegens um 1780/90 unterscheidet sich daher durch seine einfachere Form deutlich von Waffen aus der Zeit um 1750/60.

Die um 1780 remonte Klinge stammt von einem Dragonerdegen kantonale Ordonnanz 1717. Die Beschaffung von 500–600 «Seitengewehren» für die Dragoner hatte der Zürcher

Kriegsrat im Mai 1717 beschlossen. Ein verbindliches Degenmuster wurde den ansässigen Degenschmieden zur Verfügung gestellt. Im Verlauf des Jahres 1718 lieferten die Degenschmiede Pfister, Bremi, Leutnant Arter und Gerold Arter, angeführt von Zunftschreiber und Degenschmied Wehrli dem Zeughaus 288 «Band-Tegen». 1719 erhielt das Zeughaus vom gleichen lokalen Handwerkerkonsortium weitere 312 «Band-Tegen», insgesamt 600. Der Handwerksobmann Wehrli steuerte im gleichen Jahr zehn zusätzliche Exemplare bei. Diese Degen waren mit «uniformen», verzinnnten Eisengfässen und Klingen ausgestattet. Die in den Jahren 1718/1719 von fünf Degenschmieden montierten deutschen Klingen hatte der Lieferant vorgängig mit einem einheitlichen Ätzdekor bestehend aus dem Zürcherwappen, den Jahrzahlen «1717» oder «1718» und dem Wolfszeichen versehen. Obwohl wir nur in einigen wenigen Fällen Kenntnis der Klingenmarken besitzen, welche ausnahmslos auf die Angel geschlagen wurden, scheint es dennoch erwiesen, dass die beteiligten Zürcher Degenschmiede Solingerklingen verwendeten. Möglicherweise wurde der stilistisch unterschiedliche Wappendekor erst in Zürich angebracht.

Quellen u. Literatur: Staatsarchiv Zürich – F III 42, *Zürcher Zeugamtsrechnungen, 1544–1798, Auszüge als Manuskript, Schweiz. Landesmuseum, Zürich.* Hugo Schneider, *Die zürcherischen Griffwaffen des 18. Jahrhunderts, Zürcher Chronik* Nr. 16, Zürich 1947, S. 4/11. Schneider, *Griffwaffen 18./19. Jh. op. cit., S. 11, Nrn. 2./4. mit Abb.*

49. Degen

Tafel XIV

schweizerisch, kantonale Ordonnanz, um 1720, Dragoner, Luzern (Inv. BE 60).

Eisengfäss, kugelig Knauf mit konischem Ansatz; Griff- und separater Seitenbügel sind durch eine diagonale Spange miteinander verbunden und münden in die Parierstange resp. das Stichblatt. Griff- und Seitenbügel aus Rundeisen weisen als Dekor je ein kleines Kugelpaar auf. Parierstangenarm ortwärts gebogen, Daumenbügel körperwärts. Zweiteiliges Stichblatt; die nierenförmigen Stichblattbleche in Rundeiseneinfassungen fixiert, weisen feine Zierlochungen auf. Aus Zinn gegossenes Griffstück mit spiralig angeordneten Rillen und Wulsten.

Zweischneidige Klinge (Länge 80,4 cm, Breite 3,8 cm), breiter Mittelhohlschliff, Ätzdekor: Luzerner Wappen, ein wilder Mann mit Tanne als Schildhalter.

Gesamtlänge: 97,8 cm, *Gewicht:* 915 g

Provenienz: Büchsenmacher Schwarz, Bern 1952.

Schon 1501 lässt sich der wilde Mann auf einer Luzerner Standesscheibe von Lukas Zeiner als Schildhalter nachweisen. Bereits drei Jahre darnach, 1504, wurde ein wilder Mann in ruhender Stellung auf die Aussenwand des Rathhausturmes gemalt. Im Kt. Luzern erfreute sich der wilde Mann seit 1577 nach der Entdeckung von Mammutknochen in der Gemeinde Reiden, welche man für die Überreste eines Riesen hielt, einiger Popularität. Ein 1589 beim Zürcher Maler Hans Heinrich Wegmann in Auftrag gegebenes Gemälde, das den «Riesen von Reiden» zum Gegenstand hatte, ersetzte die bisherige Bemalung am Rathhausturm. Die 1704 erneuerte Version eines luzernischen wilden Mannes inspirierte einen unbekannten, offenbar ortsansässigen Handwerker, den tannenbewehrten Riesen als Klingenschmuck zu verwenden. Eine weitere Besonderheit des Luzerner Dragonerdegens ist der gegossene Zinngriff, welcher im Vergleich zu den damals üblichen Griffwicklungen aus Eisen-, Kupfer- oder Messingdraht, robuster und weniger reparaturanfällig war. Zu Ende des 18. Jahrhunderts verfügte der Kt. Luzern über drei Dragonerkompanien mit einem Sollbestand von je 70 Mann, dazu gehörte ein vier Mann starker Stab.

Literatur: Kurze Darstellung von der Stärke und der Einrichtung der Miliz in den verschiedenen Kantonen und Landschaften der Schweiz, *Neues Militärarchiv* Bd. 1, Zürich 1804, S. 54/55, 57. Theodor von Liebenau, *Das alte Luzern, Luzern* 1881, S. 192. Richard Wolfram, *Wappenhalter und Symbolgestalten, Studien zur älteren Volkskultur, Wien* 1980, S. 115.

50. Säbel

Tafel XXXIII

schweizerisch, kantonal, 3. Viertel 18. Jahrhundert, Offizier, Dragoner, Grenadier, Genf (Inv. BE 101).

Messinggefäss, aus gegossenen und geschmiedeten Teilen zusammengesetzt. Olivenförmiger Knauf, konischer Ansatz, Vernietknauf. Der Griffbügel sowie der S-förmig geschweifte Seitenbügel münden in das herzförmige Stichblatt. Der Knauf und der Mittelteil des Griffbügels sowie das Stichblatt weisen einen spiraligen Rillendekor auf. Vierkantiger Griff mit Kupferdrahtwicklung, zwei Zwingen.

Leicht gebogene, volle Rückenlinge (Länge 77 cm, Breite 2,4 cm), Ätzdekor: beidseitig Genferwappen in Oval, Trophäen, Ornamente.

Gesamtlänge: 94,5 cm, Gewicht: 620 g

Provenienz: Antiquar Emil Hofmann, Paudex/Lausanne 1955.

Bei diesem leichten Säbel dürfte es sich um eine elegante, ins 3. Viertel des 18. Jahrhundert zu datierende Variante des französischen Modells von 1750 für Dragoneroffiziere handeln, welche ihre Entstehung möglicherweise einem Genfer Degenschmied verdankt. Dieses Modell erfreute sich auch bei den französischen Grenadieroffizieren einiger Beliebtheit. In seltenen Fällen fanden auch in Frankreich leichte, volle, zumeist gerade Klingen für Dragoner Verwendung, so z. B. für den Degen der Offiziere des «Régiment des Dragons de Monseigneur le Dauphin» (ca. 1775/1780).

Literatur: Jean Dunant, Messieurs les Maîtres, Historique de la Compagnie des Dragons genevois (1743–1782), Genève 1997, S. 24/26. Aries, Armes blanches op. cit., 1^{er} fasc. 1966, «Sabres d'officiers modèle de 1750». Aries, Armes blanches op. cit., Vol. XXVIII 1983, «Les fortes épées à branches double d'officiers des grenadiers de l'infanterie». Lhoste, Epées op. cit., S. 129.

51. Säbel

Tafel XXXV

schweizerisch, kantonale Ordonnanz, datiert 1771, Infanterie, Schaffhausen (Inv. BE 119).

Messinggefäss, aus gegossenen und geschmiedeten Teilen zusammengesetzt, kugelig Knauf, Vernietknauf, Griffbügel und Seitenbügel münden in das herzförmige Stichblatt, Daumenring, Parierstangenfortsatz. Griff mit Messingdrahtwicklung, Zwingen.

Rückenlinge (Länge 63 cm, Breite 3 cm), beidseitig ein Hohlschliff im Rückenbereich. Ätzdekor: Signatur, «Flach Fourbisseur à Schaffhausen 1771», dazu eine Darstellung des Schaffhauser Bocks sowie die Devise «Gott ist unser Hoffnung».

Gesamtlänge: 78 cm, Gewicht: 630 g

Provenienz: Aus dem Nachlass des Antiquars De Reyher, Lausanne 1951.

Der Säbel entspricht weitgehend den zürcherischen Infanteriesäbeln wie sie im 3. Viertel des 18. Jahrhunderts Verwendung fanden. Von der Hand des Schaffhauser Degenschmieds Johann Georg Flach (1728–1781) ist ein weiterer «1765» datierter Säbel bekannt.

Literatur: Schneider, Schweizer Waffenschmiede op. cit., S. 107. Schneider, Griffwaffen 18./19. Jh. op. cit., S. 12, Nr. 9 mit Abb.

52. Hirschfänger

Tafel XV

schweizerisch, kantonale Ordonnanz 1760, Tambour, Pfeifer, berittener «Läufer», Bern (Inv. BE 439).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Grosse Knaufkappe, als Dekor dient eine Panoplie mit zeitgenössischem Kriegsgesetz; der Griffbügel endet in der Griffbasis. Bügelansatz, Mittelteil und die Griffbasis sind dekoriert. Kurzer Parierstangenarm, gerundeter Abschluss. Unregelmässig ovales, stark ortwärts gebogenes Stichblatt, Dekor: im Zentrum das Berner Wappen in einer barocken Kartusche, zwischen zeitgenössischem Kriegsgesetz, Kanonen, Säbel, Fahnen etc., oben und unten ornamentale

Abschlüsse. Griff mit rotem Stoff bespannt, darüber ein weitmaschiges Gitter aus feinem Messingdraht, auf der Griffvorderseite eine Griffschiene. Eine Zwinge mit gravierter Besitzerangabe: «SALOMON...EN...L...MAN» berieben und verwischt.

Rückenklinge (Länge 58,8 cm, Breite 3,2 cm), Hohlschliff, Ätzdekor: Trophäen, Ornamente und Rankenwerk.

Gesamtlänge: 74 cm, Gewicht: 595 g

Provenienz: Antiquar Otto Staub, Freiburg 1959.

Am 16. Januar 1760 genehmigte die bernische Regierung die neuen Uniformenordnungen für die deutsche und die welsche Infanterie. Eine neue Uniform, bestehend aus einem blauen Rock mit rotem Futter, roten Aufschlägen und Kragen, roter Weste und Hose, löste die bisherige weissgraue Uniform ab. Im Gegensatz zur deutsch-bernischen Infanterie trugen die welschen Einheiten seit 1751 blaue Westen und Hosen, die sie nach 1760 beibehalten konnten. Ausser der Uniformierung wurde auch die Bewaffnung neu geregelt. Von diesen Neuerungen waren auch die «Tambouren, Pfeifer und Läufer zur Fuss und zu Pferd» betroffen. Ihre Uniformen entsprachen seit 1760 derjenigen der Infanterie; sie hatten aber u. a. eine unterschiedliche Bewaffnung: «Tambours. Sollen gekleidet seyn, wie die Soldaten... Anstatt des Seitengewehrs sollen sie einen Hirschfänger tragen nach dem Modell». Auch für die Pfeifer und die berittenen Läufer wurde der Hirschfänger nach Modell zur Ordonnanz erklärt. Nur der Tambourmajor machte eine Ausnahme; er wurde mit dem Säbel für Wachtmeister dotiert. Über die Beschaffenheit des Hirschfängers kant. Ord. 1760 lässt sich in den Quellen leider nur wenig in Erfahrung bringen. Nach der am 5. Juli 1759 protokollierten Meinung des bernischen Kriegsrates gab dieser anfänglich einer Waffe mit glattem, eher massivem Messinggefäss den Vorzug. Am 18. Oktober einigte sich der Kriegsrat auf ein Modell, das am 16. Januar 1760 mit der Uniformenordnanz vom Rat angenommen wurde.

Als Hersteller von Griffwaffenmustern resp. Modellen und als Zeughauslieferant trat in jener Zeit vor allem der Berner Degenschmied Johann Friedrich Gruner (1714–1762) in Erscheinung, der als Geselle in Deutschland, Dijon, Paris, Lyon und Genf tätig gewesen war. Ihm verdanken wir mit grosser Wahrscheinlichkeit auch den vorliegenden Hirschfänger. Es ist interessant festzustellen, dass das Zeugamt am 11. November 1759 und am 8. Januar 1760 mit zwei ortsansässigen Handwerkern, einem Sattler und dem Degenschmied Gruner, die Lieferung von «500 Hirschfängerkupel» zu 19 Batzen das Stück vereinbarte. Es wurden jedoch keine Hirschfänger in Auftrag gegeben. Das Zeugamt erhielt bis 1761/62 248 Hirschfängerkuppel, dann wurden die Lieferungen eingestellt, weil der an der Herstellung beteiligte Gruner 1762 verstarb. Dank 178 vom Zeughaussattler Waltert umgearbeiteten alten, vorhandenen Kuppeln besass man Ende 1762 insgesamt 426 Hirschfängerkuppel. In Übereinstimmung mit der Zahl der bestellten und den tatsächlich gelieferten Hirschfängerkuppeln, ging der Kriegsrat ursprünglich von einem Hirschfängerbedarf von 400–500 Exemplaren aus. Im Unterschied zu anderen 1760 ebenfalls zur Ordonnanz erklärten Griffwaffen wurde von den Hirschfängern kein Vorrat angelegt. Es scheint, dass man nach dem Tode Gruners 1762, des fähigsten bernischen Degenschmieds, das Hirschfängerprojekt nicht mehr weiter verfolgte. Dies erklärt auch die Seltenheit dieser Waffe. Es sind zur Zeit nur fünf Exemplare bekannt; die Waffe aus der Slg. Carl Beck, ein Hirschfänger im Besitz des Musée militaire vaudois, Inv. 274, mit gleichem Gefäss und einer alt ergänzten Klinge, ein Hirschfänger mit abgeändertem Gefäss (das Wappen auf dem Stichblatt wurde entfernt) sowie zwei weitere Waffen in Privatbesitz. Wie die Besitzergravur belegt, wurde die dekorative, wappengeschmückte Waffen zu Eigentum erworben. Gemäss Uniformenordnanz 1760 gehörten Tambourmajoren sowie die Träger eines Hirschfängers zu den wenigen Milizangehörigen, deren Uniform oder Ausrüstungsteile zusätzlich mit einem gut sichtbaren Bernerwappen aufgewertet wurden. Es erschien beim Tambourmajor als versilbertes Abzeichen, als Trommeldekor sowie als Dekor auf dem blechernen Pfeifenkasten.

Auch die Läufer zu Fuss oder zu Pferd trugen ein Messingabzeichen mit dem Bernerwappen.

Quellen u. Literatur: Staatsarchiv Bern – KRM 51, S. 196, 12. März, 1759. *Armatur & Montur* Nr. 179, D 113, S. 149/150, 152/153. Nr. 180, «Hirschfänger». Nr. 664, *General-Inventarium 1753–1760*. Nr. 682 k, 683 a, b, c., *Zeughausrechnungen 1759–1763*. F. Amiguet, *Les milices vaudoises, Lausanne 1914*, S. 159/161. Roland Petitmermet, Lucien Rousselot, *Schweizer Uniformen/Uniformes Suisses, 1700–1850*, Bern 1976, S. 34/36, *Tafeln 20/21*. Schneider, *Schweizer Waffenschmiede op. cit.*, S. 125.

53. Hirschfänger

Tafel XV

schweizerisch, 3. Viertel 18. Jahrhundert, Artillerie, Zürich (Inv. BE 437).

Messinggefäß, aus gegossenen und geschmiedeten Teilen zusammengesetzt, Knaufkappe, griffwärts mit Lappenfortsatz, Vernietknauf, Griffbügel in Parierstange mündend, muschelförmiges Stuchblatt stark ortwärts gebogen. Griff mit Fischhaut bespannt, Zwinge, griffwärts mit Lappenfortsatz. Die beiden Lappenfortsätze von Knauf und Zwinge decken teilweise die Griffmittelschiene.

Gerade, zweischneidige Klinge (Länge 57,8 cm, Breite 3,7 cm), linsenförmiger Querschnitt, im Ort gerundet. Ätzdekor vergoldet, berieben: Springender Hirsch in einer ovalen Kartusche, dazu der Spruch «Ma Douleur cause ma fuit[e]»; es folgen in weiteren Kartuschen Frauen- und Männerbüsten sowie rahmende Ornamente.

Gesamtlänge: 71,4 cm, *Gewicht:* 750 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, Stein am Rhein (Kt. Schaffhausen) 1951.

Ein Beschluss des bernischen Kriegsrats vom 12. Mai 1749 regelte erstmals die Uniformierung und Bewaffnung der «Compagnie d'Artillerie du Pays de Vaud». Als Bewaffnung diente den Artilleristen ein Luntenstock, «Boutte feu», möglicherweise in Form eines Spontons (vgl. Kat. Nr. 89) sowie ein Hirschfänger, «...un echevin soit couteau de chasse...» In den deutschbernischen Kantonsteilen wurde der Hirschfänger für Artilleristen erst 1769 eingeführt. Von den amtlichen Stellen (Zeugamt, Zeughaus) erfuhr der Artillerie-Hirschfänger keine besondere Förderung. Auch die direkt betroffenen Milizangehörigen, welche die Waffe auf eigene Kosten zu erwerben hatten, kamen den obrigkeitlichen Wünschen kaum nach. Die wenigen noch erhaltenen Artillerie-Hirschfänger Ord. 1749/69 stammen aus dem Besitz von Angehörigen der welschen Kompanie. Sie verfügen über breite, volle Rückenklingen (Länge ca. 40–50 cm, Breite ca. 50 mm), die man aus dem Jura (Vallorbe) oder aus Frankreich (Klingenthal) bezog. Das mit dreifach vernieteten Hornschalen belegte Messinggefäß hat eine horizontale S-förmig geschweifte, vierkantige Parierstange (vgl. Schneider/Meier, *Griffwaffen op. cit.*, S. 123, Typ B).

Auch Zürich beschloss, möglicherweise dem bernischen Beispiel folgend, seinen Artilleristen den Hirschfänger zu empfehlen. So lieferte der Obmann der Zürcher Degenschmiede, Johann Kaspar Wehrli (1702–1775), dem Zeugamt 1749 «neue Hirschfänger», welche den ansässigen Degenschmieden und den Artilleristen als Muster dienen sollten. Vor allem Wehrli und der von 1748–1780 ebenfalls als Zeughauslieferant aktive Degenschmied Christoph Locher kommen als Hersteller von Artillerie-Hirschfängern in Frage. Von Locher ist ein signiertes Exemplar bekannt, das mit einer breiten, im Ort gerundeten Klinge ausgestattet ist. Für jagdliche Zwecke waren derartige Hirschfänger ungeeignet. Trotz obrigkeitlichem Muster variieren die in der Zeit von 1749 bis 1770/78 hergestellten zürcherischen Artillerie-Hirschfänger beträchtlich, weisen aber dennoch in Bezug auf Gefäß und Klinge gewisse Gemeinsamkeiten auf. Als offizielle Bewaffnung für Artilleristen wurde der Hirschfänger erst in die gedruckte Militär-Ordonnanz für die Landmiliz des Kantons Zürich von 1770/78 aufgenommen: «Corporals, Gefreyte und Gemeine sollen Hirschfänger von schwarz-hörnenem Griff mit Messing, die Klinge zweyschneidend, ... haben».

Quellen u. Literatur: Staatsarchiv Zürich. – F III 42, *Zürcher Zeugamtsrechnungen, 1544–1798*,

Auszüge als Manuskript im Schweiz. Landesmuseum, Zürich. Staatsarchiv Bern – Armatur & Montur Nr. 179, D 87, KRM 12. Mai 1749. Bieri/Meier, Schweizer Griffwaffen op. cit., S. 83 mit Abb. Schneider, Schweizer Waffenschmiede op. cit., S. 175/176, 282. Schneider /Meier, Griffwaffen op. cit., S. 123, Typ B, falsch datiert und zugeordnet. «Militär-Ordonanz für die Landmiliz des Canton Zürich» von 1770, S. 100. Schweiz. Landesmuseum 1985, 94. Jahresbericht, S. 13, Abb. 9/10, S. 36/37.

54. Weidmesser

Tafel XV

schweizerisch, kantonal um 1820, Offizier, Scharfschützen, Solothurn (Inv. BE 434).

Messinggefäß, aus gegossenen und geschmiedeten Teilen zusammengesetzt, Angel beidseitig mit schwarzen Hornplatten belegt. Die Platten weisen einen geschnittenen Dekor, bestehend aus gebündelten Linien, auf, die sich diagonal kreuzen; dazu einige kleine Perlmuttereinlagen sowie ein Dekor aus Silberstiften. Die Griffbasis ist vierkantig und wird auf den Aussenseiten von Rillen durchzogen. Vierkantige Parierstange mit breiter werdenden Armen.

Gerade, zweischneidige Klinge (Länge 56,7 cm, Breite 4 cm), sechskantiger Querschnitt, Wurzelhälfte gebläut, vergoldeter Ätzdekor: Solothurner Wappen von Krone überhöht zwischen Oliven- und Palmzweig, Ornamente. Auf der Klingenrückseite Darstellung eines Jagdhorns, Symbol der Scharfschützen, ebenfalls zwischen Oliven- und Palmzweig.

Gesamtlänge: 69,4 cm, Gewicht: 610 g

Provenienz: Aus dem Nachlass Antiquars De Reyher, Lausanne 1951.

Literatur: Schneider/Meier, Griffwaffen op. cit., S. 120.

55. Degen

Tafel XXXVI

schweizerisch, kantonal, um 1830, Offizier, Bern (Inv. BE 106).

Messinggefäß, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Helmknopf, Griffbügel in Parierstange mit kurzem Arm mündend. Parierstangenabschluss etwas verdickt, Palmettendekor. Das Mittelstück des flachen Griffbügels weist im Zentrum einen Dekor auf, der aus einer stilisierten Blüte zwischen zwei kurzen Lorbeerzweigen besteht. Ovale Stichblatt, Dekor: im Zentrum das Berner Wappen von einer Krone überhöht, zwischen Eichenlaub und Palmzweigen. Die kleinere Stichblatthälfte ist körperwärts abklappbar. Schwarzer, vierkantiger Holzgriff, auf der Vorder- und Rückseite geschnittene Waffelmuster, zwei Zwingen.

Zweischneidige Klinge (Länge 81,5 cm, Breite 4,2 cm), sechskantiger Querschnitt, Wurzelhälfte gebläut, vergoldeter Ätzdekor: Signatur, «Gebr. Weyersberg in Solingen», beschriftet, «Treu & Ehre/Vaterland», Trophäen. Schwarze Lederscheide, vergoldete Messinggarnitur, Mundblech ohne Tragknopf (fehlt), Stiefel mit Schlepper.

Gesamtlänge: 98,4 cm, Gewicht (ohne Scheide): 1050 g, Gewicht (mit Scheide): 1290 g

Provenienz: Auktion Galerie Fischer, Luzern 1957.

Es ist noch eine weitere Waffe mit einem vergleichbaren, helmknopfgeschmückten Degengefäß bekannt, auf deren Stichblatt das gekrönte Bernerwappen in ähnlicher Art und Weise eine zentrale Stelle einnimmt. Die Waffe gehörte dem Prinzen Louis Napoleon, dem späteren Napoleon III. (1808–1873), der 1834 zum bernischen Artilleriehauptmann befördert worden war. Der Bernerdegen des Prinzen befindet sich heute in der Sammlung Schloss Arenenberg, Kt. Thurgau, das seine Mutter, Hortense de Beauharnais, Gattin von Louis Bonaparte (1806–1810, König von Holland), 1817 erwarb und bis zu ihrem Ableben 1837 mit ihrem Sohn bewohnte. Der Degen aus der Slg. Carl Beck dürfte ebenfalls aus dem Besitz einer hochgestellten Persönlichkeit, wohl eines Berners stammen; möglicherweise dem Präsidenten des bernischen Kriegsrates, Franz Karl von Sinner (1801–1865), an welchen Louis Napoleon am 18. Juni 1834 sein Gesuch richtete, als Artillerieoffizier mit den Berner Truppen an Manövern in Thun teilnehmen zu können. Bei beiden Degen handelt

es sich offensichtlich um lokale Einzelanfertigungen unter Verwendung importierter deutscher Klingen.

(Das Napoleonmuseum Arenenberg, Salenstein, Kt. Thurgau, Konservator Dominik Gügel, stellte freundlicherweise den Degen von Louis Napoleon zur Verfügung.)

Literatur: Schneider/Meier, Griffwaffen op. cit., S. 34 mit Abb. Emil Blösch, Prinz Louis Napoleon in Bern, Berner Taschenbuch, 30. Jg. 1881, S. 221/229. André Damien Batonnier, La jeunesse suisse de Napoleon III, Souvenir Napoleonien, Nr. 289, 1976, S. 16/26. Dominic Pedrazzini, Le prince Louis Napoleon à Thoune où rencontre avec un maître, Souvenir Napoleonien, Nr. 289, 1976, S. 27/30.

56. Degen

Tafel XXXVI

schweizerisch, um 1830, Offizier, eidgenössischer Stab (Inv. BE 292).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet, berieben. Vierkantige Knaufkappe mit behelmtm Kopf als Abschluss, seitlich Palmetten u. a. ornamentaler Dekor. S-förmig geschweiften, flacher Griffbügel, gewinkelt in die Parierstange übergehend. In der Mitte des Griffbügels ein grosses, längsovals Medaillon mit der Darstellung der geflügelten Siegesgöttin. Die flache, vierkantige Parierstange endet in einem rosettengeschmückten, ortwärts gebogenen, gerundeten Abschluss. Das stark ortwärts gebogene, schildförmige Stichblatt mit Löwenkopfab schlüssen schmückt in der Mitte ein ovals Schweizerwappen zwischen Lorbeerzweigen, das von einem «Freiheitshut» überhöht wird, beidseits des Wappens lorbeerbekränzte antike Helme. Der vierkantige Griff wurde auf der Vorder- und Rückseite mit Perlmutterplatten belegt, seitlich Messingschienen, Zwingen. Rücken Klinge (Länge 80,5 cm, Breite 1,8 cm), breiter Hohlschliff, gebläut, vergoldeter Atzdekor, berieben.

Gesamtlänge: 93,5 cm, Gewicht: 530 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, Bern 1963.

Obschon für Offiziere des eidgenössischen Generalstabskorps im Reglement von 1817 als Bewaffnung Säbel vorgesehen waren, trugen Offiziere des Justizstabs, des Oberkriegskommissariats und Ärzte schon nach 1817 den Degen. Von 1817–1842 waren es in erster Linie Artillerie- und Infanterieoffiziere, die sich mit Degen zu bewaffnen hatten. Neben dem eidgenössischen Degenmodell mit dem charakteristischen Helmknäuf und schwarzem Holzgriff fanden vor allem in der Zeit vor 1852 Offiziersdegen mit unterschiedlichen Gefässen Verwendung, die dem persönlichen Geschmack des Trägers entsprachen. Dazu gehören beispielsweise die nach dem ersten eidgenössischen Offiziersfest in Langenthal von 1822 festzustellenden Degen mit patriotischem Dekor. Das Gefäss der vorliegenden Waffe wurde, abgesehen vom Stichblatt, aus den gleichen Teilen komponiert wie die seit 1822 beliebten Degen mit Rütliwurszene oder Fahnenpanoplie. Weil die Verwendung des Schweizerwappens als Stichblattdekor vor allem bei Waffen festzustellen ist, deren Träger nachweislich dem eidgenössischen Stab zugeteilt waren, dürfte auch der Degen aus der Slg. Carl Beck einem eidgenössischen Stabsoffizier gehört haben.

Im Reglement über die Bewaffnung und Ausrüstung der Truppen aller Waffen der eidgenössischen Armee vom 20. August 1842, welches das Reglement von 1817 ablöste, wurden die für den eidgenössischen Stab verbindlichen Griffwaffen erneut festgelegt: «§. 61. Der Säbel für Offiziere des Quartiermeister-, des Artillerie- und des Generalstabs. Gleich demjenigen der Kavallerieoffiziere (§. 33). §. 62. Der Degen für den Justizstab und das Oberkriegskommissariat nebst dem Medizinalpersonale. Nach bisheriger Ordonnanz». Als eine Folge der Reorganisation von 1842 hatten sich die Offiziere aller Waffengattungen (Infanterie, Scharfschützen, Kavallerie, Artillerie, Genie, Train) mit Säbeln auszurüsten. Einen Degen, dessen Stichblatt «ordonnanzmässig» mit einem Schweizerwappen versehen wurde, erhielt die Schweizerarmee erst mit der Einführung des Feldpredigerdegens von 1911.

Literatur: Bieri/Meier, Schweizer Griffwaffen op. cit., S. 32, Nr. 54. Schneider/Meier, Griffwaffen op. cit., S. 28, 37/38, 42/45, 48/50, 58. Lhoste, Epées op. cit., S. 389, Nrn. 730, 732, Griffbügel, S. 444/445, Nr. 845, 849, Knaufkappe, S. 447, Nr. 852, Griffbügel. Jürg A. Meier, Schweizerische Griffwaffen der Restaurationszeit, Zeugen eines erstarkten Nationalbewusstseins, Ausstellung zum 25-jährigen Jubiläum, Schweiz. Gesellschaft für Historische Waffen- und Rüstungskunde, Katalog, Grandson 1987, S. 22/31.

57. Säbel

Tafel XVI

schweizerisch, kantonal, um 1830, Offizier, Waadt und andere Kantone (Inv. BE 118).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet, berieben. Vierkantige Knaufkappe mit Löwenkopfabschluss, seitlich Blattwerkdekor, geschweif-ter, flacher Griffbügel, im Zentrum mit Löwenkopfdarstellung, gewinkelt in die Parierstange übergehend. Die vierkantige Parierstange endet in einem gerillten, ortwärts gebogenen, kugeligen Abschluss. Das stark ortwärts gebogene, schildförmige Stichblatt mit Volutenabschlüssen zeigt im Zentrum eine Rütlichwurszene zwischen Blattwerk. Schwarzer, vierkantiger Ebenholzgriff, auf der Vorder- und Rückseite mit Zierrillen, eine dekorierte Zwinge.

Rücken Klinge (Länge 76 cm, Breite 3 cm), beidseitig ein Hohlschliff im Rückenbereich, Ätzdekor vergoldet. Schwarze Lederscheide um 1840/50, Messinggarnitur vergoldet, berieben, Mundblech mit Tragring, ein Ringband, Stiefel mit Ortknopf.

Gesamtlänge: 90 cm, Gewicht (ohne Scheide): 750, Gewicht (mit Scheide): 1060 g

Provenienz: Antiquar Otto Staub, Freiburg 1961.

Als Stichblattdekor wurde die Rütlichwurszene im Anschluss an das erste grosse schweizerische Offiziersfest von 1822 in Langenthal populär. Zur Erinnerung an diesen in zeitgenössischen Berichten mit begeisterten Worten geschilderten Anlass wurden silberne und bronzene Medaillen geprägt, welche einerseits die Rütlichwurszene, andererseits die um die Schweizerfahne gruppierten Kantonsfahnen zeigen. Der um 1830 auf Griffwaffengefässen anzutreffende «Rütlichwurdekor» basiert mehrheitlich auf der von Jean François Antoine Bovy (1795–1877) und Louis Fournier (1770–1833) 1822 in Genf geschaffenen Erinnerungsmedaille. Die Motive wurden von den Gefässherstellern, zumeist Gürtlern, in nahezu unveränderter Form übernommen. Eine seltene Ausnahme stellt die vorliegende Waffe dar, deren Rütlichwurszene als eigenständige Kreation eines unbekannten Künstlers oder Gürtlers zu bezeichnen ist. Ein Säbel mit identischem Gefäss besitzt das Musée militaire vaudois, Morges, Inv. Nr. 2850. Er gehörte dem Waadtländer Hauptmann Felix Jaccard (1807–1869), der 1831 am Aufstand in Neuenburg, am Sonderbundskrieg von 1847 und an der Grenzbesetzung 1856/57 teilgenommen hatte.

Literatur: Schneider/Meier, Griffwaffen op. cit., S. 90. Jürg A. Meier, Schweizerische Griffwaffen der Restaurationszeit, Zeugen eines erstarkten Nationalbewusstseins, Katalog, Ausstellung zum 25-jährigen Jubiläum, Schweiz. Gesellschaft für Historische Waffen- und Rüstungskunde, Grandson 1987, S. 22/31.

58. Säbel

Tafel XXXIII

schweizerisch, kantonal, um 1830, Offizier, Artillerie, Waadt (Inv. BE 122).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet, berieben. Vierkantige Knaufkappe mit Löwenkopfabschluss, seitlich Blattwerkdekor, flacher, vierkantiger Griffbügel, im Zentrum mit Löwenkopfdarstellung, in die Parierstange übergehend. Beidseitig der Griffbasis grosse Lappen, Dekor auf der Vorderseite: Devise «LIBERTE ET PATRIE» über einer platzenden Granate, von Zweigen umrahmt. Schwarzer, vierkantiger Holzgriff, auf der Vorder- und Rückseite geschnittene Waffelmuster.

Rücken Klinge (Länge 74,5 cm, Breite 3,1 cm), breiter Hohlschliff, Wurzelhälfte gebläut, vergoldeter Ätzdekor.

Gesamtlänge: 90 cm, Gewicht: 780 g
Provenienz: Antiquar Emil Hofmann, Paudex/Lausanne 1954.
Literatur: Schneider/Meier, Griffwaffen, S. 79, Abb. D.

59. Säbel

Tafel XVI

schweizerisch, kantonal, um 1830, Offizier, unberittener Jäger, Artillerie, Compagnie d'Arquebusiers, Genf (Inv. BE 103).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Als Adlerkopf geformte Knaufkappe, geschweiften, flachen und gewinkelter Griffbügel in die vierkantige Parierstange übergehend. Das stark ortwärts gebogene, schildförmige Stichblatt mit Volutenabschlüssen zeigt im Zentrum zwischen Eichenlaub und Lorbeerzweig ein gewundenes Horn über einer flammenden Granate. Schwarzer, vierkantiger Holzgriff, auf der Vorder- und der Rückseite geschnittene Waffelmuster.

Rückenklinge (Länge 75 cm, Breite 2,8 cm), breiter Hohlschliff, Klinge zu zwei Dritteln gebläut, vergoldeter Ätzdekor: Trophäen, Ranken. Stahlscheide wohl alt ergänzt, zwei Neusilber-Ringbänder, Schlepper. Schlagband: vergoldetes Band; an beiden Rändern und in der Mitte feine rote Streifen, Gold-Troddel mit Bouillons.

Gesamtlänge: 88,3 cm, Gewicht (ohne Scheide): 770 g, Gewicht (mit Scheide): 1210 g
Provenienz: Antiquar Otto Staub, Freiburg 1961.

Ein weiterer Säbel in Privatbesitz, signiert «Lauret Genève», ist mit einem identischen Gefäss ausgestattet. Jean Lauret (1795–1864) von Beruf Hutmacher, eröffnete 1826 in der Arcade de la Monnaie unweit der Kasernen ein Geschäft für den Verkauf von Hüten und Posamentierartikeln. Sein Angebot umfasste auch militärische Kopfbedeckungen, Epauletten etc. sowie Säbel und Degen. Lauret bezog die Griffwaffen von einem unbekannten Hersteller und verkaufte sie mit oder ohne seine Lieferantensignatur vor allem an Angehörige der Genfer Miliz. Auch der Säbel aus der Slg. Carl Beck dürfte bei Lauret erworben worden sein. Dank dem ganzfigurigen Porträt des Schützenkönigs des Exercice de la Navigation von 1826, Edouard Odier, kann die Waffe zugeordnet werden. Odier liess sich in der Uniform eines 1. Unterleutnants der «Chasseur à pied» abbilden. Er trägt gut sichtbar einen Säbel mit Adlerkopfknauf sowie mit Horn und Granate geschmücktem Stichblatt. Das gleiche Säbelmodell erscheint auf einem zweiten Gemälde, das von Jean Pierre Repington, Schützenkönig des Exercice de l'Arquebuse 1819 und 1826, in Auftrag gegeben worden war. Repington war Leutnant bei der «Compagnie d'arquebusiers», Teil des Genfer Artillerie-Bataillons. Die Stahlscheide des vorliegenden Exemplars gibt zur Vermutung Anlass, dass nicht nur unberittene sondern auch berittene Artillerieoffiziere von dieser Waffe Gebrauch machten.

Literatur: Schneider/Meier, Griffwaffen op. cit., S. 87. Emile Joyet, Un sabre d'officier genevois vers 1830, Le Brécaillon, Bulletin de l'Association du Musée militaire genevois, No 5, 1986, S. 12/18. Jürg A. Meier, Corps militaire genevois, ein seltenes Uniformenblatt um 1818/20, Revue 8/9, Schweizerische Gesellschaft für Historische Waffen- und Rüstungskunde, S. 169/170.

60. Säbel

Tafel XXXIV

französisch, um 1790/1795, Offizier, Garde nationale, Volontaires nationaux (Inv. BE 196).

Messinggefäss, aus gegossenen und geschmiedeten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Griffkappe mit helmförmigem Abschluss, flacher Griffbügel, grosser S-förmig geschweiften Seitenbügel, daneben ein weiterer kleiner ebenfalls geschwungener Seitenbügel. Griff- und Seitenbügel münden in das durchbrochen gearbeitete Stichblatt oder sind am Stichblatt befestigt. Zwischen den beiden Seitenbügeln wurde ein Dekorstück eingesetzt. Es zeigt einen schreitenden Löwen, der eine Keule trägt, deren Ende eine phrygische Mütze bedeckt. Als Staffage dient eine stilisierte Eiche, die auf Zweiggrösse reduziert wurde. Belederter, gerillter Griff mit einfacher Kupferdrahtwicklung.

Rücken Klinge (Länge 94 cm, Breite 3,8 cm), breiter Hohlschliff, Rückenkanellüre, Ätzdekor: Trophäen, Ornamente. Schwarze Lederscheide, teilweise einfach durchbrochene Messinggarnitur, Mundblech mit Tragring und Tragknopf, Ringband, langer Stiefel, Eisenschlepper.

Gesamtlänge: 109 cm, Gewicht (ohne Scheide): 1050 g, Gewicht (mit Scheide): 1650 g

Provenienz: Antiquar Zbinden-Hess, Bern 1955.

Im Gefolge der französischen Revolution wurde der Säbel zur bevorzugten Waffe des dritten Standes, ganz allgemein des «Citoyen». Der Degen, Waffe der Aristokratie und des sich bis 1789 vor allem aus dem Adel rekrutierenden Offizierskorps, war als ein Symbol des Ancien Régime in revolutionären Kreisen verpönt. Der im Entstehen begriffenen Garde Nationale, vor allem aber den seit 1791 ausgehobenen «Volontaires Nationaux» wurde mit den noch vorhandenen Linientruppen die Verteidigung des von konservativen Kräften bedrohten Frankreich übertragen. Die Begeisterung und den Willen, die Errungenschaften der Revolution zu verteidigen, dokumentieren auch eine grosse Anzahl von Säbeln aus der Zeit von 1789–1795. Die meistens von unbekannten Degenschmieden, unterstützt von Gürtlern, hergestellten Waffen, wurden mit phantasievoll gestalteten Gefässen und Klingen ausgestattet, deren Dekor hauptsächlich aus patriotischen Symbolen und Devisen besteht. Diese Griffwaffen bestechen sowohl durch ihre originelle Form, als auch ihre politische Aussage. Auf dem Säbel der Slg. Carl Beck repräsentiert der Löwe die Stärke des Volkes, welcher, mit einer herkulischen Keule bewaffnet, die Freiheit, symbolisiert durch die phrygische Mütze, zu beschützen weiss.

Literatur: Lhoste/Resek, Sabre op. cit., S. 362, Nrn. 693/695. Jean Pierre Martin, Les armes blanches de la Révolution, La Tour-du-Pin 1985, S. 123, Abb., Griffkappe mit Helmabschluss, S. 125 «modèle au lion, armée de la massue coiffée du bonnet phrygien», S. 129 «Officier de la Garde Nationale... monture au lion». Aux Armes Citoyen ! Les sabres à emblèmes de la Révolution, Katalog, Musée de la Révolution Française, Château de Vizille 1987, S. 78, Nr. 44 mit Abb.

61. Säbel

Tafel XXXIII

französisch oder deutsch, um 1800, Offizier, leichte Kavallerie (Inv. BE 274).

Eisengefäss, achtkantige Knaufkappe mit zwei langen Lappenfortsätzen über den Schmalseiten des Griffes; die Knaufkappe endet in einer exzentrischen, achtkantigen Knaufscheibe. Flacher, vierkantiger Griffbügel, gewinkelt in die Parierstange übergehend. Die flache, vierkantige Parierstange mit spitzovalen, glatten Mitteleisen mündet in einen leicht ortwärts gebogenen Palmettenabschluss. Griff mit feiner Kupferdrahtwicklung.

Rücken Klinge (Länge 85,5 cm, Breite 3,4 cm), Mittelgrat zwischen zwei breiten Hohlschliffen. Der geätzte, gebläute und vergoldete Dekor bedeckt beinahe die ganze Klinge: Klingenwurzel mit Kriegerdarstellung, anschliessend ein aus rhombischen Balkenvierecken bestehendes Muster, das sich bis zum Ort hinzieht.

Gesamtlänge: 98,5 cm, Gewicht: 720 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 22. 6. 1960, Nr. 372.

Dieser Gefässtyp mit der charakteristischen «exzentrischen», lappenbestückten Knaufkappe, einem gewinkelten Griffbügel und Mitteleisen scheint französischen Ursprungs zu sein. Datierte Belegstücke verdanken wird dem Umstand, dass nachweislich seit März 1793 vom französischen Nationalkonvent, später vom Direktorium, auch den Konsuln und schliesslich von Kaiser Napoleon an verdiente Militärs geschenksweise Säbel abgegeben wurden. So erhielten auf Veranlassung des Direktoriums 1796 der «Citoyen Laurent Réaux: dit Bel Etoile», eingeteilt beim 5. Dragonerregiment sowie 1797 der Bataillonschef C. Fischer (für Fischer?) als Belohnung einen Ehrensäbel. Die Gefässe beider Waffen entsprechen dem Modell mit exzentrischer Knaufkappe etc., wobei der Säbel des Bataillonschefs von der «Manufacture à Versailles» geliefert wurde. Das zur Zeit des Direktoriums (1795–1799) möglicherweise in der seit 1793 von Boutet geleiteten Versailler Manufaktur entwickelte

und bis in die ersten Jahre des Kaiserreiches hergestellte Säbelmodell fand vor allem bei berittenen Truppen Verwendung. Die in der Manufaktur von Versailles, generell in Paris bis zum Ende des Kaiserreiches kreierten Griffwaffen wurden in vielen Ländern des von Frankreich dominierten Kontinentaleuropa nachgeahmt. Obschon die vorliegende Waffe, vor allem das Gefäss, französischen Vorbildern verpflichtet ist, könnte es sich auch um ein deutsches Erzeugnis handeln.

(Für sachdienliche Hinweise danke ich Emile Joyet, Cheseaux VD).

Literatur: Aries, *Armes blanches op. cit.*, Vol. XVII 1970, «*Montures à calotte & branche simple, sabre de luxe ou de récompense, Directoire & consulat*», fig. 1, «*Montures en fer à calotte...*, officiers de cavalerie légère 1793 à 1810», fig. 4. Vol. XXIV 1977, *Montures à calotte & branche simple, branche de garde droite, armes de récompense*», fig. 1. Lhoste/Resek, *Sabres op. cit.*, S. 204/ 208.

62. Säbel

Tafel XI

französisch, um 1815/1820, Stabsoffizier (Inv. BE 185).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Einfach verschraubte Knaufkappe mit Löwenkopfabschluss, S-förmig, vertikal geschweifte Parierstange, achtkantige Parierstangenarme mit konischer Basis in Phantasie-Tierköpfen endend. Das knaufwärts gebogenen Ende des Parierstangenarmes wird durch eine grossgliederige Messingkette mit der Knaufkappe verbunden. Griffbasis beidseitig mit grossen spitzovalen Mittelisen, Dekor: Vorderseite – weibliche, geschmückte Maske, Rückseite – Minerva mit lorbeerbekröntem Helm. Vierkantiger Ebenholzgriff, auf der Vorder- und Rückseite geschnittene Waffelmuster.

Volle Damast-Rücken Klinge (Länge 75 cm, Breite 3 cm), sogenannte «Shamshir-Klinge». Scheide mit schwarzem Leder bespannt, auf dem oberen Scheidenrücken eine aufgeschraubte Verschlusslamelle aus gebläutem Eisen. Messinggarnitur vergoldet, langes Mundblech, Dekor: grosse Trophäe in einer Kartusche, Ornamente. Zwei scheibenförmige Bänder mit Tragringen. Langer Stiefel, Dekor: Neptun auf dem Muschelthron in einer Kartusche, grosses Blitzbündel und Ornamente. Rückseite der Garnitur weitgehend glatt, aus Zierrillen bestehende Bordüren.

Gesamtlänge: 89,8 cm, *Gewicht (ohne Scheide):* 870 g, *Gewicht (mit Scheide):* 1650 g

Provenienz: Antiquar Schwab, Bern.

Nach dem Sieg der französischen Armee unter dem Kommando des ersten Konsuls, General Bonaparte, über die Österreicher bei Marengo (Piemont, Oberitalien) am 14. Juni 1800 erhielten die beteiligten Generäle Victor, Lannes, Watrin, Gardanne und Murat, auf Veranlassung Bonapartes als Anerkennung einen «sabre de récompense nationale», einen Ehrensäbel mit Brevet. Diese in der Manufaktur von Versailles, seit 1792 unter der Leitung von Nicolas Noël Boutet (1761–1833), hergestellten Säbel wurden anscheinend mit ähnlichen Gefässen und Scheiden ausgestattet. Bekannt ist das für General Victor (1766–1841) bestimmte Exemplar, das sich heute im Musée de l'Armée in Paris befindet. Vergleichbar montierte Säbel wurden späterhin als «Sabre à la Marengo» bezeichnet. Als Vorlage für die fünf Ehrensäbel «à la Marengo» von 1800 diente sehr wahrscheinlich ein Ehrensäbel, den das Direktorium nach Abschluss des Friedens von Campo Formio vom 17. Oktober 1797 General Bonaparte zukommen liess. Die von Boutet signierte Waffe mit einem Gefäss und einer Scheide aus Gold weist mit einer Löwenkopfknaufkappe samt Griffkette, einer S-förmig geschweiften Parierstange und grossen Mittelisen bereits alle charakteristischen Merkmale der Gefässe «à la Marengo» auf. Dieser Gefässtyp wurde um 1800 auch von anderen Pariser Ateliers in die Produktion aufgenommen.

Eine Waffe mit einem entsprechenden Gefäss aus Silber und einer Silberscheide, eine vorzügliche Arbeit des in Paris tätigen Goldschmieds Jean Mignard (1798 Meister), lässt sich dank den Kontrollmarken in die Zeit von 1798–1809 datieren. Das von Mignard gestaltete Gefäss, vor allem die Parierstange mit den Tierkopfen und die Mittelisen

stimmen auffallend mit dem Gefäss der vorliegenden Waffe überein. Ein Beleg, dass nicht nur der von Napoleon favorisierte Boutet und die für ihn tätigen Goldschmiede, wie z. B. Martin Guillaume Biennais (1764–1843), in der Lage waren, nachahmenswerte Griffwaffengefässe von überdurchschnittlicher Qualität zu liefern. Als Hersteller dieses etwas pompös, schwerfälligen Gefässes samt entsprechender Scheidengarnitur kommen in Anbetracht der verarbeitungsmässigen guten Qualität Goldschmiede, versierte «Bronziers» oder Gürtler in Frage.

Ein über Sotheby's verkaufter Säbel mit einem sehr ähnlichen, möglicherweise auf den gleichen Gussmodellen beruhenden Gefäss trägt die Signatur des Pariser «Fourbisseurs» Louis Joseph Deveaux oder Devaux (Meister 1757), der 1805–1810 für die kaiserliche Garde arbeitete. Über die Produktionsabläufe für hochwertigere Griffwaffen, Directoire bis Ende Empire, sind wir mit Ausnahme der Manufakturen von Versailles und Klingenthal, und auch dort nur rudimentär, schlecht informiert. Das gleiche gilt für den anhand der Waffen festzustellenden Formen- und Dekortransfer, ein notorisches Defizit; eine Feststellung, die auch für Griffwaffen früherer Jahrhunderte zutrifft. Die aus dem Orient, wohl Persien, stammende ältere Damastklinge sowie die beiden Ringbänder sind Elemente, die für zeitgenössische Säbel im Mameluckenstil typisch sind (vgl. Kat. Nr. 24).

Literatur: Aries, *Armes blanches op. cit.*, Vol. XXI 1973, «Montures à la Marengo». Maurice Bottet, *La Manufacture d'Armes de Versailles, Boutet Directeur Artiste, Paris 1903*, S. 53/54, Nrn. IV u. XVI. *Collection d'un amateur, Piasa/Drouot Richelieu, Paris, 15. 11. 2000*, Nr. 31. Lhoste/Resek, *Sabres op. cit.*, S. 54/62, 64/65. *La manufacture d'armes de Versailles et Nicolas Noël Boutet, Katalog, Musée Lambinet, Versailles 1993*, S. 162/164. *Sotheby's, Arms & Armour, Sussex, 13. 7. 1999*, Nr. 107. *Le «Qui est qui» de l'arme en France de 1350 à 1970, La Tour du Pin, 2001*, Bd. 1, S. 143.

63. Säbel

Tafel XI

französisch, um 1800/1810, Stabsoffizier (Inv. BE 187).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Knaufkappe mit Löwenkopfabschluss; der flache, vierkantige, oben und unten gewinkelte Griffbügel mündet in die ebenfalls flache, vierkantige Parierstange. Aussenseite des Griffbügelmittelsecks sechsfach gerillt, unterhalb der Oberkante Darstellung eines bärtigen Männerkopfs unter einem Kapitell. Die Parierstange endet in einem Phantasie-Tierkopf. Beidseitig grosse, spitzovale Mitteleisen, beidseitig gleicher Dekor: Frau in langem, altgriechischem Kleid, einen Blumenstrauss(?) präsentierend. Schwarzer, vierkantiger Ebenholzgriff, auf der Vorder- und Rückseite geschnittene Waffelmuster.

Rückenklinge (Länge 82,2 cm, Breite 3 cm), breiter Hohlschliff, Wurzeldrittel gebläut, vergoldeter Ätzdekor: Trophäen, Ornamente. Messingscheide, ziseliert und vergoldet, zwei Ringbänder, Schlepper. Scheidendekor: Vorderseite – je eine grosse Trophäe in drei Kartuschen von unterschiedlicher Grösse, Akanthusbordüren. Rückseite – weitgehend glatt, einfache punzierte Kreismuster. Schlagband: Goldband, Troddel mit Fransen.

Gesamtlänge: 96,5 cm, *Gewicht (ohne Scheide):* 760 g, *Gewicht (mit Scheide):* 1400 g

Provenienz: Antiquar Emil Hofmann, Paudex/Lausanne, 1954.

Eine Waffe, deren Gefäss und Scheide konstruktionsmässig, auch in der Anlage des Dekors, weitgehend mit dem vorliegenden Säbel übereinstimmt, wird von Aries als «sabre de récompense» bezeichnet. Ein weiteres ähnliches, jedoch mit einem unterschiedlichen Knauf ausgestattetes Exemplar zeigt auf den grossen, spitzovalen Mitteleisen ebenfalls eine Frauengestalt in altgriechischer Kleidung, die sich in einem Handspiegel betrachtet. Lhoste und Resek datieren diese Waffe in die Zeit des Konsulats oder des Empire; als Träger kommt ein Stabsoffizier oder ein Brigadegeneral in Frage.

Literatur: Aries, *Armes blanches op. cit.*, Vol. XXIV 1977, «Divers sabres de récompense». Lhoste/Resek, *Sabre op. cit.*, S. 207, Nr. 359.

64. Säbel

Tafel XXXIV

französisch 1864, Hauptmann, Feuerwehr, Mülhausen (Elsass). Geschenk der Feuerwehr-Kompanie «de la Porte haute» zum Dienstjubiläum 1834–1864 des Hauptmanns Jean Zipélius (Inv. BE 232).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt und vergoldet. Griffkappe mit reichem Dekor, scheibenartiger Knaufabschluss. Griffbügel in das durchbrochen gearbeitete Stichblatt mündend. Dekor auf der grösseren, etwas hochgezogenen Stichblatthälfte: im Zentrum ein Mühlenrad (Wappen der Stadt Mülhausen) zwischen Eichenlaub. Kurzer, einseitiger Parierstangenfortsatz mit einem grossen, ortwärts gebogenen Volutenabschluss. Gerillter, dunkler Schildpattgriff, Silberdrahtwicklung.

Rückenklinge (Länge 78,5 cm, Breite 2,8 cm), Klingenwurzel signiert «J. F. Gouéry & Cie à Paris», breiter Hohlschliff und Rückenkanellüre; Klinge im Ortviertel zweischneidig, Übergang in ein Hohlschliffpaar. Vergoldeter Ätzdekor: Widmung – «Sapeurs-pompiers de Mulhouse, au Capitaine Jean Zipélius, la Cie [Compagnie] de la Porte-haute./Honneur. Dévouement. 1834–1864. Estime. Reconnaissance», zwischen den Jahreszahlen «1834» und «1864» ein Mühlenrad. Stahlscheide, Messinggarnitur vergoldet, Mundblech mit Tragring, Ringband, beide durchbrochen gearbeitet, Dekor: im Zentrum jeweils ein Mühlenrad, dazu Ornamente und Blattwerk. Auch der Stiefel mit Schlepper ist durchbrochen gearbeitet. Schlagband: schwarze Kordel, zwei Gold-Troddeln mit Fransen, eine Schiebeschlaufe.

Gesamtlänge: 93,8 cm, Gewicht (ohne Scheide): 1000 g, Gewicht (mit Scheide): 1500 g

Provenienz: Antiquarin Pia Wettstein, Zürich 1957.

Literatur: Le «Qui est qui» de l'arme en France de 1350 à 1970, Tome 1, La Tour du Pin 2001, S. 201.

65. Säbel

Tafel XXXII

italienisch, um 1780, Wachtmeister oder höherer Unteroffizier, Grenadier, Schweizer-Garderegiment in neapolitanischen Diensten (Inv. BE 174).

Messinggefäss, aus gegossenen, ziselierten und geschmiedeten Teilen zusammengesetzt, versilbert. Griffkappe mit löwenkopfförmigem Abschluss, Vernietknäufchen, flacher Griffbügel gewinkelt in die Parierstange übergehend. Zwischen zwei Seitenbügeln, die in die Parierstange münden, wurde als Dekor eine grosse Granate mit Flamme eingesetzt. Beidseitig der vierkantigen Parierstange rhombenförmige Lappen. Gerillter, lederbespannter Griff, Kupferdrahtwicklung.

Rückenklinge (Länge 60,2 cm, Breite 3,5 cm), breiter Hohlschliff, im Ort zweischneidig. Schwarze Lederscheide, Messinggarnitur versilbert, Mundblech mit Tragknopf, Mittelband, Stiefel.

Gesamtlänge: 73,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 680 g, Gewicht (mit Scheide): 870 g

Provenienz: Antiquar Otto Staub, Freiburg 1960.

Nach dem ungünstigen Ausgang des Krieges, der 1733 um die polnische Thronfolge entbrannt war, musste Kaiser Karl VI. im Vorfrieden von Wien 1735 das seit 1713/1720 von den österreichischen Habsburgern regierte Königreich Neapel-Sizilien an Karl, den Sohn des spanischen Königs Philipp V., abtreten. Von 1735–1759 regierte dieser als Karl VII. das «Königreich beider Sizilien» und trat 1759 als Karl III. (1759–1788) die spanische Thronfolge an. Bei der Besitzergreifung des Königreiches waren 1734/35 auch zwei Schweizerregimenter in spanischen Diensten, Niederöst und Bessler, beteiligt.

Der neue Herrscher über Neapel, in der Absicht möglichst bald über eine schlagkräftige Truppe zu verfügen, hatte schon am 7. Oktober 1734 zwei Schweizeroffiziere, Josef Anton Tschudi (1703–1770) von Glarus und Karl Franz Jauch (1678–1743) von Uri, mit der Aufgabe betraut, je ein Regiment anzuwerben. Von 1734 bis zum Jahresende 1789, der Auflösung und Entlassung aller Schweizertruppen, standen ein Garderegiment sowie die nach ihren Inhabern und Obersten benannten drei Regimenter Wirz (Obwalden), Jauch (Uri)

und Tschudi (Glarus) in neapolitanischen Diensten. Das mit Dekret vom 31. Oktober 1734 geschaffene Garderegiment, 1734–1770 unter dem Kommando von Joseph Anton Tschudi (Nachfolger: Karl Ludwig Sebastian Tschudi, 1770–1789), hatte um 1780 einen Sollbestand von 1559 Mann. Die Infanterieregimenter Wirz, Jauch und Tschudi setzten sich aus 2 Bataillonen zusammen; jedes Bataillon zählte 3 Füsilierkompanien, Sollbestand 200 Mann, und 1 Grenadierkompanie, Sollbestand 100 Mann. Der Sollbestand der Regimenter wird inklusive Stab mit 1425 Mann angegeben. Alle Regimenter trugen den roten Rock, umgeschlagene Kragen, Rabatten, Aufschläge, Gilet und königsblaue Hosen.

Mit Hilfe der Angaben bei May de Romainmôtier, der als einziger zeitgenössischer Schweizer Autor für die Zeit von 1734–1787 genauere Angaben zur Geschichte, Organisation, Uniformierung und Bewaffnung der Schweizer in Neapel liefert, versuchen wir uns ein Bild der um 1780 von den Schweizer Truppen verwendeten Griffwaffen zu machen. Für die Offiziere des Garderegiments wurde in der Ordonnanz vom 20. Mai 1778 «une épée d'argent damasquinée en or, à garde Suédoise & poignée à chainons» vorgeschrieben (Ein silberner Degen, Gefäss nach schwedischer Art, Griff mit Drahtwicklung, Klinge mit goldtauschiertem Dekor). Unter dem gleichen Datum wird für die Grenadieroffiziere «un sabre d'argent damasquiné en or, à branches & coquille» gefordert (Ein silberner Säbel, das Gefäss mit Bügeln und einem Handschutz, Klinge mit goldtauschiertem Dekor). Höhere Unteroffiziere und Wachtmeister des Garderegiments bewaffnete man mit einem Säbel, dessen Gefäss versilbert war, «un sabre à poignée, de métal argenté». Auch Korporale, Grenadiere und Füsiliere führten den Säbel, ohne dass wir über dessen Beschaffenheit Genaueres erfahren. Füsiliersäbel waren jedoch «kleiner», vermutlich kürzer als Grenadiersäbel, «celui des fusiliers plus petit que celui des grenadiers».

Auch zur Offiziersbewaffnung der drei Infanterieregimenter liefert May de Romainmôtier nützliche Informationen: «Les officiers de fusiliers sont armés, d'une épée d'argent à garde Suédoise & poignée à chainons d'argent» (Die Bewaffnung der Füsiliereffiziere besteht aus einem silbernen Degen, Gefäss nach schwedischer Art, Griff mit Silberdrahtwicklung). «Aux officiers de grenadiers, armés d'un sabre, à garde d'argent & poignée à chainons de même métal» (Für Grenadieroffiziere ein Säbel mit silbernem Gefäss und einer Wicklung aus demselben Metall). Die Griffwaffen für höhere Unteroffiziere und Wachtmeister bei den Infanterieregimentern entsprachen denjenigen gleicher Chargen beim Garderegiment, «les bas-officiers des fusiliers & grenadiers, sont armés comme ceux du régiment des gardes». Gemeine Füsiliere und Grenadiere der drei Regimenter Jauch, Wirz und Tschudi waren nur mit bajonettierten Gewehren bewaffnet.

Das Gefäss der vorliegenden Waffe für Wachtmeister und höhere Unteroffiziere entspricht demjenigen für Grenadieroffiziere des Garderegiments. Es verfügt über einen Griff- und zwei Seitenbügel (garde à branches) und weist mit dem granatenförmigen Handschutz auch die erwähnte «coquille» auf. Den lederbespannten Griff bedeckt nur eine einfache und nicht eine dichte Silberdrahtwicklung, «chainons» oder «chainons d'argent», auf die bei anderen Modellen mehrmals verwiesen wird. Die nur aus zwei tordierten Drähten bestehende Griffwicklung folgt den Rillen.

Zum Vergleich konnte der Säbel eines Grenadieroffiziers der Garde von ca. 1785/89, im Besitz des Historischen Museums Altdorf (Inv. E 4), der mit dem gleichen Gefässstyp ausgestattet ist, herangezogen werden. Das versilberte Messinggefäss ist im Gegensatz zur Unteroffiziersausführung verschraubt und auf dem Griffbügel «CASADO» signiert; die Lappen sind nicht rhomben- sondern halbkreisförmig. Die Kanten des achteckigen Holzgriffs wurden mit schmalen Silberschienen belegt. Die Rücken Klinge (Länge 83,5 cm, Breite 3,3 cm) mit breiten Hohlschliffen, einer Rückenkanellüre, ist im Ansatzdrittel gebläut. Auf den 1778 ordonnanzmässig vorgesehenen goldtauschierten oder vergoldeten Ätzdekor hatte man verzichtet. Die Lederscheide mit einer versilberten Messinggarnitur (Mundblech mit Tragring, Ringband und Stiefel) ist ähnlich konzipiert und verarbeitet wie die

Scheide für die Säbel der höheren Unteroffiziere, letzterer wurde in einer Tragtasche am Leibgurt getragen. Obschon in den Verordnungen immer wieder von «épée d'argent» oder «sabre d'argent» die Rede ist, wurden diese Waffen aus Kostengründen selten mit massiven Silbergefässen gefertigt; es dürfte sich daher auch bei den Offiziersausführungen in den meisten Fällen um versilberte Messinggefässe gehandelt haben. In seinem Inventar bezeichnet Carl Beck vermutlich gemäss Angaben des Verkäufers die Waffe als «Artillerie-säbel aus neapolitanischen Diensten, um 1850».

(Das Historische Museum Altdorf, Konservator R. Gisler, stellte freundlicherweise die Vergleichswaffe für die Ausstellung zur Verfügung.)

Literatur: Piero Crociani, Massimo Fiorentino, Giancarlo Boeri, *Nouvelles Découvertes au Sujet des Suisses au Service des Deux-Siciles*, Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft der Freunde der Zinnfigur, «Figurina Helvetica», 38. Jg., 1979, S. 20/26. Max Schafroth, *Die Geschichte der Schweizerregimenter im Dienst des Königreichs beider Sizilien*, «Figurina Helvetica», 35. Jg. 1976, S. 12/21. Roland Petitmermet, *Von der Organisation, den Uniformen und den Fahnen der Schweizer in Neapel*, «Figurina Helvetica», 35. Jg. 1976, S. 21/34. Egildo Gentile, *Le truppe svizzere nel regno delle due Sicilie dal 1734 al 1789*, Archivio storico della Svizzera italiana, Bd. 18, S. 58/85. M. May de Romainmôtier, *Histoire militaire de la Suisse et celle des Suisses dans les différents services de l'Europe, Lausanne 1788*, Bd. 8, S. 316/450, «Histoire militaire des Suisses au Service de sa Majesté le Roi des deux Siciles rédigée jusqu'en 1786», speziell S. 422/427, 439/441. Paul de Vallière, *Treue und Ehre, Lausanne 1940*, S. 469/470.

66. Degen

Tafel XIII

preussisch, um 1800, Offizier, Kürassier (Inv. BE 587).

Messinggefäss, aus gegossenen und geschmiedeten Teilen zusammengesetzt, vergoldet, berieben. Konischer, vasenförmiger, oben gerundeter Knauf, Halsansatz, grosser Vernietknauf; der Griffbügel begrenzt auf der Vorderseite einen durchbrochen gearbeiteten Dreiviertelkorb, Dekor: der preussische Adler sitzt auf einer rocaillenverzierten Konsole, hält sich mit der linken Klaue und umklammert mit dem rechten Fang ein Szepter. Auf der Brust des Adlers das Monogramm FRW (König Friedrich Wilhelm III., 1797–1840), über dem Adler eine grosse Krone. Im Hintergrund eine kleine Sonne mit durchbrochen gearbeiteten Strahlen als Anspielung auf die gegen Ludwig XIV. von Frankreich gerichtete Devise des Soldatenkönigs Friedrich Wilhelm I. (1713–1740): «Non soli cedit». Zweiteiliges, aus nierenförmigen Hälften bestehendes Stuchblatt, körperwärts mit Daumenbügel, kurzer Parierstangenfortsatz. Belederter, gerillter Griff (22 Rillen), Kupferdrahtwicklung.

Gerade, wohl etwas gekürzte Rückenklinge (Länge 82,6 cm, Breite 3,1 cm), die Wurzelhälfte weist beidseitig drei tiefe Kannelüren mit Durchbrechungen auf, die von einem breiten Hohlschliff abgelöst werden, Bläunungs- und Vergoldungsspuren. Eisenscheide, ursprünglich vorhanden, fehlt. Zugehöriges Schlagband: schwarzes Lederband, an beiden Rändern und in der Mitte gestickter Silberdekor, in feiner aus rechteckigen Gliedern bestehender Kettenform. Silber-Troddel mit Fransen.

Gesamtlänge: 98,4 cm, Gewicht (ohne Scheide): 1045 g

Provenienz: Aus dem Nachlass des Antiquars De Reyher, Lausanne 1951.

Der Kürassierdegen zählt zu den schönsten preussischen Blankwaffen; er wurde im 2. Viertel des 18. Jahrhunderts eingeführt und vermochte sich während beinahe 80 Jahren zu behaupten. Der in die Regierungszeit des Königs Friedrich Wilhelm III. zu datierende Degen fand nach 1798 möglicherweise auch beim Garde du Corps Verwendung, hatte doch Friedrich Wilhelm III. am 1. April 1798 für die Offiziere der Garde du Corps die Abschaffung der versilberten Degen und die Verwendung «gewöhnlicher» messingener und vergoldeter Kürassierdegen angeordnet. Auf Grund der hohen Konsole, auf welcher der Adler sitzt, den durchbrochenen Sonnenstrahlen, dem vasenförmigen Knauf, der grossen Griffrihlen-

zahl lässt sich die Waffe in die Zeit um 1800 datieren. In der einschlägigen Literatur wird dieser Waffentyp zumeist als «Modell 1797» bezeichnet. Auch für die luxuriösere Version der während der Regierung Friedrich Wilhelms II. (1786–1797) eingeführten und auch noch später angeschafften Rückenklänge findet sich bei Windsheimer ein Belegexemplar. Mit drei Kannelierungen und in regelmässigen Abständen angebrachten kleinen, spitzen Durchbrechungen wurde eine Gewichtserleichterung und ein dekorativer Effekt erzielt, welche die Stabilität der Klinge nicht beeinträchtigen. Leider fehlt die im Inventar von 1982 aufgeführte Eisenscheide; das zugehörige Offiziers-Schlagband ist noch vorhanden.

(Alfred Wunderlich, Bonn, danke ich für die erteilten Auskünfte).

Literatur: Gerd Maier, *Preussische Blankwaffen, 1. Teil (1700–1800)*, Biberach 1976, S. 93/109. Heinrich Müller, *Das Heerwesen in Brandenburg und Preussen von 1640 bis 1806, Die Bewaffnung*, Berlin 1991, S. 44/54. C. Kling, *Geschichte der Bekleidung, Bewaffnung u. Ausrüstung des Königlich Preussischen Heeres*, Weimar 1902/1912, 2. Bd., S. 155/156, 272/273, 436. Paul Pietsch, *Formations- und Uniformierungsgeschichte des preussischen Heeres 1808 bis 1914*, Hamburg 1966, 2. Bd., S. 66/70, Abb. 1/2. *Die Bewaffnung und Ausrüstung der Armee Friedrichs des Grossen*, Katalog, Rastatt 1986, S. 148/151. Bernd Windsheimer, *ME FECIT POTZDAM, altpreussische Blankwaffen des 18. Jahrhunderts*, Bissendorf 2001, S. 124/128, Abb. 353/358.

67. Degen

Tafel XXII

deutsch, um 1806, Württemberg, für einen Offizier oder ein Mitglied des Hofes (Inv. BE 357).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Kugelförmiger Knauf, grosser Vernietknauf, Griffbügel in Parierstange mit knospenartigem Ende mündend, herzförmiges Stichblatt gegen den Griffbügel hin geteilt und in Lappenfortsätzen endend. Auf der Stichblattunterseite befindet sich eine ovale Manschette, die mit dem Mundblechabschluss der Scheide korrespondiert. Auf der Vorderseite des gegossenen Griffstücks die Darstellung des Wappens des Kurfürsten und Königs Friedrich I. von Württemberg (Regierungszeit 1797–1816), wie es vom 1. 1. 1806 bis zum 6. 8. 1806 geführt wurde. Die Rückseite des Griffes bedeckt im Zentrum eine grosse Trophäe bestückt mit zeitgenössischen Waffen etc.

Zweischneidige, sechskantige Klinge (Länge 84,8 cm, Breite 2,5 cm) aus der Zeit um 1730/40, ursprünglich für einen preussischen Offiziersdegen bestimmt. Die Marken und Signaturen wurden auf versenkten Messingscheibchen, «Preussenadler/KOHL», oder Plättchen «ME: FE[CIT]/POTZDAM», angebracht. Die Signatur «KOHL» ersetzte eine ältere Adlermarke, die vorgängig entfernt worden war. Rötliche Lederscheide, vergoldete Messinggarnitur; das Mundblech ebenfalls mit «KOHL» signiert.

Gesamtlänge: 100,3 cm., Gewicht (ohne Scheide) 692 g, Gewicht (mit Scheide): 839 g

Provenienz: Flohmarkt, Paris, Oktober 1955.

Das Gefäss wurde von einem nicht namentlich bekannten Goldschmied oder Gürtler angefertigt und vom Stuttgarter Degen- und Waffenschmied G.H. Kohl mit einer überarbeiteten «Traditionsklinge» versehen.

Literatur: Slg. Carl Beck, Katalog 1998, S. 35/38, Nr. 6, Farbtafel.

68. Säbel

Tafel XIII

englisch, um 1810/1820, Offizier (Inv. BE 250).

Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Gerundete Griffkappe, geschweiften und gewinkelter Griffbügel etwas verbogen, Riemenschlitz. Flache, vierkantige Parierstange, Arm mit Volutenabschluss, beidseitig Lappen mit Trophäendekor. Griffkappe und Griffbügel weisen einen reichen Blattdekor etc. auf. Einseitig gerundeter Elfenbeingriff mit geschnittenem Waffelmuster, Zwinge.

Rückenklinge (Länge 70,5 cm, Breite 3,4 cm), breiter Hohlschliff; Klinge zu zwei Dritteln gebläut, dazu vergoldeter Ätzdekor: Trophäen, Blattwerk, Ornamente. Schwarze Leder-scheide, Messinggarnitur vergoldet, Mundblech mit Tragring und Tragknopf, grosses Ring-band, grosser Stiefel, Schlepper. Der fein ziselierte Dekor der Scheidengarnitur basiert auf Trophäen, Blattwerk und Ornamenten.

Gesamtlänge: 84 cm, Gewicht (ohne Scheide): 870 g, Gewicht (mit Scheide): 1350 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, Stein a. Rhein (Kt. Schaffhausen) 1959.

Die in England als Säbel mit «stirrup hilt» (Steigbügelgefäss) bezeichneten, vor allem nach 1800 gebräuchlichen Waffen hatten mit Ausnahme des Modells 1796 für die leichte Kavalerie keinen offiziellen Charakter. Dennoch wurden Säbel mit Steigbügelgefässen schon zur Zeit der napoleonischen Kriege vor allem von unberittenen Offizieren, z. B. den Offizieren der «Flank Company» (Flügelkompanie, Infanterie), geführt. Beliebte waren luxuriösere Ausführungen, wie das vorliegende Exemplar, die häufig als Geschenkswaffe, als sogenanntes «Presentation sword», dienten.

Literatur: John Wilkinson Latham, British military swords from 1800 to the present day, London 1970, S. 17, Abb. 24. Southwick, Edged weapons op. cit., S. 110, Nrn. 287, 290, «Flank Company of ficers sabre», S. 118, Nr. 309, «Presentation sabre». Brian Robson, Swords of the British Army, the Regulation Patterns, 1788 to 1914, London 1996, S. 22/23.

69. Seitengewehr, «Kurzdegen»

Tafel XXXII

österreich-ungarisch, 1916, Offizier, Kraftfahrtruppe (freiwilliges Automobilkorps), möglicherweise auch für die Luftfahrtruppe und Telegraphenregimenter (Inv. BE 264).

Verschraubtes Messinggefäss, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Zylindrische Knaufkappe oben etwas verbreitert, grosse eichelförmige Verschluss-schraube. Parierstange mit kurzen, dreieckigen Armen, Abschlusskanten gerundet, quaderförmige Parierstangenbasis in der Front mit vertikalen Zierrillen. Dekor der Parierstangenarme: Vorderseite – geflügeltes Steuerrad/rosettenartiges Rad mit vielen Speichen, darüber ein dreistrahliges Blitzbündel. Rückseite – Ballon mit Gondel/vierstrahliges Blitzbündel über einem Lorbeerkranz. Ovale, ortwärts gebogenes Stichblatt, aufgelegtes und verschraubtes Dekorblech aus graviertem Silber: Darstellung von drei Wappen – Österreich, des Kaisereiches mit Kollane vom goldenen Vlies sowie Ungarn – überhöht von den passenden Kronen, u. a. Stephanskrone, darunter ein leeres Schriftband. Schwarz gelackter, walzenförmiger Holzgriff, Zwingen und Knaufkappe en suite dekoriert.

Vernickelte Rückenklinge (Länge 50 cm, Breite 2,5 cm), volle Wurzel signiert «ZEITLER WIEN», dazu «W.n.r.», gefolgt von einem kleinen kaiserlichen Doppeladlerzeichen und «16» (1916?). Klinge im Ortviertel zweischneidig. Schwarz belederte Scheide, Messinggarnitur vergoldet, Mundblech auf der Innenseite mit Tragbügel, Ringband, Stiefel; Garniturteile auf der Vorderseite mit ornamentalem Lorbeerdekor, Rückseite glatt. Schlagband: Goldband mit drei schwarzen Linien, sog. «Durchzügen», versilberte Troddel mit Fransen, auf dem Troddelhals als Dekor beidseitig der kaiserliche Doppeladler.

Gesamtlänge: 64 cm, Gewicht (ohne Scheide): 480 g, Gewicht (mit Scheide): 800 g

Provenienz: Auktion Dorotheum, Wien, 2. 5. 1958.

Das «Freiwillige Automobilkorps» wurde 1906 vom österreichischen Automobil und Motorrad Touring Club (OAMTC) ins Leben gerufen; es folgten 1908 die freiwilligen «Motorcyclisten», ähnliche Organisationen entstanden 1909 in Ungarn. Diese waren militärisch organisiert und wurden vom k. u. k. Kriegsministerium gefördert und subventioniert. Beim Automobilkorps eingeschriebene Besitzer von Automobilen oder Motorfahrrädern nahmen mit ihren Fahrzeugen zwei bis viermal jährlich an militärischen Übungen teil. Sie leisteten ihren Dienst uniformiert; die Bewaffnung bestand üblicherweise aus einem Degen und einem Revolver. Bekannt ist der um 1912 für Angehörige des österreichischen Automobilkorps eingeführte Degen mit einem vernickelten Gefäss aus Eisen oder Messing, des-

sen Stichblatt ein beidseitig geflügeltes Radpaar sowie die Beschriftung «K. K. ÖSTERR. FR. AUTO-KORP.» zeigt. Im Kriegsfall beabsichtigte man, Autos und Fahrer den Stäben der verschiedenen Armeekorps zuzuteilen. Ausser den Besitzern und Fahrern von Automobilen, Lastwagen und Motorrädern, die bei einer Mobilmachung einberufen werden konnten, verfügte die k. u. k. Armee seit 1912 über motorisierte Artillerieabteilungen. Zu Beginn des 1. Weltkriegs 1914 standen bereits zehn Batterien mit 30,5 cm Mörsern und zehn Batterien mit 24 cm Mörsern für Automobiltraktion zur Verfügung.

Bei dem vorliegenden Seitengewehr für einen Offizier des Automobilkorps (später Kraftfahrtruppe) scheint es sich nicht um ein offizielles Modell, sondern um eine auf Grund privater Initiative angefertigte, jedoch tolerierte Waffe zu handeln. Sie wurde in der Waffenfabrik von E. Zeitler in Wien hergestellt, der die Armee und Private mit Griffwaffen belieferte. Die Parierstangenarme des seltenen, vorzüglich erhaltenen Seitengewehrs zeigen auf der Vorderseite rechts das Symbol der Kraftfahrtruppe, links der Telegraphen; auf der Rückseite erscheint rechts ein Ballon mit Gondel, Zeichen für die Luftfahrtruppe, links eine Variante des Telegraphensymbols. Die festgestellten verschiedenen Waffengattungssymbole deuten darauf hin, dass als mögliche Träger dieses Seitengewehrs nicht nur Offiziere der Kraftfahrtruppe in Frage kommen. Eine Verwendung beispielsweise durch Offiziere der Luftfahrtruppe wurde durch den Umstand erleichtert, dass sich die Parierstange des verschraubten Gefässes ohne weiteres wenden lässt, so dass das Zeichen der Luftfahrer auf die Aussenseite der Waffe zu liegen kommt. Der seit 1912 für das Automobilkorps nachgewiesene Degen erwies sich schon bald als unpraktisch; die im 1914 ausgebrochenen Weltkrieg gesammelten Erfahrungen scheinen vor allem bei den Offizieren der Kraftfahrtruppe den Wunsch nach einer kürzeren Griffwaffe geweckt zu haben. Nicht nur für Offiziere der Kraftfahrtruppe, auch für Offiziere der Luftfahrtruppe oder der Telegraphenregimenter wären kurze Griffwaffen von Vorteil gewesen. Die Firma E. Zeitler bemühte sich mit dieser von mehreren Waffengattungen verwendbaren Neuschöpfung ins Geschäft zu kommen.

(Gerhard Hernach, Dietikon ZH, danke ich für die erteilten Auskünfte).

Literatur: Petr Konopiský, Petr Moudry, *Blankwaffen der Habsburgermonarchie des 17. – 20. Jh., Prag 1992, S. 78/79, 121, 143. Uniformen, Distinktions- und sonstige Abzeichen der gesamten österreichisch-ungarischen Wehrmacht, in übersichtlicher Farbendarstellung mit erläuternder Beschreibung, nach authentischen Quellen neu bearbeitet von k. k. Major M. Judex, Troppau 1908, 1. Nachtrag, S. 88 ff. Automobilkorps. Ranglisten des k. u. k. Heeres 1917, Wien 1917, S. 1174, 1180/1181.*

70. Hirschfänger

Tafel XXV

deutsch, um 1740 (Inv. BE 448).

Messinggefäss vergoldet, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Knaufkappe, Griffbügel in Parierstange mündend; der Parierstangenarm endet in einem Tierkopf; auf der Griffbasis Darstellung eines äsenden Hirsches. Ortwärts gebogenes Stichblatt, Dekor: Wildschwein im Kampf mit vier Hunden. Konischer, achtkantiger Griff, Flächen mit Schildpatt belegt. Für die Mittelbahn auf der Vorderseite fand ein Perlmuttplättchen Verwendung, graviertes Dekor: Wildschwein von zwei Hunden verfolgt.

Rücken Klinge (Länge 53,5 cm, Breite 2,7 cm), breiter Hohlchliff, Rückenkanellüre, vergoldeter Ätzdekor: springender Hirsch in Blumenkranz, Ornamente, Blumen und Rankenwerk. Schwarze Lederscheide, Messinggarnitur vergoldet, Mundblech mit Traghaken und Öffnung für ein zweiteiliges Besteck, Stiefel neuere Ergänzung. Das Besteck besteht aus einer zweizinkigen Gabel und einem Messer, beide mit gegossenen, vergoldeten Messinggriffen, ziselierten Dekor.

Gesamtlänge: 66,4 cm, *Gewicht (ohne Scheide):* 565 g, *Gewicht (mit Scheide):* 765 g

Provenienz: Antiquar Schwab, Bern 1957.

Die steifen, unproportionierten Tierdarstellungen, ungenaue und nicht ausgeführte

Gravier- und Ziselierarbeiten sind ein Indiz, dass die Gussstücke von einem nicht besonders talentierten Gürtler oder Degenschmied hergestellt und überarbeitet worden sind. Dennoch besticht dieser effektiv konzipierte barocke Hirschfänger vor allem durch die Verwendung unterschiedlicher Griffmaterialien.

Literatur: Boccia, *Museo Stibbert op. cit.*, S. 141, Nrn. 424/425, Abb. 341 c und d.

71. Hirschfänger

Tafel XXIII

deutsch, um 1730 (Inv. BE 445).

Messinggefäß, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Massives Griffstück mit Adlerkopfabschluss. Die Griffvorderseite nimmt ganzflächig die Darstellung eines Jägers in antikisierender, barocker Kleidung ein, der ein grosses Jagdhorn bläst, zu seinen Füßen zwei Jagdhunde. Auf der Rückseite erscheint ein ähnlich gewandeter Jäger, der einen Wildschweinkopf in Händen hält. Der Griffbügel mündet in die Parierstange, Griffbügelansatz tierkopfförmig, Mittelstück des Griffbügels und Griffbasis mit Jagdszenen dekoriert. Der Parierstangenarm endet in einem Tierkopf. Stark ortwärts gebogenes Stichblatt, Dekor: ein berittener Jäger, weitere Jäger zu Fuss sowie Hunde verfolgen einen Hirsch. Die Jagdszene im Zentrum umgibt ein barocker Rahmen mit architektonischen Elementen, z. B. Figuresäulen.

Leicht gebogene Rücken Klinge (Länge 60,5 cm, Breite 3,3 cm), Ansatzdrittel gebläut, vergoldeter Ätzdekor: Wildschweine von Hunden verfolgt, Ranken- und Blattwerk, Amor mit Pfeil, Vase und Ranken.

Gesamtlänge: 75,7 cm, *Gewicht:* 775 g

Provenienz: Antiquar Anton Achermann, Luzern 1960.

Gemäss Seiferts Terminologie würde es sich bei diesem Hirschfänger um eine «Jagdplauete» handeln (vgl. Kat. Nr. 75). Eine ähnliche Waffe wurde am 19. 6. 1958, Nr. 90, in der Auktion der Galerie Fischer, Luzern, angeboten.

Literatur: Seifert, *Hirschfänger op. cit.*, S. 69 ff. *Galerie Fischer, Luzern, 19. 6. 1958, Nr. 90.*

72. Hirschfänger

Tafel IX

holländisch oder deutsch, 3. Viertel 18. Jahrhundert (Inv. BE 524).

Messinggefäß, aus gegossenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet, berieben. Langer, gebogener Griffabschluss, in einem Löwenkopf endend. Parierstange in der Form eines liegenden, geflügelten Drachen, der sein Haupt dem löwenkopfgeschmückten Griffende zuwendet. Der gefächerte Drachenflügel dient als ortwärts gebogenes Stichblatt. Über der langen Griffbasis wurde die Angel beidseitig mit zweifach vernieteten Hornplatten belegt; die Nietstellen verdecken muschelförmige Zierrosetten.

Zweischneidige Kerisklinge (Länge 41 cm, Breite 5,8 cm), rhombischer Querschnitt, Wurzelbereich im Mittelfeld beidseitig vierfach kanneliert, gewellte Schneiden. Schwarze, belederte Scheide mit Besteckfach. Messinggarnitur ziseliert und vergoldet, Mundblech mit ornamentalem Dekor, der Stiefel endet im Ortknopf. Das Besteck besteht aus zwei Messern mit glatten, vergoldeten Messinggriffen und vollen Rückenklingen, beide mit gleicher Marke: Szepter überhöht von einem Halbmond.

Gesamtlänge: 52,8 cm, *Gewicht (ohne Scheide):* 585 g, *Gewicht (mit Scheide):* 790 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 1. 12. 1965, Nr. 80.

Im Gegensatz zu den in Europa beliebten orientalischen Damastklingen (aus der Türkei und Persien) fanden malaysische Kerisklingen vergleichsweise selten für europäische Griffwaffen Verwendung. Der Keris gelangte eher als Souvenir, weniger als Handelsware mit den Schiffen der 1602 gegründeten holländischen ostindischen Compagnie (V.O.C.) nach Europa. So wurde das früheste in der Schweiz nachweisbare Exemplar eines Keris vom Berner Albrecht Herport (1641–1703) in Java erworben, als dieser 1659–1668 im Dienste der ostindischen Compagnie stand. Die von einem unbekannten Degenschmied verarbeitete

Kerisklinge dürfte aus der Java vorgelagerten Insel Madura stammen (freundl. Mitteilung von M. Kerner, Kirchdorf BE). Seit der Gründung von Batavia (Djakarta) 1619 durch die Holländer und der Errichtung weiterer Militärstützpunkte auf Madura waren die Kontakte mit diesem Teil des heutigen Indonesien besonders intensiv. Der Gefässersteller, vermutlich ein in Holland tätiger Goldschmied oder qualifizierter Gürtler, liess sich durch die geflammte, Bewegung signalisierende Klinge inspirieren und schuf mit der künstlerischen Umsetzung des Kampfes zwischen Drache und Löwe ein originelles Gefäss von adäquater Dramatik. Vergleichbare Stichblätter in Form eines liegenden Drachen oder Adlers findet man auf deutschen Hirschfängergefässen der 2. Hälfte des 18. Jahrhunderts. Die wenigen bekannten Beispiele von Kerisklingen, die zu europäischen Griffwaffen verarbeitet wurden, betreffen hauptsächlich Hirschfänger, seltener Spundbajonette.

Literatur: Boccia, *Museo Stibbert op. cit.*, S. 141/142, Abb. Nr. 340 b. Bashford Dean, *The Collection of Arms and Armor of Rutherford Stuyvesant*, 1914, S. 82, Nr. 99 mit Abb. J. Engel, *Geschiedenis en algemeen overzicht van de Indonesische wapensmedkunst*, Amsterdam 1980. Holger Jacobsen, *Hirschfängere i dansk privateje*, København 1983, S. 62/63, Abb. 26. Martin Kerner, *Keris-Griffe*, Katalog, Zürich 1996, S. 26, Nr. 17. Gaspard de Marval, *Le Monde du Kris, Indonésie - Malaisie - Philippines*, Katalog, Musée militaire vaudois, Morges 1997. Nordström, *White arms op. cit.*, S. 221, Nr. 9. *Ensiklopedi Budaya Nasional, Keris dan senjata tradisional Indonesia lainnya*, Jakarta 1988.

73. Hirschfänger

Tafel XXV

französisch, um 1780 (Inv. BE 427).

Messinggefäss, aus geschmiedeten und ziselierten Teilen zusammengesetzt, Parierstange mit kurzen, gerundeten Armen, verdickte, etwas knauf- und ortwärts gebogene Enden, breiter, durchbrochen gearbeiteter Parierbügel, Dekor: in der Mitte ein ovales Medaillon mit drei Blüten, darüber ein schleifenverzierter Blattkranz, Seitenflächen gitterartig durchbrochen. Beschnittener Elfenbeingriff mit Löwenkopfabschluss, Grifffläche gerundet, wenige Zierrillen, einfache Messingdrahtwicklung, Zwinge.

Leicht gebogene, volle Rücken Klinge (Länge 43,5 cm, Breite 2,6 cm), Pandurspitze, Ätzdekor: beschriftetes Band «V[ivat] Pandur», dazu Pandurdarstellung sowie drei Krückenkreuze, Ranken.

Gesamtlänge: 59 cm, *Gewicht:* 460 g

Provenienz: Auktion Galerie Fischer, Luzern, 22. 11. 1962.

Auf Hirschfängerklingen aus der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts findet man häufig die Devise «Vivat Pandur» sowie die Darstellung eines eigentümlich gekleideten Kriegers. Der Begriff «Banderium», umgangssprachlich «Pandur», diente ursprünglich als Bezeichnung eines Feudalaufgebots, das sich aus ungarischen und kroatischen Adeligen zusammensetzte; er lässt sich schon im 16. Jahrhundert nachweisen. Bekannt wurden die Panduren vor allem durch das von Franz Freiherr von der Trenck (1711–1749) geschaffene gleichnamige Freikorps. Trenck, Abkömmling einer reichen slawonischen Familie, geboren in Reggio (Kalabrien), wurde nach Studien in Wien schon mit 16 Jahren Offizier; seine ausserordentliche Körperkraft, seine Wildheit und Tapferkeit, verleiteten ihn oftmals zu fragwürdigen, militärisch nicht immer relevanten Aktionen. 1741 stellte er Kaiserin Maria Theresia im Österreichischen Erbfolgekrieg (1741–1748) sein «Panduren-Freicorps» zur Verfügung. Es bestand hauptsächlich aus Fusstruppen, die als Bewaffnung u. a. lange Messer mit gekrümmten Klingen und einem charakteristischen Ort, der «Pandurspitze», führten. Ihre unkonventionelle Freischärkertaktik im Krieg gegen Preussen, eine ungewohnte Brutalität und Beutegier verhalfen den Panduren nicht nur in preussenfeindlichen Ländern zu einer gewissen Popularität, was geschäftstüchtige Klingenhersteller und Waffenhändler bewog, entsprechend verarbeitete und dekorierte Pandurklingen ins Sortiment aufzunehmen.

Literatur: Aylward, *Small-sword op. cit.*, S. 59. Martin Stiegler, *Europäische Hirschfänger*, 1994, S. 32/33, Nr. 8. Seifert, *Hirschfänger op. cit.*, S. 70/76.

74. Hirschfänger**Tafel XXVI****französisch, um 1780 (Inv. BE 429).**

Eisengefäss, vierkantiges, beidseitig gerundetes, durchbrochen gearbeitetes Griffstück mit schmalen Seitenkanten, Vernietknauf, kurzer, glatter Griffansatz durch zwei Zierkehlungen geteilt. Vierkantige, durchbrochen gearbeitete Parierstange. Griff und Parierstange sind dekormässig en suite gearbeitet, beide bedeckt ein von kleinen Blüten durchsetztes, rhombisches Gittermuster.

Leicht gebogene, volle Rücken Klinge (Länge 58,3 cm, Breite 3,6 cm), im Ansatzdrittel geschliffener und geätzter Dekor. Schwarze Lederscheide, Eisengarnitur, Mundblech mit Traghaken und Tragring, Ringband, Stiefel. Auch die Scheidengarnitur ist auf der Vorderseite in der Art des Gefässes durchbrochen gearbeitet.

Gesamtlänge: 71,2 cm, Gewicht (ohne Scheide): 540 g, (mit Scheide): 700 g

Provenienz: Antiquar Otto Staub, Freiburg, 1963.

Literatur: Boccia, Museo Stibbert op. cit., S. 142, Nr. 432 mit Abb. 343 b.

75. Hirschfänger**Tafel XXVI****französisch, um 1770 (Inv. BE 430).**

Silbergefäss, geschmiedet und ziseliert, gebogenes Knaufblech, welches einseitig in einer Fratze endet, Vernietknauf. Parierstange mit kurzen, runden Armen, deren verdickte Enden, stilisierte Vogelköpfe, knauf- und ortwärts gerichtet sind, Parierstangenbasis mit Zierrielen, unter der Parierstange eine langovale Abdeckung für das Mundblech. Konischer Griff mit einer einfachen Silberbandwicklung. Die Zwischenräume sind mit kleinen Perlmuttplättchen belegt.

Leicht gebogene Rücken Klinge (Länge 52,7 cm, Breite 2,6 cm), breiter Hohlschliff, Rückenkanellüre, Ansatzdrittel gebläut, vergoldeter Ätzdekor: Ranken- und Blattwerk, Ornamente.

Gesamtlänge: 67 cm, Gewicht (ohne Scheide): 330 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, La-Chaux-de-Fonds (Kt. Neuenburg) 1953.

Hirschfänger mit gebogenen Klingen werden von Gerhard Seifert in seinem Standardwerk «Der Hirschfänger» als «Jagdplauten» bezeichnet; ein Begriff der sich trotz einer gewissen historischen Berechtigung im jagdlichen Alltag und der historischen Waffenkunde nicht durchzusetzen vermochte. Das Metropolitan Museum of Art N. Y. besitzt einen ähnlichen, aber reicher gearbeiteten Hirschfänger mit französischen Kontrollstempeln von 1762/1768 und einer mit «Anne Wolfard à Genève» signierten Klinge. Anne Wolfard führte das Geschäft ihres um 1770 verstorbenen Mannes, des Degenschmieds Jean Louis Wolfard, weiter.

Literatur: Dean, Court & Hunting Swords op. cit., S. 75/76, Nr. 22, Tafel 95. Seifert, Hirschfänger op. cit., S. 69/77. Schneider, Schweizer Waffenschmiede op. cit., S. 287/288.

**76. Hirschfänger, Kombinationswaffe mit Steinschlosspistole
deutsch oder österreichisch, um 1790 (Inv. BE 452).****Tafel IX**

Messinggefäss, aus gegossenen, ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet und betrieben. Parierstange mit kurzen, vierkantigen Armen, gerundeten, etwas knauf- und ortwärts gebogenen Enden, Dekor bestehend aus Flechtbändern und Blüten. Auf der Parierstangenbasis die Darstellung eines ovalen Medaillons mit Urne zwischen Blattgirlanden. Stark ortwärts gebogenes Stichblatt, Dekor: Mit Blattgirlanden behangene grosse Zierurne zwischen weiteren Blattgirlanden, Ranken- und Blattwerk. Ebenholzgriff mit schmalen Seitenkanten, Zwingen, beidseitig je drei ovale Dekorrosetten, Vernietrosette.

Gerade Rücken Klinge (Länge 57,9 cm, Breite 3,6 cm), breiter Hohlschliff, Rückenkanellüre, Ätzdekor: an der Basis ein Krückenkreuz, dann Jägerin mit Gewehr und Jagdhorn,

darüber Schriftband «La DIANE»; Rückseite mit Hirschdarstellung. Auf der rechten Klingenseite wurde eine Steinschloss-Taschenpistole befestigt, eiserner Rundlauf, Länge 10,5 cm, Kal. 8,5 mm. Der Abzug liegt verdeckt unter dem Stuchblatt.

Gesamtlänge: 73,6 cm, Gewicht: 850 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, Dagmersellen (Kt. Luzern) 1953.

Die kleinkalibrigen, im 18. Jahrhundert bevorzugt mit Hirschfängern kombinierten Steinschlosspistolen, welche den zeitgenössischen Taschenpistolen entsprachen, waren für jagdliche Zwecke eher ungeeignet. Die als Jagdwaffen gebräuchlichen Steinschlosspistolen wiesen ein grösseres Kaliber von ca. 15–18 mm auf. Dass die Hirschfängerpistole für den «Gnadschuss» verwendet wurde, wie H. G. Frost schreibt, ist aus praktischen, vor allem aber aus jagdhistorischen Gründen in Abrede zu stellen. Im 18. Jahrhundert erhielt das verwundete Rot- und Schwarzwild nach wie vor den Fangstoss mit der blanken Klinge. Weil die kürzeren und im Vergleich zu den damaligen Degen handlicheren Hirschfänger auch Reisenden als Bewaffnung dienten, mochte die auf kurze Distanz zu gebrauchende Taschenpistole als zusätzliche Waffe zur Selbstverteidigung ganz nützlich sein.

Literatur: Howard L. Blackmore, Hunting weapons, London 1971, S. 42/43, Abb. 38. Dean, Court & Hunting swords op. cit., S. 81, Nr. 36. H. Gordon Frost, Blades and Barrels, El Paso 1972, S. 120/129. Lewerken, Kombinationswaffen op. cit., S. 226/228.

77. Hirschfänger

Tafel IX

deutsch, um 1850 (Inv. BE 450).

Messinggefäss, aus gegossenen, ziselierten Teilen zusammengesetzt, vergoldet. Knaufkappe in Form eines Hundekopfs mit langen Ohren. Den Abschluss der kurzen knospenartigen Parierstangenarme bilden Luchsköpfe; auf der quaderförmigen Parierstangenbasis erscheint die Abbildung eines äsenden Hirsches sowie eines Hundes. Kleines, ovales, etwas ortwärts gebogenes Stuchblatt, Dekor: ruhender Hirsch mit zwei Hirschkühen. Die Angel ist mit Hirschhornplatten belegt, eine Zwinge.

Gerade Rücken Klinge (Länge 65,5 cm, Breite 2,8 cm), breiter Hohlschliff, Klingenwurzel mit Marke. Schwarze Lederscheide, Messinggarnitur vergoldet, Mundblech mit Tragring und Tragknopf, Dekor: Keiler von drei Hunden angegriffen, Eichenlaub; Öffnung für das fehlende Beimesser. Stiefel, Dekor: Hirsch, Hase und Kranich, Bordüren aus Eicheln und Eichenlaub.

Gesamtlänge: 81,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 770 g, Gewicht (mit Scheide): 1020 g

Provenienz: Antiquarin Martha Schreder, Wien 1958.

Literatur: Martin Stiegler, Europäische Hirschfänger, 1994, S. 96/97, Nr. 61, ähnlicher Hundekopfknauf.

78. Hirschfänger

Tafel XXI

deutsch, um 1855/1860 (Inv. BE 620).

Eisengefäss, aus gegossenen, geschnittenen und ziselierten Teilen zusammengesetzt. Kolbenförmiger, konischer, im Knaufbereich gerundeter Griff, beidseitig ein ganzflächiger Akanthusdekor. Griffbasis konisch, darüber eine Scheibe, die mit dem Griffstück fixiert wurde. Parierstange mit ortwärts gebogenen Armen. Die vierkantigen Parierstangenarme sind auf der Oberseite gerillt; die beidseitig der Griffbasis angebrachten, ovalen, auf der Oberseite gerundeten Parierringe weisen eine flache Basis auf. Unter der Parierstange eine zweifach verschraubte Mundblechabdeckung.

Zweischneidige Klinge (Länge 46,5 cm, Breite 2,2 cm), im Wurzelbereich linsenförmig mit ornamentalem, vergoldetem Ätzdekor, dann sechskantig und geflammt. Fischhautbespannte Scheide, Eisengarnitur, Mundblech beidseitig mit Traghaken, Stiefel. Die Scheidengarnitur wurde beidseitig mit Akanthusblättern und Ranken in der Art des Griffes dekoriert.

Gesamtlänge: 60,5 cm, Gewicht (ohne Scheide): 380 g, Gewicht (mit Scheide): 560 g
Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 2. 12. 1968, Nr. 80.

Für den um 1855/1860 entstandenen Hirschfänger fand eine geflammte, deutsche Degenklinge aus dem 18. Jahrhundert Verwendung. Die schmale, eher schwache Klinge mit Wellenschliff war für den praktischen jagdlichen Gebrauch denkbar ungeeignet. Es scheint sich denn auch weniger um eine Gebrauchswaffe, als um eine Einzelanfertigung zu handeln, bei welcher hauptsächlich die handwerkliche Qualität und dekorative Aspekte von Bedeutung waren. Gerade in der Zeit der ersten Londoner Weltausstellung von 1851 lässt sich ein Stilpluralismus feststellen, zu dessen Charakteristik das Stilgemisch zählt. So erscheinen an ein und demselben Gegenstand klassizistische oder gotische Ornamente, auch Rokokovoluten, gemischt mit Naturformen. Stilistische Anleihen aus allen Epochen des Abendlandes wurden ungeniert vermengt und zusätzlich mit Blumen, Weinlaub, Ranken usw. dekoriert. Grossen Wert legte man auf den virtuosen Umgang mit alten und neuen Werkstoffen, ebenso auf die handwerkliche Fertigkeit. Die grosse Wertschätzung, die man dem handwerklichen Können früherer Generationen entgegenbrachte, zeigt sich u. a. auch bei einigen in der Zeit des Historismus unter Verwendung qualitativ hochwertiger alter Gefässe oder Klingen hergestellten Griffwaffen. So stattete der französische Büchsenmacher und Waffenhändler, Henry Le Page (1792–1854), ein hochbarockes Degengefäss des Zürcher Goldschmieds Hans Peter Oeri (1637–1692) schon um 1833 mit einer im neugotischen Stil geätzten Klinge aus und versah diese mit der launigen Inschrift, «Car la Chose cher achetée est souvente fois mieux aimée».

Im Falle der vorliegenden hirschfängerartigen Waffe scheint nicht das Gefäss, sondern die Existenz einer schönen Klinge den unbekannten Handwerker-Künstler zur Herstellung einer Waffe veranlasst zu haben. Das Gefäss verrät formale Anleihen bei Dolchen des frühen 17. Jahrhunderts. Als Werkstoff wurde Eisen gewählt. Der vorzüglich geschnittene Akanthusdekor basiert möglicherweise auf Vorlagen, wie sie in Musterbüchern um 1850 erscheinen. Scheiden mit seitlichen Traghaken fanden seit ca. 1800 in Frankreich bei speziellen Griffwaffenmodellen der Marine, sowie für die eindrucklichen Säbel der Tambourmajore Verwendung. Auch bei deutschen Hirschfängern lassen sich seit ca. 1850 Scheidentraghaken feststellen (vgl. Kat. Nr. 44).

Literatur: Barocker Luxus, Das Werk des Zürcher Goldschmieds Hans Peter Oeri, 1637–1692, hg. H. Lanz, Jürg A. Meier, M. Senn, S. 114/116, Nr. 12. Boccia/Godoy, Museo Poldi Pezzoli II op. cit., S. 464/465, Nrn. 740, 741, Abb. 844, 845. Lhoste/Resek, Sabre op. cit., S. 108/110, 128/130. Barbara Mundt, Historismus, Kunstgewerbe zwischen Biedermeier und Jugendstil, München 1981, S. 17/54, speziell S. 23, Abb. 23, Akanthusdekor; S. 48. Seifert, Hirschfänger op. cit., S. 56, Abb. 71. Jagdschätze im Schloss Fuschl, hg. Dr. Carl Adolf Vogel, München/Zürich 1974, S. 28/29, Abb., Waffen teilweise falsch datiert.

79. Steinschlossgewehr

Tafel XLII

schweizerisch, eidgenössische Ordonnanz 1817, Infanterie, Luzern, später «Hausgewehr», alte Brandversicherungsnummer 85. Aktuelle Adresse: Herrenrain 2, Sursee (Inv. BE 37).
Rundlauf, Kammer achtkantig (Länge 107,9 cm), Kaliber 18 mm. Zeichen: 1. Kantonschlag Luzern, Typ A, 2. «G.SURSEE No 85.» = Gemeinde Sursee, Brandversicherungsnummer 85, 3. Alte Waffennr. 1959. Schloss, französisches Mod. 1777, Hahn mit Halsverstärkung, Batteriedeckel oben gewinkelt, Messingpfanne. Eisengarnitur in der Art des französischen Mod. 1777 corr. An 9, Messingkorn. Nussbaumschaft, Eisenladestock.

Gesamtlänge: 146 cm, Gewicht: 3780 g
Provenienz: unbekannt.

Das unter Verwendung eines französischen Schlosses und Garniturteilen im Zeughaus Luzern oder von einem ansässigen Büchsenmacher hergestellte Gewehr diente anfänglich als Bewaffnung eines Luzerner Infanteristen gemäss eidg. Ord. 1817. Nachdem die eid-

genössische Tagsatzung 1841/42 die Einführung des Perkussionssystems angeordnet hatte, fand das Steinschlossgewehr in späteren Jahren als Hausgewehr Verwendung. Die Waffe befand sich ursprünglich in der Liegenschaft mit der Brandversicherungsnummer 85. Bis 1841 war das stattliche, ehemalige Pfrundhaus «Unserer lieben Frau» oder die sogenannte «Liebfrauenpfrund» im Besitz des Klosters Muri; heute gehört das Haus der Kirchgemeinde der Sursee und wird vom Sigrist bewohnt.

Literatur: Jürg A. Meier, Slg. Carl Beck, *Revue SGHWR* 1998, *Zur Geschichte der Luzerner Hausgewehre 1805–1877*, S. 57/92, 99/102.

80. Perkussionsgewehr

Tafel XLIII

schweizerisch, eidgenössische Ordonnanz 1817/42, Infanterie, Luzern, später «Hausgewehr», alte Brandversicherungsnummer 66. Aktuelle Hausadresse: Unterstadt 4, Sursee (Inv. BE 60).

Rundlauf, Kammer achtkantig (Länge 102,8 cm), Kaliber 18 mm, Schwanzschraube nach eidg. Ord. 1842. Zeichen: 1. Kantonsschlag Luzern, Typ B, 2. Kleines Schweizerwappen, Kontrollstempel des eidg. Waffenkontrolleurs, 3. «G: SURSEE. No 66.» = Gemeinde Sursee, Brandversicherungsnr. 66, 4. Alte Waffennr. 2032. Schloss, französisches Mod. 1777 corr. An 9, Transformation nach eidg. Ord. 1842. Eisengarnitur ebenfalls in der Art des französischen Mod. 1777 corr. An 9, Messingkorn. Nussbaumschaft, Eisenladestock.

Gesamtlänge: 141,3 cm, *Gewicht:* 3940 g

Provenienz: unbekannt.

Die nach 1842 perkussionierte Waffe basiert auf einem französischen Steinschlossgewehr Mod. 1777 corr. An 9, das in der Schweiz als eidg. Ord. 1817 Verwendung fand. In späteren Jahren gehörte die Waffe zum Haus mit der Brandversicherungsnummer 66. Als Besitzer dieser Liegenschaft werden 1825 Salome Kämpf und Michael Kämpf, Posthalter, erwähnt. Im Verlauf eines Konkursverfahrens ging das Haus am 1. August 1850 an Josef Rinert, «Negotiant» (Händler/Krämer), über. Mit dem Verkauf wechselte auch das zur Liegenschaft gehörende Gewehr den Besitzer.

Literatur: Jürg A. Meier, Slg. Carl Beck, *Revue SGHWR* 1998, *Zur Geschichte der Luzerner Hausgewehre 1805–1877*, S. 57/92, 103/106.

81. Perkussionsgewehr

schweizerisch, kantonale Landwehrwaffe um 1850, Hausgewehr, alte Brandversicherungsnummer 59. Aktuelle Hausadresse: Joseph-Frei Weg 1, Sursee (Inv. BE 59).

Rundlauf, Kammer achtkantig (Länge 102,8 cm), Kaliber 18 mm. Zeichen: 1. «I.S.», wohl Initialen des Hausbesitzers, «Jakob Schwyzer», 2. «SURSEE No 59.» = Sursee, Brandversicherungsnr. 59. Steinschloss französisches Mod. 1777 corr. An 9 transformiert nach kantonalen Art. Eisengarnitur ebenfalls in der Art des französischen Mod. 1777 corr. An 9, Messingkorn. Nussbaumschaft, eingebrannte Buchstaben «IA», Eisenladestock.

Gesamtlänge: 141,3 cm, *Gewicht:* 3820 g

Provenienz: unbekannt.

Die Steinschlosswaffe in der Art des französischen Mod. 1777 corr. An 9 wurde nach 1842 kantonal transformiert. Sie gehörte zum Haus mit der Brandversicherungsnummer 59; als Besitzer werden von 1825–1831 Balthasar und Jakob Schwyzer genannt, seit 1854 die Geschwister Schwyzer.

Literatur: Jürg A. Meier, Slg. Carl Beck, *Revue SGHWR* 1998, *Zur Geschichte der Luzerner Hausgewehre 1805–1877*, 1805–1877, S. 57/92, 107/110.

82. Luntenschnappschloss-Hakenbüchse, «Doppelhaken»**Tafel XL****schweizerisch, Luzern/Zürich 1567/1570, aus dem Zürcher Zeughaus (Inv. BE 815).**

Achtkantlauf (Länge 115,5 cm), 38 Züge, Kaliber 21,5 mm, am Ende des Kammerdrittels beidseitig kleine Schildzapfen, auf der Laufunterseite ein flächiger, einseitig gezackter Eisenhaken, beide Schrägseiten der Laufkammer je einmal mit Meistermarke: Kreis durch drei Linien in sechs gleiche Segmente, jedes mit Zentrumspunkt, geteilt, über dem Kreis ein Doppelkreuz, «Z» für «Zürich» oder «Zeughaus». Über den Meistermarken eine weitere verwischte Marke, Wappen der Stadt Luzern (Heer, Stöckel III op. cit., S. 1639, Marke 8650), Laufgravur: «B.N. 50. L.40». Das ursprüngliche, über der Laufkammer befestigte Kastenvisier wurde entfernt und durch ein einfaches, geschobenes Standvisier ersetzt, Korn. An der Laufkammer seitlich auf der Höhe des Zündstollens wurde die flache, halbkreisförmige, eiserne Pfanne mit Drehdeckel befestigt. Das Luntenschnappschloss mit länglichem, schmalen Schlossblech, gewinkeltem Hahn samt Luntenklemmkopf, einem aussenliegenden Arretierdorn, kann über den ebenfalls aussenliegenden Druckknopf betätigt werden. Achtkantiger, balkenartiger Nussbaumhalbschaft (Landsknechtschaft); auf dem Kolben die geschnittene Bezeichnung «L 4 P IIII», sowie einfache Kerbverzierungen im Schlossbereich und auf dem Vorderschaft. Vorderschaftabschluss im Bereich der Schildzapfen durch Eisenbänder verstärkt.

Gesamtlänge: 165,5 cm, Gewicht: 12450 g

Provenienz: Aus Privatbesitz, Bern 1962.

32 Doppelhaken vom gleichen Typ (davon 11 auf Steinschloss transformiert) aus dem Besitz des alten Zürcher Zeughauses lagern im Schweizerischen Landesmuseum (KZ. 1/2, 38, 719/724, 2305, 2311, 2314/2315, 2318, 2320, 2323/2327, 2329, 2331/2332, 2334, 2369/2370, 6371/6374, 10143/10144). Auf den Läufen findet man ebenfalls die segmentierte Kreismarke mit Doppelkreuz sowie zusätzlich als Ortshinweis das Luzernerwappen. Diese wurden von dem in Luzern ansässigen, vermutlich aus Deutschland zugezogenen Büchsenmacher Hans Roech, genannt «Hans von Köln», geführt. Roech lässt sich von 1533 – 1570 nachweisen; er wurde 1540 Bürger und Mitglied der Saffranzunft. Dem Luzerner Rat lieferte er zwei Doppelhaken und erhielt dafür 30 Kronen, seine Frau als obrigkeitliches Geschenk eine «Schübe» (Schürze). Auch Zürich bezog 1567 von «Meister Hans von Kölln» 37 «Topellhaggen», d. h. Läufe und Schlösser, die anschliessend vom Tischmacher Hans Christen geschäftet wurden. Das benötigte Holz stellte das Zeughaus zur Verfügung. Die 37 Doppelhaken wurden 1568 in Gegenwart des Bürgermeisters Hans Bräm (1521 – 1584) von etlichen Schützen und dem Lieferanten, Hans von Köln, im Schützenhaus am Platz beschossen. Bräm, von Beruf Büchsenmacher, war seit 1552 Zunftmeister der Schmiede, 1565 Zeugherr, 1567 Bürgermeister und Obmann der Schützengesellschaft. Die in den Zeugamtsrechnungen von 1567 – 1570 verzeichneten Ankäufe von insgesamt 67 Doppelhaken, auch die jeweilige Bewirtung von Kölns im Anschluss an die Probeschiessen, belegen die Wertschätzung die der Zürcher Rat vor allem Bürgermeister Bräm den Erzeugnissen seines Berufskollegen entgegenbrachte.

Zeughausknecht Antoni Boschinder richtete die «Absehen» (Visiere) der Doppelhaken, nummerierte die Waffen und kümmerte sich um die Herstellung von Holzböcken, die man benötigte wenn die Hakenbüchsen nicht auf das Mauerwerk gelegt oder anderweitig abgestützt werden konnten. Auf den städtischen Befestigungsanlagen, auch einigen Landvogteisitzen kamen Doppelhaken mit und ohne Böcke zum Einsatz. Für den Dienst im Feld «zum Fenly» wurden sie auf einem 1572 eigens von Schmied Jakob Rapold konstruierten «Haggenkarren» mitgeführt. Beliebt war die Verwendung der Doppelhaken als Salutgeschütz z. B. 1563 und 1565 bei der Ankunft von Bräuten namhafter Ratsmitglieder, 1578 beim Einreiten des Grafen von Sulz.

Die in die Jahre 1567/1570 datierbaren Büchsen sind mit eher etwas altertümlich anmutenden Luntenschnappschlössern ausgestattet, wie sie schon um 1500 Verwendung fanden.

Alle Zürcher Doppelhaken mit Luzernerläufen wurden zweimal mit Nummern versehen; wobei die gekerbten Schaftnummern aus der Zeit von 1568/1570 stammen. Die gravierten Bezeichnungen auf den Läufen sind späteren Datums.

Von den Zürcher Doppelhaken haben als Verkäufe, Geschenke oder im Tausch einige den Weg in andere Sammlungen gefunden, so auch nach Bern (Inv. Nr. 3887, 14204, 2426, 242b, die beiden letzteren auf Steinschloss transformiert) und Genf (Inv. K 258, K 179). Luzern besitzt nur noch eine Waffe aus der Produktion seines Mitbürgers (Hist. Museum Luzern Inv. HMLU 887) sowie einen Münzstempel (Inv. HMLU 425) für eine Schulprämie aus dem letzten Viertel des 16. Jahrhunderts, ebenfalls mit der Marke des «Hans von Köln». Wie viele weitere Münzstempel aus der Luzerner Sammlung belegen, scheint man Büchsenmacher auch zur Herstellung von Münzstempeln zugezogen zu haben (Tobler op. cit. Nr. 7, vgl. Heer, Stöckel II op. cit., S. 1454, Nr. 5013. Tobler op. cit. Nr. 14, vgl. Schneider, Schweizer Waffenschmiede op. cit., S. 172, «Last»).

Quellen u. Literatur: Staatsarchiv Zürich F III 42 – Zürcher Zeugamtsrechnungen, 1544–1798, Auszüge als Manuskript, Schweiz. Landesmuseum. José A. Godoy, *Armes à feu, Collection du XV^e–XVII^e siècle, Musée d'art et d'histoire, Genève* 1993, S. 26/27, Nrn. 6/7. Heer, Stöckel III op. cit., S. 1638/1639, Nr. 8650. Hoff, *Feuerwaffen I* op. cit., S. 14/15, Abb. 13/14, *Feuerwaffen II*, S. 77/79. Jürg A. Meier, *Notizen zur Geschichte der Handfeuerwaffen in der Schweiz 14.–16. Jahrhundert, Revue SGHWR* Nr. 4, 1985, S. 212. Pollard's history of firearms, hg. Claude Blain, *Middlesex* 1983, S. 50 «Snapmatchlock». Hugo Schneider, *Hand- und Faustfeuerwaffen 1540–1820, eine Auslese*, Bern 1975, S. 7, Nr. 1. Schneider, *Schweizer Waffenschmiede* op. cit., S. 163. Edwin Tobler, *Luzerner Münzstempel und Punzen*, Luzern 1985, S. 102, Nr. 521, S. 133, Nr. 15. Wegeli, *Fernwaffen* op. cit., S. 140/141, 165/167, Nrn. 2211/2214, *Tafel VII*. P. X. Weber, *Die Entwicklung des Schiesswesens im alten Stand und auf der Zihlstatt Luzern*, Luzern 1930, S. 21. P. X. Weber, *Rüstungs- und Waffenschmiede im alten Luzern*, *Geschichtsfreund* 82, Stans 1927, S. 216.

83. Schnappschlossgewehr, Jagdwaffe

Tafel XL

französisch, um 1645/1650, Claude Roux, Büchsenmacher, Lyon (Inv. BE 148).

Rundlauf (Länge 128 cm), Kaliber 16 mm, Kammerdrittel achtkantig, signiert «LAZARI COMINAZ», zwischen zwei waagrecht gestellten «Kronenzeichen»; nach «LAZARI» ein kleiner Zwischenraum mit zwei stilisierten «Dreiblättern». Einfaches Standvisier und Korn aus Messing. Schnappmechanismus für Steinschloss mit einem Vollspannzahn, der beim Hahn unten links durch die Schlossplatte stösst. Innen verschraubter Hahn mit Arretiereinschnitt, Batteriefeder innen liegend, Hahn und Batteriedeckel innen verschraubt. Flache Schlossplatte, signiert «A Lyon Par Claude Roux», beide Plattenenden sowie Hahn weisen einen gravierten Blumendekor auf. Abzugbügel (Guss) und Kolbenkappe Messing (Blech), drei Ladestockpfeifen, zwei aus Messingblech, eine weitere im Mündungsbereich aus Eisenblech. Nussbaumschaft etwas defekt, Kolben mit Schub. Auf der Kolbenbacke die geschnittenen Initialen «HR» in wappenförmiger Kartusche sowie separat ein «R», Holzladestock alt ergänzt.

Gesamtlänge: 167 cm, Gewicht: 3090 g

Provenienz: unbekannt.

Von den sieben zur Zeit bekannten Waffen des in Lyon tätigen Büchsenmachers Claude Roux befinden sich drei in der vom schwedischen Generalfeldmarschall Carl Gustav Wrangel (1613–1676) angelegten und im Schloss Skokloster, dem Stammsitz, untergebrachten Waffensammlung. Noch vorhandene Inventare und Korrespondenz aus den Jahren 1647/48 geben Aufschluss darüber, wie Wrangel in den Besitz dieser Waffen – ein Steinschlosswender, eine lange Steinschlossflinte und ein Paar Steinschloss-Wenderpistolen – gelangte. Die Vorliebe Wrangels für qualitätvolle zeitgenössische Schusswaffen, waffentechnisch neue oder ausgefallene Konstruktionen, war bekannt und veranlasste Fürsten,

Offiziere, aber auch dankbare oder besorgte Bürgermeister dem einflussreichen schwedischen Oberbefehlshaber Gewehre und Pistolen zu schenken.

Die Beförderung Wrangels zum Feldmarschall und Oberbefehlshaber der in Deutschland stationierten schwedischen Truppen nahm der Zürcher Johann Rudolf Werdmüller (1614–1677) zum Anlass, dem Generalissimus 1646 ein doppelläufiges Steinschloss-Wendergewehr von Roux zukommen zu lassen. Werdmüller, seit 1642 in schwedischen Diensten, seit 1643 Oberst, befand sich 1646 in einer misslichen Lage, weil der Zürcher Rat sein Gesuch, weiterhin in schwedischen Diensten verbleiben zu dürfen, ablehnte. Wie der Rat ihm bedeutete, lag es nicht im Interesse der Stadt, dass ein Mitbürger an exponierter Stelle gegen Habsburg-Österreich kämpfte und damit die 1474 zwischen Österreich und der Eidgenossenschaft vereinbarte «Ewige Richtung» oder «Erbeinung» gefährdete. Die in etwa gleichaltrigen Werdmüller und Wrangel hatten 1642 beide unter dem schwedischen General Horn gedient, sich kennen und schätzen gelernt. Von Wrangel erhoffte sich Werdmüller eine Fürsprache beim Zürcher Rat; Wrangels besonderer Geneigtheit versuchte er sich mit einem Gewehrsgeschenk zu versichern. Erwartungsgemäss legte sich der neue schwedische Oberkommandierende für den inzwischen zum Generaladjutanten beförderten Werdmüller persönlich ins Mittel und richtete ein entsprechendes Schreiben an Zürich, das am 20. Februar 1647 höflich aber abschlägig beantwortet wurde. Widerwillig kehrte Werdmüller im Verlauf des Jahres nach Zürich zurück und war 1647/48 insgeheim als Agent Wrangels tätig, welchem er Neuigkeiten aus der Schweiz und Italien berichtete. Durch den Erfolg seines Gewehrsgeschenks, die Wertschätzung, welche Wrangel für die Wenderkonstruktion von Roux bezeugte, ermutigt, gab Werdmüller im Frühjahr 1647 bei Roux für Wrangel eine ungewöhnlich lange Steinschlossflinte und späterhin ein Paar exquisite Wenderpistolen in Auftrag. Es bereitete einige Mühe, die zuerst von Lyon nach Zürich gelieferten Waffen ins schwedische Hauptquartier weiterzuleiten. Dank Werdmüllers Einfallsreichtum fanden sie dennoch den Weg in Wrangels Rüstkammer. Trotz Werdmüllers freundschaftlicher Beziehung zu Wrangel, ungeachtet seiner Agententätigkeit, Waffenschenkungen und Waffenvermittlung blieb dem Zürcher die Rückkehr in schwedische Dienste verwehrt, so dass er 1648 ein Angebot Venedigs akzeptierte.

Die Bevorzugung eines Lyoner Büchsenmachers durch Werdmüller, in dessen Vaterstadt Zürich zu jener Zeit der renommierte Goldschmied und Büchsenmacher Felix Werder tätig war, bedarf einer Erklärung. Hans Rudolf, der nachmalige General, und Hans Georg, die beiden Söhne des im Seidenhandel reich gewordenen Hans Rudolf Werdmüller (1570–1617), hatten 1627/30 Studienjahre in Genf verbracht und zogen im November 1630 mit ihrem Hofmeister weiter nach Lyon. Dort wurden sie vor allem vom Militäringenieur Vaucelles in der Fortifikationswissenschaft unterrichtet. Während seinem neunmonatigen Aufenthalt in Lyon dürfte der an Waffen interessierte Hans Rudolf Werdmüller auch die Bekanntschaft der ansässigen Waffenschmiede, damit auch des Büchsenmachers Roux gemacht haben. Sein Können als Schütze hatte Werdmüller bereits in Genf unter Beweis gestellt. Am 5. April 1630 wurde er Schützenkönig der Genfer Bogenschützen und erhielt das Bürgerrecht ehrenhalber; einen Monat später am 6. Mai krönte man ihn zum «Roi de l'Arquebuse».

Mit Claude Roux und Claude Cunet waren von ca. 1635–1650 in Lyon zwei äusserst fähige Büchsenmacher tätig, deren Erzeugnisse von in- und ausländischen Kunden geschätzt wurden. Beide produzierten Steinschlosswaffen mit Wendersystemen. Dieser schon im 16. Jahrhundert in Deutschland und Italien nachweisbare Waffentyp scheint in Frankreich (Paris, Sedan und Lyon) weiter entwickelt worden zu sein und schon bald in Liège und Holland Nachahmer gefunden zu haben. Dank den Lyoner Geschäftsbeziehungen der väterlichen Seidenhandelsfirma, die später in seinen Besitz übergang, konnte sich Werdmüller jederzeit über die Aktivitäten von Roux unterrichten lassen, Waffen erwerben oder, wie im Falle

Wrangels, in Auftrag geben. Der gute Ruf des von Werdmüller als Kenner der Materie geschätzten Lyoner Büchsenmachers beruhte offensichtlich auf der diskreten Qualität seiner Lauf-, Wender- und Schlosskonstruktionen, die er geschäftet in schlichter Eleganz zu präsentieren verstand.

Zu den innovativen Besonderheiten von Roux zählen neben dem Wendersystem, Jagdgewehre mit sehr langen Läufen, auch die Verwendung von Schnappschlössern. Das von Roux produzierte und signierte Schloss, eine Variante des holländischen Schnappschlosses, erinnert konstruktionsmässig an gewisse englische, ebenso an italienische Schnappschlösser «alla fiorentina». Für die These von Arne Hoff, dass das Schnappschlosssystem über Frankreich nach Italien gekommen sei, liefert dieses Gewehr einen weiteren Beleg.

Bei dem mit «Lazari Cominaz» signierten Lauf dürfte es sich, wie ein Vergleich mit originalen Cominazziläufen und Signaturen ergab, dennoch um eine Arbeit von Roux handeln, der sich, wie ein 176 cm langer Lauf für die bereits erwähnte Entenflinte (Skokloster Inv. 6051) zeigt, auf das Schmieden qualitativ hochwertiger Läufe verstand. Wenn Roux einen Lauf im italienischen Stil mit einer Cominazzi-Signatur versah, so profitierte er schon damals vom Ruf dieser berühmten in Gardone im Hinterland von Brescia aktiven Laufschmiededynastie. Der Blumendekor von Schlossplatte und Hahn stimmt weitgehend mit dem von Werdmüller 1646 Wrangel geschenkten Wender überein. Das noch original geschäftete Gewehr ist ein frühes und seltenes Beispiel für die Anwendung des Schnappschlosssystems in Frankreich.

Eine Steinschloss-Wenderpistole signiert «Roux A Lyon», aus altem Zürcherbesitz, gelangte 1992 zur Auktion und befindet sich heute in einer Privatsammlung. Über den Verbleib eines mit vergoldeten Löwenkopfknaufen ausgestatteten Pistolenpaars aus der Slg. Diderich, ebenfalls von Roux, das 1931 in einer Ausstellung des Metropolitan Museum of Art, New York, gezeigt wurde, sind wir nicht unterrichtet. Abschliessend sei noch ein Wendergewehr im Museo Castel Sant Angelo in Rom erwähnt, welches vermutlich im 18. Jahrhundert neu geschäftet und etwas gekürzt wurde

Literatur: Nolfo di Carpegna, *Brescian Firearms, Rom 1997, S. 227/272, «The Cominazzi». J. F. Hayward, Die Kunst der alten Büchsenmacher, Hamburg/Berlin 1965, Bd. 1, S. 212. Heer, *Stöckel II op. cit.*, S. 1075. Hoff, *Feuerwaffen I op. cit.*, S. 200/205, 220, Bd. II, S. 247/251, Abb. 184. Torsten Lenk, *The Flintlock: its origin and development, New York 1965, S. 49/50, Tafel 26, Nr. 1. Åke Meyerson, Carl Gustav Wrangel och bössmeden Claude Roux i Lyon – kring en nyfunnen förteckning över Wrangelska rustkammaren, Livrustkammaren Vol XIII: 7/8, Stockholm 1974, S. 259/276. Åke Meyerson, Lena Rangström, Wrangel's Armoury, The weapons Carl Gustav took from Wismar and Wolgast to Skokloster 1645 and 1653, o. O. 1984, S. 54, S. 217, Nr. 145, S. 219/220, Nr. 147, S. 279, Nr. 15. Loan Exhibition of European Arms and Armor, The Metropolitan Museum of Art, New York 1931, S. 83, Nr. 333. Galerie Fischer, Luzern, 11./12. 6. 1992, Nr. 8360.**

**84. Parade-Berghäckchen, «Berghäckel», mit Steinschloss-Schiessvorrichtung Tafel XLI
deutsch, wohl Teschen (Schlesien), um 1750 (Inv. BE 486).**

Messingguss, auf dem Rücken der massiven Tülle ein kurzer, hammerartiger Fortsatz, gegenüber ein schmales, längliches Beilblatt mit konvexer Schneide und einfachen Dekorgravuren. Die Tülle mit Drehdeckel dient zugleich als Laufband und Abschluss für die kurzläufige, in den Schaft eingelassene Steinschlosswaffe. Messingrundlauf (Länge 11,4 cm), Kammerhälfte achtkantig, Kaliber 10 mm. Schlossplatte und Hahn aus Eisen, flach, geschrägte Kanten, einfache Ziergravuren, Messingabzugbügel. Langer, stockartiger Nussbaumschaft, ovaler Querschnitt, im oberen Drittel verbeint und mit Perlmuttplättchen inlasiert. Beindekor: gerollte und gerade Linien, Flächen mit Hopfenblüten bestreut, Hunde, Hasen verfolgend, als Schaftabschluss eine Eisenzwinge.

Gesamtlänge: 128 cm, Gewicht: 830 g

Provenienz: Auktionshaus Venator, Sammlung Fürst Starhemberg, Schloss Eferding, Köln, 15. 9. 1956, Nr. 17.

Die Bergmannsbarte, Werkzeug und Waffe, zählte seit dem frühen 16. Jahrhundert zu den charakteristischen Attributen der Bergleute in Deutschland. Sie ist möglicherweise ein Abkömmling des Grubenbeils. Nachdem die Bergmannsbarte im Verlauf des 17. Jahrhunderts ihre Funktion als Arbeitsgerät endgültig verloren hatte, diente sie als Paradewaffe sowie als Symbol für gewisse Machtbefugnisse in dem mehr und mehr hierarchisch und beamtenmässig organisierten Bergbau. Vor allem «Hauer», der eigentliche Bergmann, der am und im Gestein tätig war, Gruben und Stollen baute, Erz gewann, nahm mit axtartigen, schlichten Barten an festlichen Anlässen und Umzügen teil.

Um 1700 entstanden als eine Variante der Bergmannsbarte die eher zierlichen «Häckchen» oder «Häkel». Deren Verwendung war ein Vorrecht der «Steiger» (Grubenaufseher), daher auch als «Steigerhäkchen» bezeichnet. Währenddem die kurzholmige Paradebarte geschultert getragen wurde, verwendete man die zumeist mit langen, geraden Schäften versehenen Häkchen in der Art eines Spazierstocks. Auf einem Kupferstich von 1719 lassen sich als Bestandteil sächsischer Trachten der «hohen und niedern Berg-Officers, Berg-Beamten und Berg-Arbeiter» zwei unterschiedliche Barten und ein Häkchentyp feststellen. Die Paradebarten mit wappengeschmückten Blättern und reichverzierten Schäften waren den obersten Bergbau-Chargen (z. B. Berghauptmann, Bergkommissar) vorbehalten. Einfache Barten mit blanken Blättern und wenig verzierten Schäften dienten als Abzeichen der Hauer. Die stockartigen Häkel fanden wie bereits erwähnt vor allem bei den Steigern und dem mittleren Bergbaukader Verwendung. In Deutschland und Osteuropa (Ungarn, Schlesien, Slowakei, Polen) war bezüglich Organisation und Tracht der sächsische Bergbau tonangebend.

Das «Parade-Berghäkel» aus der Sammlung der Fürsten Starhemberg (Österreich) wurde zusätzlich mit einer pistolenartigen Steinschlosswaffe kombiniert. Eine sehr ähnliche, 1752 datierte Waffe, deren deutsche Blattinschrift Bezug auf den Bergbau nimmt, befand sich in der Sammlung des Amerikaners Herbert G. Ratner jr. Es scheint sich in beiden Fällen um eine Weiterentwicklung des zu Ende des 17. Jahrhunderts hauptsächlich in Ungarn unter der Bezeichnung «Fokos», in Galizien «Topor», bekannten Streithammers mit Schiessvorrichtung zu handeln. Diese «Schiesshacken», auch die Berghäkel, wie auf Grund des Schaftdekors vermutet wird, dürften vor allem in Teschen (Schlesien) hergestellt worden sein. Blatt und kurzer Lauf des Parade-Berghäckchens sind im Gegensatz zu den eisenmontierten, noch als Waffe einzustufenden «Schiesshacken» aus Messing.

Literatur: Eberhard Czaya, Der Silberbergbau, aus Geschichte und Brauchtum der Bergleute, Leipzig 1990, S. 112, Abb. 56/57, S. 113, Abb. 58/59, S. 184, 186/187 mit Abb. H. Gordon Frost, Blades and Barrels, Dallas 1972, S. 177/197, 304/307, Abb. 308, 310. Kalmár János, Régi magyar fegyverek, Budapest 1971, S. 37/39, Abb. 54. Lewerken, Kombinationswaffen op. cit., S. 213/214, Nrn. 14/15. Hans Schedelmann, Die grossen Büchsenmacher, Würzburg 1972, S. 165. Seitz, Blankwaffen II op. cit., S. 242/245, Abb. 247/248. Johann Szendrei, Ungarische kriegsgeschichtliche Denkmäler, Budapest 1896, S. 407/408, Nr. 2791, S. 572/573, Nr. 3165.

**85. Perkussionsstutzer, Schützenwaffe Tafel XLI
schweizerisch, um 1840, Michael Furrer, Büchsenmacher, Sursee. Um 1850 durch Anton
Bellmond, Stans, modernisiert (Inv. SU 1131).**

Achtkantlauf mit Schwanzschraube (Länge 91 cm), gebüchst, Kaliber 10,5 mm, signiert «A. Bellmond in Stans», auf der Laufunterseite Besitzerangabe, «1850 ZULLY», Laufbefestigung mittels Schiebern, Diopter und Nadelkorn. Vorliegendes Kettenschloss, Hakensicherung, Schlossplatte signiert, «M. Furrer Su.[rsee]». Abzug und Stecher werden von einem gefingerten Abzugbügel mit verstellbarer Distanzfeder geschützt. Messinggarnitur, Nussbaumschaft, Kolben mit Backe, auf der Kolbenunterseite Besitzerangabe, «ZULLY SURSEE». Ladestock ergänzt.

Gesamtlänge: 127 cm, Gewicht: 8879 g

Provenienz: Slg. Stadt Sursee.

Die von Michael Furrer (1804–1885), Sursee, hergestellte Schützenwaffe wurde um 1850 von Anton Bellmond (1809–1852) in Stans für kleinkalibrige Munition eingerichtet und mit einem Diopter und Nadelkorn ausgestattet. Besitzer der Waffe war der in Sursee ansässige Goldschmied, Scharfschützenmajor und Schützenmeister, Michael Zülly (1801–1876), der 1853 am eidgenössischen Schützenfest in Luzern teilnahm.

Literatur: vgl. Slg. Carl Beck, Katalog 1998, S. 39/43, Nr. 7, Farbtafel.

86. Spiess

Tafel XXXIX

deutsch oder schweizerisch, letztes Viertel 15. Jahrhundert (Inv. BE 618).

Lange, schmale, blattförmige Spitze (Länge 63 cm, Breite 5,5 cm), Ortdrittel vierkantig und rhombisch, beidseitig betonter Mittelgrat, beidseitig an der Basis die gleiche geschlagene Meistermarke in Form eines kleinen gotischen «L». Achtkantige Tülle, Schaft ergänzt.

Gesamtlänge: 256,5 cm, Gewicht (mit Schaft): 2790 g

Provenienz: Büchsenmacher Schwarz, Bern 1954.

Es dürfte sich eher um eine infanteristische Kampfwaffe denn um einen Jagdspieß (Sau- oder Bärenspiess) handeln. Obschon für Jagdspiesse im 16. Jahrhundert nachweislich massive Eisen von gedrungener, breiter Form gebräuchlich waren, lässt sich diese Feststellung mangels Belegstücken nicht ohne weiteres auf das 15. Jahrhundert übertragen. Jedenfalls eignete sich die lange, im Ortbereich verstärkte Spitze ganz besonders zum Durchstossen von ledernen Schutzbewaffnungen oder Panzerhemden; sie konnte auch zwischen gestählten Harnischteilen ihren Weg finden.

Literatur: Howard L. Blackmore, Hunting weapons, London 1971, S. 81/93, Abb. 33. Boccia/Coelho, Armi bianche op. cit., S. 347, Nr. 180. E. A. Gessler, Schweiz. Landesmuseum, Führer durch die Waffensammlung, Aarau 1928, Tafel 13, 3. Waffe. Das Wiener bürgerliche Zeughaus, Katalog, Wien 1977, S. 78, Nr. 65, Abb. 54, «Schwein- oder Bärenspiess». Galerie Fischer, Luzern, 11./14. 9. 1996, Nr. 2 mit Abb.

87. Halbarte

Tafel XIX

italienisch, Anfang 17. Jahrhundert (Inv. BE 635).

Spitze in Form einer rhombischen Klinge (Länge 52 cm), im Mittelteil zwei lange, schmale Durchbrüche, an der Basis ein Kranz von sechs Dekorspangen, jede mit einem geschnittenen Maskaron. Ornamental durchbrochenes Blatt mit halbmondförmiger Schneide und breitem Halsansatz; auf der Blattober- und Unterseite je ein hakenartiges Zierelement. Schnabelhaken ebenfalls durchbrochen gearbeitet. Im Zentrum des Blattes und des Schnabelhakens wurde beidseitig auf gleicher Höhe ein gegossener Frauenkopf-Maskaron aus Messing mit Frauenkopf befestigt. Das Eisen weist im Bereich der Schaftführung einfache Dekorgravuren auf. Zwei Schaftfedern, Achtkantschaft, Rest einer grünen Bemalung, Stiefel.

Gesamtlänge: 266,3 cm, Gewicht (mit Schaft): 2475 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern 1958.

Die Waffe gehört zu einer Gruppe von italienischen Paradehalbarten, die Boccia (1985) in den Anfang des 17. Jahrhunderts datiert und als «venezianisch» bezeichnet; gemeinsame Merkmale sind: 1. Spitze in Form einer rhombischen Klinge mit zwei oder drei langen, schmalen Durchbrüchen, die längs der Mittelkante verlaufen. 2. Fünf- oder sechsteiliger Spangenkranz mit Maskarons an der Spitzenbasis. 3. Halbmondförmiges Blatt und Schnabelhaken mit grossen Durchbrüchen. 4. Auf Blatt und Schnabelhaken je eine gegossene, maskaronartige, wohl ursprünglich vergoldete Dekorplakette aus Messing oder Kupfer, bekannte Formen, A = Frauenkopf, B = Kriegerkopf mit Helm, C = Löwenkopf. Möglicherweise stammen ähnlich verarbeitete italienische Luntenspieße «buttafuoco», auch

als «mezze picche» bezeichnet, welche die charakteristischen Merkmale dieser Paradehalbarten, z. B. durchbrochene Spitzen, Dekorspangen und Plaketten aufweisen, aus der gleichen Produktion.

Literatur: Claude Blair, *Arms, Armour and Base-Metalwork, The James A. de Rothschild Collection at Waddesdon Manor, Fribourg* 1974, S. 215/217. Boccia/Coelho, *Armi bianche op. cit.*, S. 379/380, Nrn. 452/453. Boccia, *Stibbert op. cit.*, S. 154, Nrn. 515, 517, 519 mit Abb. Boccia/Godoy, *Museo Poldi Pezzoli I op. cit.*, S. 159, Nr. 525/527, Abb. 550, 557/558, S. 161, Nr. 539, Abb. 567. *L'Armia reale di Torino*, hg. Franco Mazzini, Torino 1982, S. 376, Nr. 246 mit Abb. Heinrich Müller, *Hartmut Kölling, Europäische Hieb- und Stichwaffen*, Berlin 1981, S. 392, Nr. 256.

88. Halbarte

Tafel XIX

deutsch, ParadeWaffe für Hauptmann Jost Greder, Solothurn 1607 (Inv. BE 637).

Lange, blattförmige Spitze, beidseitig betonter Mittelgrat, der sich über das ganze Eisen bis zur Tülle hinzieht. Kleines Blatt mit stark konkaver Schneide in schmalen Halsansatz übergehend. Auf dem flachen Schnabelhaken eine einseitig eingeschlagene Meistermarke: Reichsapfel in einer schildförmigen Kartusche; Schnabelrücken mit grossem Zierhaken. Konische Tülle und zwei Schafffedern, Rundschaft, alt ergänzt. Das Halbarteneisen (ohne Bänder) weist einen reichen, teilweise vergoldeten Ätздеkor auf, geschwärzter Punktgrund: Spitze beidseitig mit der Darstellung des gekrönten, doppelköpfigen Reichsadlers, darunter in einer Kartusche die Besitzerangabe, «HER HOVPTMAN IOST GREDER DES RATS ZVO SOLOTHVRN 1607», die Spitzenbasis nimmt beidseitig die französische Lilie in einem grossen ovalen Medaillon ein. Auf dem Blatt erscheint das vereinfachte Wappen zwischen den Buchstaben «S» und «O», auf der Rückseite das vereinfachte Wappen der «Greder von Wartenfels» zwischen den Buchstaben «I» (= Jost) und «G» (= Greder). Diese Dekorelemente werden von Rankenwerk, Ornamenten und Bordüren umrahmt.

Gesamtlänge: 223,2 cm, *Halbarteneisen (ohne Federn):* 46,8 cm, *Gewicht (mit Schaft):* 2425 g
Provenienz: Aus Privatbesitz, Neuenburg 1954.

Jost Greder (1553–1629), Angehöriger eines alten Solothurner Geschlechts, seit 1570 in französischen Diensten, wurde 1616 Inhaber eines eigenen Regiments. In diplomatischen Missionen war er immer wieder für seine Vaterstadt und den französischen König tätig. Seine Einkünfte erlaubten es Greder, 1600 die Herrschaft und das Schloss Wartenfels von seinem ehemaligen militärischen Vorgesetzten, dem ebenfalls in Solothurn ansässigen Obersten Lorenz Arregger (gest. 1616) zu erwerben. Auch Arregger erhielt 1607 als amtierender Schultheiss eine Paradehalbarte (seit 1995 im Museum Altes Zeughaus Solothurn, Inv. MAZ 15344), die mit dem grederschen Exemplar konstruktions- und dekor-mässig weitgehend übereinstimmt. Unterschiede betreffen vor allem Wappen und Inschrift: «HER LORENZ ARREGGER RITTER GEWESNER OBRISTER VND SCHVLTHEIS ZV SOLLLOTHVRN 1607». Beide Paradehalbarten dürften Teil einer kleinen Serie gleichartiger Waffen gewesen sein, die bei Festlichkeiten, Empfängen, z. B. dem Einzug des in Solothurn residierenden französischen Botschafters, zur Bewaffnung einer Ehrengarde gedient haben.

Eine weitere Halbarte im Besitz des Museums Altes Zeughaus Solothurn (Inv. MAZ 1731) ist mit einem gleichen, aber weniger reich geschmückten Eisen ausgestattet. Auf der etwas defekten Spitze wurde der doppelköpfige Reichsadler nur auf einer Seite eingestitzt; die andere Seite nimmt eine «naturalistische» Adlerdarstellung ein. Es fehlen Besitzer- oder Stifterinschrift und Jahrzahl; das Blatt zeigt jedoch wie die übrigen Paradehalbarten das Solothurner Wappen zwischen «S» und «O».

In der 1904 aufgelösten, bekannten Sammlung von Karl Gimbel befand sich eine 1616 datierte Solothurner Paradehalbarte, die sich aber in Form und Dekor von den bisher erwähnten Exemplaren merklich unterschied. Das Halbarteneisen war mit einem barock anmutenden, S-förmig geschweiften Blatt ausgestattet sowie mit dem obligaten Wappen

zwischen «S» und «O» und der Jahrzahl «1616», dazu einer nur zum Teil geätzten Spitze. Die etwas einfacheren Ausführungen, ohne Namen und Wappen der Besitzer waren vermutlich für die Mannschaft bestimmt. Die Halbarten von Greder und Arregger sind daher als Offizierswaffen einzustufen.

Mit reich geätzten und vergoldeten Halbarten gerüstete Trabanten gehörten üblicherweise zu einer fürstlichen Hofhaltung und waren Ausdruck eines entsprechenden Repräsentationswillens. Die Solothurner Paradehalbarten, die ebenfalls einen «höfischen Anspruch» dokumentieren, unterscheiden sich deutlich von den damals in der Schweiz gebräuchlichen Kampfhalbarten.

(Dr. Erich Meyer, Starrkirch-Wil SO, danke ich für seine Hinweise, ebenso Dr. Marco Leutenegger, Museum Altes Zeughaus, Solothurn).

Literatur: Slg. Carl Beck, Katalog 1998, S. 28/31, Nr. 4, Farbtafel. Auktionshaus Rudolph Lepke, Berlin, Sammlung Karl Gimbel, 30. 5./3. 6. 1904, S. 43, Nr. 723, Tafel 19. Erich Meyer, Jost Greder von Wartenfels 1553–1629, Jahrbuch für Solothurnische Geschichte, 47. Bd. 1973, S. 219/263.

89. Sponton

Tafel XXXIX

deutsch, 2. Viertel 18. Jahrhundert, Offizier (Inv. BE 616).

Blattförmiges, vergoldetes Eisen (Länge 25,5 cm, Breite 5,5 cm), im Ort blank, beidseitig ein betonter Mittelgrat. Blattbasis mit der durchbrochen gearbeiteten und gravierten Darstellung eines doppelköpfigen, von einer Krone überhöhten Adlers, der in seinen Fängen Szepter und Schwert hält, restliche Blattfläche mit graviertem, ornamentalem Dekor. Konische vergoldete Eisentülle, ein Zierband begrenzt das Mittelfeld mit Rillendekor, Parierknebelpaar. Zwei Schaftfedern, geschwärtzter Rundschaft, Stiefel spiralförmig gerillt.

Gesamtlänge: 251,5 cm, Gewicht (mit Schaft): 1140 g

Provenienz: Galerie Jürg Stuker, Bern 1957.

Im 1678 in Paris publizierten «Traité des Armes ...» des Hauptmanns de Gaya widmet dieser ein kurzes Kapitel einer bisher wenig bekannten Stangenwaffe: «Des Spontons». Die Spontons oder «demy-Piques» waren gemäss Gaya anfänglich mit den gleichen Eisen wie die langen Piken ausgestattet; die Schäfte entsprachen verarbeitungsmässig ebenfalls den herkömmlichen Piken hatten aber die Länge der damals üblichen Partisanen. Gaya berichtet auch, dass die Spontons zu jener Zeit speziell von den Venezianern und Angehörigen des Malteserordens verwendet wurden. Es dürfte sich dabei um die in Italien um 1700 unter dem Namen «mezza picca» bekannte Waffe handeln. Auch die mit kleinen Partisaneneisen ausgestatteten, was die Länge betrifft den «mezza picca» entsprechenden Stangenwaffen werden in Italien als «mezza picca a partigiannetta» oder «spuntone» bezeichnet. Für die gleichen in Frankreich von 1714–1766 für Unteroffiziere gebräuchlichen, 6 1/2–7 Fuss (= 211 cm) langen Waffen mit kleinen Partisaneneisen verwendet man den eher verwirrenden Begriff «hallebardes de sergent».

Die französische Ordonnanz von 1690 schrieb für alle Offiziere den Sponton mit einer Länge von 7 1/2–8 Fuss (243,6–259,9 cm) als Bewaffnung vor. Der reglementarische Sponton diente als Waffe und Rangabzeichen, war aber auch als Kommandiergerät von Nutzen. Im Dezember 1710 während des spanischen Erbfolgekrieges sah sich Ludwig XIV. erneut veranlasst, die Verwendung des Spontons zu regeln. Man hatte festgestellt, dass die Offiziere teils mit Spontons, teils mit Gewehren an den Kämpfen teilnahmen. Um die Uniformität sicher zu stellen, ordnete der König an, dass sich Hauptleute und Stabsoffiziere des Spontons bedienen sollen; Subalternoffiziere konnten ihre Gewehre weiterhin gebrauchen. In der am 1. Mai 1754 von Ludwig XV. erlassenen Ordonnanz wurde schliesslich die Beschaffenheit des Spontons detailliert festgelegt: «Der Sponton hat eine Länge von 7 Fuss (227,4 cm), davon entfallen 8 Zoll (21,6 cm) auf das Spontoneisen, 4 Zoll (10,8 cm) auf die Tülle, 5 Fuss 9 Zoll (186,8 cm) auf den Schaft und 3 Zoll (8,1 cm) auf den Stiefel. Der Schaft besteht aus Eschenholz von einem Zoll (2,7 cm) Durchmesser. Zwei Schaftfedern von genü-

gender Dicke, 6 Linien (13,5 mm) breit, erstrecken sich von der Tülle in einer Länge von 18 Zoll (48,7 cm) in Richtung Schaft und werden von sechs Nägeln mit gerundeten Köpfen festgehalten. Der Sponton wiegt 3 Pfund». Bereits zur Zeit des Kriegsministers Marc Pierre, Graf d'Argenson (1743–1751) hatte man ein neues Spontonmodell geschaffen. Mit der königlichen Ordonnanz vom 6. Mai 1755 wurde der Sponton für alle Offiziere erneut zur obligatorischen Bewaffnung erklärt. 1758 insistierte Ludwig XV., dass die Bataillonskommandanten, Oberstleutnants und Obersten die unbeliebte Stangenwaffe weiterhin zu verwenden hätten. Die Abneigung der Offiziere gegenüber dem als sperrig und wenig praktisch empfundenen Sponton ist um so verständlicher, wenn man die 1755 minutiös reglementierte Handhabung dieser Waffe in Betracht zieht. Gemäss Buttin wurden in Frankreich bis zur Revolution Spontons bestenfalls anlässlich von Musterungen und Revuen getragen. Aries schreibt ohne Angabe von Quellen, dass der Sponton schon 1752 aus den Linienregimentern verschwunden und bis 1784 nur noch von den Offizieren der französischen und schweizerischen Garderegimenter verwendet worden sei.

Dem französischen Beispiel waren um und nach 1700 andere europäische Staaten gefolgt, indem sie für ihre Offiziere ebenfalls reglementierte Spontons einführten. Preussen entwickelte zu Beginn des 18. Jahrhunderts eine besondere Form des Spontoneisens, das von anderen deutschen Staaten, von Dänemark und in späteren Jahren auch Russland übernommen wurde. Das Kaiserreich Österreich gab spontonartigen Waffen mit Partisaneneisen den Vorzug. Der französische Spontontyp fand u. a. Nachahmer in Savoyen, Süddeutschland und der Schweiz. So werden im bernischen Zeughausinventar von 1702 bereits 77 Spontons aufgelistet. In Zürich scheint man die ersten Spontons erst nach der 2. Schlacht bei Villmergen von 1712 angeschafft zu haben. Im Militärreglement des Kantons Zürich von 1770, komplettiert und erschienen 1778, werden für Offiziere «saubere Espontons (mit der Lanze 7 Schuh hoch)» gefordert. Die Gesamtlänge der seit 1746 nachweislich mit gedrechselten «Rillenschäften» versehenen zürcherischen Offizier-Spontons wurde damit auf 211 cm festgelegt. Anscheinend nicht nur Frankreich (1784?), auch Bern schaffte 1785 die für Offiziere vorgesehenen Gewehre und Spontons ab, «... da diese den Herren Officiers nicht nur auf dem Marsch und im Feld, sondern auch auf den jährlichen Musterungen zur Beschwärd gereichen». Weil dem Degen nach dem Wegfall des Spontons beim «exercieren und comandieren» grössere Bedeutung zukam, wurde vom bernischen Kriegsrat 1786 ein offizielles Degenmodell für Offiziere angenommen und zur «allgemeinen Einsicht» als Muster ins Zeughaus gelegt. Zürich behielt die Spontons bis zum Untergang des Ancien Régime.

Quellen u. Literatur: Staatsarchiv Bern – KRM 75, S. 19, 19. 12. 1785, S. 23. 5. 1. 1786. Zeughausinventar Nr. 650, 1702–1707. Staatsarchiv Zürich – F III 42, Zürcher Zeugamtsrechnungen, 1715, 1717, 1746, Auszüge als Manuskript im Schweiz. Landesmuseum, Zürich. Aries, *Armes blanches op. cit.*, Vol. XIV 4 fasc. 1969, «Hallebardes de sergent de 1714 à 1766». Vol. XV 1 fasc. 1970, «Demi-piques ou espontons des officiers d'infanterie jusqu'à leur suppression par le règlement de 1755». L. G. Boccia, *L'Oploteca nel Museo Nazionale di Ravenna*, Ravenna 1989, S. 106/109, Nrn. 115/132. Maurice Bottet, *L'arme blanche de guerre française au XVIII^e siècle*, Paris 1910, S. 66/67. Charles Buttin/François Buttin, *L'esponton d'officier*, *Bulletin de la Société des Amis du Musée de l'Armée*, No 50, S. 34/39. Anton Dollezek, *Monographie der k. u. k. österr.-ung. Blank- und Handfeuerwaffen*, Wien 1896/Graz 1970, S. 36/37. *Dizionario Terminologici*, Bd. 3, *Armi bianche dal medioevo all'età moderna*, hg. Carlo De Vita, Firenze 1983, Tafeln 75/76, «Spuntone», «Mezza Picca». Gaya's *Traité des Armes* 1678, hg. Charles Ffoulkes, London 1911, S. 34/35, Tafel 5. «Militär-Ordonanz für die Landmiliz des Canton Zürich von 1770», S. 97. Wegeli, *Stangenwaffen op. cit.*, S. 159, 171/175. Bernd A. Windheimer, *MEFECIT POTZDAM, altpreussische Blankwaffen des 18. Jahrhunderts*, Bissendorf 2001, S. 76/81.

italienisch, 2. Hälfte 17. Jahrhundert, für die Garde Ranuccio II. Farnese, Herzog von Parma und Piacenza (1646–1694) (Inv. BE 610).

Langes, breites, spitzovales Eisen, als volle Rückenklänge (Länge 64 cm, Breite 105 mm) gearbeitet, Ortdrittel zweischneidig, Basis gerundet, beidseitig kleine Parierdornen. Das Blatt weist beidseitig den gleichen Ätzdekor auf, der zwei Drittel der Fläche einnimmt: im Zentrum in einer von Satyrn gestützten barocken Kartusche das farnesische Wappen, überhöht von der Herzogskrone, die von zwei Putten gehalten wird, dazu symmetrisch angelegter Ranken- und Blattdekor. Achtkantige, konische Tülle, die in einen gedrückten Ziernodus mündet, zwei Schafffedern, eine Feder defekt, geätzter Ranken- und Blattdekor. Rundschafft, teilweise mit Stoff bespannt, Ziernieten.

Gesamtlänge: 247 cm, Gewicht (mit Schaft): 2580 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 23. 6. 1965, Nr. 21.

In italienischen Quellen des 13.–15. Jahrhunderts wird eine als «falconem» (Bologna 1252, 1259, 1288), «falcono» (Verona 1267), «falcone» (Forlì 1359), «falconum» (Ravenna 1441) usw. bezeichnete Stangenwaffe regelmässig erwähnt. «Falcione» basiert gemäss Angelucci auf dem mittellateinischen «Falconus» oder «Falconius». Amtliche Schreiber, aber auch Chronisten waren im Mittelalter hinsichtlich der Waffenterminologie nicht besonders konsequent. So war es gang und gäbe, dass für dieselbe Waffe unterschiedliche Bezeichnungen verwendet wurden oder dass eine Bezeichnung unterschiedliche Waffentypen beinhalten konnte. In welchem Masse die erwähnten Falcioni des 13.–15. Jahrhunderts mit noch erhaltenen Exemplaren des 16./18. Jahrhunderts übereinstimmen, lässt sich daher nicht mit Bestimmtheit sagen. Die bekannten Spätformen sind mit langen, vollen Rückenklängen, deren Rücken zumeist in der Achse des Schaftes verläuft sowie Schneiden, die zwischen Basis und Ort einen weiten, sehr flachen Bogen bilden, ausgestattet. Die Klingen sind nach der Blattmitte oder nach dem letzten Drittel zweischneidig. Die beiden Parierdornen an der Basis degenerierten im 17. Jahrhundert zu Zierelementen. Eine Sonderform des Falcione mit einem langen Rückendorn oder Rückenhaken war als Paradewaffe vor allem in venezianischem Gebiet seit der Mitte des 16. Jahrhunderts bis zum Ende der Republik 1797 beliebt (vgl. Kat. Nr. 92). Verwandt mit dem Falcione (ohne Rückenhaken) ist die nördlich der Alpen verbreitete Kuse, die den habsburgischen Kaisern seit Ferdinand I. (1531 König, 1564 Kaiser) bis Joseph II. (1780–1790) als Trabantenwaffe diente. Die von den burgundischen Garden herrührenden Stangenmesser fanden schon am Hofe Kaiser Karls V. (1519–1556) Verwendung. Seit den Augsburger Nachfolgeverhandlungen 1551 wurden Kusen auch von den Trabanten der österreichischen Habsburger geführt.

Wie die Partisane eignete sich auch der grossflächige Falcione für Dekortechniken aller Art. Mit vergoldetem, geätztem, seltener tauschiertem, ziseliertem oder gemaltem Dekor versehen, war der Falcione in Italien vom 16.–18. Jahrhundert die bevorzugte Paradewaffe der fürstlichen Garden oder venezianischer Nobili. Auch den Farnese, welche von 1545 bis zu ihrem Aussterben 1731 als Herzoge von Parma und Piacenza regierten, diente der Falcione als Gardewaffe. Es sind zwei unterschiedliche farnesische Falcioni in je einem Exemplar bekannt. So befindet sich in der ehemaligen königlichen Waffensammlung in Turin eine Waffe, die in die Regierungszeit von Alessandro Farnese, 1586–1592, seit 1578 spanischer Statthalter in den Niederlanden, datiert wird. Das geätzte Farnesewappen Alessandros schmückt die Kette des Ordens vom goldenen Vlies, den er 1585 von Philipp II. von Spanien erhalten hatte. Der Falcione aus der Slg. Carl Beck, ebenfalls mit dem Farnesewappen, aber ohne das goldene Vlies, kann auf Grund von Form und Dekor dem von 1646–1694 regierenden Herzog Ranuccio II. zugewiesen werden. Die Gonzaga in Mantua bewaffneten ihre Garden im 17. Jahrhundert mit vergleichbaren Falcioni. Im Nachlassinventar des am 20. Januar 1731 überraschend ohne männliche Nachkommen verstorbenen Herzogs Antonio von Parma wurden nur 69 Stangenwaffen aufgeführt. Der neue

Regent über das Herzogtum Parma und Piacenza, Don Carlos von Bourbon, der Bruder des spanischen Thronfolgers, traf am 9. Oktober 1732 in Parma ein. Nachdem Don Carlos als König Karl VII. 1735 die Herrschaft über das Königreich beider Sizilien übertragen worden war, gelangten die farnesischen Kunstsammlungen, auch die Waffensammlung, nach Neapel. Beim Einmarsch der Franzosen 1799 erlitten die Sammlungen grosse Verluste; die Waffenbestände wurden erheblich dezimiert. Die Seltenheit farnesischer Gardestangenwaffen lässt sich somit mit den seit jeher kleinen Beständen, den Verlusten von 1799 und unkontrollierten Abgängen im 19. Jahrhundert erklären. Weitere Stangenwaffen mit dem Farnesewappen befinden sich in der Wallace Collection – ein Bärenspiess um 1590/1600 (A.937) – sowie im Museo Palazzo Farnese, Piacenza –, ein Falcione mit einem eher problematischen Ätzdekor.

Der Vollständigkeit halber sollen noch zwei von Boccia 1975 erwähnte Stangenwaffen farnesischer Herkunft ohne Wappen aufgeführt werden, die sich im Museo Capo di Monte bei Neapel befinden, eine Halbarte (Boccia Nr. 459, Inv. CA 3600) sowie eine Glefte (Boccia Nr. 503, Inv. CA 3596), beide mit ähnlichem graviertem Dekor.

Literatur: Angelo Angelucci, *Catalogo della Armeria reale*, Torino 1890, S. 362/363. Letizia Arcangeli, *Chronik der Familie Farnese, Der Glanz der Farnese, Katalog*, München 1995, S. 21/46. L'Armeria reale di Torino, hg. Franco Mazzini, 1982, S. 375/376, Nrn. 240/242. L. G. Boccia, *Die geheime Rüstkammer der Farnese, Der Glanz der Farnese, Katalog*, München 1995, S. 151/162, 458/491. Boccia/Coelho, *Armi bianche op. cit.*, S. 379, Nr. 448, S. 380, Nr. 454, S. 381, Nr. 459, S. 388, Nr. 503. Boccia, *Museo Stibbert op. cit.*, S. 151, Nr. 493, Abb. 382. *Dizionario Terminologici*, Bd. 3, *Armi bianche dal medioevo all'età moderna*, hg. Carlo De Vita, Firenze 1983, *Tafel 61*, «Falcione», Abb. F = Waffe Slg. Carl Beck. Du Cange, 1883/1887, 2. Bd., S. 401 «Falco», S. 407 «Falconus», S. 408 «Falco». J. F. Hayward, *Les Collections du Palais de Capodimonte Naples, Armes Anciennes* Nr. 6, Genève 1956, S. 121/140. *Katalog der Leibrüstkammer*, 2. Teil, hg. Ortwin Gamber, Christian Beaufort, Matthias Pfaffenbichler, Wien 1990, S. 94. Wegeli, *Stangenwaffen op. cit.*, S. 189/190, Nr. 1881. Mann, *Wallace Collection op. cit.*, Vol. II, S. 445/446, A 937, *Tafel 156*. Paolo Pinti, *L'Armeria di Palazzo Farnese a Piacenza, Katalog*, Piacenza 1988, S. 58/59, Nr. 224. Mario Troso, *Le Armi in Asta delle Fanterie europee, 1000–1500*, Novara 1988, S. 15/17.

91. Partisane

Tafel IV

österreichisch, um 1687, für Trabanten des Erzbischofs Johann Ernst, Graf Thun (1687–1709), Salzburg (Inv. BE 605).

Lange, breite Klinge (Länge 52 cm, Breite 7,2 cm), beidseitig ein Mittelgrat zwischen breiten und tiefen Hohlschliffen. Die Klingebasis weist beidseitig spitz endende Flügel auf; Flügelansätze mit kreisförmigen Einschnitten und Zierhäkchen. Ein geätzter Dekor auf geschwärztem Punktgrund bedeckt Klingenansatz, Klingenbasis und die Flügel: auf der Klingenbasis – das Wappen des Erzbischofs Johann Ernst Graf Thun, überhöht von einem Prälatenhut mit drei Quastenreihen. Klingenansatz und Flügel – mit ornamentalem Blatt- und Rankendekor. Achtkantige, konische Tülle, die in eine gedrückte Kugel mit Mittelring übergeht, darüber das Partisanenblatt (Blattlänge 62 cm, Tüllenlänge 11 cm). Zwei Schaftfedern (Länge ca. 39 cm), Achtkantschaft aus Kastanienholz.

Gesamtlänge: 222 cm, *Gewicht (mit Schaft):* 2830 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 1952. Galerie Fischer, Zürich/Luzern, 10. 5. 1939.

Aus der ehemaligen Waffensammlung W.R. Hearst und aus österreichischem Hochadelsbesitz, Nr. 38, Waffe für Johann Ernst und nicht Guidobald, Graf Thun.

Der Waffenname «Partisane» und die Waffe sind nach übereinstimmender Ansicht der Waffenhistoriker italienischen Ursprungs. «Partigiana», die Parteigängerin, ist das weibliche Pendant zu «Partigiano», dem Parteigänger. Einen frühen Beleg für die Existenz der «Parteigängerwaffe» liefert ein Schreiben vom 15. Mai 1495 von Lodovico Gonzaga, Mantua, in welchem er sich über die Beschaffenheit einer offensichtlich als Muster vorgelegten

«partesana» äussert: «Esso cavallaro... ve mostrara una partesana la quale e lavorata pur ala grossa, nui ne vorremmo a questa coza alcune ma meglio lavorate et dorate in la forma chel pto. Cavallaro ve informara...». Anscheinend war die Waffe zu plump ausgefallen; Gonzaga verlangte vom Hersteller besser verarbeitete und vergoldete Partisanen in einer noch festzulegenden Form. Offensichtlich wurden schon zu Ende des 15. Jahrhunderts Partisaneneisen in fürstlichem Auftrag speziell dekoriert. Die grossen, zweischneidigen Blätter in Form eines langgezogenen Dreiecks boten flächenmässig gute Voraussetzungen für Dekortechniken aller Art. Daneben gab es auch einfachere, blanke, kriegsmässige Ausführungen, wie 80 am 22. Juni 1495 der Stadt Florenz gelieferte Partisanen belegen.

Nördlich der Alpen begegnen wir der Partisane in einem luzernischen Beuterodel, der nach der Schlacht bei Grandson vom 3. März 1476 erstellt worden war: «hans egstetter j partesan, und er hat sin spiess an der nott verloren so hat er ein blind ross». Die von einem gewissen Hans Egstetter gemeldete Beute bestand aus einer Partisane und einem blinden Pferd. Seinen eigenen Spiess hatte Egstetter anscheinend im Kampf verloren. Auf burgundischer Seite kämpften auch italienische Hilfstruppen; auf diesem Wege dürfte die Partisane in die Schweiz gelangt sein. In fünf noch erhaltenen Luzerner Beuterödeln werden u. a. Stangenwaffen wie Spiesse, Mordäxte usw. erwähnt; eine Partisane erscheint in diesem Zusammenhang nur einmal. Die den Beutemeistern wenig bekannte, anscheinend seltene Waffe wurde mit ihrer italienischen Bezeichnung «partesan» in den Rodel aufgenommen. Bei der im Verlauf des 15. Jahrhunderts entstandenen Partisane mit einem langen, flügellosen Blatt handelt es sich um eine Sonderform des Spiesses. Zur Befestigung auf dem runden oder achtkantigen Schaft dienen eine konische Tülle sowie ein zusätzliches Schaftfedernpaar. Die frühe Form der Partisane wird von einigen Waffenhistorikern auch als «Ochsenzunge» (Buttin 1936, Seitz, 1943, 1966, Coll. Kienbusch 1966) oder als «spiedo alla bolognese» (Boccia 1991) bezeichnet. Der schon um 1450 nachweisbare französische Begriff «langue de boeuf» fand als «Ochsenzunge» auch Eingang in das 1966 von Heribert Seitz publizierte Standardwerk «Blankwaffen».

Die taktischen Möglichkeiten früher Partisanen lassen sich mit einem Schwert vergleichen, das an einer Stange fixiert wurde, wobei die Hieb- oder Schneidefunktion im Vergleich zum Stoss eine eher untergeordnete Rolle spielte. Mit den erst zu Beginn des 16. Jahrhunderts feststellbaren «Flügeln» gelang es, die Pariermöglichkeiten dieser Waffe zu verbessern. Als Parade- oder Offizierswaffe finden wir die Partisane mit ihren charakteristischen, beidseitig an der Blattbasis angebrachten Flügeln im 17./18. Jahrhundert in ganz Europa. In der Schweiz wurde die Partisane nicht heimisch, auch im 17. und frühen 18. Jahrhundert bevorzugten die Offiziere und Unteroffiziere weiterhin die Halbarte oder den Luzernerhammer. In nur geringfügig abgewandelter Form wurde das italienische «partesana», «partigiana» in andere Sprachen übernommen, z. B. deutsch «Partisane», französisch «pertuisane», englisch «partisan» oder «partizan», spanisch «partesana». Der schon um die Mitte des 16. Jahrhunderts anzutreffende Begriff «partigianone» für Partisanen mit Flügeln und besonders langen Klingen (Angelucci 1890, De Vita 1983, Boccia 1991) lässt sich waffenmässig nicht klar abgrenzen.

Dem Beispiel anderer Fürsten folgend, bewaffneten die Erzbischöfe von Salzburg seit der Regierungszeit von Johann Jakob Khuen von Belasy (1560–1586) ihre Leibgarde vorzugsweise mit Partisanen. Obschon Graf Thun (1687–1709) als Erzbischof für sein Wappen Anspruch auf einen Bischofshut mit vier Quastenreihen gehabt hätte, fand der einfachere römische Prälatenhut mit nur drei Reihen Verwendung. Erst auf den ebenfalls wappengeschmückten Partisanen des Leopold Anton Eleutherius Freiherr von Firmian (1717–1744) erscheint der Bischofshut mit vier Quastenreihen, den sogenannten «fiocchi».

Literatur: Angelo Angelucci, *Catalogo della Armeria Reale, Torino 1890, S. 366/368. Boccia/Coelho, Armi bianche op. cit., S. 347, Nrn. 181/182, »Spiedi«. L. G. Boccia, *L'Armeria del Museo civico medievale Bologna, 1991, S. 156/158, Nrn. 343/344, »Spiedo alla bolognese«, Nrn. 345/353, »Parti-**

gianone», «Partigiana». Charles Buttin/François Buttin, *La Pertuisane*, Bulletin Trimestriel de la Société des Amis du Musée de l'Armée, No 46, März 1937, S. 85/95. Charles Buttin/François Buttin, *La langue de boeuf*, Bulletin... Musée de l'Armée, No 45, Mai 1936, S. 67/73. Florens Deuchler, *Die Burgunderbeute*, Bern 1963, S. 76. Dizionario Terminologici, Bd. 3, *Armi bianche dal medioevo all'età moderna*, hg. Carlo De Vita, Firenze 1983, Tafel 60, «Spiedo e Partigiana». Harry Kühnel, *Bilderwörterbuch der Kleidung und Rüstung*, Stuttgart 1992, S. 31/32. Otmar Baron Poitier, *Die Paradowaffen der erzbischöflichen Trabanten am Hofe von Salzburg*, ZHW Bd. 3, 1903, S. 280/285. Hans Schedelmann, *Die Trabantenwaffen der Salzburger Erzbischöfe*, Salzburger Museum, Carolino Augusteum, Jahresschrift 1963, S. 38, Tafel 18. Heribert Seitz, *Bardisanen*, Stockholm 1943. Seitz, *Blankwaffen I op. cit.*, S. 231/233, Abb. 151, S. 386. II, S. 216/226. Kienbusch Collection op. cit., S. 261, Nr. 588, Tafel 28. Wegeli, *Stangenwaffen op. cit.*, S. 159/164.

92. Glefe, «Falcione»

Tafel IV

italienisch, um 1610, für die Palastwache der Venier, Venedig (Inv. BE 602).

Langes, breites, spitzovales Blatt, als volle Rücken Klinge (Länge 71 cm, Breite 6,5/10 cm) gearbeitet, Ortdrittel zweischneidig, an der Basis beidseitig je ein lilienförmiges Zierelement. Auf dem Blattrücken ein Vierkantdorn über einer flächigen Basis, deren Ränder eingeschnitten sind oder Zierelemente in der Art der Blattbasis aufweisen. Zwei Rosetten gebildet aus jeweils acht spitzovalen, um einen Mittelpunkt gruppierten Durchbrechungen dienen als Blattschmuck; eine gleiche Rosette findet sich auf dem Dornfortsatz. Die untere Blatthälfte bedeckt beidseitig ein gleicher, etwas verwischter, punzierter, vergoldeter Dekor: Kartusche mit dem Wappen Venier (sechs waagrechte Balken, in der rechten oberen Ecke der geflügelte Markuslöwe), dazu einfache Ornamente, die sich auf den Rückendorn erstrecken. Achtkantige, konische Tülle, die in einen gedrückten Ziernodus mündet. Zwei Schaftfedern, Achtkantschaft, etwas gekürzt, vermutlich alt ergänzt, Messingziernägel. Gesamtlänge: 230 cm, Gewicht (mit Schaft): 3500 g

Provenienz: Galerie Fischer, Luzern, 14. 6. 1956, Nr. 1237.

Mit oder ohne Rückendorn (Rückenhaken) werden diese Stangenwaffen in Italien unterschiedslos als Falcione bezeichnet (vgl. Kat. Nr. 90). Falcione mit Rückendorn oder Haken laufen in der deutschen Waffenkunde unter dem Begriff «Glefe» oder «Gläfe» (Boeheim 1890, Seitz 1968), was dem englischen «glaive» entspricht (Laking 1920, Mann 1962). Bei Buttin (1937) und anderen Autoren französischer Zunge wird der Falcione zum «Fauchard». Es empfiehlt sich jedoch, für eine Waffe, deren herstellungs- und verwendungsmässiges Ursprungsland sowie der dort gebräuchliche Name bekannt sind, diesen in unveränderter Form zu übernehmen.

Zwei weitere Falcioni mit dem Venierwappen, welche zur gleichen Serie gehören, befinden sich in der Wallace Collection, London (A 945, A 946). Die Venier haben Venedig bis zum Ende der Republik 1797 drei Dogen gestellt: Antonio, 1382–1400, Francesco, 1554–1556 und Sebastiano Venier, 1577–1578. Am bekanntesten dürfte der Admiral Sebastiano Venier (1486–1578) sein, der trotz seines Alters bei Lepanto 1571 die venezianische Flotte kommandierte. In dieser Seeschlacht unweit der griechischen Küste brachten die vereinigten Flottenverbände der Spanier, Venezianer und des Heiligen Stuhls unter dem Oberbefehl von Don Juan d'Austria, einem Halbbruder Philipps II., der türkischen Flotte eine vernichtende Niederlage bei. Zu Beginn des 17. Jahrhunderts bewaffneten noch andere namhafte Familien, z.B. die «Tiepolo» oder die «Bentivoglio», ihre Palastwachen oder Leibgarden mit Falcioni, die nach Konstruktion und Dekor den Waffen der Venier entsprechen. Falcioni ähnlicher Machart findet man in Italien auch ausserhalb des venezianischen Hoheitsgebietes (Terra ferma), so am Hofe Herzog Ranuccios I. (1592–1622) von Parma oder in Rom für die Garde des Kardinals Scipio Borghese Caffarelli.

Literatur: Boeheim, *Waffenkunde op. cit.*, S. 342/344, Abb. 397/398. Boccia/Coelho, *Armi bianche op. cit.*, S. 388, Nr. 502/503. Charles Buttin/François Buttin, *Le Fauchard*, Bulletin Trimestriel de la

Société des Amis du Musée de l'Armée, No 46, Mars 1937, S. 120/124. Sir Guy Francis Laking, *A record of european armour and arms through seven centuries*, London 1920, Bd. 3, S. 104/107, Abb. 899 a. Mann, *Wallace Collection op. cit.*, Vol. II, S. 448/449, A 945, A 946, Tafel 153. Arturo Puricella-Guerra, *Il Falcione ed il Roncone, l'evoluzione di utensili agricoli in armi da guerra*, *Opologia Italiana* No. 1, Firenze 1983, S. 14/23. Seitz, *Blankwaffen II op. cit.*, S. 232/237. Galerie Fischer, Luzern, 17./18. 6. 1993, Nr. 8271.

Littérature/Literatur

- **Christian Aries**, *Armes Blanches Militaires Françaises*, I–XXX, 1966/1990.
- **J. D. Aylward**, *The Small-Sword in England, its History, its Forms, its Makers, and its Masters*, London 1960.
- **René Bieri, Jürg A. Meier**, *Bekannte und unbekannte Schweizer-Griffwaffen*, 18.–20. Jahrhundert, Ausstellung zum 25-jährigen Jubiläum SGHWR, Katalog, Grandson 1987, S. 15/43.
- **Howard. L. Blackmore**, *Hunting Weapons*, London 1971.
- **Lionello G. Boccia**, *Il Museo Stibbert a Firenze*, Volume terzo: l'armeria europea, Milano 1975.
- **Lionello G. Boccia, Eduardo T. Coelho**, *Armi bianche italiane*, Milano 1975.
- **Lionello G. Boccia, José A. Godoy**, *Museo Poldi Pezzoli, Armeria I/II*, Milano 1985/1986.
- **Wendelin Boeheim**, *Handbuch der Waffenkunde*, Leipzig 1890/Reprint Graz 1966.
- **Pascal Brioiist, Hervé Drévillon, Pierre Serua**, *Croiser le fer, violence et culture d'épée dans la France moderne (XVI^e–XVIII^e siècle)*, Seyssel 2002.
- **François Buttin**, *Catalogue de la Collection d'Armes anciennes européennes et orientales*, Rumilly 1933/Reprint 1996.
- **Cesare Calamandrei**, *Storia dell'Arma Bianca Italiana, da Waterloo al Nuovo Millennio*, Firenze 1999.
- **Bashford Dean**, *Catalogue of European Court Swords and Hunting Swords*, New York 1929.
- **Auguste Demmin**, *Die Kriegswaffen in ihren geschichtlichen Entwicklungen...*, Gera-Untermhaus 1891.
- **Arthur R. Duffy**, *European Swords and Daggers in the Tower of London*, London 1974.
- **Eduard A. Gessler**, *Schweizerisches Landesmuseum, Führer durch die Waffensammlung, ein Abriss der schweizerischen Waffenkunde*, Zürich/Aarau 1928.
- **Eugène Heer**, *Der Neue Stöckel, Internationales Lexikon der Büchsenmacher, Feuerwaffenfabrikanten und Armbrustmacher von 1400–1900*, 3 Bde., Schwäbisch Hall 1978/1982.
- **Arne Hoff**, *Feuerwaffen I/II*, 2 Bde., Braunschweig 1969.
- **P. Holstein**, *Contribution à l'étude des armes orientales, Inde et Archipel Malais*, Tome second, *Catalogue comprenant également des armes de Perse, de Turquie et de quelques autres pays*, Paris 1931.
- **Alain Jacob**, *Les armes blanches du monde islamique*, Paris 1985.
- **The Kretzschmar von Kienbusch Collection of Armour and Arms**, Katalog, Princeton 1963.
- **Donald J. LaRocca**, *The Academy of the Sword, illustrated Fencing Books 1500–1800*, New York 1998.
- **Heinz Werner Lewerken**, *Kombinationswaffen des 15.–19. Jahrhunderts*, Berlin 1989.
- **Jean Lhoste**, *Épées portées en France des origines à nos jours*, La Tour du Pin 2001.
- **Jean Lhoste, Jean Jacques Buigne**, *Armes blanches, Symbolisme, Inscriptions, Marquages, Fourbisseurs, Manufactures*, La Tour du Pin 1999.
- **Jean Lhoste, Patrick Resek**, *Les Sabres portés par l'Armée Française*, La Tour du Pin 2001.
- **James Mann**, *Wallace Collection Catalogues, European Arms and Armour, Text with historical Notes and Illustrations, Volume II, Arms*, London 1962.
- **Luigi Ferdinando Marsigli**, *Stato Militare dell'Imperio Ottomanno, L'Etat Militaire de l'Empire Ottoman*, Den Haag-Amsterdam 1732/Reprint Graz 1972.
- **Jürg A. Meier**, *Sammlung Carl Beck, Sursee*, Schweiz. Gesellschaft für Historische Waffen- und Rüstungskunde (SGHWR), *Revue Sondernummer* 1998.
- **Jürg A. Meier**, *Zur Geschichte der Luzerner Hausgewehre 1805–1877*, SGHWR *Revue Sondernummer* 1998, S. 57/113.

- **O. Sermed Moukhtar**, Musée militaire Ottoman, situé à St. Irène, Place de Top-Kapou-Sérail, Guide No. 2, Constantinople 1921.
- **Heinrich Müller, Hartmut Kölling**, Europäische Hieb- und Stichwaffen, Berlin 1981.
- **Lena Nordström**, White Arms of the Royal Armoury, Stockholm 1984.
- **A. V. B. Norman**, The Rapier and Small-Sword 1460–1820, London 1980.
- **Jan P. Puype**, The Visser Collection, Arms of the Netherlands in the Collection of H. L. Visser, Volume I, part 3, Catalogue of Firearms, Swords and related Objects, Zwolle 1996.
- **Brian Robson**, Swords of the British Army, the Regulation Patterns, 1788 to 1914, London 1996.
- **Hugo Schneider**, Schweizer Griffwaffen des 18. und 19. Jahrhunderts, aus dem Schweizerischen Landesmuseum, Bern 1968.
- **Hugo Schneider, Jürg A. Meier**, Griffwaffen, 7. Band in der Reihe Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817, Dietikon-Zürich 1971.
- **Hugo Schneider**, Schweizer Waffenschmiede vom 15. bis 20. Jahrhundert, Zürich 1976.
- **Hugo Schneider**, Waffen im Schweizerischen Landesmuseum, Griffwaffen I, Zürich 1980.
- **Gerhard Seifert**, Schwert, Degen, Säbel, Hamburg 1962.
- **Gerhard Seifert**, Der Hirschfänger, Schwäbisch Hall 1973.
- **Heribert Seitz**, Blankwaffen I/II, Geschichte und Typenentwicklung im europäischen Kulturbereich von der prähistorischen Zeit bis 19. Jahrhundert, 2 Bde., Braunschweig 1965/1968.
- **Leslie Southwick**, The Price Guide to Antique Edged Weapons, Woodbridge 1982.
- **George Camerone Stone**, A Glossary of the Construction, Decoration and Use of Arms and Armour in all Countries and all Times, New York 1934/Reprint 1961.
- **W. M. Schmid**, Passauer Waffenwesen, Zeitschrift für historische Waffenkunde (ZHW), Bd. 8, Dresden 1918/1920, S. 317/342.
- **Swords and hilt weapons**, mit Beiträgen von: Michael D. Coe, Peter Connolly, Anthony Harding, Victor Harris, Donald J. LaRocca, Thom Richardson, Anthony North, Christopher Spring, Frederick Wilkinson, London 1989.
- **Weapons of the Islamic World**, Sword & Armour, Katalog, Riyadh 1991.
- **Rudolf Wegeli**, Inventar der Waffensammlung des Bernischen Historischen Museums in Bern: II. Schwerter und Dolche, Bern 1929. III. Stangenwaffen, Bern 1939. IV. Fernwaffen, Bern 1948.
- **Albert Weyersberg**, Solinger Schwertschmiede des 16. und 17. Jahrhunderts und ihre Erzeugnisse, Solingen 1926.
- **Bernd A. Windsheimer**, «ME FECIT POTZDAM», altpreuussische Blankwaffen des 18. Jahrhunderts, Bissendorf 2001.

PLANCHES

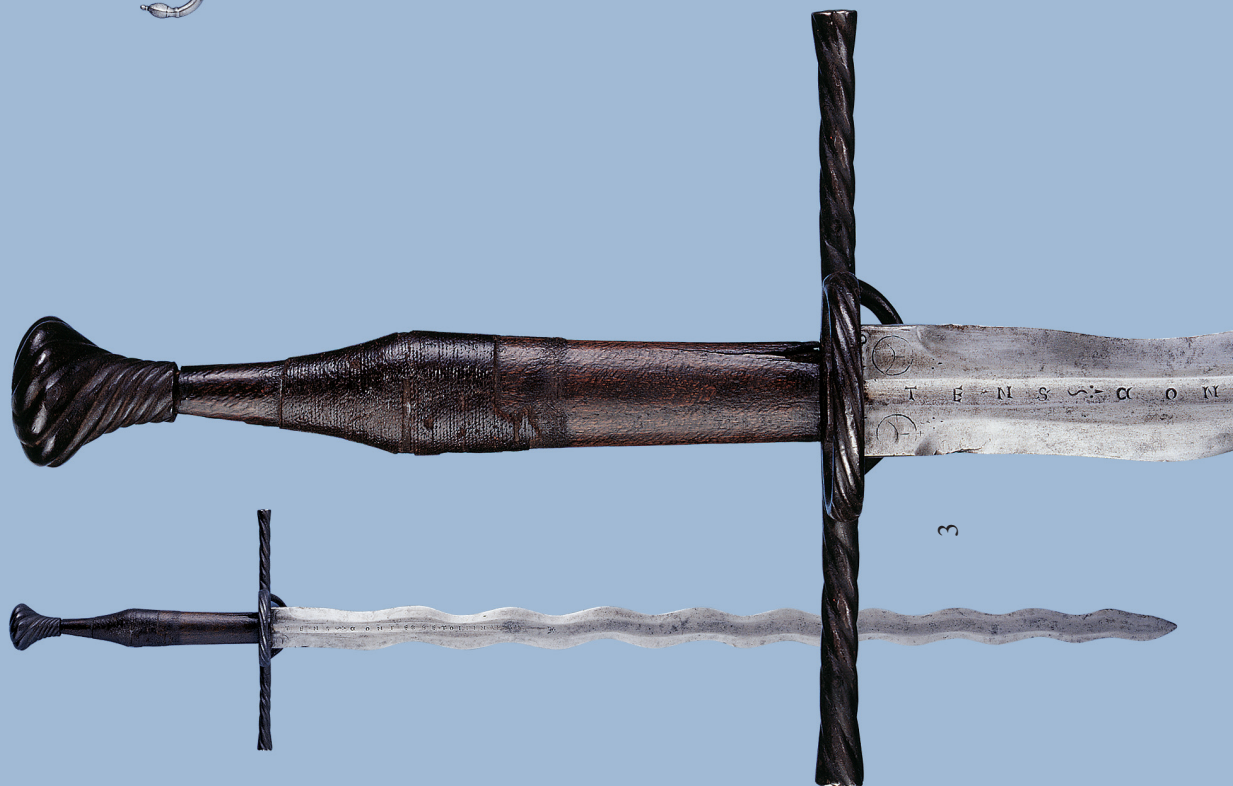
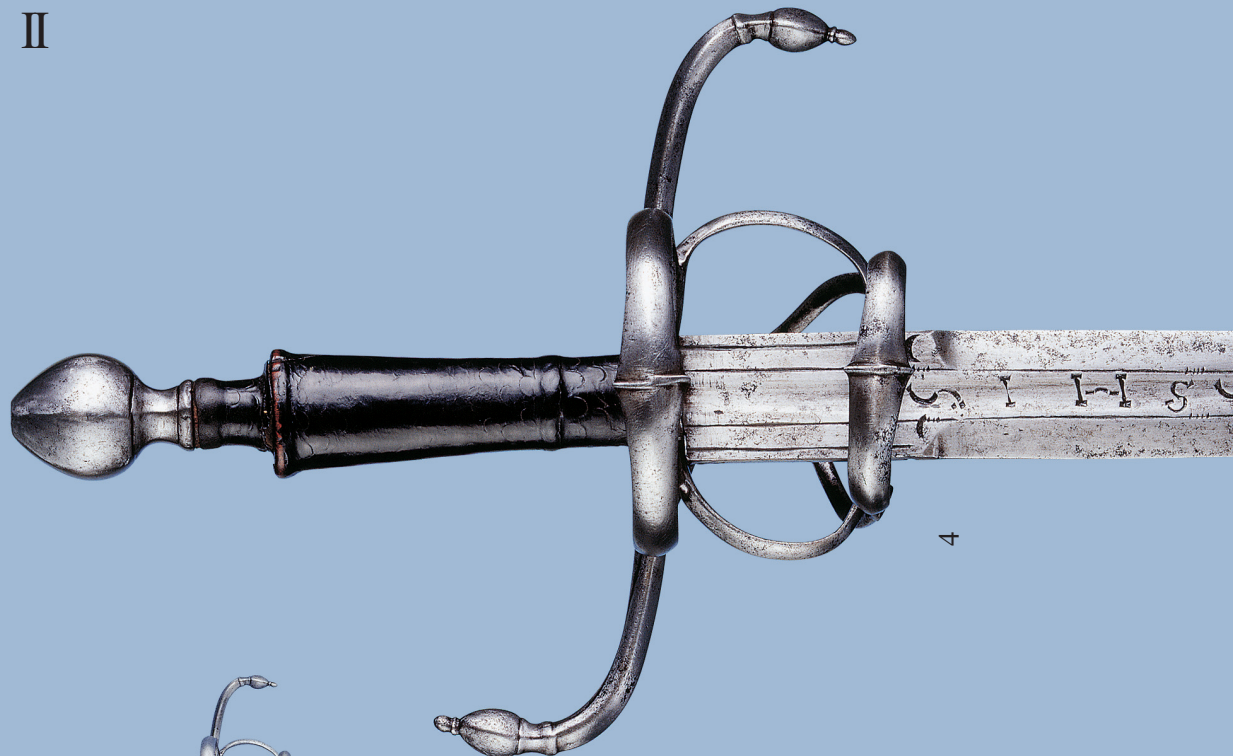
TAFELN

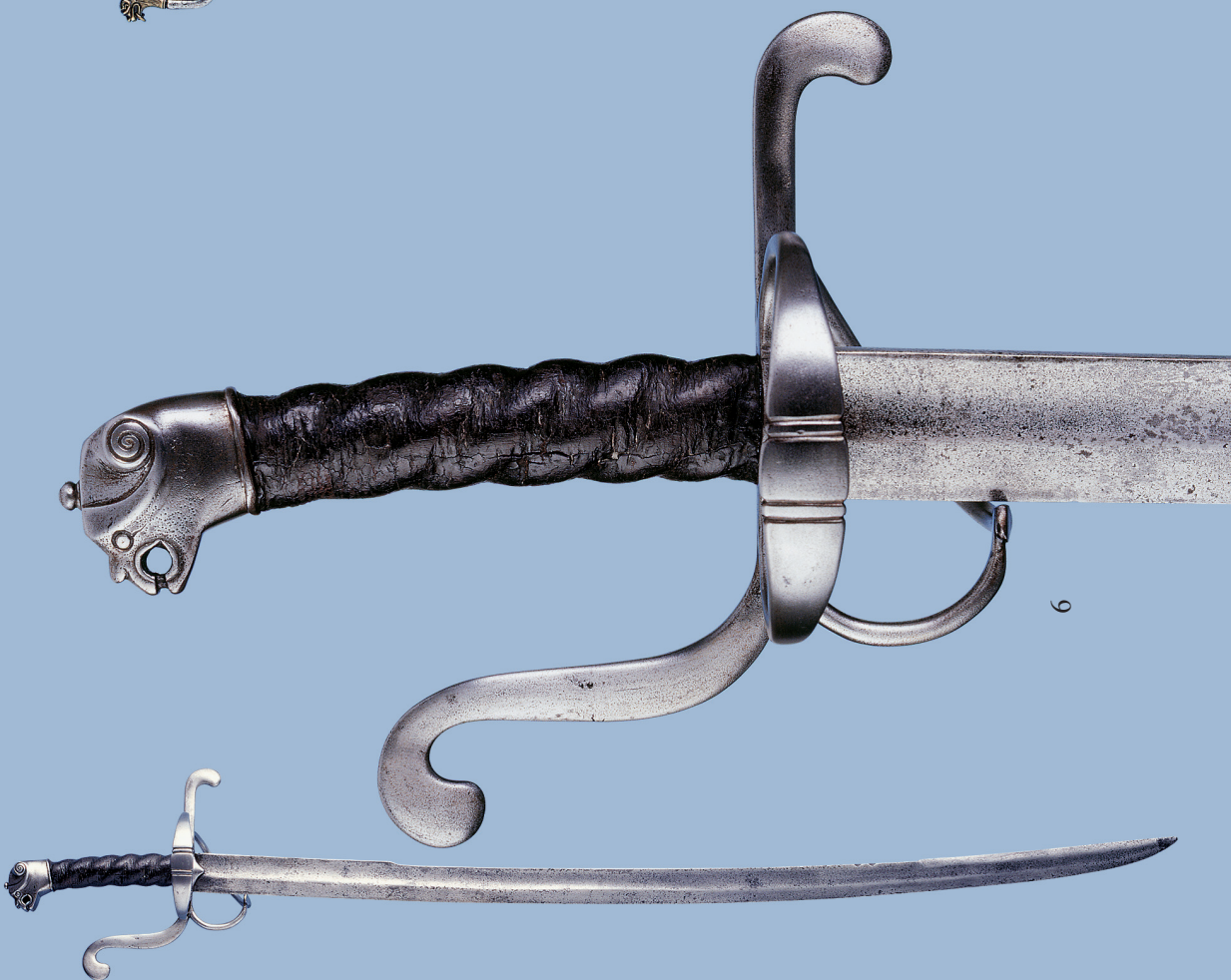
1



2









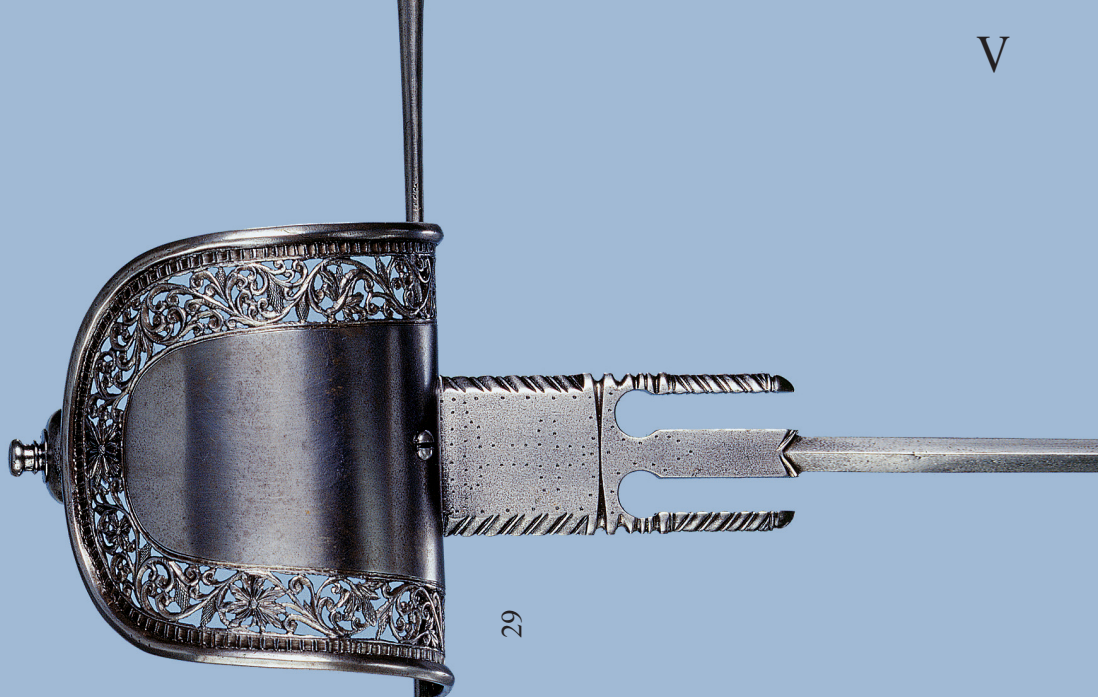
90



91



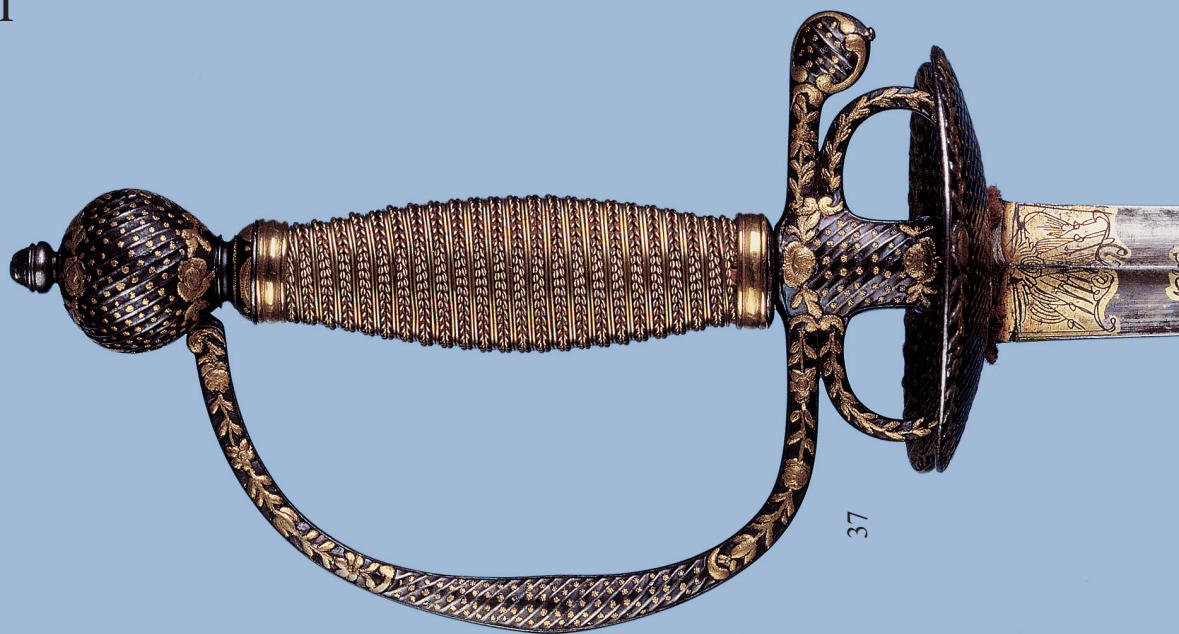
92



29



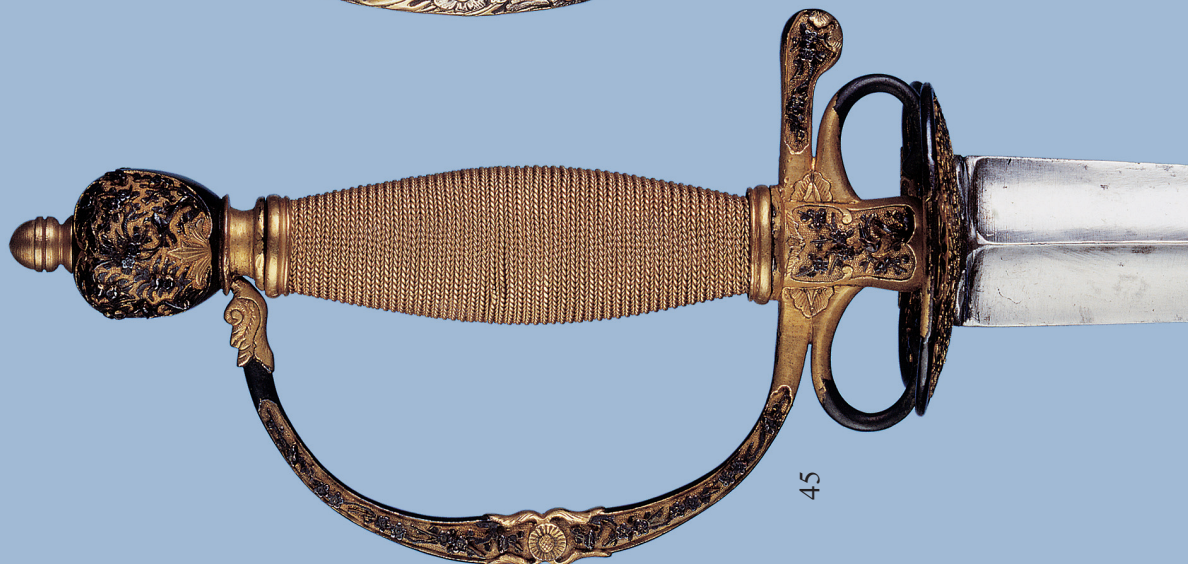
28



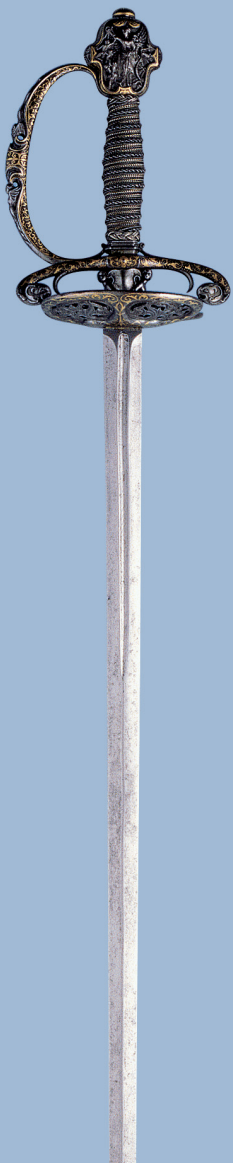
37



39



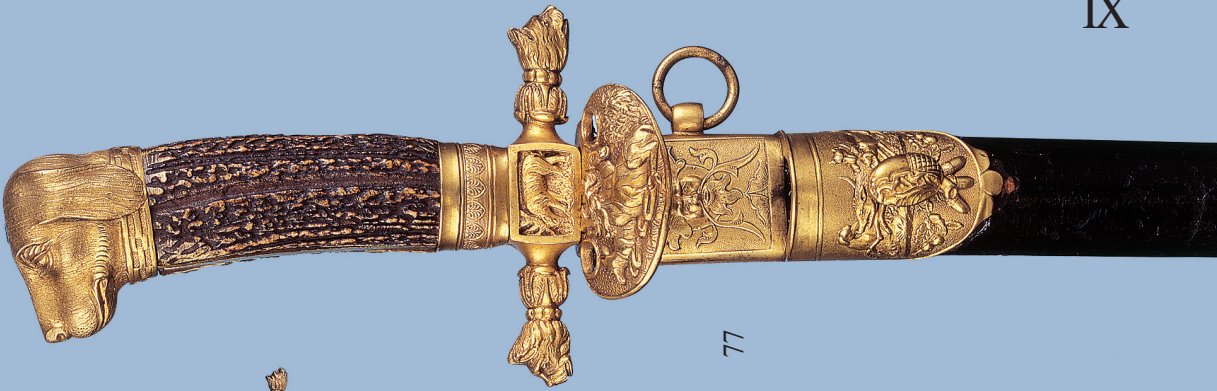
45



12







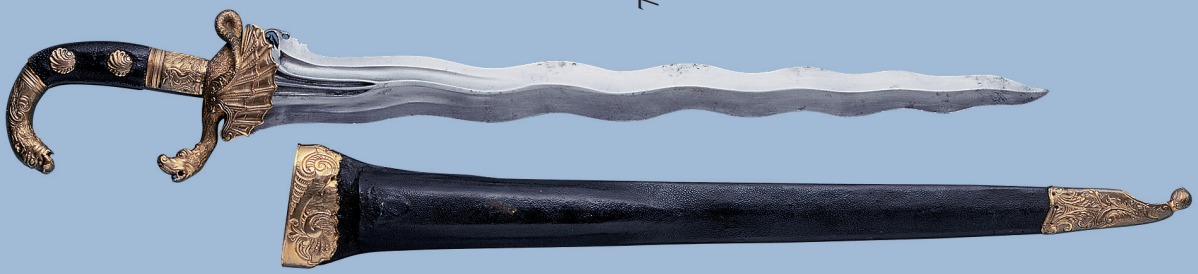
77



76



72



23



24



25

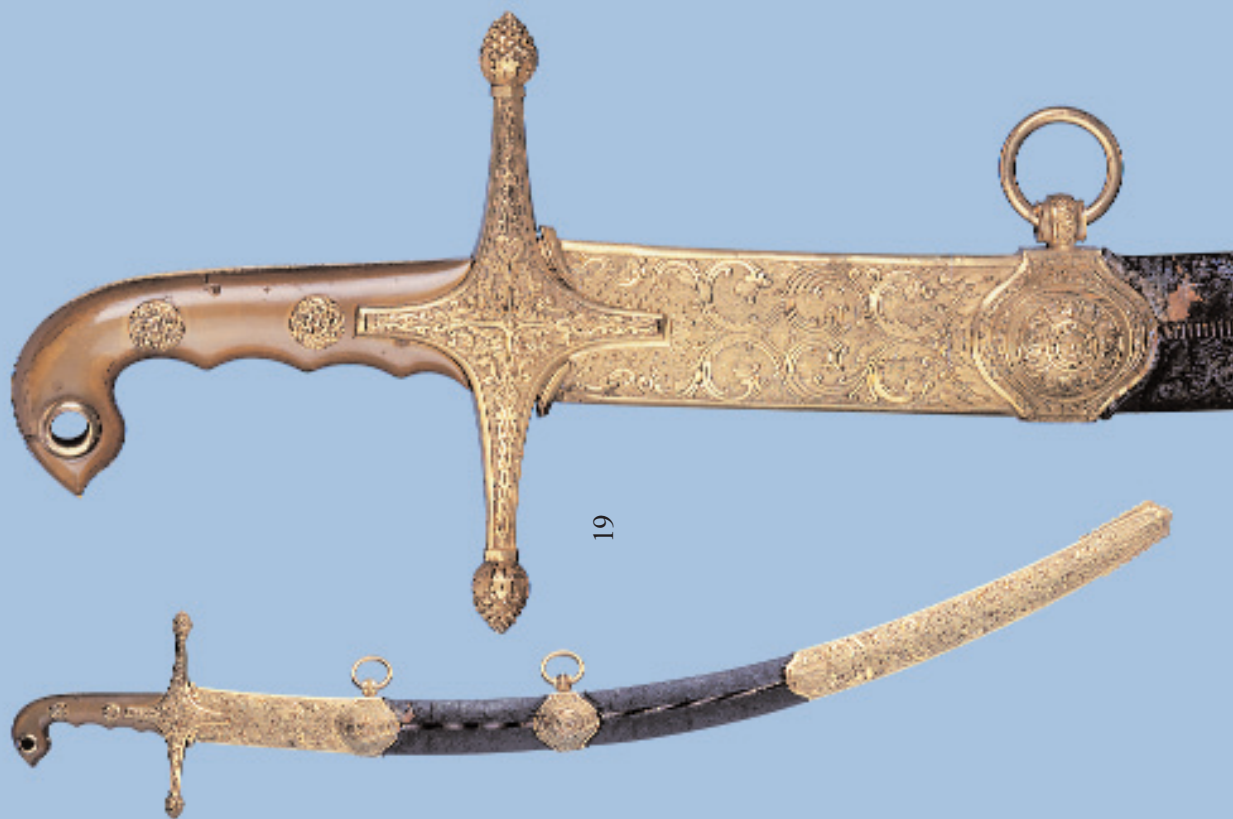


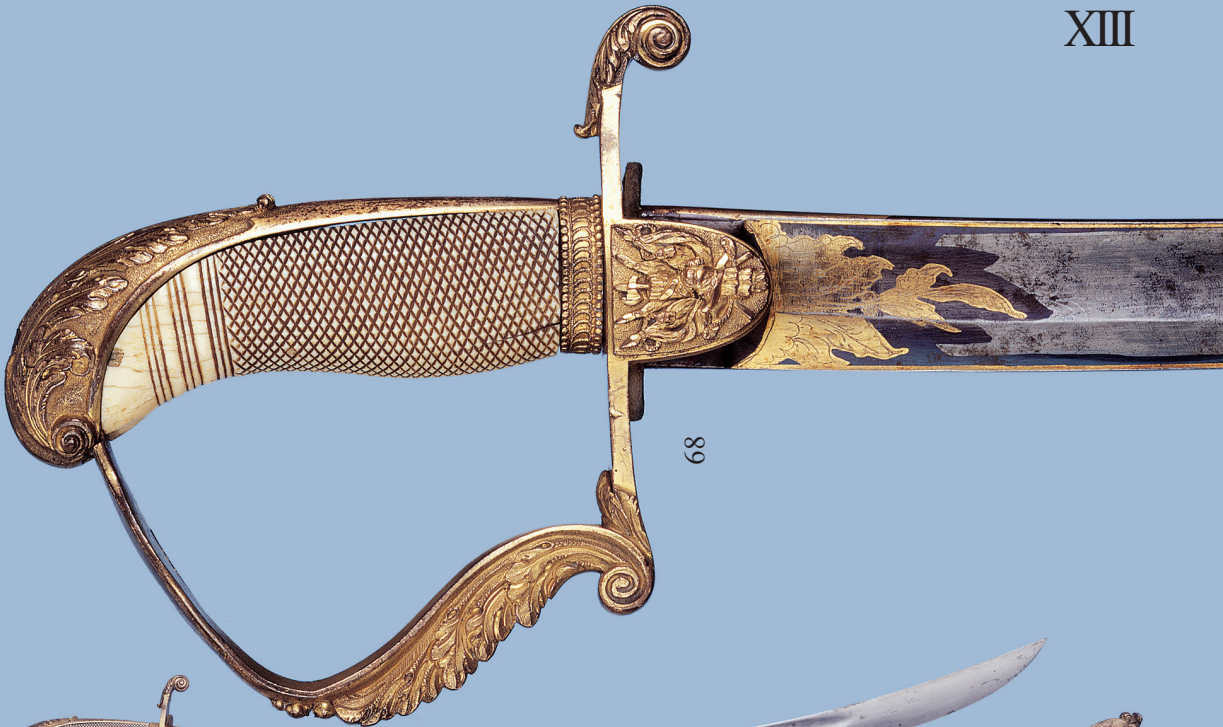


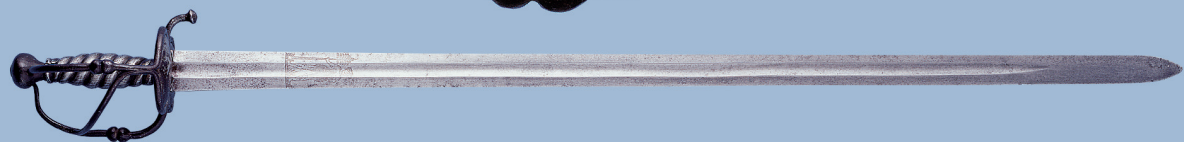
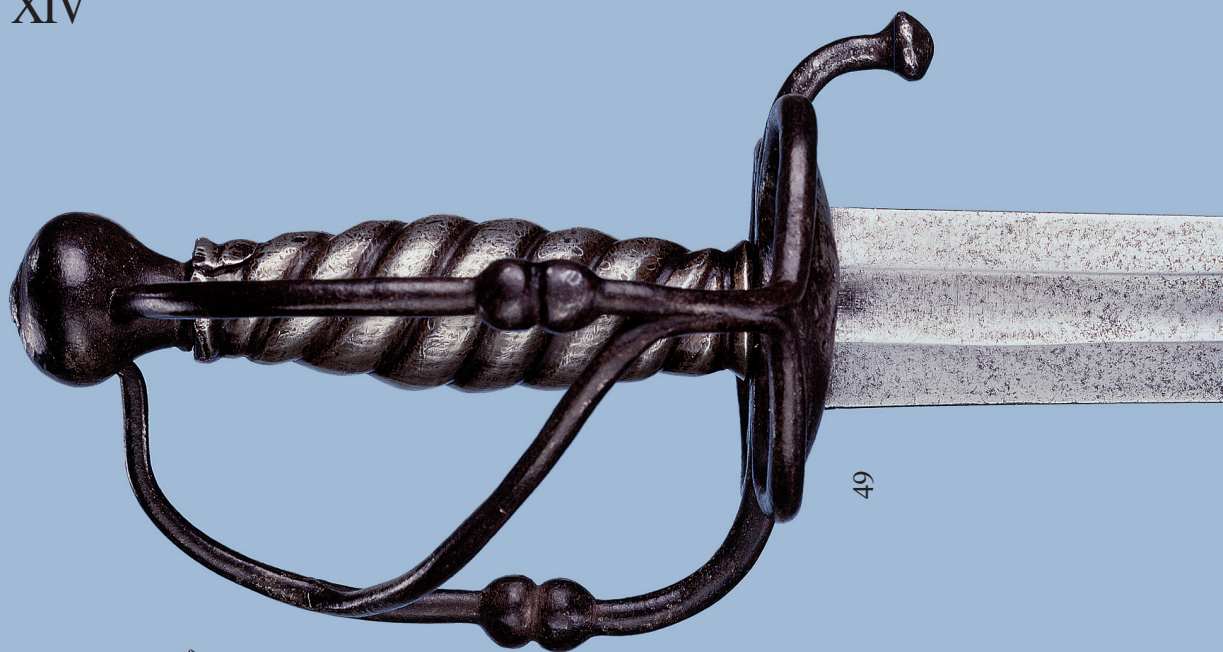
62



63

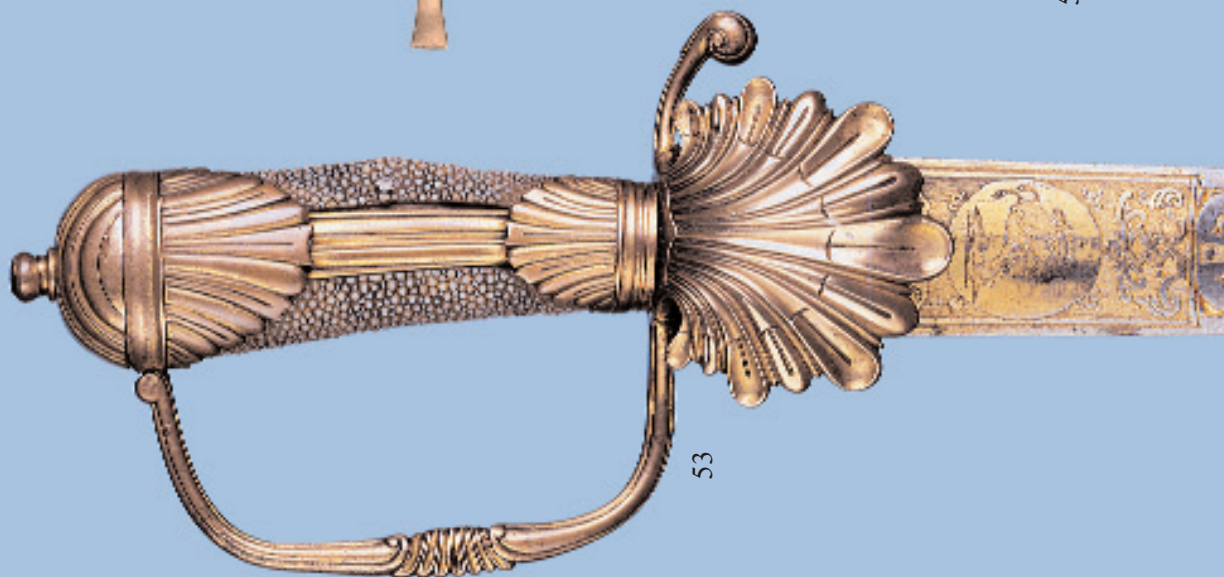








54

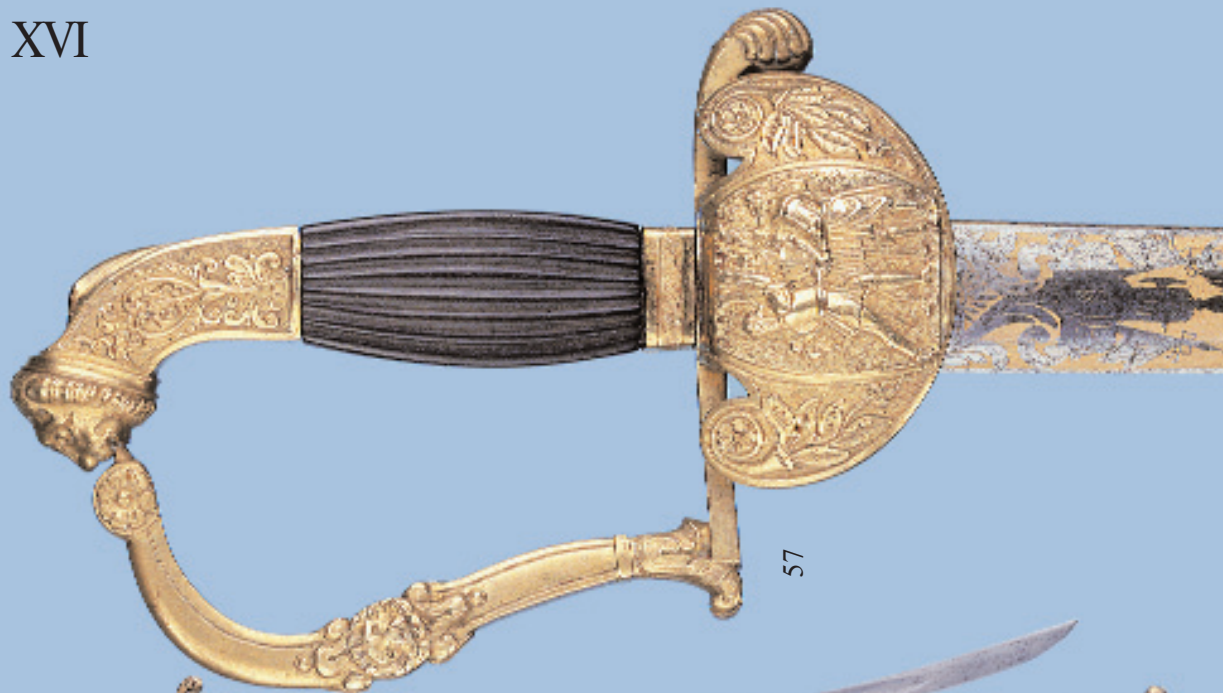


53



52



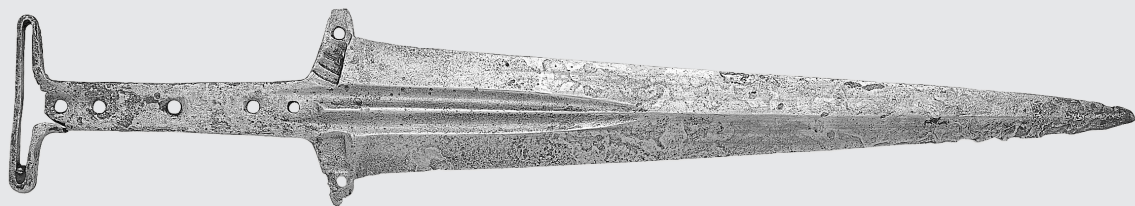


57

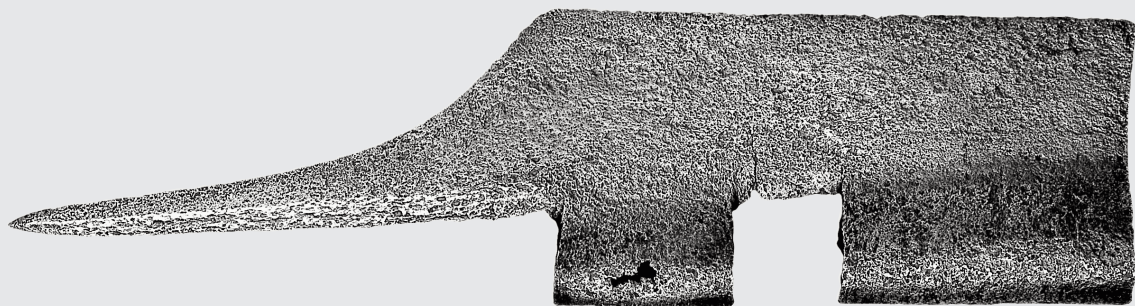
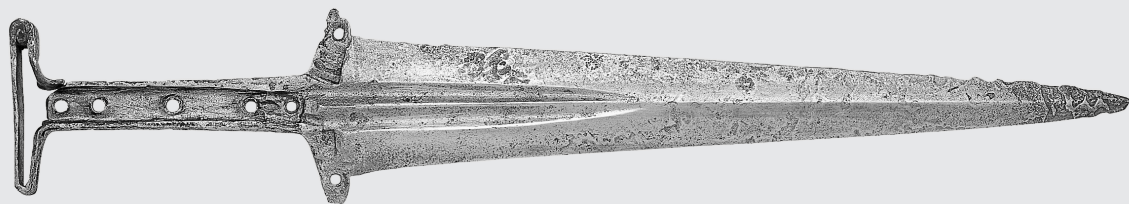


59

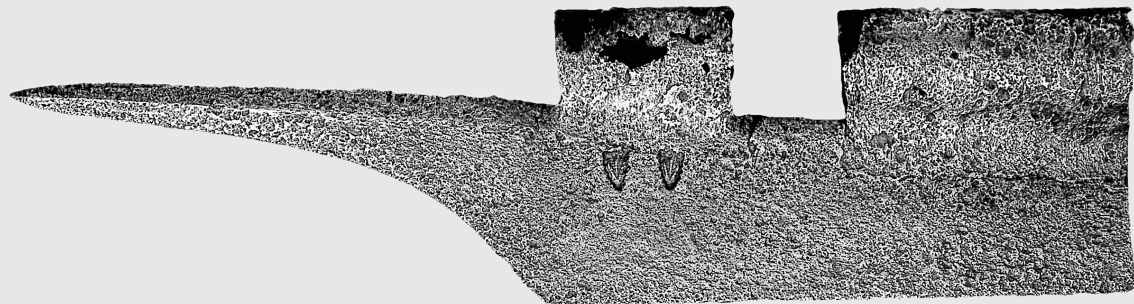


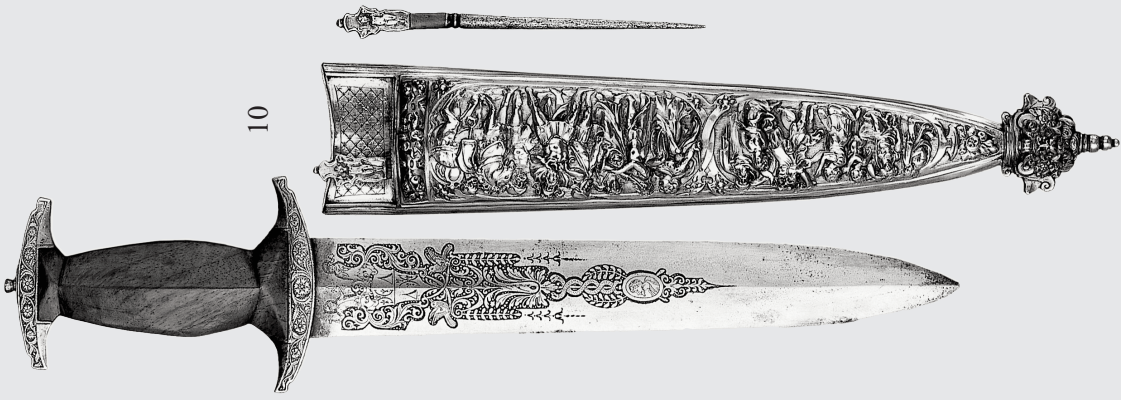
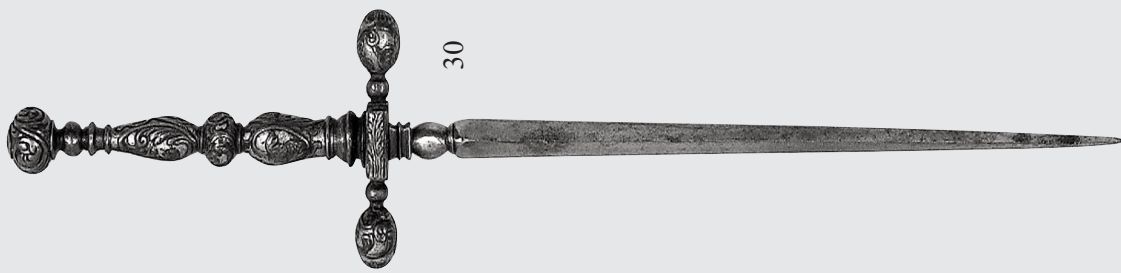
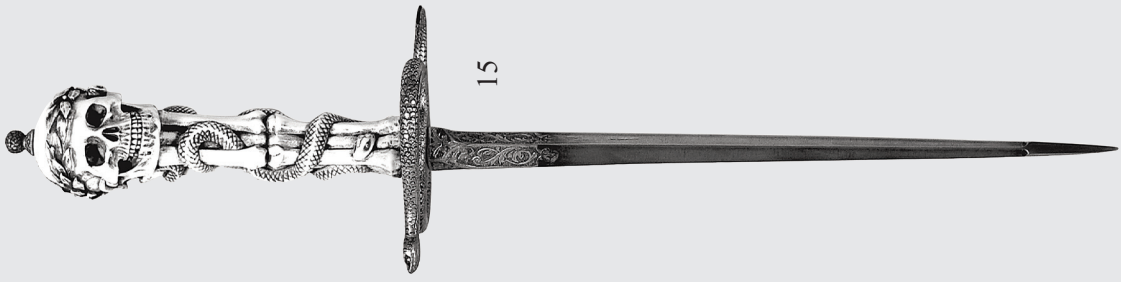


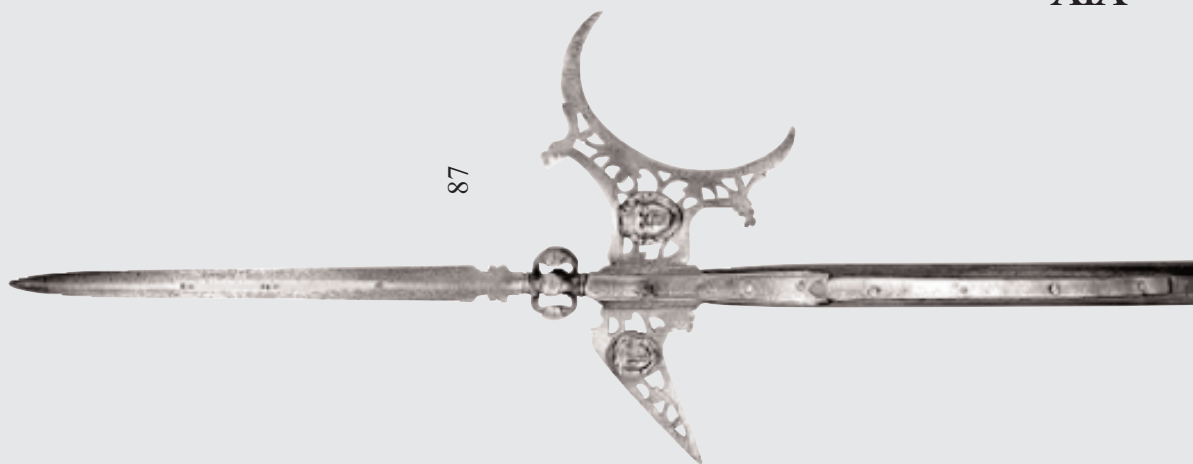
9



8







87

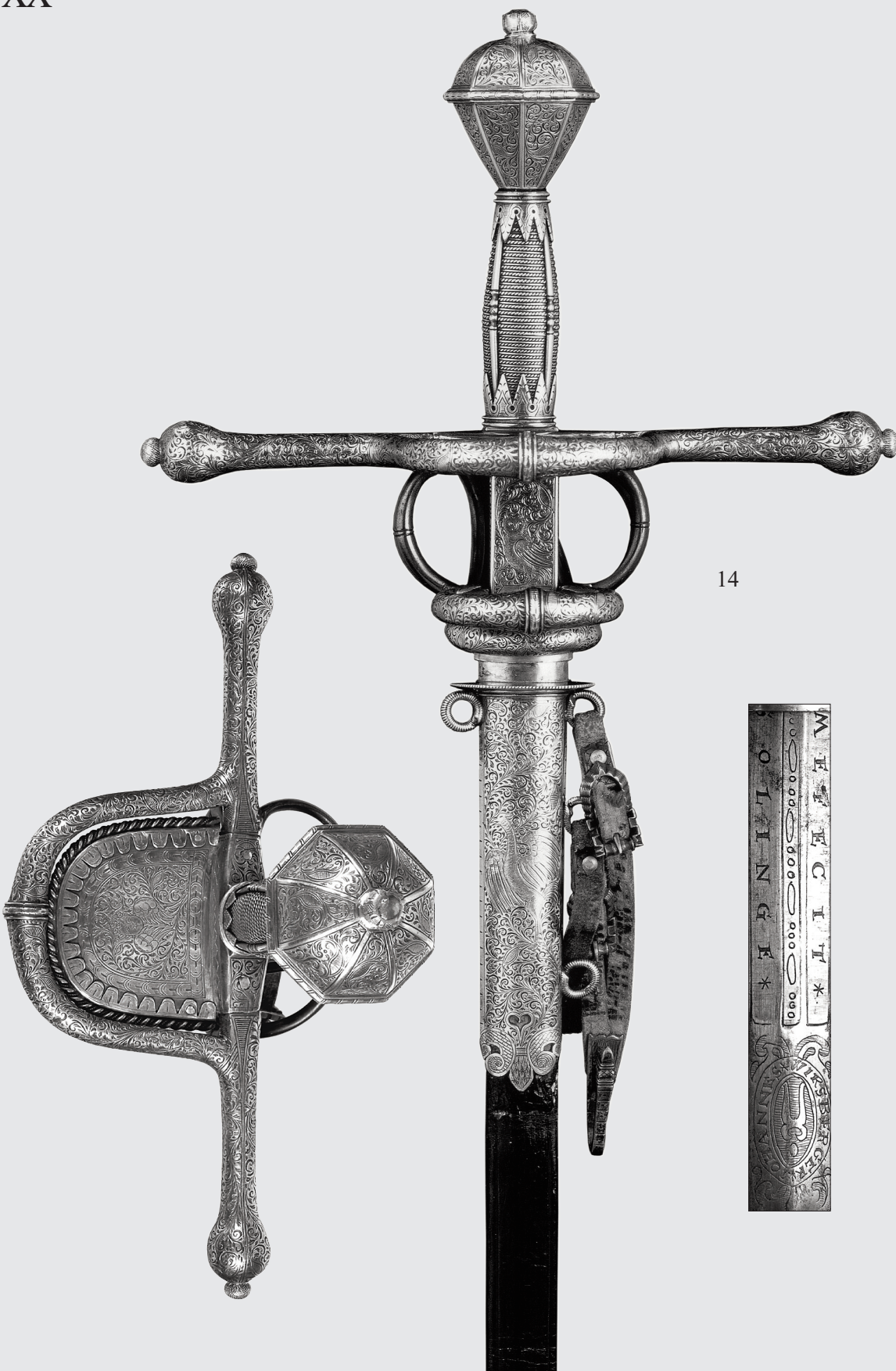


88



88



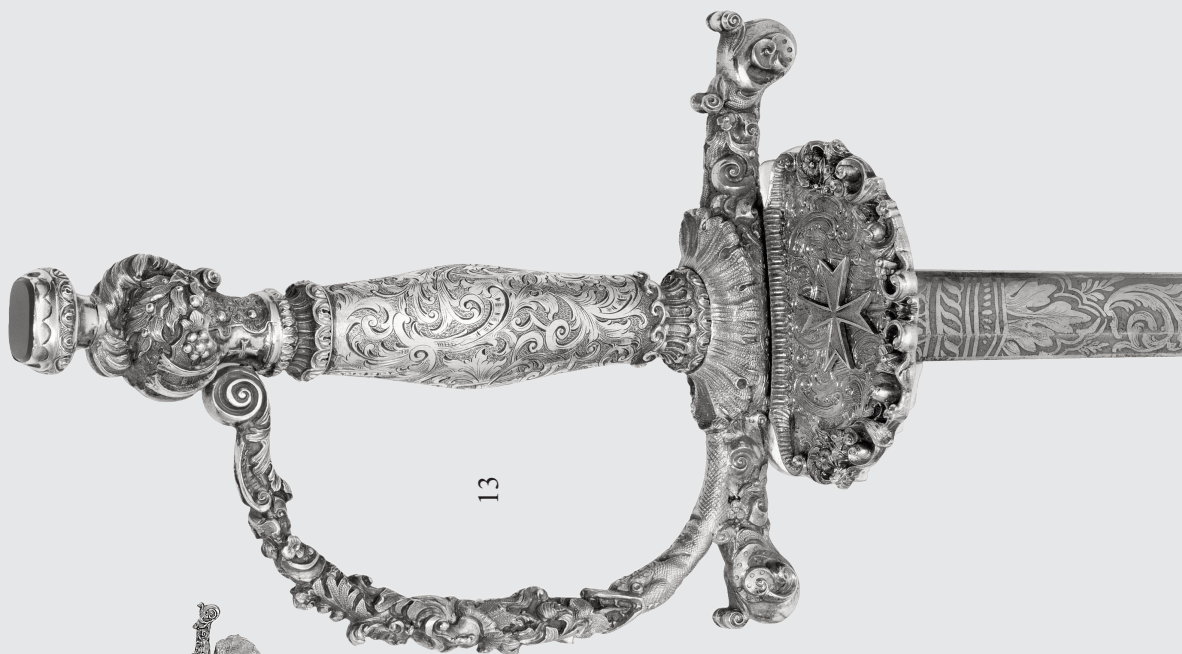


14





78

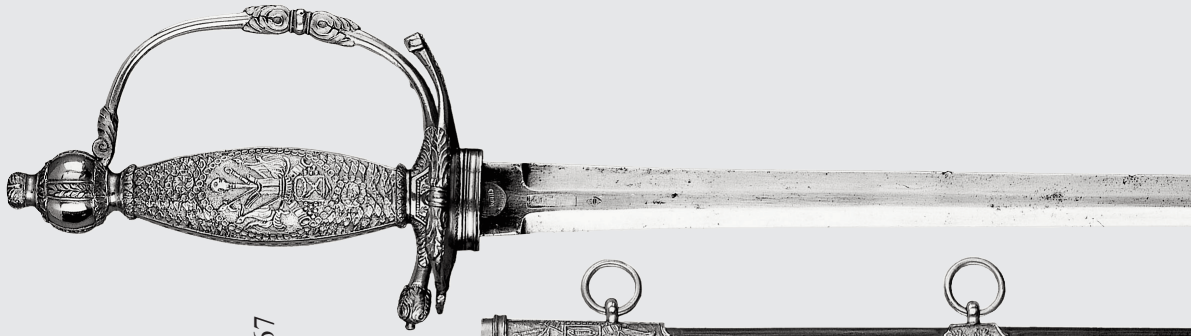
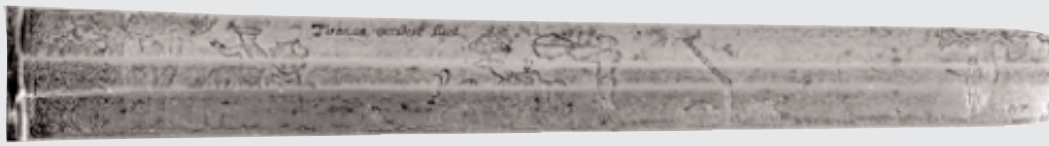


13

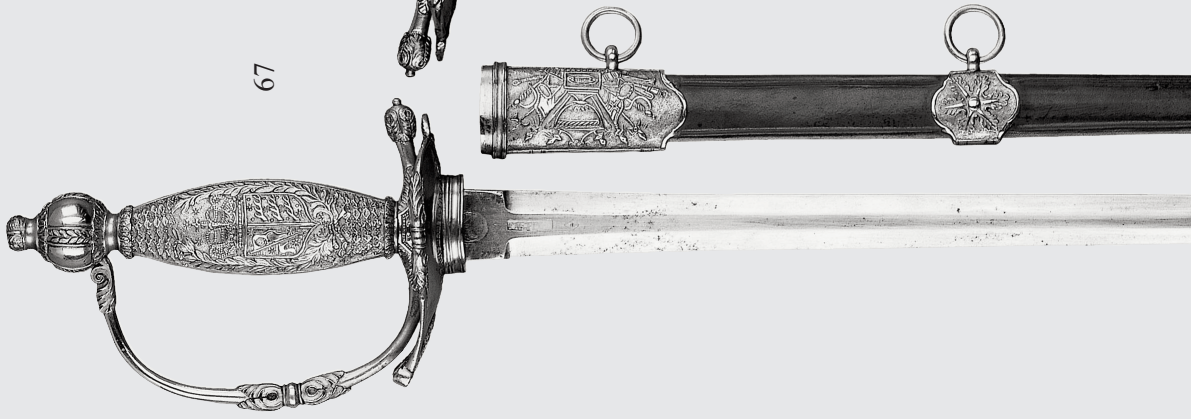




11

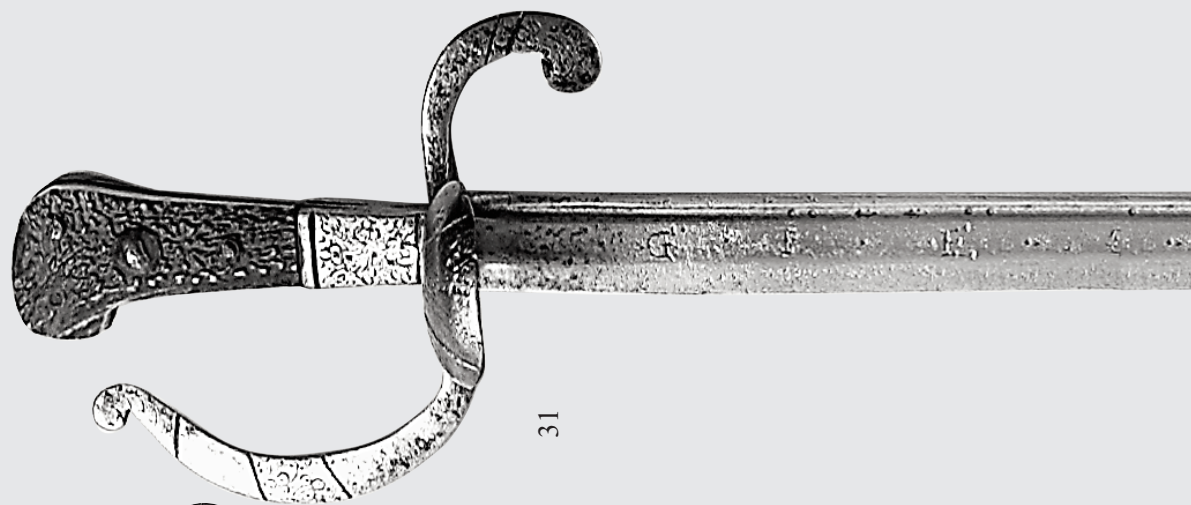


67





71

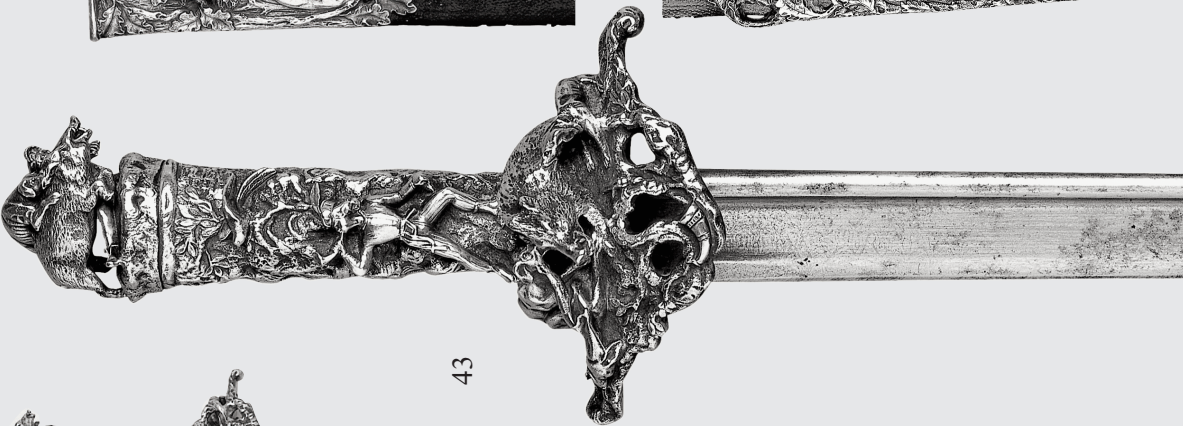
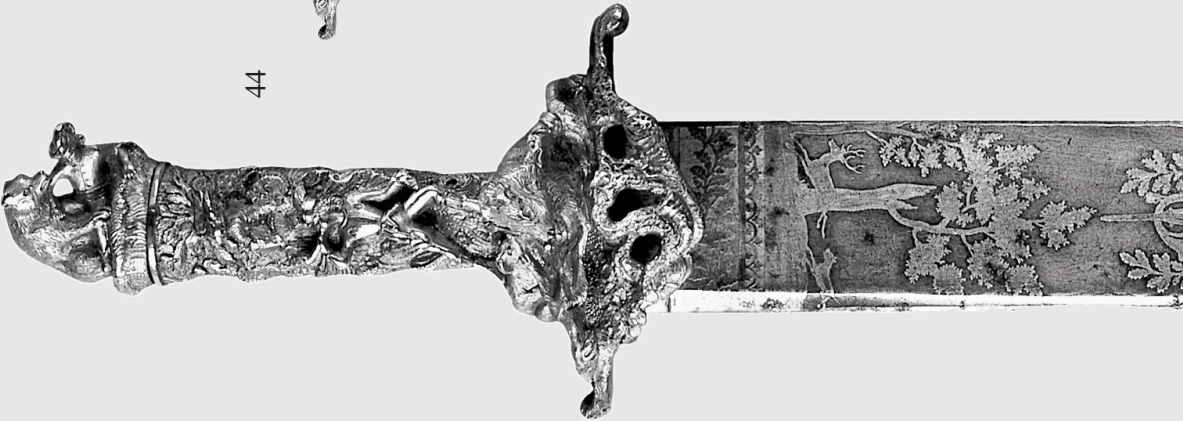


31





44

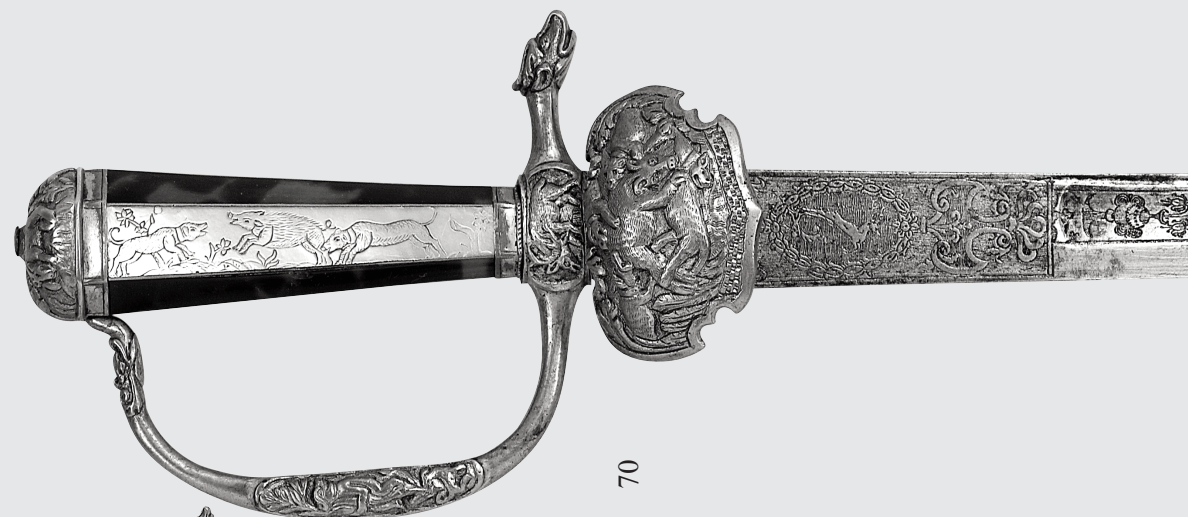


43



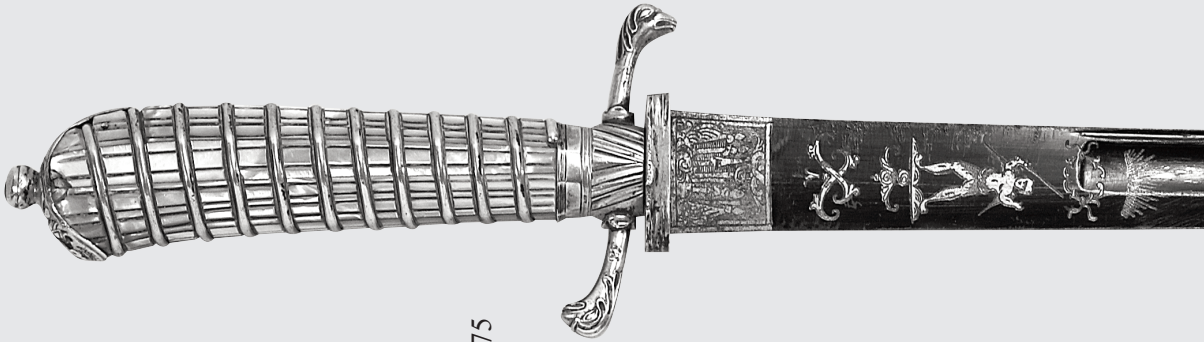


73

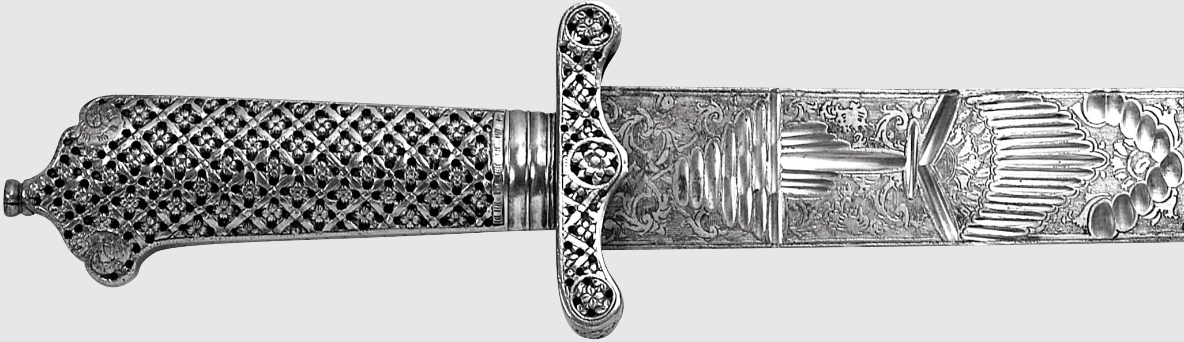


70



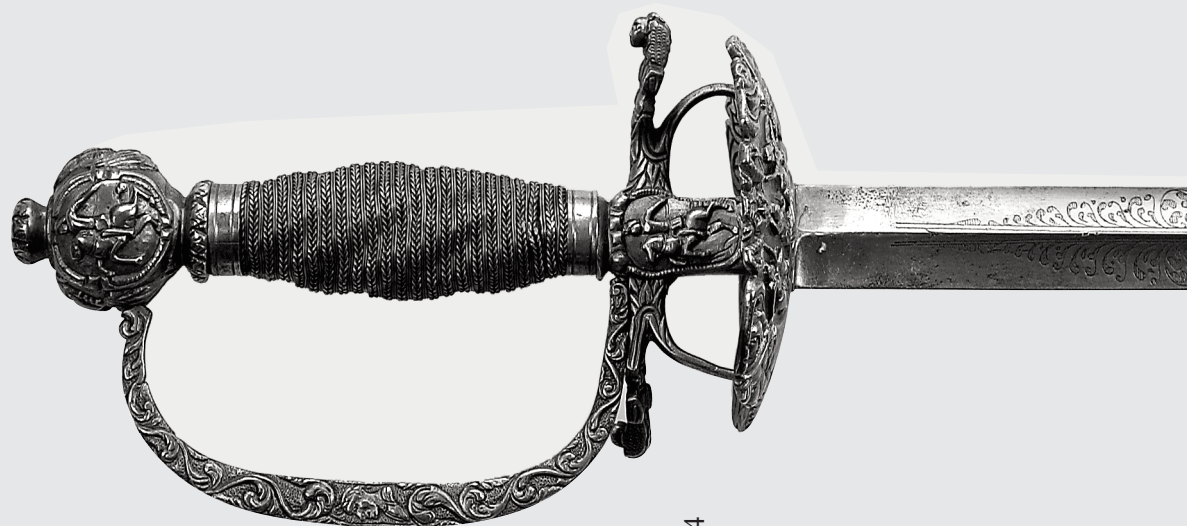


75

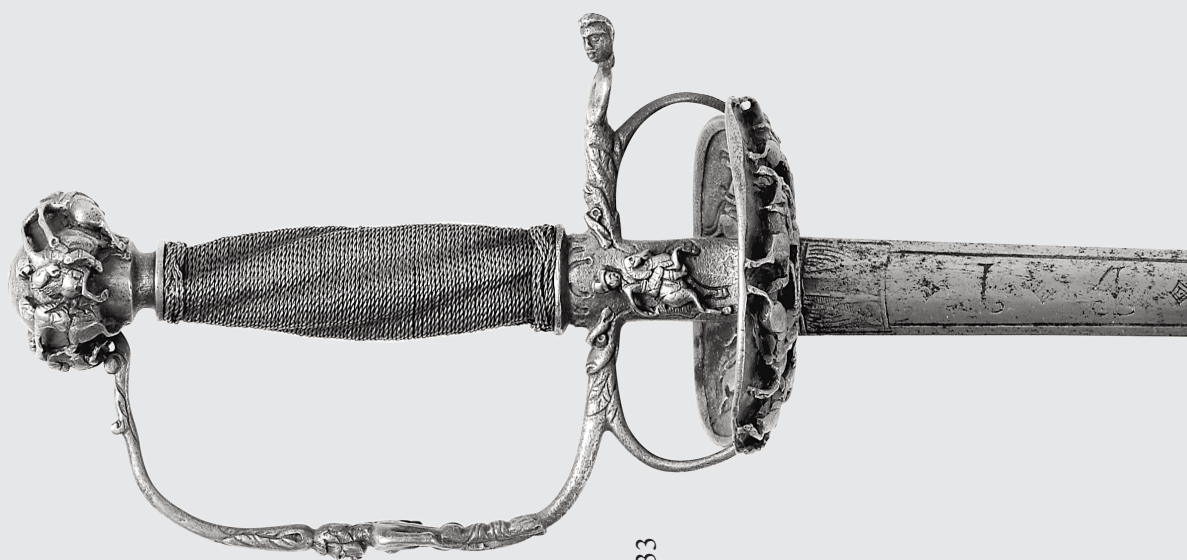


74



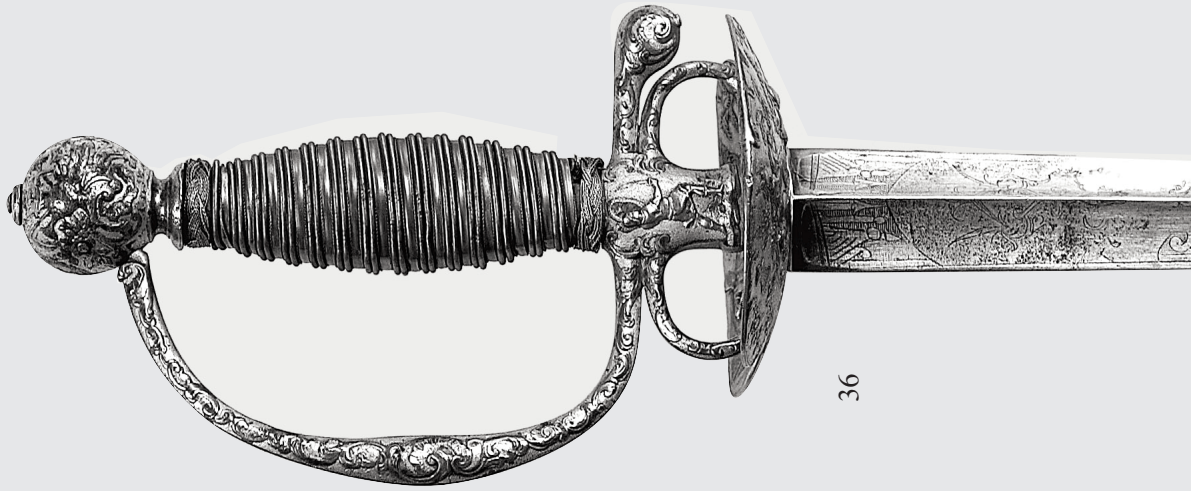


34

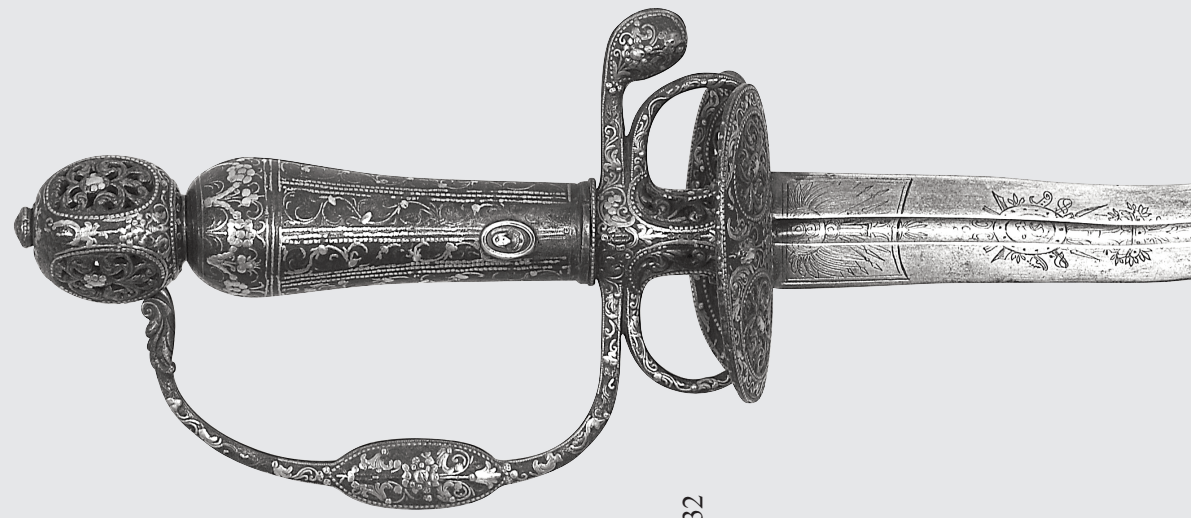


33





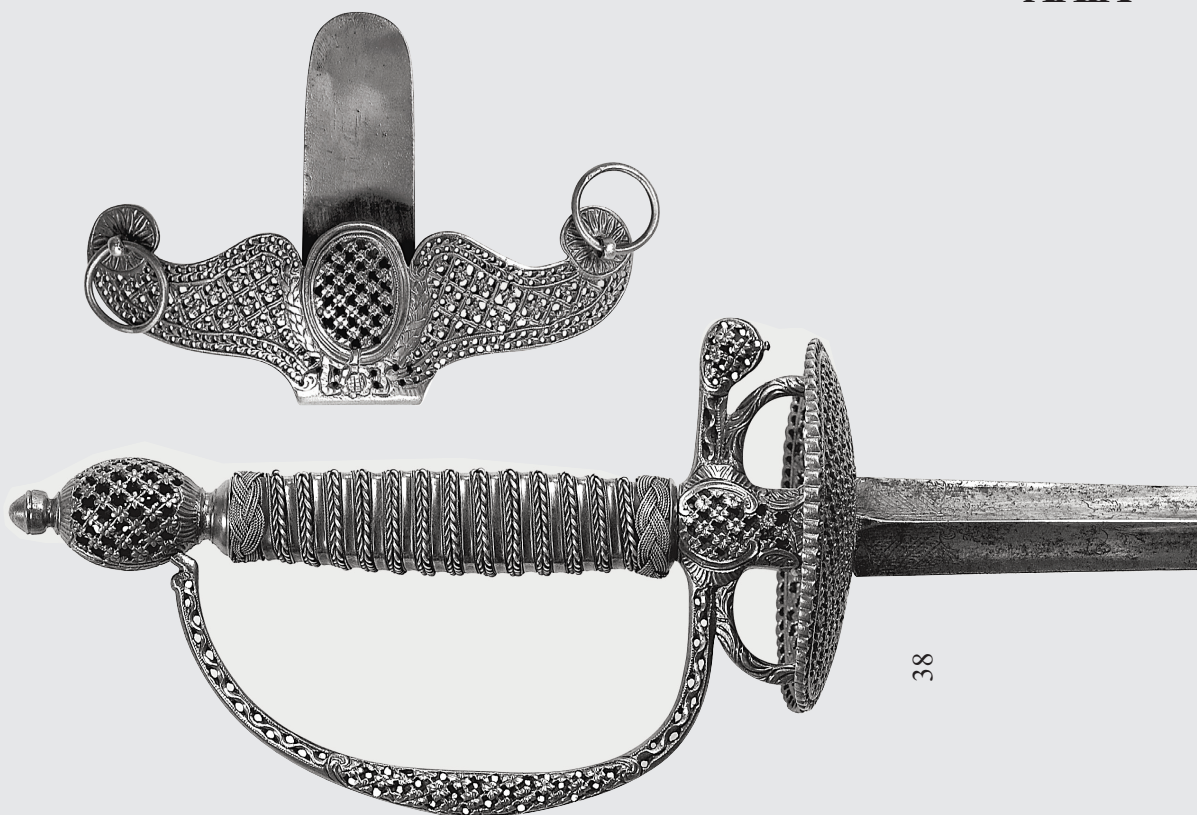
36



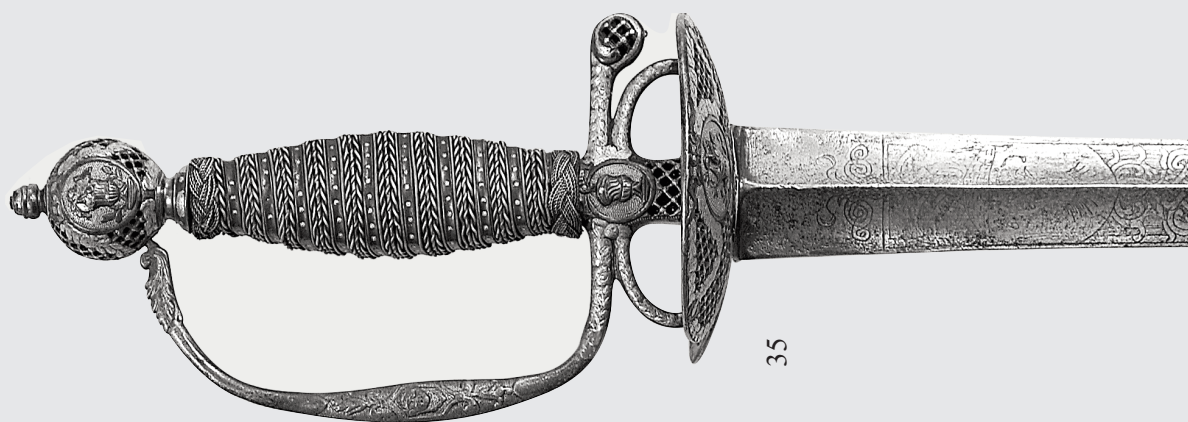
32



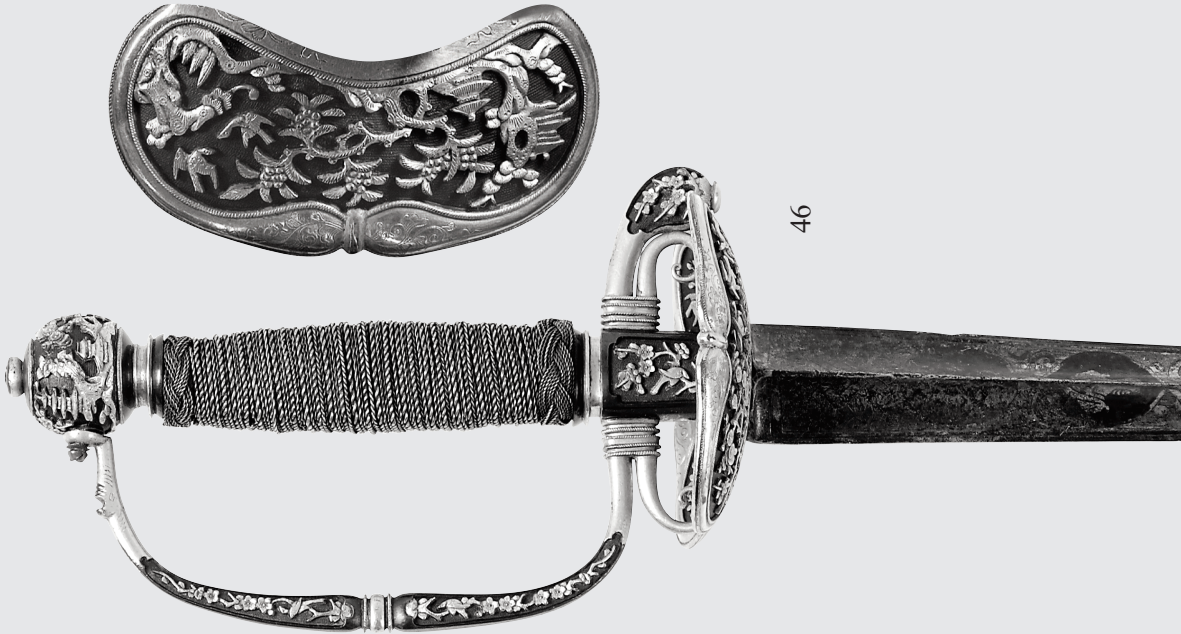
31



38

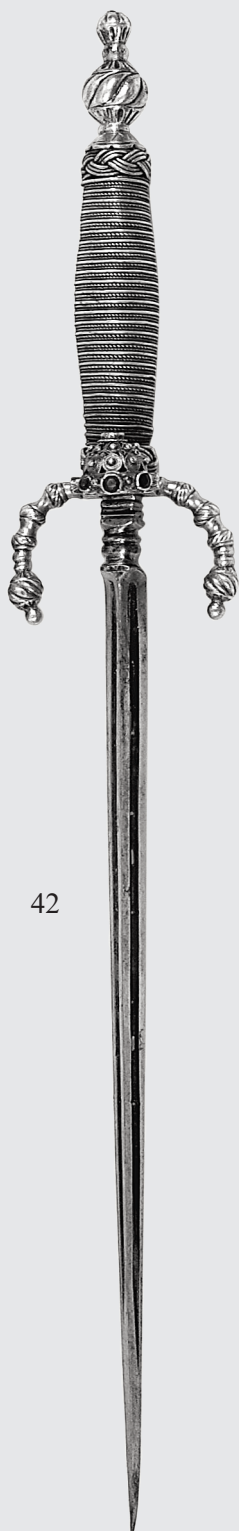


35

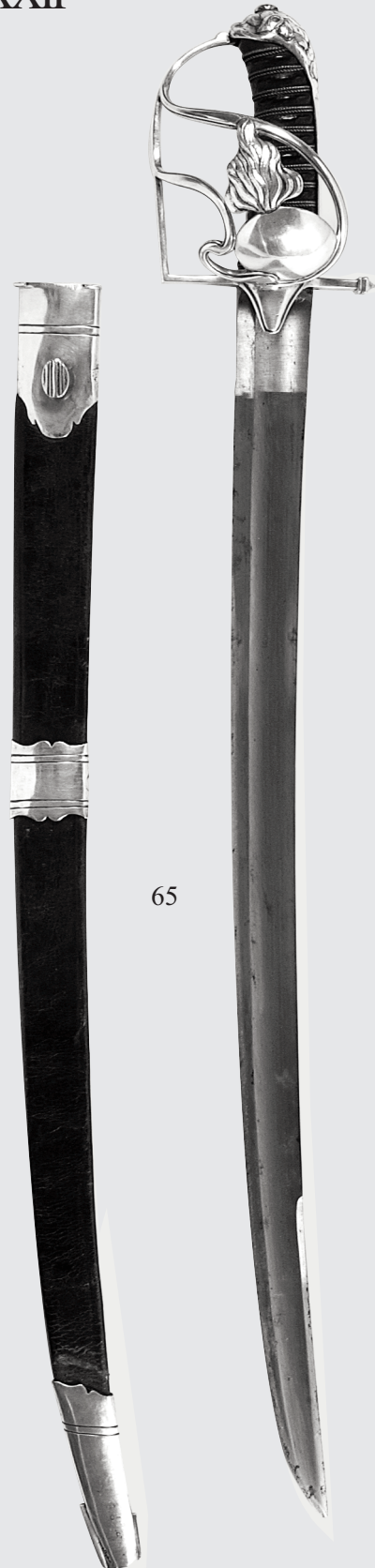




42



41



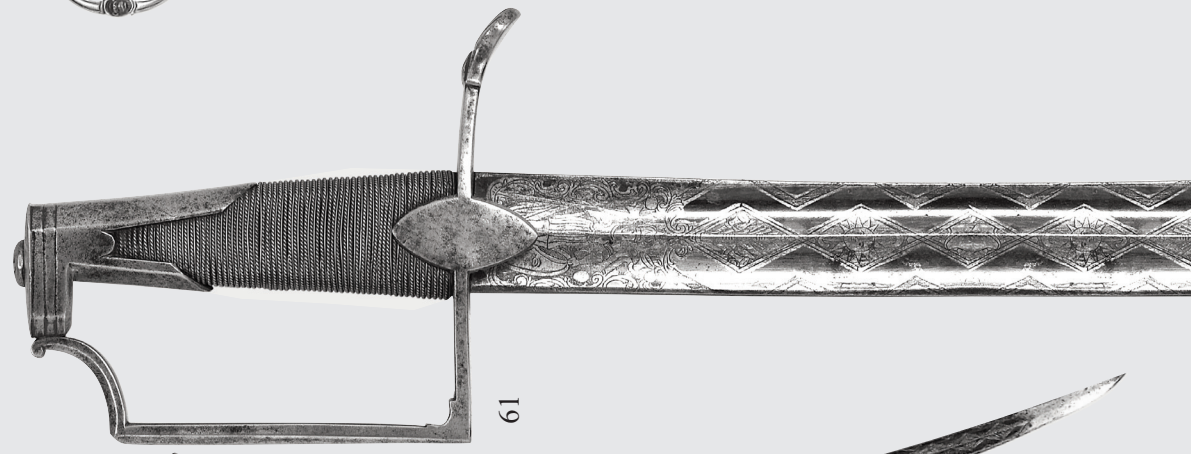
65



69



58

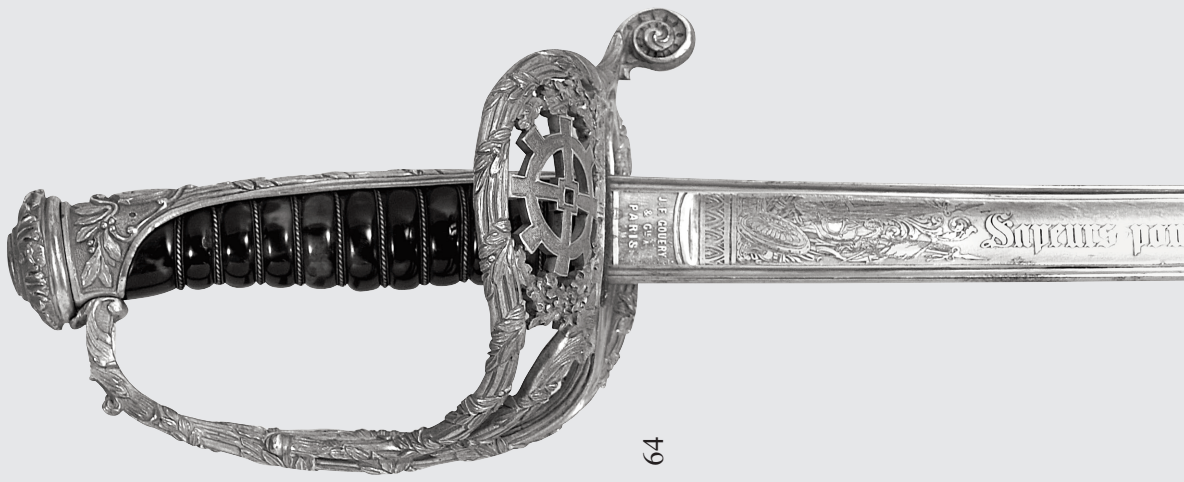


61



50



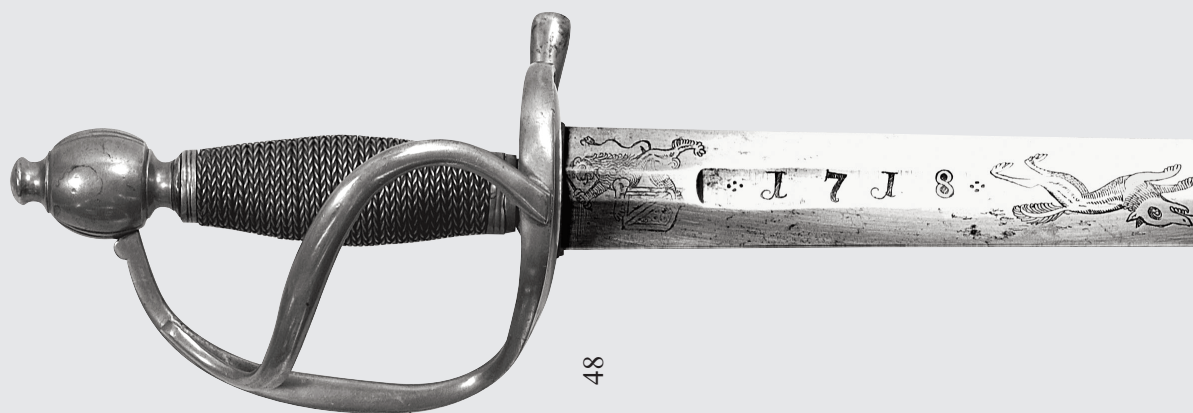


64

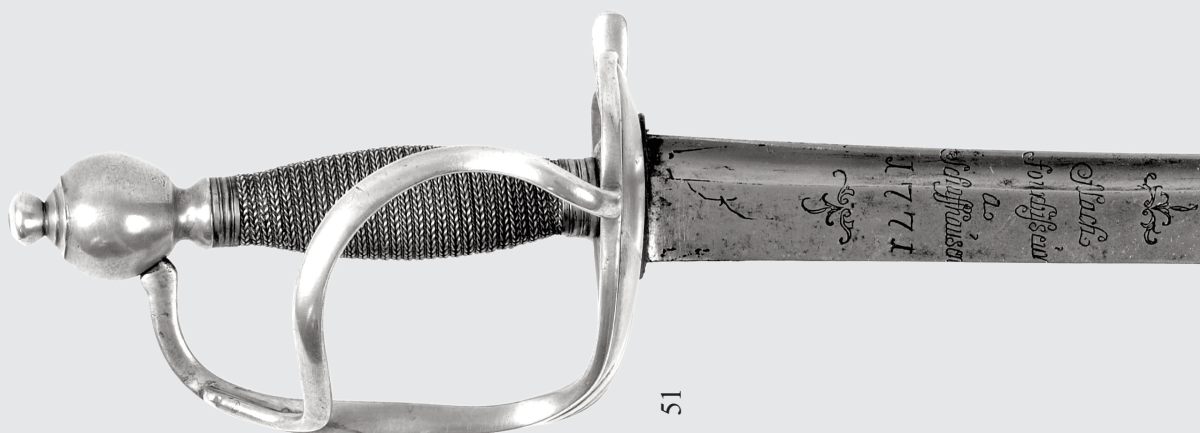
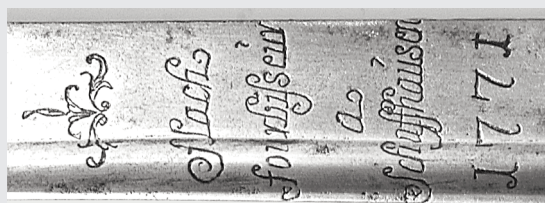


60





48



51





55



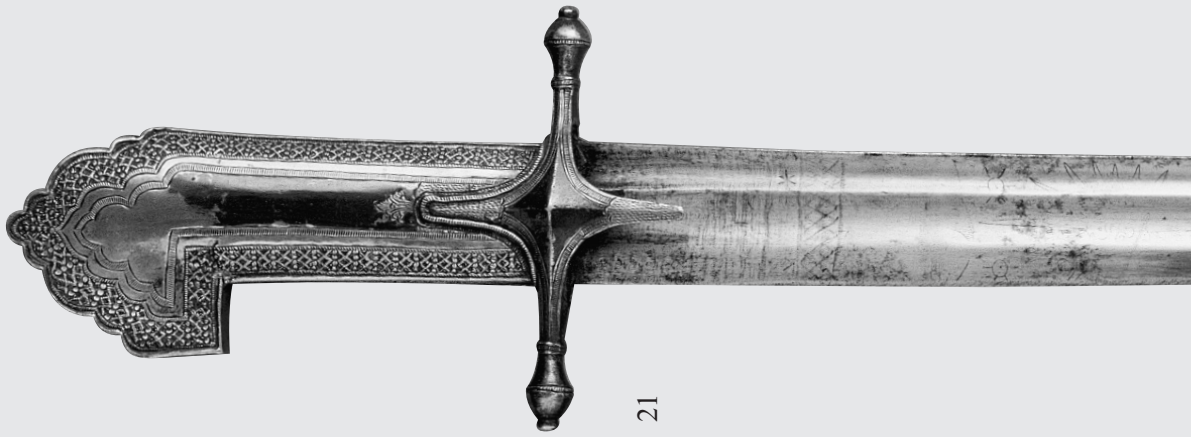
56







22



21



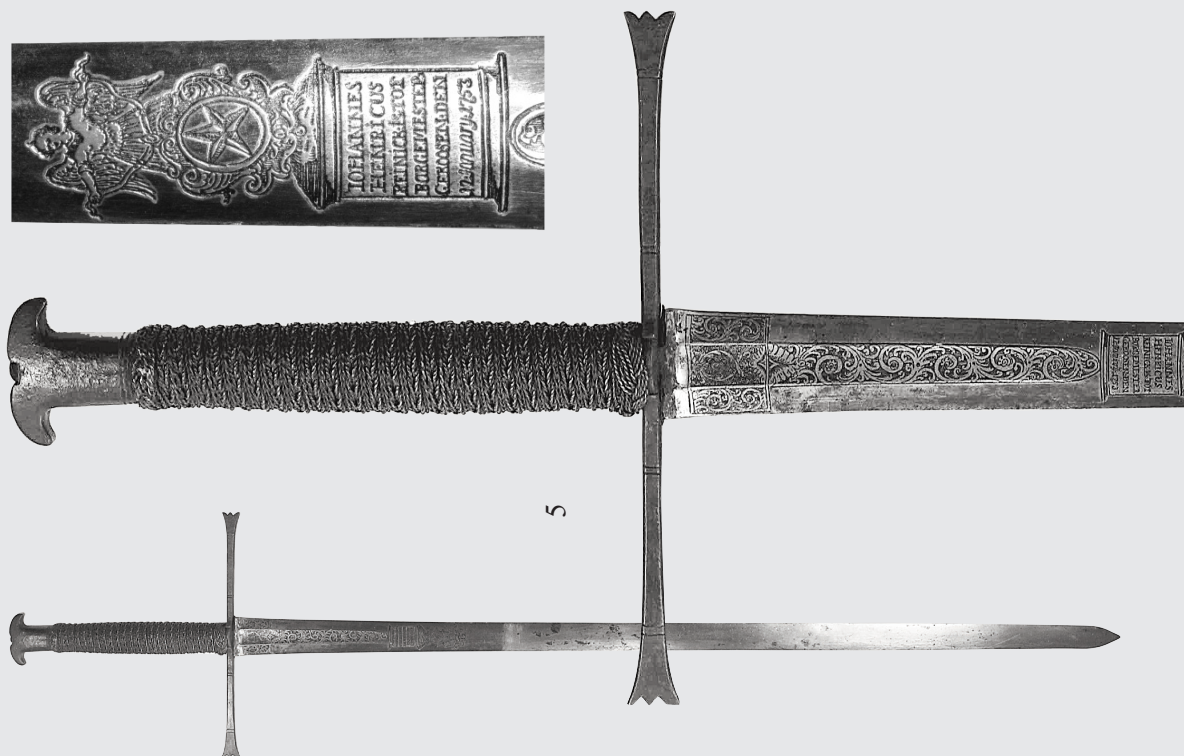
86



89



5

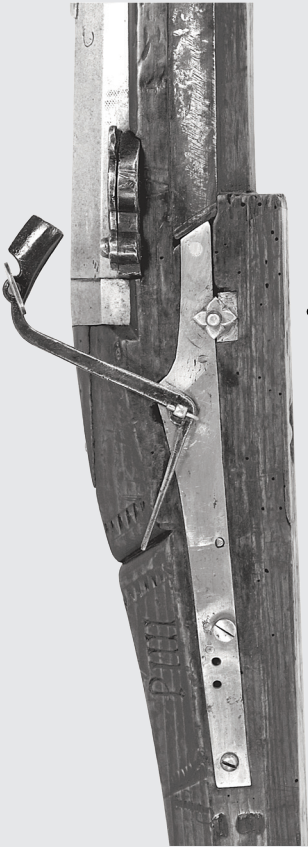




82



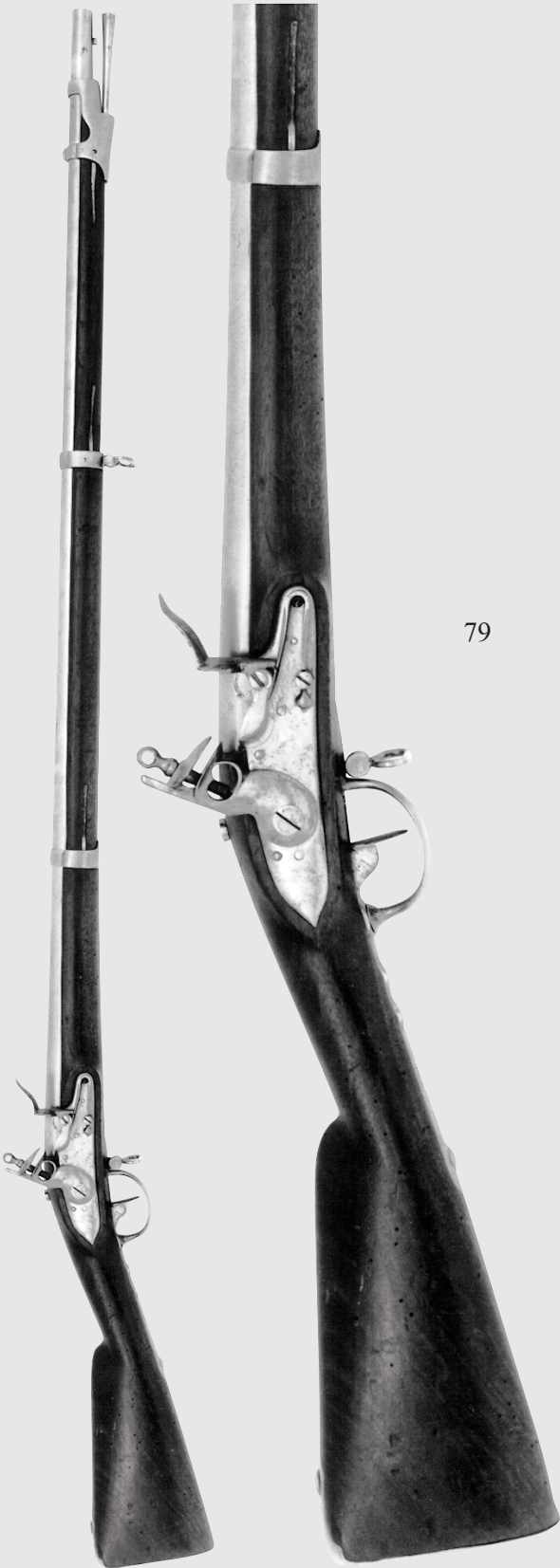
83





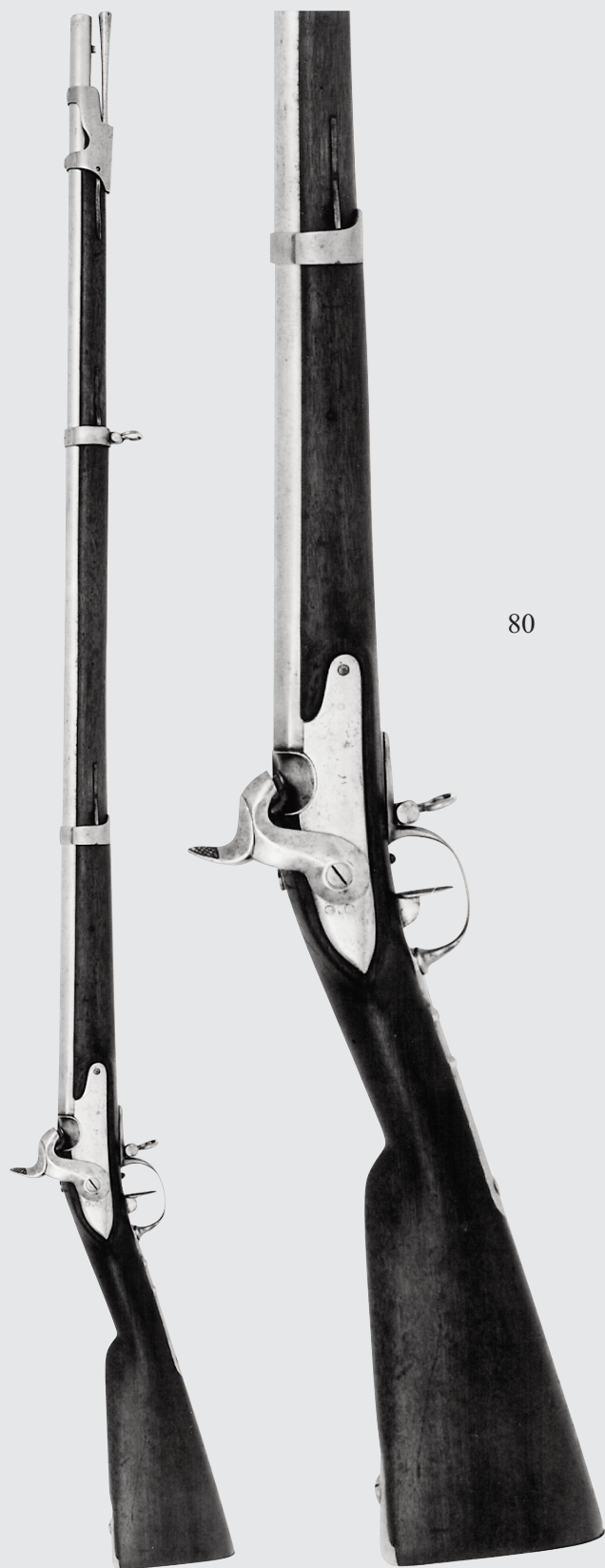
A. Wellmond in Stans.





79





80





Château de Morges

MUSÉE MILITAIRE VAUDOIS

Case postale - CH 1110 Morges 1

Tél. +41 21 804 85 56 Fax +41 21 801 26 21

Internet: www.swisscastles.ch/vaud/morges

E-mail: musee-militaire.vaudois@sscm.vd.ch

- **Musée militaire vaudois**
- **Musée de l'artillerie**
- **Musée suisse de la figurine historique**

Heures d'ouverture :

1^{er} février au 15 décembre

Mardi au vendredi 10h à 12h et de 13h30 à 17h

Samedis et dimanches de 13h30 à 17h

Juillet et août

Ouvert sans interruption de 10h à 17h

Fermé le lundi

Enfants et militaires en service : gratuit

Visites commentées sur demande

Öffnungszeiten :

Vom 1. Februar bis zum 15. Dezember

Dienstag bis Freitag von 10 Uhr bis 12 Uhr

und von 13 Uhr 30 bis 17 Uhr

Samstag und Sonntag von 13 Uhr 30 bis 17 Uhr

Juli und August

Von 10 Uhr bis 17 Uhr durchgehend geöffnet

Montags geschlossen

Kinder und Militär im Dienst : Eintritt kostenlos

Visitez le Château de Grandson

Construit au bord du lac de Neuchâtel par les seigneurs de Grandson (11^e – 13^e siècle) et les comtes de Chalon (15^e siècle). En 1476, victoire des Confédérés sur l'armée de Charles le Téméraire près de Grandson. De 1476 à 1798, résidence des baillis de Berne et de Fribourg. A partir de 1983, la Fondation pour l'Art, la Culture et l'Histoire et la Fondation Château de Grandson ont ouvert le château au public.

A Grandson vous attendent...

- ... une visite riche de découvertes dans un château impressionnant
- ... l'exposition, des dioramas et un diaporama sur la guerre de Bourgogne
- ... des pièces du butin de la bataille, entre autres le chapeau de Charles le Téméraire
- ... une importante collection d'armes du 13^e au 19^e siècle
- ... des voitures anciennes y compris la Rolls Royce de Greta Garbo et l'Austin de Winston Churchill
- ... le musée local avec sa pirogue lacustre

Informations: Tél 024 445 29 26

Fax 024 445 42 89

E-Mail chateau@grandson.ch

Internet www.grandson.ch

Besuchen Sie das Schloss Grandson

Von den Herren von Grandson (11. – 13. Jahrh.) und den Grafen von Chalon (15. Jahrh.) erbaute Burganlage am Neuenburgersee. Bei Grandson 1476 Sieg der Eidgenossen über Karl den Kühnen. 1476 – 1798 Sitz bernischer und freiburgischer Landvögte. Seit 1983 wird der Museumsbetrieb von den Stiftungen „Kunst, Kultur und Geschichte“ und „Schloss Grandson“ gewährleistet.

In Grandson erwartet Sie...

- ... ein Rundgang durch eine eindruckliche Burganlage
- ... die Ausstellung zu den Burgunderkriegen, Teile der Burgunderbeute, der Hut Karls des Kühnen, Dioramen und ein Diaporama
- ... eine bedeutende Sammlung antiker Waffen vom 13. – 19. Jahrhundert
- ... das Automobilmuseum mit dem Rolls Royce von Greta Garbo und dem Austin von Winston Churchill
- ... und im angeschlossenen Ortsmuseum ein Einbaum der Pfahlbauer

Auskunft erteilt: Tel 024 445 29 26

Fax 024 445 42 89

E-Mail chateau@grandson.ch

Internet www.grandson.ch